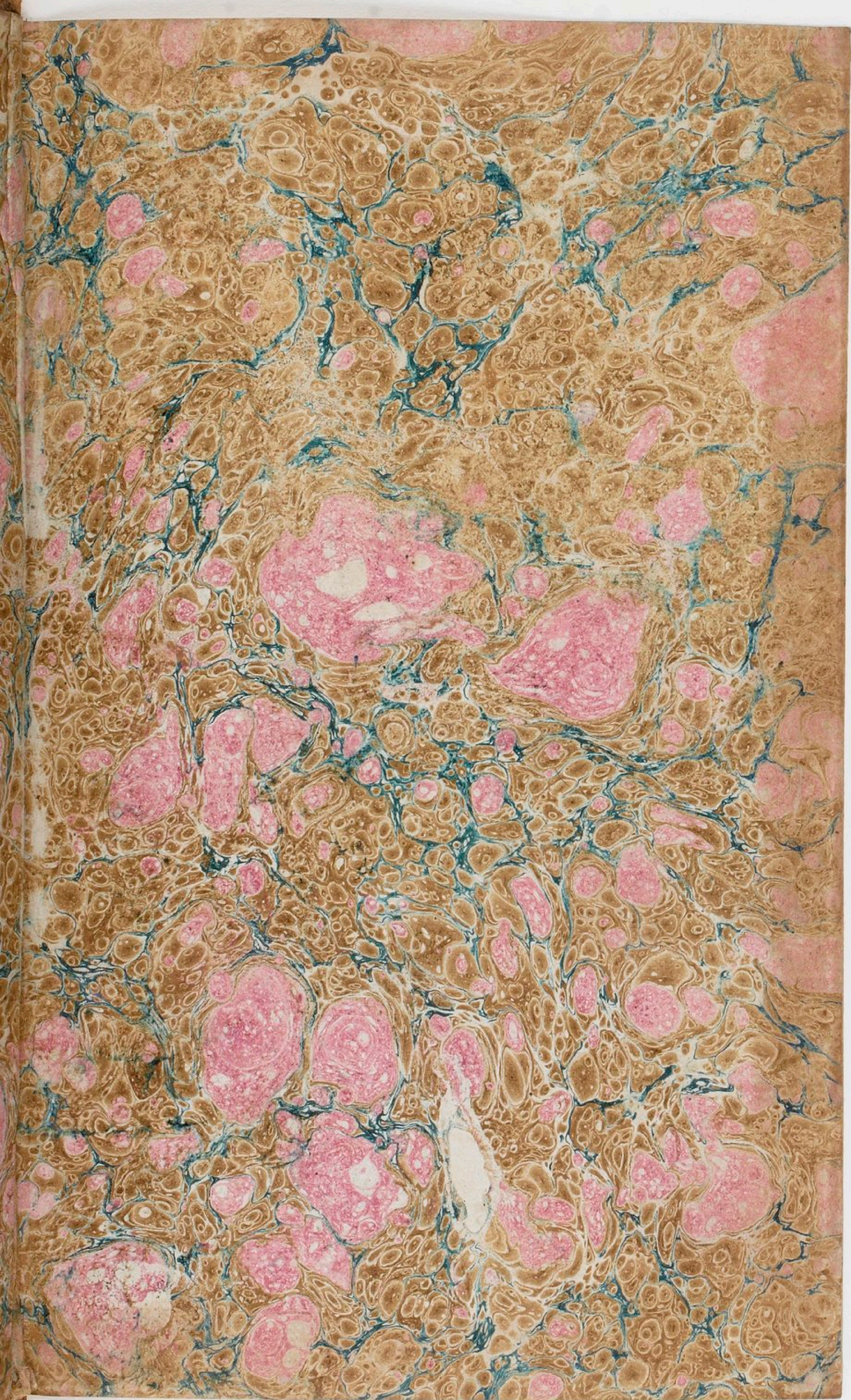
Oeuvres complètes de saint François de Sales,...







ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SAINT FRANÇOIS
DE SALES.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.

PUBLIÉES D'APRÈS LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES,

ORNÉES DE SON PORTRAIT
ET D'UN MODÈLE DE SON ÉCRITURE.

LETTRES.

TOME IV.





A PARIS
J. J. BLAISE, LIBRAIRE DE S. A. S. MADAME
LA DUCHESSE D'ORLÉANS DOUAIRIÈRE,
RUE FEROU, N° 24, PRÈS S.-SULPICE, A LA BIBLE D'OR.
M D CCC XXI.

NOTA.

Les lettres qui composent ce volume étant sans date, et n'ayant pu recevoir aucune classification, nous les avons placées après la mort du saint.

LETTRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

622[e] LETTRE (liv. I, let. 19).

S. FRANÇOIS DE SALES, A MONSEIGNEUR GISBERT, ÉVÊQUE DE BOIS-LE-DUC.

Ostendit, quanta sibi cum episcopo Buscoducensi similitudo intercedat, et amicum quempiam commendat.

Quàm fuerit in usu inter priscos illos Ecclesiæ pastores scriptionis epistolarum officium, nemo sanè est qui nesciat; et tu, reverendissime pater, id omnium minimè ignoras: charitas mutua sola scribendi causa, cujus sacrum perfectionis vinculum nulla locorum distantia solvit.

Ea ergò mihi primò causa scriptionis satis esse visa est, quæ majoribus unica propemodùm esse solebat; præsertim cùm non tantùm dignitatis ecclesiasticæ, sed etiam affectionis (contrario licet genere), communione conjungamur.

Nam tu quidem, reverendissime domine, ab hæreticis, ut audio, obsidione conclusus, civitate solâ

potiris : ego contrà, ab hæreticis exclusus, solâ propemodùm careo civitate. Dissimile, sed non inæquale malum, exilium et carcer; ut me tibi jure christiano visitationis, te mihi hospitalitatis officia persolvere sit æquum. Me ergò tu, quo possum modo, per litteras nimirùm salutatus, lætis, opinor, excipies oculis, et pro tuâ charitate complecteris.

Accedit et alia scriptionis causa, commendandi scilicet dominum Rodulphum, filium Joannis à Dunghen, tuæ diœcesis virum, qui et ipse primus reverendissimæ paternitatis vestræ colendæ animum injecit, cùm inter multas laudes, quibus te dignum sæpè prædicat, hanc adjiceret, multam quidem suorum civium erga principes suos devotionem, tuâ tamen præsertim operâ effectum quòd urbs illa toties tam inusitatis quoque stratagematibus tentata, in hostium potestatem nondum venisset; illud nimirùm tuum esse eloquium, ac vim dicendi, ut cùm buccinæ clangore muri Hierichuntini sint eversi, tubæ tuæ evangelicæ sonitu Boscoducensia mœnia et propugnacula sarta tecta huc usque permanserint.

Cùm ergò discessurus addidisset hic tuarum virtutum cultor, existimare se, si aliquod vitæ suæ apud nos laudabiliter actæ testimonium ad te deferret, plurimum hoc illi in omni vitæ genere subsidii allaturum; ego, pro eâ quâ præsentem complexus sum amicitiâ, non potui quin ei discedenti hoc amoris officium lubens impenderem, eumque tibi, quanto possum studio, commendarem.

Jam triennium ferè in domo ac contubernio illustris et clarissimi viri Antonii Fabri, ducatûs gebennensis præsidis, vixit, mensæ ejusdem et sermonis ac disciplinæ particeps: quo toto tempore mitto quantâ curâ jurisprudentiàm et litteras coluerit; sed quod apud me caput est, pietatis et religionis officia semper diligentissimè amplexus est; ut nunc redeuntem sicut omni virtutum et pietatis genere onustam navim institoris videre liceat.

Quod et tibi, reverendissime pater, gratissimum fore non ambigo, et hominis plurimùm diligendi causam per se acceptissimam. Si quid tamen ad hæc meum adjicere potest suffragium, illud spontè ac lubens confero; et me tibi, reverendissime pater, tuisque omnibus rationibus ac voluntatibus addico.

Bene vale, et Christum habeto propitium, meque illius misericordiæ precibus pro tuâ charitate concilia.

Le saint lui témoigne le desir d'entretenir avec lui un commerce d'amitié par lettres.

Monseigneur, il n'y a personne qui ne sache que c'étoit l'usage des anciens prélats de l'Église, de s'écrire mutuellement des lettres, et vous le savez mieux que qui que ce soit. On ne sauroit assigner d'autre cause à cette pratique, sinon la charité qu'avoient ces saints personnages les uns pour les autres, ce lien de la perfection que la distance des lieux n'a jamais pu rompre.

Cette seule raison, qui étoit l'unique motif de nos

pères, m'a paru plus que suffisante pour entretenir avec votre révérendissime seigneurie ce pieux commerce ; d'autant plus qu'il y a entre nous une union particulière, fondée non seulement sur la dignité ecclésiastique dont nous sommes également revêtus, mais encore sur l'affection compatissante qui naît des disgraces où nous sommes tous deux exposés, quoique d'une manière toute contraire.

Il est vrai, monseigneur, que nos peines procédent d'un même principe, savoir des hérétiques : mais au lieu que vous jouissez de votre seule ville épiscopale, qu'ils tiennent assiégée, et où vous êtes renfermé, à ce qu'on dit, sans en pouvoir sortir; moi, au contraire, je posséde presque tout mon diocèse, et ils ne me permettent pas l'entrée de ma ville. S'il y a quelque différence entre l'exil et la prison, ce sont toujours deux maux aussi insupportables l'un que l'autre, et qui me donnent lieu de faire cette réflexion : c'est, monseigneur, que selon l'Évangile, je vous dois des visites, et que vous me devez l'hospitalité. Je m'assure, par cette raison-là, qu'en vous saluant et en vous visitant autant et en la manière que je le puis, je veux dire par lettre, vous me recevrez de bon cœur, et vous m'embrasserez avec joie.

Il y a un autre motif qui m'engage à vous écrire : j'ai à vous recommander M. Rodolphe, fils du sieur Jean de Dungen, votre diocésain, qui, le premier, m'a fait naître l'envie d'honorer votre révérendissime seigneurie ; car au grand nombre de choses

qu'il publie d'elle, et dont il assure qu'elle est très digne, il ajoute, monseigneur, qu'encore que ses concitoyens fussent très attachés à leurs princes (1), leur ville a l'obligation à votre vigilance de ce qu'elle n'est point tombée sous la puissance des ennemis, nonobstant tous les stratagèmes inouïs dont on a usé pour corrompre leur fidélité; parceque votre éloquence, que l'on peut bien nommer une trompette évangélique, bien différente de celles au son desquelles tombèrent les murs de Jéricho, est cause que les murailles et les fortifications de Bois-le-Duc subsistent aujourd'hui dans leur entier.

Cet honnête homme, qui a autant à cœur d'imiter que d'admirer vos vertus, étant sur son départ, me fit connoître que si je lui donnois une attestation de la vie qu'il a menée parmi nous, pour vous la présenter, cela lui seroit d'un fort grand secours, dans quelque situation qu'il pût se trouver; je n'ai pu lui refuser ce plaisir et cette marque de mon amitié dans cette conjoncture, après l'avoir tant chéri pendant qu'il étoit ici. C'est pourquoi je vous le recommande de la manière la plus forte, et avec tout le zéle dont je suis capable.

Il a vécu pendant près de trois années dans la maison et à la table d'un très illustre et très excellent homme, messire Antoine Fabre, président de Genevois; il a joui de ses entretiens, et a reçu ses leçons. Je vous laisse à penser, monseigneur, s'il a profité avec un si habile homme, et avec quel soin il

(1) Les ducs de Brabant.

s'est appliqué à la jurisprudence et aux belles-lettres : mais ce que j'estime le plus, sans comparaison, c'est qu'il a embrassé avec ferveur tous les exercices de la piété et les devoirs de la religion, en sorte que vous le verrez revenir avec une provision de toutes sortes de vertus, et comme un navire chargé d'une riche cargaison.

Je ne doute pas, monseigneur, que cela ne vous fasse un très grand plaisir, et que vous n'accordiez très volontiers vos bonnes graces à un homme qui mérite tant d'être aimé. Cependant si mon suffrage peut ajouter quelque chose à ces considérations, je le lui donne avec la plus grande joie du monde, et je supplie en même temps votre révérendissime seigneurie de croire très fermement que je suis dévoué à son service en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

Je prie Dieu qu'il vous donne une santé parfaite, et qu'il vous soit toujours propice. Je vous conjure de me recommander aussi à sa miséricorde dans vos saintes prières animées de la plus ardente charité.

J'ai l'honneur d'être, etc.

623e LETTRE.

LE MÊME, A UN EVÊQUE.

Le saint, après avoir prêché dans une ville épiscopale, prend congé par cette lettre pour s'en retourner à son diocèse.

Monsieur, je vous demandai congé pour venir faire l'office que je fais en cette ville; je vous le de-

mande maintenant pour mon retour, duquel je vois bientôt arriver la journée, avant laquelle je ne sais si j'aurai une si bonne commodité de vous baiser les mains, comme est celle que me donne le voyage de monsieur votre official pour aller près de vous, qui m'a donné le sujet de vous supplier dès maintenant d'avoir pour agréable l'affection que j'ai eue au service de votre peuple, et de croire que je suis, monsieur, etc.

624e LETTRE.

LE MÊME, A UN ÉVÊQUE.

Le saint le remercie d'un présent qu'il lui avoit fait.

Monseigneur, je ne puis dignement vous remercier des beaux présents qu'il vous a plu m'adresser, que j'ai reçus avec une extrême joie, non certes pour leur valeur, qui est grande, mais parceque ce sont de grands témoignages du cœur que vous avez envers moi, m'étant envoyés avec bien du soin et incommodité; et pour en retirer plus de gloire, je n'ai pas oublié d'en faire part à tous ceux de cette ville que j'estime capables de peser le bonheur que ce m'est d'être aimé de vous, auquel ne pouvant donner avec contre-échange, je fais pour le moins humble reconnoissance que mon devoir surpasse mes forces, lesquelles néanmoins vous les dédie toutes à l'honneur de votre service.

Mais quel contre-temps! si j'eusse été si heureux d'aller à Paris cette année, selon le desir de mon-

sieur notre Grand, pour recueillir autour de vous et de lui les fruits de la plus excellente consolation que je pouvois avoir! J'acquiesce néanmoins à l'ordonnance de la providence céleste, laquelle au moins a permis que, pour mes péchés, ce plaisir me soit interdit. J'espère que le voyage de Piémont dont j'ai dessein pour ce printemps impétrera de votre altesse une si forte confiance en ma simplicité, que je pourrai l'année suivante avoir ma juste liberté.

Cependant allez, monseigneur, dessus ce grand théâtre; et suivant Dieu, comme vous faites, espérez toutes sortes de bons effets, et vous employez pour le bien de l'Église et de la providence pour laquelle vous vous acheminez. Mais disons doucement et toutefois, si vous me croyez, un peu avidement, de la présence du grand ami, que j'estime si grand pour moi, que je ne vois rien de si grand parmi toutes les grandeurs de Paris qu'il ne me semble petit en comparaison de sa bienveillance. Que si quelquefois, comme je n'en doute pas, vous me favorisez de quelque mention de nous ensemblement, je vous conjure, monseigneur, que ce soit comme de votre très humble, etc.

624e LETTRE (bis) (liv. I, let. 40).

LE MÊME, A UN ECCLÉSIASTIQUE NOMMÉ A UN ÉVÊCHÉ.

Le saint promet à un de ses amis, nommé à un évêché, de le consacrer. Alliance spirituelle que contractent ensemble l'évêque consécrateur avec le consacré.

Monseigneur, je prends avidement cette commodité de vous écrire, quoiqu'elle soit un peu pressante, pour répondre à votre dernière lettre toute marquée de suavité, du jour du grand père S. Joseph, grand ami du bien-aimé, grand époux de la bien-aimée du Père céleste, qui a voulu que son Fils céleste fût repu entre les lis de cette épouse et de cet époux. je ne trouve rien de plus doux à mon imagination que de voir ce céleste petit Jésus entre les bras de ce grand saint, l'appelant mille et mille fois papa en son langage enfantin, et d'un cœur filialement tout amoureux.

Or sus venez donc, mon très cher frère, et que ce soit par mon ministère que vous soyez orné de ce grand caractère du sacerdoce évangélique, afin qu'en certaine façon très véritable, mais que le sang et la chair n'entendent pas, nous contractions par ce moyen un parentage spirituel, que la mort même ni les cendres de nos corps ne pourront défaire, qui durera éternellement, et pour lequel mon esprit aura une réelle relation de paternité, filiation et fraternité avec le vôtre. Dieu sait que j'irois au bout du

monde pour vous mettre la mitre en tête, et serois jaloux si un autre me ravissoit cet honneur.

625e LETTRE (liv. VII, let. 63).

LE MÊME, A UN ABBÉ DE SES AMIS.

Le saint l'assure de la constance et de la solidité de son amitié, et lui envoie son portrait qu'il lui avoit demandé.

Mon très cher frère, voici la question que vous me faites : Votre cœur n'aimera-t-il pas le mien, et toujours en toutes saisons? Et voici ma réponse : O mon très cher frère! c'est une maxime de trois grands amants, tous trois saints, tous trois docteurs de l'Église, tous trois grands amis, tous trois grands maîtres de la théologie morale, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin : *Amicitia quæ desinere potuit nunquam vera fuit* (1). Tenez, mon cher frère, voilà l'oracle sacré qui vous annonce la loi invariable de l'éternité de notre amitié, puisqu'elle est sainte et non feinte, fondée sur la vérité et non sur la vanité, sur la communication des biens spirituels et non sur l'intérêt et le commerce des biens temporels : bien aimer, et pouvoir cesser de vous aimer, sont deux choses incompatibles.

Les amitiés des enfants du monde sont de la nature du monde; le monde passe, et toutes ses amitiés passent : mais la nôtre, elle est de Dieu, en Dieu, et pour Dieu : *Ipse autem idem ipse est, et anni ejus non deficient. Mundus perit, et concupiscentia ejus;*

(1) Toute amitié qui a pu cesser n'a jamais été véritable.

Christus non perit, nec dilectio ejus (1). Conséquence infaillible.

La chère sœur m'écrit toujours avec tant d'effusion de son cher amour, qu'en vérité elle m'ôte le pouvoir de la bien remercier. J'en dis de même de vous, vous suppliant de vous remercier tous les deux l'un et l'autre des contentements que vous me donnez.

Au reste, voilà donc l'image de cet homme terrestre, tant je suis hors de tout pouvoir de refuser chose quelconque à votre desir.

On me dit que jamais je n'ai été bien peint, et je crois qu'il importe peu. *In imagine pertransit homo; sed et frustrà conturbatur* (2). Je l'ai empruntée pour vous la donner; car je n'en ai point à moi. Hélas! si celle de mon créateur étoit en son lustre dans mon esprit, que vous la verriez de bon cœur! *O Jesu! tuo lumine, tuo redemptos sanguine sana, refove, perfice, tibi conformes effice. Amen.*

(1) Dieu est toujours le même, et ses années ne finiront point. Le monde passe, et les objets de sa concupiscence passent avec lui; mais Jésus-Christ ne périt pas, non plus que sa charité.

(2) L'homme passe comme une ombre et un fantôme, et sa vie comme une vaine représentation de théâtre : c'est donc bien en vain qu'il se trouble et qu'il s'inquiète, comme il fait, pour des choses de néant.

626e LETTRE (liv. IV, let. 109).

LE MÊME, A M. DE LAURAY (1), NOMMÉ A L'ABBAYE D'HOELE.

Éloignement qu'un évêque doit avoir pour la cour.

Enfin, monsieur mon très cher frère, voilà, comme je pense, l'espérance de notre voyage, ou plutôt de notre conversation au voyage, tout-à-fait dissipée : mais quel remède? Demeurez en paix, mon très cher frère; et demeurons, malgré la distance des lieux, toujours très unanimement serrés ensemble par ce lien indissoluble de notre sainte amitié, que Dieu a faite et rendue exempte de tout le déchet que la distance et absence a accoutumé de faire sur les amitiés humaines et transitoires : n'est-ce pas, mon très cher frère?

Mais me voici encore en une autre peine; c'est que je ne sais si son altesse ne voudra point que j'aille faire une résidence de quelques mois auprès de madame, tandis que mon frère viendra aussi commencer la sienne.

En somme, monsieur mon frère, si Dieu n'y met sa bonne main, voilà la moitié de ma liberté engagée dans cette cour (2), où de ma vie je n'eus un seul brin de dessein de vivre, ni en aucune autre, mon ame étant tout-à-fait antipathique à cette sorte de train.

J'espère pourtant que je pourrai un jour en cette

(1) Marc-François Malarmay de Lauray. — (2) De Savoie.

vie mortelle chanter: *Dirupisti vincula mea; tibi sacrificabo hostiam laudis* (1). Et si ce bien-là m'arrive, mon très cher frère, vous m'aiderez à la suite de pouvoir ajouter plus hardiment qu'à cette heure, *et nomen Domini invocabo* (2). Vivez tout-à-fait à jamais, comme vous faites, en cet amour céleste, monsieur mon très cher frère, et aimez celui qui est de tout son cœur inviolablement votre, etc.

627e LETTRE.

LE MÊME, AUX CURÉS, VICAIRES ET AUTRES ECCLÉSIASTIQUES DU DIOCÈSE DE GENÈVE.

Le saint ordonne la publication d'un jubilé.

François de Sales, par la grace de Dieu, évêque et prince de Genève, aux révérends curés, vicaires, et autres ecclésiastiques ayant charge des ames en son diocèse: Ayant reçu la bulle du jubilé, de laquelle le présent sommaire est extrait, nous vous recommandons et ordonnons de le publier en toutes vos églises aux peuples qui vous sont commis, vous réjouissant même, de notre part, avec eux de cette grande commodité qu'ils auront de profiter spirituellement, recueillant avec dévotion et charité les graces qui si libéralement leur sont départies en leur propre diocèse; à quoi vous les convierez et exhorterez le plus qu'il vous sera possible, au nom de

(1) Seigneur, vous avez rompu mes liens, et je vous offrirai pour cette raison un sacrifice de louanges. Ps. CXV, v. 19.

(2) Et j'invoquerai le nom du Seigneur. *Ibid.*

notre Seigneur, duquel je vous souhaite la sainte bénédiction.

628e LETTRE.

LE MÊME, AUX CURÉS ET CONFESSEURS DU DIOCÈSE DE GENÈVE.

Éloge du caractère sacerdotal.

Mes très chers frères, l'office que vous exercez est excellent, puisque vous êtes établis de la part de Dieu pour juger les ames avec tant d'autorité, que les sentences que vous prononcez droitement en terre sont ratifiées au ciel. Vos bouches sont des canaux par lesquels la paix coule du ciel en terre sur les hommes de bonne volonté; vos voix sont les trompettes du grand Jésus, qui renversent les murailles de l'iniquité, qui est la mystique Jéricho.

C'est un honneur extrême aux hommes d'être élevés à cette dignité, à laquelle les anges mêmes ne sont point appelés. Car auquel des ordres angéliques fut-il oncques dit: *Recevez le Saint-Esprit; de ceux desquels vous remettez les péchés ils seront remis* (1)? Cela néanmoins fut dit aux apôtres, et en leurs personnes à tous ceux qui par succession légitime recevroient la même autorité. Étant donc employés pour cet admirable office, vous y devez nuit et jour appliquer votre soin, et moi une grande partie de mon attention. A cette cause, ayant, il y a quelque temps, fait un amas de plusieurs remarques que

(1) JOAN., c. XX.

j'estime propres pour vous aider en cet exercice, j'en ai extrait ce petit mémorial que je vous présente, estimant qu'il vous sera bien utile.

629e LETTRE.

LE MÊME, A QUELQUES DIOCÉSAINS.

Pour les instruire des cérémonies en l'administration des sacrements de l'eucharistie et du mariage.

Messieurs, ayant su que vous donnez quelque sorte de scandale, de quoi l'on vous donne l'ablution dans un verre, après que vous avez communié, et parceque l'on conduit les époux et les épouses devant l'autel pour célébrer le mariage, je vous ai voulu faire ces deux mots, pour vous exhorter de ne point vous faire ce tort à vous-mêmes, que de croire que ce que l'Église notre mère ordonne puisse être mauvais ou inutile. Or elle ordonne que les laïques reçoivent la communion ès espéces du pain seulement, esquelles ils participent néanmoins parfaitement au corps et sang de notre Seigneur, tout autant comme s'ils le recevoient encore sous l'espéce du vin, puisque ce même Sauveur a dit : *Qui me mange, il vivra pour moi; et qui mange ce pain, il vivra éternellement* (1). En sorte que ce qui se boit après la communion par le peuple, ce n'est pas le sang du Sauveur; mais seulement du vin, qui se prend pour laver la bouche, et faire plus entièrement avaler le précieux corps et sang déja reçu en

(1) JOAN., c. VI, v. 58.

la très sainte communion. C'est pourquoi cela ne doit pas être présenté dans le calice, mais dans un autre vase, ou de verre, ou autrement. Que si par ci-devant il a été autrement fait, c'a été par abus, et par la nonchalance et paresse des officiers de l'Église, et contre l'intention de l'Église même.

Et quant au mariage, il n'est pas raisonnable de le célébrer ailleurs que devant l'autel, puisque c'est un sacrement si grand, et que ceux qui le reçoivent ne sont pas hors de l'Église comme les petits enfants qu'on apporte au baptême, ains sont déja baptisés, et par conséquent introduits en l'Église et à l'autel. Laissez-vous donc conduire, mes amis et frères, comme bonnes brebis, à ceux qui sous mon autorité, et celle du saint-siége apostolique, vous ont été donnés pour pasteurs; et Dieu vous bénira, ainsi que je l'en prie, étant de tout mon cœur votre, etc.

630e LETTRE (liv. V, let. 63).

LE MÊME, A UN DOCTEUR.

Qu'il faut acquiescer à la volonté de Dieu dans la mort de nos parents. Comment nous devons considérer notre séparation d'avec eux. Dans quelle disposition l'on doit être lorsqu'on s'applique à l'étude.

Mon cher fils, la vraie science de Dieu nous apprend sur toutes choses que sa volonté doit ranger notre cœur à son obéissance, et à trouver bon, comme en effet il est très bon, tout ce qu'elle ordonne sur les enfants de son bon plaisir.

Vous serez, je m'assure, de ceux-là, et, selon ce principe, vous acquiescerez doucement et humblement, quoique non sans sentiment de douleur, à la miséricorde dont il a usé envers votre bonne mère, qu'il a retirée dans le sein de sa bienheureuse éternité, ainsi que les dispositions précédentes nous donnent tout sujet de croire, avec autant de certitude que nous en pouvons justement prendre en tel sujet.

Or sus, c'est fait: voilà ce que j'avois à vous dire. Pleurez maintenant, mais modérez vos pleurs, et bénissez Dieu; car cette mère vous sera propice, comme vous devez espérer, beaucoup plus où elle est, qu'elle n'eût su l'être où elle étoit. Regardez-la donc là avec les yeux de votre foi, et accoisez en cela votre ame.

Votre bon père se porte bien et se comporte encore mieux. Il y a environ un mois qu'il porte son deuil entremêlé de tristesse et de consolation selon les deux portions de son ame. Étudiez toujours de plus en plus, en esprit de diligence et d'humilité; et je suis tout vôtre.

631e LETTRE (liv. III, let. 17).

LE MÊME, A UN PRÊTRE.

Ne pas se laisser prévenir au désavantage de personne, et surtout de ceux qui sont consacrés à Dieu. Comment on doit se comporter quand on est calomnié.

Monsieur, trois jours avant l'arrivée en cette ville de ce bon frère ermite, que je trouve bien à

mon gré, j'eus déja quelques avis de cette fâcheuse affaire, qu'il m'a communiquée de votre part; et comme après avoir eu une bonne impression d'une personne qualifiée, j'ai beaucoup de difficulté à m'en déprendre, je ne permis pas à cette relation si mauvaise d'entrer dans mon esprit; ains je l'arrêtai à la porte, suivant l'ancien avis :

Celui que trop facilement
Par la calomnie on enchante,
Ou bien il est sans jugement,
Ou bien il a l'ame méchante.

Néanmoins la chute de Salomon, que j'ai si souvent en la pensée, me mit, je vous assure, grandement en peine, et fus grandement soulagé quand ce bon frère m'eut parlé, et que j'eus vu le témoignage, plus grand qu'aucune exception, de monsieur l'archidiacre, duquel le témoignage est digne de très grand respect. Or sus, Dieu soit loué : voici mon avis.

Premièrement, puisqu'ainsi me dit ce porteur, et que votre lettre me signifie, la calomnie n'est pas encore entrée dans la foule du peuple, et qu'au contraire les plus apparents et les plus dignes juges des actions humaines de ce pays-là sont tout-à-fait résolus en l'opinion de votre probité, je préfère la dissimulation au ressentiment; car nous sommes au cas de l'ancien sage : *Spreta exolescunt; si irascare, agnita videntur* (1). Et, comme j'ai accoutumé de dire, la

(1) La calomnie étant méprisée perd toute sa force; mais si l'on vient à s'en fâcher et à en faire état, il semble qu'on reconnoisse la justice de l'accusation.

barbe n'est ni arrachée, ni brûlée, ains seulement coupée ou rasée, elle recroîtra facilement.

Je voudrois que la dissimulation fût si franche, et comme doivent être les actions héroïques qui se pratiquent pour l'amour de Dieu, sans se plaindre, sans témoigner de grandes répugnances au pardon; car la candeur du cœur qui pardonne, fait tant plus connoître le tort de l'injuriant. Néanmoins il faudroit ôter de devant les yeux des malins tout ce qui les peut provoquer, et qui n'est pas du service de Dieu. Votre très humble, etc.

632e LETTRE (liv. III, let. 80).

LE MÊME, A UN PRÊTRE SON AMI.

La diversité des opinions ne doit point altérer la charité et l'amitié des chrétiens. Comment se doit comporter un juge.

Monsieur, je ne sais comme il vous peut entrer au cœur que je puisse avoir aucune défiance de votre amitié, pour tous les secours que vous ferez à M. le Prieur et à sa troupe réformée; car je leur souhaite toute sorte de prospérité, et n'ai nulle sorte d'intérêt en l'événement de votre entreprise, sinon celui-là même que vous me marquez en votre lettre être le vôtre, la plus grande gloire de Dieu, et le plus grand service de son Église; et que Dieu soit servi, ou par des religieux vêtus de noir ou vêtus de blanc, cela est indifférent.

Mais je dis plus, et le dis devant notre Seigneur, quand j'aurois bien de l'intérêt d'un côté plus que

de l'autre, j'espèrerois cette grace de la divine majesté, de n'être pas si passionné et désordonné en l'amour-propre, que savoir mauvais gré à qui ne suivroit point mon parti. Non, certes, je ne pense pas que ni mon sentiment, ni mes opinions, ni mes intérêts, doivent servir de régle à pas un homme du monde, et particulièrement à mes amis; trop obligé que je leur serai, si réciproquement ils ne m'estiment rien moins que leur affectionné et véritable ami, quand je serai d'autre opinion qu'eux: les anges ont de ces différents *in agibilibus*, et S. Pierre et S. Paul en eurent, comme aussi S. Paul et S. Barnabé, sans diminution de leur indissoluble charité.

Je vous ai dit candidement mon sentiment sur le sujet de la réformation que vous affectionnez : il y a du respect pour l'une que j'estime bonne, et pour l'autre que j'estime meilleure; marri que je serois de perdre la douceur et paisible affection que je dois à toutes deux. Mais ne vous parlai-je pas clair à votre départ? Ce fut de bon cœur que je dis alors, je le répéte maintenant, et le dirai encore ci-après: *Unusquisque in suo sensu abundet, dummodò glorificetur Christus* (1). Tout le déplaisir que j'ai en ceci, c'est de ne vous pouvoir pas assez plaire, et m'accommoder à votre desir, mêmement en ce qui est d'écrire à monseigneur le cardinal Bellarmin.

J'ai déja été récusé par l'une des parties, qui se

(1) Que chacun abonde en son sens, pourvu que Jésus-Christ soit glorifié. Rom., c. xiv, v. 5.

plaint de moi; il n'est pas à propos de me jeter les plaintes de l'autre sur les bras. Je ne sais nullement que c'est que des autres réformés de N., hormis de M. le Prieur et de M., ne connoissant les autres que de nom, et quelques uns de vue. Je suis délégué commissaire, je ne dois point faire de préjugés, afin que, si les parties allèguent quelque chose contre cette réformation, je puisse encore juger. Il y a enfin mille raisons, ce me semble, pour lesquelles je dois ouïr parler de part et d'autre, sans me mêler de faire des offices ni pour les uns, ni pour les autres, jusqu'à ce que je sois déchargé de l'office de juge qui m'est commis.

Notre amitié n'est pas fondée sur la réformation ni des unes ni des autres; c'est pourquoi je vous supplie de me bien conserver la vôtre, au travers de toute cette négociation, comme de mon côté je suis invariable en celle que par tant de respects je vous dois. Je sais qu'un autre, moins discret et charitable que vous, pourroit beaucoup dire de choses de moi, entre les poursuites, comme il a été fait à Chambéri; dont je loue Dieu que ce soit vous plutôt qu'un autre, bien que, pour parler franchement entre nous, je me sente fort assuré de n'être point blâmé de quiconque sans passion voudra conférer les temps et les occasions de ce qui s'est passé par mes mains, et de ce qui s'est passé par les mains de ceux qui se deulent.

Mais quand il plairoit à Dieu que quelqu'un me fît mortifier, mon second remède seroit d'avoir pa-

tience. Je finis donc par où j'avois commencé, vous remerciant derechef de la peine que vous prenez pour ces bonnes ames, qui prient et prieront Dieu pour vous, et vous demeureront extrêmement obligées avec moi, qui de tout mon cœur suis sans fin, monsieur, votre plus humble, etc.

J'ai su le peu de compte que l'on tint de l'évêque du lieu, au conseil de la N.; mais si, ne puis pas m'émouvoir à rien faire qu'après une mûre délibération; car il faut ne point faire de faute, quand on s'oppose aux fautes; il est impossible d'empêcher que chacun (à bonne intention) ne s'essaie de gagner l'avantage.

633e LETTRE OU BILLET.

LE MÊME, A UN AMI.

Grands témoignages d'amitié et de respect.

En ce billet je confirme le don que je vous ai fait, monsieur mon père, de mes plus sincères affections, dédiées à votre honneur et service. Faites-moi réciproquement le bien de m'aimer selon la véritable qualité que je porte en mon ame de votre plus humble, très affectionné fils et serviteur.

634e LETTRE.

LE MÊME, A M. DU MARTEREY, CURÉ DU DIOCÈSE DE GENÈVE.

Le saint lui donne ses avis pour sa conduite, et pour la validité d'un mariage.

M. du Marterey, je fais en partie ce que monsieur le supérieur et vous, avez desiré; et ne me fusse pas arrêté là, n'eût été qu'hier ceux qui ont été employés pour votre affaire m'y vinrent obliger par leurs remontrances. Je crois que vous ne tarderez pas à les rendre satisfaits; et je passerai plus outre, et vous contenterai.

Or persévérez ès saintes résolutions que nous avons prises; tenez votre ame nette, élevez souvent votre cœur, occupez-le en la lecture des bons livres; ne demeurez point oiseux, ains faites toujours quelques bonnes besognes, ou corporelles, ou spirituelles. La jeunesse et l'oisiveté sont deux mauvaises compagnes. La dernière trahit et ruine la première. Je crois bien, comme vous m'écrivez, que la bonne madame de la Flechère vous aide: la hantise peut infiniment, soit en bien, soit en mal; celle de cette dame ne peut être que salutaire à qui s'en veut et sait prévaloir.

Il se faut bien garder de redonner la bénédiction matrimoniale à la sainte messe, ni de reprononcer ces paroles, *Ego vos conjungo;* mais, après que ces gens-là seront communiés, vous pourrez bien après

la messe, et secrétement, leur faire confirmer le consentement de leur mariage, et dire sur eux les oraisons qui sont dans le missel de la bénédiction.

Dieu soit votre lumière et votre protection. Votre, etc.

635e LETTRE.

LE MÊME, AU PÈRE DOMINIQUE DE CHAMBÉRI, PROVINCIAL DES PÈRES CAPUCINS.

Le saint lui donne avis d'un voyage qu'il va faire à Lyon, et de quelques affaires qu'il veut y consommer.

Mon révérend père, si le temps n'empire point, je pense partir pour aller demain à Lyon ; et par ce voyage je serai bien aise si je pouvois éclaircir le cœur de M. Maguin avec le frère Adrien, et que le frère Adrien accommodât pour une bonne fois toutes les affaires que l'on a de cette ville à Lyon pour ce qui regarde la soie. Or je vous propose cette même pensée, afin que, si vous l'approuvez, il vous plaise donner l'obéissance audit frère Adrien, afin qu'il vienne tandis que je serai là, qui ne sera que cinq ou six jours; et si de plus je puis rendre quelque service à votre révérence, soit pour l'argent de M. Belloit, soit pour autre chose, je le ferai de tout mon cœur, comme étant, mon révérend père, votre, etc

636e LETTRE (liv. I, let. 22).

LE MÊME, A UN SUPÉRIEUR D'UNE COMMUNAUTÉ.

Negat indulgentias, maximè cum eleemosynis corrogandis conjunctas, promulgari debere, nisi de earum concessione liquidò constet.

Accepimus litteras nomine dominationis vestræ nobis datas, quibus postulabatur ut eleemosynas fidelium in nostrâ diœcesi colligere, indulgentias publicare, et confraternitati domûs vestræ utriusque sexûs catholicos adscribere procuratori vestro liceret.

Nos, pro domûs vestræ famâ, et longè latèque diffuso splendore, litteras quidem amanter scriptas, amantissimè vidimus et perspeximus, neque sine magnâ quâdam animi propensione id præstandi quod petebatur.

Verùm cùm ad rem ventum est, ubi ab eo qui litteras eas attulit postulatum est ut facultatis rerum domûs vestræ gerendarum authenticum diploma, ac bullam, aut breve, vel transsumptum concessionis indulgentiarum proferret, respondit se non habere. At verò multùm, reverende domine, et jure canonico, et decreto concilii Tridentini cautum est, ne quis ad indulgentiarum publicationem, earum maximè quæ cum eleemosynarum collectione conjunctæ sunt, admittatur, nisi fidem faciat omni exceptione majorem, de illarum concessione.

Prudentia autem multis experimentis comprobata docet, non cuilibet dicenti se nomine locorum pio-

rum eleemosynas colligere debere credendum esse, aut concedendum quo quærit : quâ de re non ita pridem ipsamet, sancta sedes nos peculiari curâ monuit.

Quare donec de potestate hominis qui litteras attulit, et de concessione indulgentiarum nobis constet, à collectione eleemosynarum et publicatione indulgentiarum abstinendum decrevimus; parati tamen ex animo vestris adesse votis, domûsque vestræ commodis, ubi per legum ecclesiasticarum canones nobis licuerit.

Dominationem vestram, id non æquo tantùm, sed etiam læto et consentiente accepturam animo credimus, nosque nihilominùs Deo optimo commendaturam, quod et nos vicissim facimus.

Réponse à un abbé ou supérieur de quelque communauté, qui avoit prié le saint de faire publier dans son diocèse des indulgences qu'il disoit avoir obtenues pour ceux qui assisteroient sa maison dans le besoin, et qui ne justifioit point de la concession desdites indulgences. Le saint s'excuse de les publier jusqu'à ce qu'il ait vu les bulles en bonne forme.

Monsieur, nous avons reçu la lettre qu'on nous a apportée de la part de votre seigneurie, par laquelle il nous paroît que vous demandez qu'il soit permis à votre procureur de recueillir des aumônes des fidéles dans notre diocèse, de publier des indulgences, et d'enrôler dans la confrérie de votre maison des catholiques de l'un et de l'autre sexe.

Quant à nous, pour l'amour de votre commu-

nauté, et à cause de la bonne odeur qu'elle répand de toutes parts, nous avons reçu de très bon cœur, et lu avec grand plaisir, cette lettre pleine d'affection, et nous nous sommes sentis portés à faire ce qu'elle requéroit de nous.

Cependant, quand on est venu à l'exécution, et que l'on a demandé à celui qui s'est dit chargé de vos dépêches, la bulle de concession des indulgences, et un témoignage authentique, par lequel il fît apparoître de sa commission et du besoin où se trouve votre maison, il a répondu qu'il n'étoit point muni de ces pièces. Or, il est défendu expressément par le droit canon, et par un décret du concile de Trente, à toutes personnes de publier des indulgences, principalement celles qui sont jointes à la requête des aumônes, sans avoir préalablement vu un témoignage irréfragable de la concession desdites indulgences.

La prudence même, fondée sur l'expérience journalière, nous dicte qu'il ne faut point ajouter foi au premier venu, qui dit avoir commission de recueillir des aumônes pour les lieux consacrés par la piété, ni les autoriser en aucune façon ; c'est de quoi le saint-siége nous a avertis particulièrement depuis peu.

C'est pourquoi, jusqu'à ce que nous soyons mieux informés et assurés de la commission du porteur de la lettre, et de la concession des indulgences en question, nous avons sursis leur publication et la quête des aumônes, à la réserve toutefois et dans

l'intention de satisfaire vos desirs, et de prêter la main au soulagement de votre maison, aussitôt que les lois de l'Église nous permettront de le faire.

Je m'assure que votre seigneurie non seulement ne sera point fâchée de la manière dont nous agissons, mais même qu'elle recevra avec plaisir et de bon cœur notre réponse; et de plus, qu'elle ne refusera pas de se souvenir de nous dans ses prières, ainsi que nous en usons envers elle.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

637e LETTRE (liv. VII, let. 65).

LE MÊME, A UN RELIGIEUX.

Sur la fraternité et la paternité spirituelles.

Monsieur, je vous ai témoigné par mes lettres que je prendrois à faveur de me nommer votre frère, qui est le mot du plus franc et desirable amour de tous ceux que la nature nous a donnés, et que la grace nous ordonne. Mais quand je parle avec vous sous ce titre de frère, c'est avec un très singulier sentiment de fraternité: et toutefois vous me demandez encore que je sois votre père, et que vous soyez mon fils. Certes je ne saurois refuser mon consentement à vos desirs: mais usons un peu d'un tempérament, je vous supplie, qui m'ôte le blâme d'être un peu trop facile en un sujet où il y a danger d'outrecuidance.

Les frères aînés succédoient aux pères anciennement dans les familles, et étoient comme vice-pères

de leurs frères, de sorte que c'étoient des frères-pères et des pères-frères; et les puînés étoient des enfants-frères et des frères-enfants. Or sus, soyons comme cela: il est vrai, l'affection que j'ai pour vous tiendra rang, puisqu'il vous plaît, de paternelle, à cause de sa force et constance; et de fraternelle, pour sa confiance et privauté: et comme que ce soit, la charité égale ceux qui l'ont, avec tant d'art qu'ils sont entre eux frères, pères, mères, enfants. Or, c'est cela dont vous me parlez, mon très cher frère; c'est pourquoi je vous dirai encore mon très cher fils, et mon très cher père encore: et moi, ne pouvant sans préjudice du porteur écrire plus longuement, je demeurerai d'un cœur paternellement fraternel votre, etc.

638e LETTRE.

LE MÊME, AU PÈRE AIRAND, RECTEUR DU COLLÈGE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A DOLE, CONDISCIPLE DU SAINT.

Témoignages d'amitié.

Mon révérend père, j'ai reçu en Beauce l'honneur de la lettre que M. Favreau et M. Dathame me rendirent de votre part; car outre la douceur que je prends à me ramentevoir le temps auquel nous étions compagnons d'école, vos mérites me font grandement estimer tous les témoignages qu'il vous plaît me donner de votre bienveillance, laquelle je vous conjure de vouloir bien me continuer par votre

amitié, bien aise de savoir que vous soyez arrêté en notre voisinage, sous l'espérance que par ce moyen il se pourra bien faire que j'aie encore un jour le bonheur de vous revoir; et cependant je chérirai de tout mon cœur tout ce qu'il vous plaira de me commander, comme je fais, le sujet d'avoir soin plus particulier de ces deux demoiselles, desquelles l'une, mademoiselle Favreau, qui est déja voilée, et l'autre le sera soudain que je serai de retour d'un voyage que je veux faire à Thonon; et espère que l'une et l'autre donneront et recevront réciproquement de l'édification et consolation en la congrégation en laquelle elles ont été appelées, puisqu'à ce commencement Dieu leur en donne de si bonne heure. Plaise à la divine bonté de vous conserver et propérer de plus en plus en son saint service, et je suis de tout mon cœur, mon révérend père, votre, etc.

639e LETTRE (liv. VII, let. 66).

LE MÊME, A UN PRIEUR RÉGULIER.

Il l'exhorte de corriger deux religieux scandaleux.

Je souhaite tant le bien et le bonheur de votre monastère, que toutes les connoissances des choses contraires m'émeuvent et me donnent du ressentiment de zéle. J'ai su que les sieurs N. et N. donnent tant de mauvaise odeur de leur jeunesse, que la puanteur en est arrivée jusqu'au sénat, lequel s'en veut remuer, si leur amendement ne le prévient.

C'est à la vérité une honte bien grande pour vous,

si les laïcs prennent la connoissance de la correction sur ceux du corps auquel on vous a donné pour chef: mais ce sera encore quelque sorte de reproche pour moi, qui vous y ai porté, si je ne surveille pas à vous assister; et semblerai être coupable de tout ce qui s'y fera, avec vous, bien qu'en vérité ni vous ni moi ne puissions pas tout empêcher.

Tout cela mis ensemble me fait vous prier et exhorter de vouloir apporter tout le soin et l'ordre que vous pourrez pour réduire ces jeunes gens sur le train de leur devoir, et de me donner avis de leur état, afin que je puisse rendre témoignage de votre diligence comme de la mienne, et contenter ma conscience, laquelle me pressera par après à prendre d'autres expédients, si votre prudence, vigilance, et justice, ne suffit à la résipiscence de ces discoles, desquels j'admire d'autant plus la dissolution, que leur naissance les devroit porter à la poursuite des vertus et de la piété conforme à leur vocation. L'âge les a pu couvrir jusqu'à présent; mais la continuation les rend meshui inexcusables. Vous savez comme et combien tendrement je vous aime, et particulièrement; ce qui me fait croire que vous prendrez cet avertissement aussi doucement qu'avec très grande affection je vous fais la remontrance, pour le bien de la maison où notre Seigneur vous conserve, et laquelle il veuille rendre si pleine de sainteté, que je sais que vous le souhaitez avec moi, qui suis votre, etc.

640e LETTRE (liv. VII, let. 68).

LE MÊME, A UN PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Il lui renvoie un manuscrit contenant la vie du père Pierre Favre, premier compagnon de S. Ignace, et marque beaucoup de vénération pour ce saint homme.

Mon révérend père, il est bien temps que je vous rende le livre de la sainte vie de votre bienheureux Pierre Faber (1). J'ai été si consciencieux que je n'ai pas osé le faire transcrire, parceque quand vous me l'envoyâtes, vous m'en parlâtes comme de choses qui étoient réservées pour encore à votre compagnie.

J'eusse pourtant bien desiré d'avoir une copie d'une histoire de si grande piété, et d'un saint auquel, pour tant de raisons, je suis et je dois être affectionné; car c'est la vérité que je n'ai pas la mé-

(1) Le père Favre (Petrus Faber), premier compagnon de S. Ignace de Loyola, fondateur de la société de Jésus, naquit de parents pauvres au village de Villaret, paroisse du Grand-Bornaud en Savoie, au mois d'avril de l'année 1506. Il étudia en l'université de Paris, où ayant achevé ses cours de philosophie et de théologie, à l'âge de vingt-trois ans, il se joignit à S. Ignace, dont il avoit été répétiteur lorsqu'il demeuroit au collége de Sainte-Barbe avec S. François Xavier, apôtre des Indes. Le pape Paul III, qui approuva la société, envoya Pierre Favre à Parme, et aux diètes de Worms et de Ratisbonne, puis en Espagne. Ce fut lui qui attira dans sa compagnie le célèbre docteur Canisius. Étant retourné en Allemagne, il y fonda plusieurs maisons de la société. Il fut le fléau des hérétiques. Le pape l'ayant rappelé à Rome pour assister au concile de Trente, il y mourut d'une fièvre continue, le 1er août 1546, à l'âge de quarante ans.

moire ferme pour les particularités que je lis, ains seulement en commun; mais je veux croire qu'enfin la compagnie se résoudra de ne pas faire moins d'honneur à ce premier compagnon de son fondateur qu'elle en a fait aux autres (1). Que si bien sa vie, pour avoir été courte, et en un temps auquel on ne remarquoit si exactement toutes choses, ne peut pas tant fournir de matière à l'histoire comme celle de quelques autres, néanmoins ce qu'elle donnera ne sera que miel et sucre de dévotion.

Le bon monsieur Faber, notre médecin de cette ville, a depuis peu trouvé au reposoir une lettre de ce bienheureux père, écrite de sa main, que j'ai été consolé de voir et baiser. Mais enfin je vous remercie de la charitable communication qu'il vous a plu me faire; continuez toujours celle de vos prières, puisque de tout mon cœur je suis, mon révérend père, votre, etc.

641e LETTRE.

LE MÊME, AU PÈRE DOM PIERRE DE SAINT-BERNARD, PRÉDICATEUR A LYON.

Le saint lui promet quelques ouvrages de piété.

Certes, mon révérend père, je desire grandement

(1) Le vœu du saint évêque a été accompli; le livre a été imprimé en 1617, à Lyon, sous ce titre: *Vita Petri Fabri, qui primus fuit sociorum B. Ignatii...., conscripta à Nicolao Orlandino*, in-8° de 300 pages; et le libraire-éditeur, P. Rigaud, en adressa la dédicace à S. François de Sales lui-même.

de pouvoir tirer de la presse de mes inutiles occupations quelque petite besogne de dévotion, qui, en quelque sorte, corresponde aux augures que votre charité en fait; mais il est très vrai que je n'ose nullement espérer cela pour maintenant. Ce que j'ai de plus prêt, qui regarde la conduite des ecclésiastiques de ce diocèse, je le remettrai, Dieu aidant, à ce porteur, non seulement parcequ'il est mon diocésain, et qu'il a déja été employé en semblable occasion, mais parce aussi que vous le voulez, puisque je suis de tout mon cœur, mon révérend père, et très assurément votre, etc.

Mon révérend père, je vous écris tout-à-fait sans loisir et presque sans haleine. Ce matin de la Pentecôte presque toutes nos chaires sont occupées par les révérends pères capucins, qui ont huit maisons, la plupart nouvellement fondées; et si, je vous puis dire qu'excepté celle de cette ville, je n'oserois en présenter une à quelque prédicateur, qui pour y revenir eût besoin de faire une journée.

642e LETTRE (liv. VI, let. 64).

LE MÊME, A MADAME DE CHANTAL.

Profonde paix du saint parmi les affaires; marque de son humilité. Charge épiscopale sujette à la vanité : la croix en est le remède. Avantage d'être au pied de la croix. Le cœur de Jésus-Christ retraite de l'ame. Le saint permet aux dames des récréations innocentes, sous le nom de bals. Il annonce qu'il va travailler au *Traité de l'Amour de Dieu*, dont il fait résolution de graver les sentiments dans son cœur, etc.

Non, ma très chère fille, je n'ai nouvelles de vous il y a trois mois bien entiers; et si, je ne puis croire que vous ne m'en ayez envoyé. Plus elles arrêtent, plus je les souhaite bonnes. Je le confesse, mon cœur m'importune un peu pour ce regard; mais je lui pardonne ces petites ardeurs; car il est paternel, et plus que paternel. Croirez-vous bien ce que je vous vais dire? J'ai, il y a quelque temps, le petit livre *de la Présence de Dieu;* c'est un petit ouvrage, mais je n'ai encore su le lire entièrement, pour vous en dire ce que je pense pour votre service. Il n'est pas croyable comme je suis tracassé deçà et delà par les affaires; mais, ma chère fille, vous vous troublerez si je n'ajoute que néanmoins, graces à mon Dieu, mon pauvre et chétif cœur n'eut jamais plus de repos, ni de volonté d'aimer sa divine majesté, de laquelle je sens une spéciale assistance pour ce regard.

O ma très chère fille, que vous me fîtes un jour grand plaisir de me recommander la sainte humi-

lité : car, savez-vous, quand le vent s'enferme dedans nos vallées, entre nos montagnes, il ternit les petites fleurs et déracine les arbres ; et moi, qui suis logé un peu bien haut en cette charge d'évêque, j'en reçois plus d'incommodités. O Seigneur, sauvez-nous (1) ; commandez à ces vents de vanité, et une grande tranquillité se fera. Tenez-vous bien ferme, et serrez bien étroitement ce pied de la sacrée croix de notre Seigneur ; la pluie qui y tombe de toutes parts abat bien le vent, pour grand qu'il soit. Quand j'y suis quelquefois, Dieu ! que mon ame est à recoi, et que cette rosée, rosine et vermeille, lui donne de suavités ! mais je n'en suis pas éloigné d'un pas que le vent recommence.

Je ne sais où vous serez ce carême selon le corps ; selon l'esprit j'espère que vous serez dans la caverne de la tourterelle, et au côté percé de notre cher Sauveur : je veux bien m'essayer d'y être souvent avec vous ; Dieu par sa souveraine bonté nous en fasse la grace ! Hier je vous vis, ce me semble, que, voyant le côté de notre Seigneur ouvert, vous vouliez prendre son cœur pour le mettre dans le vôtre comme un roi dans un petit royaume ; et bien que le sien soit plus grand que le vôtre, si est-ce qu'il le raccourciroit pour s'y accommoder. Que ce Seigneur est bon, ma très

(1) Ascendente Jesu in naviculam, secuti sunt eum discipuli ejus : et ecce motus magnus factus est in mari... ipse verò dormiebat. Et accesserunt ad eum discipuli ejus, et suscitaverunt eum dicentes : Domine, salva nos, perimus... Tunc surgens imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna. MATTH., c. VIII, v. 23 et seq.

chère fille! que son cœur est aimable! demeurons là en ce saint domicile; que ce cœur vive toujours dans nos cœurs, que ce sang bouillonne toujours dans les veines de nos ames.

Que je suis content que nous ayons retranché les ailes à carême-prenant en cette ville, et qu'on ne le connoisse presque plus! quelles congratulations en fis-je dimanche à mon cher peuple, qui étoit venu en nombre extraordinaire pour ouïr le sermon sur le soir, et qui avoit rompu toute conversation pour venir à moi! Cela me contenta fort, et que toutes nos dames avoient communié le matin, et qu'elles n'osoient entreprendre de faire des bals (1) sans demander licence: et je ne leur suis point dur; car il ne le falloit pas, puisqu'elles sont si bonnes avec grande dévotion.

Je vais mettre la main au livre *de l'Amour de Dieu*, et m'essaierai d'en écrire autant sur mon cœur comme je ferai sur le papier. Soyez toute à Dieu; j'espère tous les jours plus en lui que nous ferons beaucoup en notre dessein de vie. Mon Dieu! ma très chère fille, que je sens tendrement et ardemment le bien et le lien sacré de notre sainte unité. J'ai fait un sermon ce matin tout de flammes, car je l'ai bien

(1) On ne peut penser quelle sorte de bals le saint permet aux dames le jour même qu'elles ont communié. S'ils eussent été de l'espèce de ceux d'aujourd'hui, il ne les eût assurément pas permis. Ainsi on ne peut rien inférer de cet exemple pour se permettre le bal indifféremment, soit dans le carnaval, soit dans tout autre temps.

connu, il vous le faut dire à vous. Mon Dieu! que je vous souhaite de bénédictions! mais vous ne sauriez pas croire comme je suis pressé à l'autel de vous recommander plus que jamais à notre Seigneur. Qu'ai-je à vous dire davantage, sinon que nous vivions d'une vie toute morte, et que nous mourions d'une mort toute vive et vivifiante en la vie et en la mort de notre Seigneur, en qui je suis votre, etc.

643e LETTRE (liv. IV, let. 76).

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint l'encourage à l'amour de Dieu, et à rendre service aux malades.

Faut-il donc que ce soit toujours en courant que je vous écrive, ma bonne et chère fille? Il y a, ce me semble, long-temps que je ne vous écris que comme cela; et si, ce n'est pas que je n'aie à vous écrire un peu au long sur l'obéissance et l'amour de la volonté de Dieu. Mais quoi faire? encore est-il mieux que j'écrive peu que rien du tout. Seulement ce soir, comme nous entrions au souper, le porteur m'a dit qu'il partoit demain de grand matin.

Je vous écris donc à dix heures du soir. O ma fille, comme prié-je maintenant Dieu pour vous! Certes avec une consolation extrordinaire: je m'y sens poussé d'une ardeur toute nouvelle. Qu'est-ce donc que je demande pour nous? Rien, sinon ce pur et saint amour de notre Sauveur. O qu'il nous

faut desirer cet amour, et qu'il nous faut aimer ce desir, puisque la raison veut que nous desirions à jamais d'aimer ce qui ne peut jamais être assez aimé, et que nous aimions à desirer ce qui ne peut jamais être assez desiré!

Je suis bien aise, ma fille, que vous fassiez les lits des pauvres malades, et si, je suis bien aise que vous y ayez de la répugnance; car cette répugnance est un plus grand sujet d'abjection que la puanteur et saleté qui la provoque. Sachez, ma chère sœur ma fille, que me voici en mon triste temps; car, depuis les rois jusqu'au carême, j'ai des étranges sentiments en mon cœur; car tout misérable, je dis détestable que je suis, je suis plein de douleur de voir que tant de dévotion se perde, je veux dire que tant d'ames se relâchent. Ces deux dimanches j'ai trouvé nos communions diminuées de la moitié; cela m'a bien fâché: car encore que ceux qui les faisoient ne deviennent pas méchants, mais pourquoi cessent-ils pour rien, pour la vanité? cela m'est sensible. C'est pourquoi, ma très chère fille, invoquez bien Dieu sur nous, et le remerciez de quoi nous avons résolu de ne jamais faire de même. Non, je ne pense pas que nous eussions le courage de retarder ainsi de propos délibéré un seul pas de notre chemin, pour tout ce que le monde nous auroit présenté. Non pas, ma sœur ma fille, sans doute non, moyennant la grace de Dieu.

Adieu, ma très chère fille: notre amour soit tout en Dieu, et Dieu soit tout en notre amour. Amen.

Vive Jésus! C'est en lui, par lui, et pour lui que je suis sans fin, sans réserve, et uniquement vôtre.

644e LETTRE (liv. IV, let. 78).

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint l'exhorte à une grande humilité et à un parfait amour de Dieu.

Mon Dieu, qui voit mon cœur, sait qu'il est plein de beaucoup de grands souhaits pour votre avancement spirituel, ma très chère fille. Je suis vraiment comme les pères, qui ne se contentent jamais ni ne se peuvent assouvir de parler avec leurs enfants des moyens de les agrandir; mais que vous dirai-je pour cela, ma très chère fille? Soyez toujours bien petite, et vous appetissez tous les jours devant vos yeux. O Dieu! que c'est une grandeur bien grande que cette petitesse! c'est la vraie grandeur des veuves, mais bien encore des évêques. Demandez-la, je vous en supplie, continuellement pour moi qui en ai tant de besoin.

Que soyons-nous jamais attachés à la croix, et que cent mille coups de flèche transpercent notre chair, pourvu que le dard enflammé de l'amour de Dieu ait premièrement pénétré notre cœur! Que cette sagette nous fasse mourir de sa sainte mort, qui vaut mieux que mille vies. Je m'en vais en supplier l'archer qui en porte le carquois, par l'intercession de S. Sébastien, duquel nous célébrons aujourd'hui la fête.

Tenez votre cœur au large, ma fille; et pourvu que l'amour de Dieu soit votre desir, et sa gloire votre prétention, vivez toujours joyeuse et courageuse. O Dieu! mais que je souhaite ce cœur du Sauveur pour roi de tous les nôtres.

Je ne puis plus écrire, et suis celui que Dieu a voulu être vôtre en la façon que lui seul sait. A lui soit honneur et gloire éternelle! Amen.

645e LETTRE (Fragment).

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint lui fait connoître l'union qui régnoit dans sa famille.

Je ne puis vous cacher, madame, que je suis de présent à votre Sales, comblé d'une tendre et incomparable consolation auprès de ma bonne mère. En vérité vous auriez du plaisir de voir un si étroit accord parmi des choses qui sont pour l'ordinaire si discordantes, belle-mère, belle-fille, belle-sœur, frères et beaux-frères. Entre tout cela, ma vraie fille, je vous puis assurer, à la gloire de Dieu, qu'il n'y a ici qu'un cœur et qu'une ame en unité de son très saint amour: et j'espère que la bénédiction et la grace du Seigneur s'y doit rendre abondante; car déja c'est beaucoup, et une chose bonne, belle et suave, de voir comme cette fraternité demeure ensemble. Votre envoyé vous pourra dire qu'hier universellement toute cette aimable famille vint à confesse à moi en notre petite chapelle, mais avec tant de piété que l'on eût dit qu'il y avoit un jubilé d'année sainte à

gagner. O ma fille, il est vrai, nous pouvons faire toutes nos années, nos mois, nos jours, et nos heures saintes, par le bon et fidéle usage. Il a fallu que mon cœur vous ait dit ceci; car, en effet, que vous peut-il cacher? etc.

Mon cher La Thuille (Louis, comte de Sales) vous salue humblement. Il est ici auprès de moi; et je m'assure que ma bonne mère ne fut jamais plus satisfaite, ni plus contente, ni la dévotion plus florissante dans la famille: la gloire en soit à Dieu uniquement, et à nous la parfaite consolation! Je vous avoue qu'une partie de la louange en est due à notre La Thuille; car cette intelligence ne se peut faire sans une très grande sagesse et piété en celui qui a la conduite principale de tout cela.

646e LETTRE (liv. IV, let. 12).

LE MÊME, A LA MÊME.

Acquiescement du saint à la volonté divine.

Ma très chère mère, ce mot part à l'impourvu pour saluer votre chère ame, que je chéris comme la mienne propre: aussi l'est-elle en celui qui est le principe de toute unité et union.

Je ne veux pas nier que je ne sois marri de votre fiévre; mais ne vous mettez nullement en peine de ma peine, car vous me connoissez. Je suis homme pour souffrir, sans souffrir, tout ce qu'il plaira à Dieu faire de vous, comme de moi. Hélas! il ne faut point faire de réplique ni de réfléchissement.

Je confesse devant le ciel et les anges que vous m'êtes précieuse comme moi-même; mais cela ne m'ôte point la très résolue résolution d'acquiescer pleinement à la volonté divine. Nous voulons servir Dieu en ce monde, ici et là, de tout ce que nous sommes: s'il juge mieux que nous soyons en ce monde, ou en l'autre, ou tous deux, sa très sainte volonté soit faite, puisque je suis inséparable de votre ame; et, pour parler avec le Saint-Esprit, nous n'avons meshui qu'un cœur et qu'une ame: car ce qui est dit de tous les chrétiens de la naissante Église se trouve, graces à Dieu, maintenant entre nous.

Je ne vous dirai rien davantage, sinon que je me porte mieux, et que mon cœur va mieux qu'il n'est pas allé il y a long-temps; mais je ne sais pas si sa consolation vient des causes naturelles, ou de la grace.

Dieu soit à jamais au milieu de votre cœur pour le remplir de son saint amour! Amen.

Vive Jésus, ma très chère mère: je suis, comme vous savez vous-même, toujours plus tout-à-fait vôtre.

647e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Il lui parle d'une fille qui se présentoit pour entrer dans l'ordre de la Visitation, et de quelques autres qui vouloient faire leurs vœux.

Je vous remercie de votre beau grand présent,

ma très chère mère ma fille, et encore plus de votre billet: soyez assurée que je me gouvernerai bien, et que je tiendrai ce que je vous ai promis.

La fille de Saint-Claude ne viendra qu'après avoir été en N. On pourra la renvoyer consolée, sans pourtant s'engager de paroles qu'à mesure qu'on le verra convenable. Si M. de Chapot, ou les autres, vont la voir, encouragez-la fort à se lier à notre Seigneur; elle a besoin de courage, et pour le reste c'est une bonne fille.

Bonjour, ma très chère mère, la très sainte Vierge notre maîtresse veuille bien naître et résider en nos cœurs! Nos filles qui veulent faire les vœux pourront bien faire un peu d'oraison préparatoire sur les vœux de Notre-Dame, et de tant de filles et femmes assemblées, qui la firent à notre Seigneur, et qui les gardent avec tant de fidélité, qu'elles souffrent plus volontiers pour le divin maître que de s'en départir.

Hélas! que je souhaite de sainteté à cette chère troupe de filles, et sur-tout à cette très unique, très aimée et très honorée mère, ma fille vraiment mère! Dieu la bénisse, et marque son cœur au signe éternel de son pur amour! Amen.

648e LETTRE (liv. IV, let. 105).

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint se réjouit du rétablissement de la santé de la mère de Chantal. Il l'excite à unir son cœur à Dieu plus que jamais. Sentiment sur l'union des bienheureux avec Dieu.

Que je suis consolé, ma très chère mère, de la bonne nouvelle de votre santé! Le grand Dieu, que ma pauvre ame et la vôtre veut à jamais servir, soit béni et loué, et veuille de plus en plus fortifier cette chère santé, que nous avons dédiée à sa sainteté infinie!

Mais cependant notre cher cœur, comme se porte-t-il? Hélas! ma très chère mère, que je lui desire de bénédictions! Quand sera-ce que l'amour, triomphant entre toutes nos affections et pensées, nous rendra tous unis au cœur souverain de notre Sauveur, auquel le nôtre aspire incessamment; oui, ma très chère mère, il aspire incessamment, quoique insensiblement pour la plupart du temps.

Certes j'ai été bien marri ce matin qu'il m'ait fallu quitter ma besogne sur le point qu'il m'étoit arrivé une certaine affluence du sentiment que nous aurons pour la vue de Dieu en paradis; car je devois écrire cela en notre livre (1); mais maintenant je ne l'ai plus. Néanmoins puisque je me suis diverti seulement pour aller prendre les arrhes de cette même

(1) Le *Traité de l'Amour de Dieu*, composé par S. François de Sales pour la mère de Chantal.

vue en la sainte messe, j'espère qu'il me reviendra quand il en sera temps. O Dieu! ma très chère unique mère, aimons parfaitement ce divin objet, qui nous prépare tant de douceur au ciel. Soyons bien tout à lui, et cheminons nuit et jour entre les épines et les roses, pour arriver à cette céleste Jérusalem.

La grande fille (*la mère Favre*) va par un chemin fort assuré, pourvu que son âpreté ne la décourage. Les voies les plus faciles ne nous mènent pas toujours plus droitement ni assurément; on s'amuse quelquefois tant au plaisir qu'on y a, et à regarder de part et d'autre les vues agréables, qu'on en oublie la diligence du voyage: il faut être court. Voyez ce billet qu'on m'a envoyé ce matin; et parceque je n'ai point vu cette pauvre créature, et que peut-être vous la verrez devant moi, j'ai pensé que je ferois bien de vous l'envoyer. Hélas! ma très chère mère, que la vanité fait de tort à ces chétifs petits esprits, qui ne se connoissent pas et se mettent parmi les hasards! Mais pourtant, comme vous savez, en bien remontrant il faut user d'amour et de douceur; car les avertissements font meilleure opération comme cela, et autrement on pourroit détraquer ces cœurs un peu foibles.

Seulement je ne sais comme vous pourrez dire que vous savez la dissension. Or bien, Dieu inspirera à votre cœur ce qu'il dira pour ce regard, comme je l'en supplie, et de m'inspirer aussi ce que je prêcherai ce soir. J'écris entre plusieurs distractions. Bonsoir, ma très chère mère. Je suis votre, etc.

649e LETTRE.

LA MÊME, A LA MÊME.

Il lui procure une occasion pour écrire à son fils.

Ma très chère mère, avec une agréable occasion, je prends le contentement de vous donner le bonsoir. Un fort honnête gentilhomme me vient demander une lettre vers M. le Grand, pour la recommandation de quelque affaire qu'il a. J'ai pensé que peut-être auriez-vous plaisir d'écrire à votre cher enfant. Ce n'étoit que je sais que vous avez peur que l'amour naturel ne soit trop refroidi, et presque tout éteint, je n'oserois pas vous donner cette atteinte pour le réveiller.

Or sus, si vous écrivez, il faut avoir la lettre encore ce soir. Hé! Dieu vous bénisse, ma très vraie, très aimée, et très aimable mère. Je salue nos filles, notamment la malade; et suis, comme vous savez vous-même, tout vôtre, par notre Seigneur. Amen.

650e LETTRE (liv. VI, let. 22).

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint se réjouit saintement avec elle du bonheur de sa vocation à la vie religieuse, et de la gloire qui revenoit à Dieu de leur institut.

A mesure que la très souveraine bonté de la divine Trinité renvoie l'esprit de son adoration en la sainte Église, elle renouvelle, ce me semble, celui

de la sacrée vocation de ma très chère, très bonne, et très honorée mère, laquelle, sortant de son pays, sans savoir où elle alloit, mais croyant à Dieu (1) qui lui avoit dit, *Sors de ta terre et de ton parentage* (2), elle vint en la montagne qui avoit pour son nom *Dieu la verra* (3); et Dieu l'a vue, multipliant sa race spirituelle comme les étoiles du ciel.

Oh! Dieu soit à jamais glorifié, ma très chère mère, avec laquelle je me réjouis, ains au cœur de laquelle mon cœur se réjouit comme en soi-même! Oh! qu'il soit, ce cœur de ma mère, éternellement fiché au ciel, comme une belle étoile, qui en ait une grande troupe autour!

Est-il possible que nous chantions éternellement le cantique de gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit? Oui, l'ame de ma mère le chantera ès siécles des siécles. Amen. Et Dieu en sera béni en l'éternité des éternités. Amen.

(1) Credidit Abraham Deo, et reputatum est illi ad justitiam. Gen., c. xv, v. 6.

(2) Dixit Dominus ad Abram: Egredere de terrâ tuâ, et de cognatione tuâ, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi. Gen., c. xii, v. 1.

(3) Ait Abraham Deus: Tolle filium tuum unigenitum quem diligis, Isaac, et vade in terram visionis, atque ibi offeres eum in holocaustum, super unum montium quem monstravero tibi... appellavitque nomen loci illius, *Dominus videt*. Undè usque hodiè dicitur, *In monte Dominus videbit*. Vocavit autem angelus Domini Abraham secundò de cœlo, dicens: Per memetipsum juravi, dicit Dominus, quia fecisti hanc rem, et non pepercisti filio tuo unigenito propter me, benedicam tibi, et multiplicabo semen tuum sicut stellas et velut arenam quæ est in littore maris. Gen., c. xxii, v. 2, etc.

Vive Jésus! Gloire soit au Père, au Fils, et au Saint-Esprit (1), de l'assemblée qu'il a faite de tous ces cœurs pour son honneur. Mais, hélas! que de confusion pour le mien, qui a si peu fidèlement coopéré à une si sainte besogne! Or sus, cette même très sainte Trinité, qui est une très souveraine bonté, nous sera propice; et nous ferons désormais sa volonté. Amen.

651e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint lui annonce l'arrivée de son fils, et l'exhorte à le recevoir avec tendresse.

Ce sera moi, je pense, qui le premier vous annoncerai, ma très chère fille, la venue du bien-aimé Celse-Bénigne. Il vint hier soir tout tard, et nous eûmes de la peine à le retenir de vous aller voir dans le lit, où vous étiez tout indubitablement. Que je suis marri de ne pouvoir être témoin des caresses qu'il recevra d'une mère insensible à tout ce qui est de l'amour naturel! car je crois que ce seront des caresses terriblement mortifiées. Ah! non, ma chère fille, ne soyez pas si cruelle; témoignez-lui du gré de sa venue, à ce pauvre jeune Celse-Bénigne. Il ne faut pas faire ainsi tout-à-coup de si grands signes de cette mort de notre naturelle passion.

Or sus, je vous irai voir, si je puis, mais sobrement; car auprès d'un objet si aimable; nous ne

(1) Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto. DOXOL. ECCLESIAST.

devons pas bonnement être insensibles, car l'amitié descend plus qu'elle ne monte. Je me contenterai de ne cesser point de vous chérir autant comme ma fille que vous le chérirez comme votre fils; et si, je vous défie de faire mieux que moi.

652e LETTRE (liv. VI, let. 3).

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint déclare que les filles de la Visitation peuvent faire entrer dans leur monastère des dames affligées et autres, pour de justes raisons, comme on y fait entrer les ouvriers. Il ajoute qu'on a bien fait de ne point l'exprimer dans les constitutions, pour éviter les mauvais discours. Il permet d'y ajouter ce qui y manque, ne le pouvant faire lui-même à cause de ses embarras.

Ma très chère mère, je ne fais nulle difficulté que les évêques, et en leur absence les pères spirituels des maisons de la Visitation, ne puissent, ains ne doivent charitablement faire entrer les dames en telles occurrences, sans qu'il soit besoin quelconque que cela soit déclaré dans les constitutions, par la douce et légitime interprétation de l'article du concile de Trente (1) qui est mis en la constitution de la clausure; car on le pratique bien ainsi en Italie, et par tout le monde, même pour des moindres occasions.

Car je vous laisse à penser, si l'on fait bien entrer des jardiniers, non seulement pour l'agencement

(1) Session XXV, chapitre 5.

nécessaire des jardins, mais aussi pour les embellissements non nécessaires, ains seulement utiles à la récréation, comme sont les berceaux, les palissades, les parterres (les entrées de telles gens sont jugées nécessaires, non parceque ce qu'ils font soit nécessaire, ains seulement parceque ces gens-là sont nécessairement requis pour faire telle besogne), si nous ne pourrons pas justement estimer l'entrée des dames désolées par quelque événement inopiné être nécessaire, quand elles ne peuvent pas aisément trouver hors du monastère des soulagements et consolations si convenables.

En Italie tout communément on fait entrer les filles desquelles on craint en quelque sorte le péril de leur pudicité; les mal mariées, quand elles sont en doute d'être grandement maltraitées de leurs maris; les filles qu'on veut instruire, non seulement en la dévotion, mais aussi à lire, écrire, chanter. De sorte qu'à mon avis, monseigneur l'illustrissime pourra prendre résolution sur cela, qu'il suffit de pratiquer, sans écrire ou ordonner, ès occasions de grande piété, qui tiennent lieu de nécessité morale; ce qui, à mon avis, n'a pas dû être exprimé, pour éviter la censure de tant de gens qui ont tant de complaisance à contrôler semblables choses, selon le zéle qu'ils se forment en leur rigueur.

Je vous ai déja écrit que vous preniez la peine de voir si rien n'aura été oublié ès constitutions, afin que vous le fassiez ajouter; car je ne puis jamais gagner tant de loisir, que tout ce que je fais ne se res-

sente de mon tracas; et me semble qu'il va toujours croissant.

Vous pourrez bien, ma très chère mère, complaire à cette bonne princesse en ce qui regarde l'addition des commémoraisons des saints qui occurrent, et de Paris porter cet usage ès monastères dans lesquels vous passerez venant de Dijon, et de Dijon ici, m'étant avis que la grande piété et vertu de cette grande princesse mérite que l'on reçoive ses desirs comme quelque sorte d'inspiration.

653e LETTRE (liv. VI, let. 21).

LE MÊME, A LA MÊME.

Éloge de l'institut de la Visitation et des vertus des religieuses. Prélats persécutés, dignes de respect.

Ma très chère mère, Dieu, qui a disposé de nos ames pour n'en faire qu'une à sa dilection, soit à jamais béni! Je salue votre cœur, qui m'est plus précieux que le mien propre. Eh! que je desire que notre vie ne vive pas en nous, mais en la vie de Jésus-Christ notre Seigneur! et que puis-je desirer de mieux pour notre cœur?

Pour la grande fille (*la mère Favre*), je lui écrirai au premier jour; car je vois bien que nous sommes en une saison en laquelle il faut que les pères commencent à faire leur paix. Hélas! il est pourtant vrai que mon cœur n'a point de tort; car j'écrivis innocemment, et tout-à-fait sans fiel, quoique avec un peu de liberté, et contre le sentiment de cette fille:

la haine irréconciliable que j'ai aux procès, aux contentions, et aux tracas, me fit écrire ainsi. J'approuve grandement que vous lui donniez la somme qu'elle desire, puisque cela est plus conforme à la douceur que notre Seigneur enseigne à ses enfants. Enfin la paix est une sainte marchandise qui mérite d'être achetée chèrement.

Oui, je dis qu'il faut tenir bon dans l'enclos de nos régles et de notre institut (1); car Dieu ne l'a pas produit pour néant, ni ne l'a pas fait desirer en tant de lieux pour être changé. L'édification que les maisons donnent tous les jours fait foi de l'intention du Saint-Esprit; car c'est merveille combien la réputation de la vie dévote s'agrandit par la communication de nos sœurs, lesquelles je vois aussi profiter tous les jours, et devenir plus affectionnées à la pureté et sainteté de vie.

Je fus une heure et demie au parloir; j'ai vu trois de nos sœurs, et je fus fort consolé de voir comme la vraie lumière leur fait voir la vérité des grandes et profondes maximes de la perfection, qui plus, qui moins, mais toutes à mon avis avancées; et plusieurs dames étrangères qui les ont vues s'en sont allées les larmes aux yeux et avec des goûts extrêmes.

Ma très chère mère, je salue votre cœur de tout le mien, qui est très parfaitement et irrévocablement vôtre en notre Seigneur, notre unique amour. Je salue toutes nos sœurs, et vous supplie de saluer très

(1) On vouloit alors porter atteinte à l'institut de la Visitation, en procurant la clôture, contre le premier dessein du fondateur.

humblement monseigneur notre archevêque, que je ne puis assez dignement honorer à mon gré, depuis qu'il a été persécuté de la façon des anciens évêques de l'Église. Je voudrois bien lui pouvoir manifester le sentiment d'honneur et de respect que j'ai pour lui. Je suis de plus en plus, ma très chère mère, tout uniquement vôtre en notre Seigneur.

654e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint consent de remettre une affaire à un autre temps.

Ma très chère fille, à ce que vous me dites, je vois qu'il sera mieux de remettre jusqu'à lundi : vous seriez trop précipitées toutes, et eux aussi, comme je pense, et je serai bien aise de ne point rompre l'assignation aux bonnes sœurs de Sainte-Claire, qui ont demain leur grande fête, ni au catéchisme de Notre-Dame, où il faut que je sois catéchiste, étant invité il y a dix ou douze jours à mon gré la veille de Notre-Dame.

655e LETTRE (liv. VI, let. 23).

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint ne veut pas que l'on consulte la prudence de la chair dans le choix des filles qui doivent composer sa congrégation, ni qu'on en exclue les personnes infirmes et difformes.

Ma très chère mère, sur cet article que vous m'écrivez de la réception des filles, il y a un extrême

danger qu'on ne se jette trop sur la prudence humaine, qu'on ne se fonde sur la nature, et trop peu sur la grace de Dieu. J'ai peine d'empêcher qu'on ne considère la foiblesse de la complexion et les infirmités corporelles. On voudroit qu'au festin il n'y entrât ni borgne, ni boiteux, ni maladif. En somme on a bien peine de combattre contre l'esprit humain pour l'abjection et pure charité.

J'ajoute donc ce mot, ma très chère mère, pour vous dire que selon votre ordre j'ai écrit à notre sœur de N. amoureusement; et je vous assure, ma très chère mère, que c'est de tout mon cœur, car j'aime cette pauvre fille d'un cœur parfait.

Mais c'est grand cas; il n'y a point d'ames au monde, comme je pense, qui chérissent plus cordialement, tendrement, et, pour le dire tout à la bonne foi, plus amoureusement que moi; et même j'abonde un peu en dilection, et ès paroles d'icelle, sur-tout au commencement.

Vous savez que c'est selon la vérité et la variété de ce vrai amour que j'ai aux ames; car il a plu à Dieu de faire mon cœur ainsi. Mais néanmoins j'aime les ames indépendantes, vigoureuses, et qui ne sont pas femelles; car cette si grande tendreté brouille le cœur, l'inquiète, et le distrait de l'oraison amoureuse envers Dieu, empêche l'entière résignation et la parfaite mort de l'amour propre: ce qui n'est point Dieu n'est rien pour nous.

Comme se peut-il faire que je sente ces choses, moi qui suis le plus affectif du monde, comme vous

savez, ma très chère mère? En vérité je le sens pourtant: mais c'est merveille comme j'accommode tout cela ensemble; car il m'est avis que je n'aime rien du tout que Dieu, et toutes les ames pour Dieu. Hé! Dieu Seigneur, faites encore cette grace à toute mon ame que ce soit en vous seulement.

Ma très chère mère, ce discours est infini. Vivez joyeuse, toute pleine de Dieu et de son saint amour. Bonsoir, ma très chère mère.

656e LETTRE (liv. VI, let. 47).

LE MÊME, A LA MÊME.

Parfaite résignation du saint. Il ne veut vivre que de la foi. Son indifférence à la maladie ou à la santé. Il a revu le directoire de ses religieuses. Il revoit les constitutions.

Ma très chère mère, vous verrez en la lettre de ce bon père le déplaisir qui certes m'a un peu touché; mais cette nouvelle m'ayant pris dans le sentiment que j'avois d'une totale résignation en la conduite de la très sainte Providence, je n'ai rien dit en mon cœur, sinon: *Oui, Père céleste, car tel est votre bon plaisir* (1). Et ce matin, à mon premier réveil, il m'est venu une si forte impression de vivre tout-à-fait selon l'esprit de la foi et la pointe de l'ame, que, malgré mon ame et mon cœur, je veux ce que Dieu voudra, et je veux ce qui sera de son plus grand service, sans réserve ni de consolation sensible ni

(1) Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te. MATTH., c. XI, v. 26.

de consolation spirituelle; et je prie Dieu que jamais il ne permette que je change de résolution.

J'ai eu depuis Pâques de perpétuelles incommodités; mais je n'y voyois aucun remède, ni aucun danger; elles sont tout-à-fait passées, graces à Dieu, que je supplie de me les renvoyer quand il lui plaira.

J'ai revu les directoires; je les fais copier pour vous les envoyer. Je reverrai aussi les constitutions, afin qu'avant votre départ vous les fassiez réimprimer. Je les tiendrai toujours courtes, réservant beaucoup de choses pour mettre au livre des avertissements, la briéveté étant requise en semblables affaires; et quand on écriroit trente ans, on n'empêcheroit pas qu'il ne demeurât toujours quelque doute pour les esprits délicats et barguignants. Le soin des supérieures, leur dévotion, et leur esprit, doivent suppléer à tout.

Mille très chères salutations à votre chère ame, ma très chère mère, à laquelle Dieu m'a donné d'une manière incomparable.

657e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint lui dit qu'il prie Dieu avec ferveur pour elle, afin qu'elle profite de la communion journalière qu'il lui avoit permise.

Mon Dieu! ma chère fille, certes il me tarde que je vous voie; au reste, je me porte fort bien, et votre cœur tout autant que je le puis connoître. J'ai prié avec une ardeur très particulière ce matin pour notre

avancement au saint amour de Dieu, et me sens des plus grands desirs que jamais au bien de notre ame. Ah! ce dis-je, ô Sauveur de notre cœur, puisque meshui nous serons tous les jours à votre table, pour manger non seulement votre pain, mais vous-même qui êtes notre pain vivant et suressentiel, faites que tous les jours nous fassions une bonne et parfaite digestion de cette viande très parfaite, et que nous vivions perpétuellement embaumés de votre sacrée douceur, bonté, et amour.

Je vais au sermon du père François. Ce soir j'en fais un à Sainte-Claire; mais l'autre soir, ce sera vers demain, il faut écrire à Dijon, car mardi nous enverrons; mais si je puis, je vous verrai. Bonsoir, unique et très chère sœur ma fille. Je ne veux pas que vous jeûniez cette année.

658e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint la console dans des peines intérieures dont elle est affligée.

Enfin ce beau jour, si propre pour aller vers vous, ma très chère fille, s'écoule ainsi sans que j'aie ce contentement; au moins faut que je supplée en quelque sorte par ce petit mot, que je sauve d'entre les affaires que certains religieux m'apportent.

Bonsoir donc, ma très chère fille; ayez bien soin de soulager doucement votre pauvre cœur; gardez-vous bien de lui savoir mauvais gré de ces fâcheuses

pensées qui lui sont autour: non, ma fille, car le pauvret n'en peut mais, et Dieu même ne lui en sait aucun mauvais gré pour cela; au contraire, sa divine sagesse se plaît à voir que ce petit cœur va tremblotant à l'ombre du mal, comme un foible petit poussin à l'ombre du milan, qui va voltigeant au-dessus; car c'est signe qu'il est bon, ce cœur, et qu'il abhorre les mauvaises fantaisies.

Mais, ma très chère fille, nous avons notre mère sous les ailes de laquelle nous faut fourrer. Recourons à la croix, et l'embrassons de cœur; demeurons en paix à l'ombre de ce saint arbre. Mon Dieu! il est impossible que rien nous offense, tandis qu'avec une vraie résolution nous voulons être tout à Dieu; et néanmoins nous savons bien que nous le voulons.

Bonsoir derechef, ma très chère fille; ne vous inquiétez point, moquez-vous de l'ennemi, car vous êtes entre les bras du Tout-Puissant. Dieu soit à jamais notre force et notre amour! Demain, moyennant sa grace, nous vous irons voir, ma très chèrement unique fille de mon cœur.

659e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint l'engage à recevoir pour novice mademoiselle du Plessis, nièce de M. de Marillac.

Dieu soit loué, ma très chère mère! Non, ne dites pas encore l'office; mais si pouvez bien descendre pour la messe, je le veux bien; et tenez-vous assise

le plus que vous pourrez, en lieu où ce grand vent qui tire dans le chœur ne vous frappe point.

Je me prépare pour le sermon avec beaucoup de desir, non toutefois sans défiance de bien rendre ce devoir à ce grand saint, bien que je veuille que ce soit lui-même qui fasse le sermon, toutes les conceptions d'icelui étant tirées de lui-même.

Hier madame la présidente Amelot m'amena mademoiselle du Plessis, niéce de M. de Marillac, et me pria que j'intercédasse pour elle, afin que l'on pût avoir résolution demain. Elle m'assura que les sœurs carmélites l'aimoient et chérissoient grandement, et ne l'ont rejetée pour autre occasion que pour son incommodité corporelle.

Il me semble que ce soit une bonne fille, et si je mets en quelque considération qu'elle est de bon lieu et bien apparentée; elle a deux cents livres annuelles à perpétuité, c'est-à-dire qui demeureront à la maison, et ce qu'il faut pour l'entrée.

Elles reviendront demain, pour savoir la réponse, et, en cas qu'on la reçoive, quand on la mettra au premier essai. Madame Amelot est si vertueuse, que, comme je crois, elle parle sincèrement des qualités de la fille. Bonjour, ma très chère mère; je suis incessamment vôtre.

660e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint lui recommande de ne point jeûner dans sa maladie.

Je trouve certes encore meilleure la méthode que vous dites, d'écrire au père de Mouchi tout nûment votre pensée, ma très chère fille; car après cela il n'y aura rien à dire.

Ce bon frère qui est ici ne partira que jeudi; car tout aujourd'hui j'ai été tant tracassé qu'il n'est pas possible de plus.

Ne jeûnez pas, ma très chère fille, ni notre fille de Brechard; car quant à vous, je me souviendrai bien, après que vous serez bravement guérie, de vous faire jeûner un samedi en échange.

Envoyez-moi votre sœur Françon (1), que nous confesserons ce soir. Parlez amiablement, mais gravement, au bon enfant M. de Grenier, lequel, j'espère, fera quelque chose de bon.

Notre cher neveu (2) a certain desir de ne retourner pas voir le père; mais je ne vois point d'apparence.

Il faut bien tout cet hiver pour la digestion de notre résolution.

(1) Mademoiselle Françoise Rabutin, seconde fille de madame de Chantal, qui épousa depuis M. de Toulongeon; elle demeuroit dans le couvent avec sa mère, qui prenoit soin de son éducation.

(2) Ce pourroit bien être Charles-Auguste de Sales, fils de Louis, comte de Sales; car ce jeune homme aimoit beaucoup la solitude.

Au demeurant, je me suis trouvé ce matin avec une si parfaite douceur et tranquillité d'esprit, sans aucun sentiment de l'étonnement que mon cœur avoit eu, que j'ai connu clairement que la venue de Notre-Dame s'approchoit, par un pressentiment de sa douce lumière.

J'ai envie de vous parler un peu bien à loisir de cela : cependant bonsoir, ma très chère fille ma sœur. Faites bien la cour à cette céleste pouponne qui nous arrive, et lui demandez sa grace pour impétrer celle de son fils. Jamais je n'eus tant de sainte affection que j'en ai pour votre ame et notre très unique cœur.

661e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint lui donne avis de son retour à Annecy.

A Gex, 19 mai.

Je manque à ma parole, ma très chère fille, mais je ne manque pas au desir d'être ce soir à Annecy. Ce sera demain, Dieu aidant; car les affaires le requièrent ainsi. Or sus, en attendant, bonsoir, ma très unique fille. Notre Seigneur vous comble de son amour!

J'ai eu un peu de peine pour la maladie de la petite très chère sœur, bien que j'en espère bonne issue. Je salue toutes nos filles. Mais vrai, ma très chère fille, vous êtes voirement tout uniquement et véritablement moi-même. Vive Jésus! Amen.

662e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Il lui souhaite un heureux voyage.

Voici le souhait de votre père, ma très chère fille: Dieu soit avec vous au chemin par lequel vous irez; Dieu vous tienne toujours vêtue de la robe de sa charité; Dieu vous nourrisse du pain céleste de ses consolations; Dieu vous ramène saine et sauve en la maison de votre père; Dieu soit à jamais votre Dieu, ma chère mère! Ce sont les bénédictions que Jacob se souhaitoit (1), quand il partit de Béthel, et ce sont celles-là que je me souhaite à moi-même (2), ma très chère et très unique fille, à votre départ de ce lieu, où vous demeurez en partant, et d'où vous partez en demeurant.

Allez en paix, ma très chère fille, allez en paix où Dieu vous appelle; demeurez en paix, mais de-

(1) Vovit etiam (Jacob) votum, dicens: Si fuerit Deus mecum, et custodierit me in viâ per quam ego ambulo, et dederit mihi panem ad vescendum, et vestimentum ad induendum, reversusque fuero prosperè ad domum patris mei, erit mihi Dominus in Deum. Gen., c. xviii, v. 20 et 21.

(2) Il paroît difficile de comprendre que S. François se souhaite à lui-même les bénédictions qu'il dirige à la mère de Chantal, et de savoir comme elle peut demeurer en partant, et partir en demeurant, si l'on ne savoit que quand il parloit de lui et d'elle, c'étoit presque toujours comme d'une personne unique, dont lui faisoit une partie et elle l'autre. Ainsi il ne pouvoit rien souhaiter pour elle qu'il ne le fît aussi pour lui; et quand elle partoit par une partie d'elle-même, elle restoit par l'autre.

meurez en la sainte paix de Dieu, où il vous tient et arrête ici : les ames que Dieu a rendues tout une sont inséparables ; car *qui peut séparer ce que Dieu a joint* (1)? Non, ni la mort ni chose quelconque ne nous séparera jamais de l'unité qui est en Jésus-Christ (2), qui vive à jamais en notre cœur! Amen.

663e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint témoigne sa tendresse paternelle à ses religieuses.

Ma sœur Aimée-Jacqueline, qui est ici, et qui me vient de baiser la main de votre part, veut que je commence cette lettre par sa salutation ; et je le veux bien, ma très chère mère, car l'amour ne va pas toujours en ordre ; autrement notre Seigneur eût commencé le soin qu'il eut en sa passion par sa mère et son bien-aimé saint Jean, dont je viens de parler à Sainte-Claire, sur le sujet de notre grand S. Joseph, duquel j'ai fait le sermon, et dit bien de bonnes choses, mais non pas avec la ferveur que j'ai toujours en parlant de cet admirable papa et notre maître. M. Michel m'a dit en sortant que je n'avois presque jamais mon esprit là comme à la Visitation. Hélas ! ce n'est pas que je n'aie de fort bons desirs de bien servir cette bonne compagnie de servantes

(1) Quod Deus conjunxit, homo non separet. MATTH., c. XIX, v. 6.

(2) Certus sum quia neque mors.... neque creatura alia poterit nos separare à charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro. ROM., c. VIII, v. 38 et 39.

de Dieu; mais il faut que la divine providence, qui m'a dédié à notre chère congrégation, me donne quelques particuliers mouvements quand je la sers.

O que Dieu est admirable, ma très chère mère, et que nous sommes bien heureux d'avoir un grand desir de le servir! Ce matin, en revenant du sermon, j'ai vu ma sœur Marie-Magdelaine, que je n'avois encore pas saluée de votre part. Elle m'a fait une grande fête, et en peu de paroles elle m'a fort contentée, me disant qu'elle vouloit devenir une femme forte et de courage contre tous ces petits attendrissements sur elle-même dont elle est souvent touchée. J'ai aussi vu la petite sœur Paule-Hiéronyme, qui a reçu une joie incroyable de votre salutation, et a dit qu'elle étoit notre Eustochium. Notre assistante fait bien aussi. En somme, je me contente bien de toute cette chère troupe, que j'irai entretenir en commun l'un des jours de la semaine prochaine, puisque ma mère me l'a ordonné, au rapport de ma sœur Jeanne-Charlotte, etc.

664ᵉ LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint, étant près de s'absenter pour huit jours, lui en donne avis pour la consoler de son absence.

Au demeurant, ma très chère mère, demeurez avec la paix et consolation de notre Seigneur; et moyennant sa grace dans huit jours au fin plus tard je serai ici; d'où pourtant je ne penserai jamais

sortir, tandis que Dieu m'y tiendra en moi-même. Vous-même, ma très chère mère, savez bien que la sainte unité que Dieu a faite est forte plus que toute séparation, et que les distances des lieux n'ont point de pouvoir sur elle. Ainsi Dieu vous bénisse à jamais de son saint amour. C'est un cœur qu'il nous a fait, unique en esprit et en vie. Bonjour, ma très chère mère; conservez-moi, je vous supplie, et je vous conserverai bien, Dieu aidant.

665e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint l'exhorte à se tenir toujours unie à Dieu.

Le billet d'hier, ainsi entrecoupé, annonce bien quelle étoit mon ame. Hé! vive Jésus! mon ame vivra. M. d'Alincourt soupa hier céans, et y demeura jusqu'à près d'onze heures, résolu de venir au sermon ce matin, que nous ne pensions être qu'un sermon particulier. Ce soir je serai auprès de vous et de nos sœurs, marri plus qu'il ne se peut dire que mon loisir s'en aille ainsi.

Pour Dieu, ma très chère mère, tenons notre cœur en l'unité inséparablement présent à soi-même, puisque l'extraordinaire unité dont Dieu l'a doué peut bien faire ce tout, et que la nécessité du service de sa gloire requiert que nous employions cette grace à cela. O Seigneur, à qui tout est présent, donnez à notre esprit une telle présence de soi-même, comme vous lui avez donné une unité; afin qu'il vive autant

consolé qu'il est requis pour vous bien servir en votre présence, Seigneur, en la cime de soi-même. Vive Jésus! Amen. Je m'en vais faire un sermon d'amour le plus ardent que je pourrai.

666e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Il l'avertit du départ d'un cordelier, etc.

Ma très chère mère, avec mille bonsoirs, je vous avertis du départ du père cordelier, qui sera demain une heure avant le jour. Si vous avez écrit, je ferai le mémorial; mais en attendant conservez-vous, je vous en supplie, ma très chère et très bonne mère, que je verrai demain, Dieu aidant. Bonsoir, ma très chère mère. Notre Seigneur soit à jamais au milieu de notre cœur! Amen.

667e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint lui laisse la liberté de recevoir des filles qui sortoient de chez les capucines, quoiqu'elles n'eussent pas l'âge compétent. Il lui parle ensuite des sorties de ces filles.

Pensez comme je vous écris, ma très chère mère; hier jour de la mort de notre vie, au retour des ténèbres je trouvai vos lettres; ce matin jour de la sépulture, tout en allant faire les ordres pour sept à huit personnes de qualité en notre chapelle de la Visitation.

1° Pour ma très chère sœur M. S. Élisabeth, je ne désapprouve pas son voyage, ni ne l'approuve; mais il seroit inutile que je commette quelqu'un pour ouïr les témoins, et recevoir authentiquement leurs dépositions; et non seulement les témoins, mais madame du Paraclet et ses religieuses : or il faut que je fasse cela avec conseil et beaucoup de soin ; cependant nous penserons s'il sera expédient qu'elle-même y aille; il faut en tenir secréte la délibération.

Si monseigneur l'archevêque vient, on pourra bien dispenser pour l'âge en la réception de ces demoiselles, en la contemplation des mères, qui pourront tenir place d'une partie de la résolution que l'âge ne permet pas aux filles. En somme, il faudra fort condescendre aux volontés de monseigneur l'archevêque, pourvu que l'on trouve moyen d'éviter la conséquence; car c'est une régle très salutaire que celle-là de ne recevoir point avant l'âge compétent, pour ôter toute excuse au repentir, s'il en venoit.

Toutes ces ames seront bonnes, si elles sont courageuses, et M. Colin et tout; mais pour me charger de soin quelconque d'affaires, hélas! vous savez comme moi-même quel homme je suis pour cela ; c'est-à-dire que je ne suis pas homme pour cela. Vous pouvez toujours répondre pour moi sans scrupule, car il se trouvera toujours que ce sera moi qui aurai répondu. Vous êtes, et d'esprit, et de volonté, et de tout, une même chose avec moi ; vous savez ce que je puis, que je veux, et que je souhaite : ne me renvoyez donc rien, mais répondez hardiment. On peut

faire venir les demoiselles des capucines pour essayer, et, étant trouvées propres, ne les point renvoyer; car il n'y a pas grand hasard de les tenir en leur habit.

Monseigneur l'archevêque venant, humiliez-vous fort cordialement pour moi, comme moi-même; et l'assurez fort de l'estime, amour et révérence que j'ai à sa personne.

Prenez garde à retenir la liberté des sorties extraordinaires, entre lesquelles les jubilés,... la visite des proches malades, oui même de quelque signalé bienfaiteur ou grand ami de la maison, et même de quelque sermon, comme celui de la passion, doivent, ce me semble, être reservés, et toutes autres occasions esquelles la communauté des sœurs, avec l'avis du père spirituel, trouveront que ce seroit à propos; car il faut réduire la pratique des sorties à la seule bienséance et modestie que la religion, jointe à la condition du sujet, requiert; car ainsi en fait-on ès congrégations d'Italie.

Hélas! ma chère mère, il faut que je finisse. Nos sœurs ne savent pas que j'écris; car c'est par la voie de Chambéri. Elles ont madame de Châteaufort, madame la baronne de Chatelard, et madame de la Flechère, la veuve, trois bonnes et braves hôtesses, dont la première parle fort de revenir un jour de tout, et l'autre est mariée, mais une perle; son mari est fils du baron de la Serraz; fille de madame Mont-Saint-Jean.

Hier je fis le sermon de la passion en deux heures

et demie; nos hommes disent que c'est chose extraordinaire. Ma très chère mère, j'ai tant prié Dieu pour vous, et le ferai encore. Tout m'annonce le bien de notre indivisible unité. O Seigneur Jésus, vivez à jamais, régnez, et à jamais soyez béni dans notre unique cœur! Amen.

668e LETTRE,

OU COPIE D'UN PETIT IMPRIMÉ.

LE MÊME, A LA MÊME.

(Ce sont les religieuses qui parlent.)

Avis de notre saint fondateur à notre digne mère, copié sur l'original écrit de la main de cette sainte fondatrice, dans le propre livre de ses constitutions, qui est précieusement gardé en notre second monastère de Rennes.

Je desire que vous soyez extrêmement petite et basse à vos yeux, douce et condescendante comme une colombe, que vous aimiez votre abjection et la pratiquiez fidélement. Employez de bon cœur toutes les occasions qui vous arriveront pour cela. Ne soyez pas prompte à parler, ains répondez tardivement, humblement, doucement, et dites beaucoup en vous taisant par modestie et égalité.

Supportez et excusez fort le prochain, avec grande douceur de cœur.

Ne philosophez point sur les contradictions qui vous arrivent; ne les regardez point, mais Dieu en toutes choses, sans nulle exception; acquiescez à tous ses ordres très simplement.

Faites toutes choses pour Dieu, unissant ou continuant votre union par de simples regards, ou écoulements de votre cœur en lui.

Ne vous empressez de rien, faites toutes choses tranquillement en esprit de repos; pour chose que ce soit, ne perdez votre paix intérieure, quand bien tout bouleverseroit: car qu'est-ce que toutes les choses de cette vie, en comparaison de la paix du cœur?

Recommandez toutes choses à Dieu, et vous tenez coi et en repos dans le sein de la paternelle providence.

En toutes sortes d'événements soyez fidèlement invariable en cette résolution de demeurer en une très simple unité, et unique simplicité de l'adhérence à Dieu par un amour du soin éternel que la divine providence a pour vous. Quand vous trouverez votre esprit hors de là, ramenez-l'y doucement et très simplement.

Demeurez invariable en la très sainte nudité d'esprit, sans vous revêtir jamais d'aucuns soins, desirs, affections, ni prétentions quelconques, sous quelque prétexte que ce soit.

Notre Seigneur vous aime, il vous veut toute sienne. N'ayez plus d'autres bras pour vous porter que les siens, ni d'autre sein pour vous reposer que le sien et sa divine providence. N'étendez votre vue ailleurs, et n'arrêtez votre esprit qu'en lui seul.

Tenez votre volonté si intimement unie à la sienne, que rien ne soit entre deux; oubliez tout le reste, ne

vous y amusant plus, car Dieu a convoité votre beauté et simplicité.

Prenez bon courage et vous tenez humblement rabaissée devant la divine Majesté; ne desirez rien que le pur amour de notre Seigneur.

Ne refusez rien, pour pénible qu'il soit; revêtez-vous de notre Seigneur crucifié; aimez-le en ses souffrances, et faites des oraisons jaculatoires là-dessus.

Faites bien ceci, ma très chère mère, ma vraie fille; mon ame et mon esprit vous bénit de toute son affection; et Jésus-Christ soit celui qui fasse en nous, de nous et par nous, et pour lui, sa très sainte volonté! Amen.

J'ai, graces à Dieu, les yeux fixés sur cette éternelle Providence, de laquelle les décrets seront à jamais les lois de mon cœur.

ORAISON

A NOTRE SAINT FONDATEUR,

Composée par notre digne mère, et écrite de sa propre main dans le même livre.

O très heureux S. François de Sales, vraiment très saint serviteur de Dieu, le cher et très assuré guide de mon ame, le don précieux de mon Dieu, mon vrai père, dis-je, mon très doux maître, et maintenant mon fidéle avocat, regardez nos nécessités, et le cœur que Dieu a joint au vôtre; ne permettez pas qu'il en soit jamais désuni, car souvenez-vous

que vous m'avez promis que cette union seroit éternelle. Faites donc, mon père très vénérable, par vos saintes intercessions, que je sois fidèle à l'observation des choses que vous m'avez enseignées, que je parvienne à cette souveraine unité dont vous jouissez si glorieusement; afin qu'avec vous je puisse, en la compagnie de la glorieuse Vierge et des saints, louer, bénir, aimer éternellement le souverain bien-aimé de nos ames: ce que je vous demande non seulement pour moi, mais pour tous les enfants de la sainte Église, et en particulier pour celles de la chère congrégation que vous avez engendrée en notre Seigneur, et dont vous faisiez mémoire en vos saintes prières pendant votre pélerinage.

Vous voyez, ô mon père très saint, les desirs de mon ame; je ne vous les exprimerai pas. Vous savez en quelle vénération vous m'êtes; vous voyez mes larmes et mes sentiments, et la confiance parfaite que je veux avoir en votre sainte protection. Mon père, mon maître, et mon saint, souvenez-vous que mon Dieu m'a donnée à vous, et vous à moi. Ayez donc un continuel soin de moi, je vous en prie, afin que j'accomplisse parfaitement la volonté de mon Dieu, sans réserve. Ainsi soit-il *.

* Notre vénérable mère Claude-Agnès de La Roche, quatrième religieuse de l'ordre, se séparant de notre digne mère de Chantal pour diverses fondations qui devoient l'éloigner pour toujours de cette sainte fondatrice, en reçut, entre autres marques de sa ten-

dre affection, le livre de ses constitutions qu'elle portoit sur elle, d'où ce que dessus a été tiré, et que ladite mère de La Roche, mourant dans notre premier monastère de Rennes en 1630, laissa à notre chère sœur Marie-Françoise Louvel, son infirmière, venue depuis en qualité d'assistante à la fondation de ce second monastère, où ce précieux volume est gardé comme une relique.

COPIE D'UN CAHIER (1)
DE PLUSIEURS DEMANDES
FAITES
PAR LA MÈRE DE CHANTAL À SON BIENHEUREUX PÈRE.

Elle les écrivoit de sa main, et laissoit de la place pour les réponses. Elle commence ainsi :

Au nom de Jésus et de Marie.

Premièrement, tu dois demander à ton très cher seigneur s'il trouvera à propos que tu renouvelles tous les ans, aux reconfirmations, entre ses mains, tes vœux, ton abandonnement général et remise de toi-même entre les mains de Dieu ; qu'il spécifie particulièrement ce qu'il jugera qui te touche le plus,

(1) Ce cahier est inséré dans un recueil des Épîtres spirituelles de la mère Jeanne-Françoise Frémiot, baronne de Chantal, fondatrice et première supérieure de la Visitation Sainte-Marie, 1 vol. in-4°, à Lyon, chez Vincent de Cœursilly, 1644 ; et chez Antoine Cellier, 1666, page 889.

pour en faire cet abandonnement parfait et sans exception, en sorte que je puisse vraiment dire : « Je « vis, non pas moi ; mais Jésus-Christ vit en moi (1). » Que, pour parvenir là, ton bon seigneur, ne t'épargne point, et qu'il ne permette que tu fasses aucune réserve, ni de peu ni de prou ; qu'il te marque les exercices et pratiques journalières requises pour cela, afin qu'en vérité et réellement l'abandonnement soit parfait.

Réponse. Je réponds, au nom de notre Seigneur et de Notre-Dame, qu'il sera bon, ma très chère fille, que toutes les années vous fassiez le renouvellement proposé, et que vous rafraîchissiez le parfait abandonnement de vous-même entre les mains de Dieu. Pour cela, je ne vous épargnerai point; et vous retrancherez les paroles superflues, qui regardent l'amour, quoique juste, de toutes les créatures, notamment des parents, des maisons, des pays, et surtout du père, et tant qu'il se pourra les longues pensées de toutes ces choses-là, sinon ès occasions esquelles le devoir oblige d'ordonner ou procurer les affaires requises, afin de parfaitement pratiquer cette parole : « Ois, ma fille, et entends, et penche « ton oreille ; oublie ton peuple et la maison de ton « père (2). » Devant dîner, devant souper, et le soir en allant vous coucher, examinez si, selon vos ac-

(1) Vivo autem, jam non ego; vivit verò in me Christus. GAL., c. II, v. 29.

(2) Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam; et obliviscere populum tuum et domum patris tui. Ps. XLIV, v. 11.

tions du temps présent, vous pouvez dire sincèrement: « Je vis moi, mais non pas moi; ains Jésus-« Christ vit en moi (1). »

Demande. Si l'ame, étant ainsi remise, ne se doit pas, tant qu'il sera possible, oublier de toutes choses pour le continuel souvenir de Dieu, et en lui seul se reposer par une vraie et entière confiance?

Réponse. Oui, vous devez oublier ce qui n'est pas de Dieu et pour Dieu, et demeurer totalement en paix sous la conduite de Dieu.

Demande. Si l'ame ne doit pas, spécialement en l'oraison, s'essayer d'arrêter toutes sortes de discours; et, au lieu de regarder ce qu'elle a fait, ce qu'elle fera, ou qu'elle fait, regarder Dieu, et ainsi simplifier son esprit et le vider de tout et de tous soins de soi-même, demeurant en cette simple vue de Dieu et de son néant, toute abandonnée à la sainte volonté de notre Seigneur, dans les effets de laquelle il faut demeurer contente et tranquille, sans se remuer nullement pour faire des actes de l'entendement ni de la volonté. Je dis même qu'en la pratique des vertus, et aux fautes et chutes, il ne faut bouger de là, ce me semble; car notre Seigneur met en l'ame les sentiments qu'il faut, et l'éclaire là parfaitement; je dis pour tout, et mieux mille fois qu'elle ne pourroit être par tous ses discours et imaginations. Vous me direz : Pourquoi sortez-vous donc de là? O Dieu! c'est mon malheur, et malgré moi; car l'expérience m'a appris que cela est fort nuisible:

(1) Galat., c. II, v. 29.

mais je ne suis pas maîtresse de mon esprit, lequel sans mon congé veut tout voir et ménager. C'est pourquoi je demande à mon très cher seigneur l'aide de la sainte obéissance pour arrêter ce misérable coureur, car il m'est avis qu'il craindra le commandement absolu.

Réponse. Puisque notre Seigneur, dès il y a si longtemps, vous a attirée à cette sorte d'oraison, vous ayant fait goûter les fruits tant desirables qui en proviennent, et connoître la nuisance de la méthode contraire, demeurez ferme; et, avec la plus grande douceur que vous pourrez, ramenez votre esprit à cette unité, et à cette simplicité de présence et d'abandonnement en Dieu; et d'autant que votre esprit desire que j'emploie l'obéissance, je lui dis ainsi : Mon cher esprit, pourquoi voulez-vous pratiquer la partie de Marthe en l'oraison, puisque Dieu vous fait entendre qu'il veut que vous exerciez celle de Marie? Je vous commande donc que simplement vous demeuriez ou en Dieu, ou auprès de Dieu, sans vous essayer d'y rien faire, et sans vous enquérir de lui de chose quelconque, sinon à mesure qu'il vous excitera. Ne retournez nullement sur vous-même, ains soyez là près de lui.

Demande. Je retourne donc demander à mon très cher père si l'ame étant ainsi remise ne doit pas demeurer toute reposée en son Dieu, lui laissant le soin de ce qui la regarde, tant intérieurement qu'extérieurement, et, demeurant comme vous dites, dans sa providence et sa volonté, sans soin, sans atten-

tion, sans élection, sans desir quelconque, sinon que notre Seigneur fasse en elle, d'elle, et par elle, sa très sainte volonté, sans aucun empêchement ni résistance de sa part? O Dieu! qui me donnera cette grace que seule je vous demande, sinon vous, bon Jésus, par les prières de votre bon serviteur?

Réponse. Dieu vous soit propice, ma très chère fille! L'enfant qui est entre les bras de sa mère n'a besoin que de la laisser faire et de s'attacher à son cou.

Demande. Si notre Seigneur n'a pas un soin tout particulier d'ordonner tout ce qui est requis et nécessaire à cette ame ainsi remise?

Réponse. Les personnes de cette condition lui sont chères comme la prunelle de son œil.

Demande. Si elle ne doit pas recevoir toutes choses de sa main, je dis tout, jusqu'aux moindres petites, et lui demander aussi conseil de tout?

Réponse. Pour cela, Dieu veut que nous soyons comme un petit enfant. Il faut seulement prendre garde de ne pas faire des attentions superflues, s'enquérant de la volonté de Dieu en toutes les particularités des actions, menues, ordinaires, et non considérables.

Demande. Si ce ne sera pas un bon exercice de se rendre attentive sans attention pénible, de demeurer tranquillement dans la volonté de Dieu, en tant de petites occasions qui nous contrarient et voudroient nous fâcher? car pour les grosses on la voit de loin, comme d'être détournée de cette consolation, qui semble être utile ou nécessaire, être empêchée de

faire une bonne action, une mortification, ceci ou cela, quel qu'il soit, qui semble être bon, et, au lieu, être divertie par des choses inutiles et dangereuses, et quelquefois mauvaises.

Réponse. Ne consentant point aux choses mauvaises, l'indifférence pour le reste doit être pratiquée en toute rencontre, sous la conduite de la providence de Dieu.

Demande. De se rendre fidéle et prompte à l'observance et obéissance des régles, quand le signe se fait. Il y a tant d'occasions de petites mortifications! cela surprend au milieu d'un compte, de quelque action : on peine de se déprendre; il ne faut plus faire que trois points pour achever l'ouvrage, une lettre à former, se chauffer un peu; que sais-je?

Réponse. Oui, il est bon de ne s'attacher à rien tant qu'aux régles, de sorte que s'il n'y a quelque signalée occasion, allez où la régle vous tire, et la rendez plus forte que tous ces menus attraits.

Demande. De se laisser gouverner absolument pour ce qui est du corps, recevant simplement tout ce qui nous est donné ou fait, bien ou mal; accepter ce qui sera de trop, selon notre jugement, sans en rien dire, ni témoigner nulle sorte de désagrément; prendre les soulagements du dormir, reposer, chauffer, de l'exemption de quelque exercice pénible, ou de mortification, dire à la bonne foi ce que l'on peut faire; que si l'on insiste, céder sans rien dire. Ce point est grand et difficile pour moi.

Réponse. Il faut dire à la bonne foi ce que l'on

sent, mais en telle sorte que cela n'ôte pas le courage de répliquer à ceux qui ont soin de nous; au reste, de se rendre si parfaitement maniable, c'est ce que je desire bien fort de votre cœur.

Demande. De se porter avec grande douceur à la volonté des sœurs, et de toute autre, sitôt qu'on la connoîtra, encore que l'on pût facilement s'en détourner, et examiner; ceci est un peu difficile, et pour ne rien laisser à soi-même; car combien de fois voudroit-on un peu de solitude, de repos, de temps pour soi? cependant on voit une sœur qui s'approche, qui desireroit ce quart d'heure pour elle, une parole, une visite, etc.

Réponse. Il faut prendre le temps convenable pour soi, et cela fait regagner l'occasion de servir les desirs des sœurs.

Demande. Voilà ce qui m'est venu en vue : il me semble que je pourrois m'exercer et mortifier. Mon très cher seigneur l'approuvera, s'il le trouve à propos, et ordonnera ce qu'il lui plaira, et, mon Dieu m'aidant, je lui obéirai.

Réponse. Faites-le, et vous vivrez. Amen.

Demande. Je demande, pour l'amour de Dieu, de l'aide pour m'humilier. Je pense à me rendre exacte à ne jamais rien dire dont il me puisse venir quelque gloire ou estime.

Réponse. Sans doute, qui parle peu de soi-même fait extrêmement bien; car soit que nous en parlions en nous excusant, soit en nous accusant, soit en nous louant, soit en nous méprisant, nous verrons

que toujours notre parole sert d'amorce à la vanité. Si donc quelque grande charité ne nous attire à parler de nous et de nos appartenances, nous nous en devons taire.

Le livre de l'amour de Dieu, ma très chère fille, est fait particulièrement pour vous; c'est pourquoi vous pouvez, ains devez avec amour pratiquer les enseignements que vous y avez trouvés.

La grace de Dieu soit avec notre esprit à jamais. Amen. Amen.

Demande. Je ne veux oublier ceci, parceque souvent j'en ai été en peine. Tous les prédicateurs et les bons livres enseignent qu'il faut considérer et méditer les bienfaits de notre Seigneur, sa grandeur, notre rédemption, spécialement quand la sainte Église nous les représente. Cependant l'ame qui est en l'état ci-dessus, voulant s'essayer de le faire, ne le peut en façon quelconque, d'où souvent elle se peine beaucoup. Mais il me semble néanmoins qu'elle le fait en une manière fort excellente, qui est un simple ressouvenir ou représentation fort délicate du mystère, avec des affections fort douces et savoureuses. Monseigneur l'entendra mieux que je ne pourrai le dire: mais aussi quelquefois on se trouve durant la mémoire de ses bénéfices en quelque occasion où il seroit requis de discourir, comme quand on en veut faire des confessions ou renouvellements, qu'il faut avoir de la contrition; cependant l'ame demeure sans lumières, sèche et sans sentiments; ce qui donne une grande peine.

Réponse. Que l'ame s'arrête aux mystères, en la façon d'oraison que notre Seigneur lui a donnée; car les prédicateurs et livres spirituels ne l'entendent pas autrement. Et quant à la contrition, elle est fort bonne séche et aride; car c'est une action de la partie supérieure et suprême de l'ame.

669e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Témoignages d'amitié du saint à la bienheureuse mère de Chantal, qui avoit la fièvre, et à qui il annonce la réussite d'un mariage.

Vraiment le serein d'hier, ni le vent ne m'ont fait aucun ennui, ma très chère mère; mais oui bien l'accablement d'aujourd'hui, qui m'a empêché d'aller saluer votre cher cœur en présence, nonobstant le juste empressement du mien; je veux dire de vous aller voir moi-même qui en avois tant de desir. Or sus, il n'y a reméde, ça été le béni mariage de mademoiselle de Chavannes, qui enfin réussira comme je pense. Conservez-vous bien parmi cette fièvre salutaire. O! Dieu vous conserve! ma très chère mère, et vous comble de bénédictions par-tout où vous êtes, et moi aussi. Vive Jésus. Amen.

670e LETTRE.

LA MÈRE DE CHANTAL, A S. FRANÇOIS DE SALES.

Elle le prie de lui continuer sa conduite pour la perfection.

Monseigneur, priez fort pour moi, afin qu'il me retire de ces fâcheuses affaires. Ce qui me console parmi tant de travail, c'est que cela est pour la gloire de Dieu, et qu'enfin, après avoir bien travaillé, nous irons jouir du repos éternel, moyennant la grace du divin Sauveur, que je prie soigneusement pour la perfection de notre cœur.

Souvenez-vous, mon père, qu'il y a aujourd'hui sept ans que notre Seigneur remplit votre esprit de mille saintes affections, pour le bonheur et la perfection de ma pauvre ame. Je vous dirai que dès hier elle est demeurée remplie d'un sentiment si extraordinaire de la perfection, que si cela dure il me consumera.

Mon Dieu! mon unique père, rendez-moi par vos prières et votre conduite toute à ce Seigneur que nous adorons, révérons, et aimons parfaitement. O que je veux lui être fidèle! il m'est impossible d'exprimer ce que je sens; aussi ne ferois-je que le diminuer par mes paroles; c'est un ouvrage fait de la main de Dieu. Nous voyons tous les jours clairement abonder ses miséricordes sur nous; c'est pourquoi nous devons tous les jours nous rendre plus fidèles. Pour cela, je consacre de nouveau mon ame à votre vo-

lonté et obéissance. Dans ce desir je vais recevoir mon Dieu, dans lequel je demeure, monseigneur, etc.

671e LETTRE.

LA MÊME, AU MÊME.

Elle prie le saint de consoler l'archevêque de Bourges, son frère, de ce qu'on le retiroit de son archevêché.

Mon très unique père, priez bien Dieu pour monseigneur de Bourges, et faites prier nos sœurs. Je crois que cet orage se convertira à la gloire de Dieu : cela n'est rien en comparaison de la passion de notre Seigneur. Je supplie sa divine majesté de lui donner tout ce qui sera à sa gloire, à laquelle j'ai consacré tout moi-même. Son médecin demeura mort quand on lui vint dire ce changement que l'on avoit fait de l'archevêché de monseigneur de Bourges avec monsieur N. Il ne se peut dire l'affection que tous ceux de Bourges portent à notre bon archevêque, qui a ressenti ce coup, mais dans sa bonté ordinaire. Vous le connoissez ; croyez que cela fera bien du tort aux pauvres et à beaucoup de maisons religieuses, où il faisoit de grandes charités. Nos sœurs en avoient leur bonne part, car il les aime fort, et leur faisoit beaucoup de bien. Si vous pouvez lui écrire un mot sur ce sujet, cela le consolera tout-à-fait. Le doux Jésus remplisse notre cœur de l'amour très pur du sien, et nous fasse éternellement reposer en lui. Amen.

672e LETTRE.

LA MÊME, AU MÊME.

Elle s'explique sur un accident qui lui étoit arrivé, pour prévenir l'alarme qu'on pourroit donner au saint.

Mon très honoré seigneur et unique père, je supplie mon Dieu de remplir votre ame de tout soi-même et de ses très chères bénédictions, sur-tout de celle de l'amour très pur de Jésus. Mais afin que l'on ne vous donne point l'alarme, je vous dirai moi-même que ce matin je me suis trouvée fort mal. Après dîner il m'a pris des tremblements, je suis demeurée comme morte; mais à présent je me porte fort bien, Dieu merci. Ne soyez point en peine, pour l'amour de ce grand Dieu que mon ame aime, adore, et desire servir avec un cœur uniquement unique, et parfaitement pur. Mon père, demain en tenant ce divin Sauveur, faites qu'il me donne sa grace si abondamment, qu'à jamais nous l'adorions, le servions, et l'aimions parfaitement. Je sens une extrême consolation quand je sais que vous travaillez après ce divin ouvrage de l'*Amour divin;* amour après lequel je soupire, mais d'une ardeur véhémente. Hé, mon Dieu! quand sera-ce que nous nous en verrons tous abymés! J'ai vu la bonne tante: oh! que c'est une vénérable dame! Croyez que je me porte bien: vous savez que je ne voudrois pas mentir à mon escient. Vive Jésus, et sa très sainte mère. Amen. Monseigneur, votre très humble, très obéissante, et indigne fille, etc.

673e LETTRE.

LA MÊME, AU MÊME.

Elle est fâchée qu'on détourne le saint d'écrire son *Traité de l'Amour divin*.

Monseigneur, je prie notre Seigneur qu'il vive à jamais glorieux au milieu de votre cœur parmi ces fâcheuses affaires; ce que je crois qu'il fera sans doute, et qu'il vous portera à une excellente sainteté. Mon Dieu! que nous avons d'occasions de mérite! Je suis très mortifiée quand je sais que l'on vous détourne d'écrire le livre de l'*Amour divin*, amour que mon cœur desire toujours plus ardemment. J'ai un grand desir d'accomplir la volonté de Dieu; c'est pourquoi je vous prie de nouveau de me marquer tout ce qu'il faut que je fasse pour cela; car j'ai des mouvements que je ne puis exprimer, et une certaine joie qui dit à mon ame, que ce grand Dieu me conduira, et me rendra capable de son amour, encore que je voie l'inhabilité de mon ame. Priez-le qu'il me donne la force de faire ce qu'il requiert de moi. Je vous demande votre sainte bénédiction. Dieu vous conserve toujours dans son amour.

674e LETTRE.

LA MÊME, AU MÊME.

Elle parle au saint d'une grande tribulation intérieure qui l'affligeoit, et lui en demande le remède.

Je vous écris, et je ne puis m'en empêcher, car je me trouve au matin plus ennuyée de moi qu'à l'ordinaire. Je vois que je chancelle à tout propos dans l'angoisse de mon esprit, qui m'est causée par ma difformité intérieure, laquelle est bien si grande, que je vous assure, mon bon seigneur et très unique père, que je me perds quasi en cet abyme de misère.

La présence de mon Dieu, qui autrefois me donnoit des contentements indicibles, me fait maintenant trembler de tout mon corps, et frissonner de crainte. Il me semble que cet œil divin, que j'adore de toute la soumission de mon cœur, perce mon ame d'outre en outre, et regarde avec indignation toutes mes œuvres, mes pensées, et mes paroles, ce qui me tient dans une telle détresse de cœur, que la mort même ne me semble point si pénible à supporter, et je m'imagine que toutes choses ont pouvoir de me nuire. Je crains tout, j'appréhende tout, non que je craigne que l'on nuise à moi, comme à moi, mais je crains de déplaire à mon Dieu.

Oh! qu'il me semble que son assistance s'est éloignée de moi! Cela m'a fait passer cette nuit dans de grandes amertumes, et je n'ai fait autre chose que

dire : mon Dieu, mon Dieu, hélas! pourquoi me délaissez-vous? Je vous appartiens, faites de moi comme d'une chose qui est à vous.

Au point du jour Dieu m'a fait goûter, mais presque imperceptiblement, une petite lumière, en la très haute et suprême pointe de mon esprit; tout le reste de mon ame et ses facultés n'en ont point joui : mais elle n'a duré environ qu'un demi *Ave Maria*, et mon trouble s'est rejeté tout à corps perdu sur moi, et m'a tout offusquée et obscurcie.

Nonobstant la longueur de cette déréliction, mon très cher seigneur, j'ai dit, mais sans sentiment : Oui, Seigneur, ce qui vous agréera, faites-le, je le veux; anéantissez-moi, j'en suis contente; accablez-moi, je le veux bien; arrachez, coupez, brûlez tout ce qu'il vous plaira; oui, je suis à vous.

Dieu m'a appris qu'il ne fait pas grand état de la foi, quand on en a l'expérience par les sens et les sentiments; c'est pourquoi contre mes contrariétés je ne veux point de sentiment. Non, je n'en veux point, puisque mon Dieu me suffit. J'espère en lui, nonobstant mon infinie misère; j'espère qu'il me supportera encore : enfin que sa volonté soit faite.

Voilà mon foible cœur entre vos mains, mon vrai père et seigneur; vous lui donnerez, s'il vous plaît, la médecine qu'il doit prendre.

675e LETTRE,

OU COPIE D'UN MANUSCRIT

QUI SE TROUVOIT DANS LE MONASTÈRE DE LA VISITATION DE LA RUE SAINT-ANTOINE, DE PARIS.

Avis que le saint a laissé aux supérieures de l'institut pour leur conduite, et sur le prix et le mérite de la supériorité bien exercée.

Puisque c'est le haut point de la perfection chrétienne de conduire les ames à Dieu, l'aimant qui a attiré Jésus-Christ du ciel en terre pour y travailler, et consommer son œuvre dans la mort et par la croix, il est aisé de juger que celles qu'il emploie à cette fonction se doivent tenir bien honorées, s'en acquittant avec un soin digne des épouses de celui qui a été crucifié et est mort comme un roi d'amour, couronné d'épines parmi la troupe de ses élus, les encourageant à la guerre spirituelle qu'il faut soutenir ici-bas, pour arriver à la céleste patrie promise à ses enfants.

Ainsi, mes chères filles, celles que Dieu appelle à la conduite des ames se doivent tenir dans leurs ruches mystiques, où sont assemblées les abeilles célestes, pour ménager le miel des saintes vertus; et la supérieure, qui est entre elles comme leur roi, doit être soigneuse de s'y rendre présente, pour leur apprendre la façon de le former et conserver; mais il faut travailler cette œuvre et cette sainte besogne avec une entière soumission à la sainte Providence,

et un parfait encouragement à se bien exercer à l'humilité, douceur, et débonnaireté de cœur, qui sont les deux chères vertus que notre Seigneur recommandoit aux apôtres destinés à la supériorité de l'univers, puisant dans le sein du père céleste les moyens convenables à cet emploi.

Car ce n'est pas de votre lait, ni de vos mamelles, que vous nourrissez les enfants de Dieu; c'est du lait des mamelles du divin époux, ne faisant autre chose que les leur montrer, et dire: Prenez, sucez, tirez, vivez, et il vous secondera de son secours, et fera votre besogne avec vous, si vous faites la sienne avec lui: or la sienne est la sanctification et la perfection des ames, pour lesquelles il n'a pas trouvé juste de fuir le labeur requis à la glorification du nom de son père.

Travaillez-y donc humblement, simplement, et confidemment: il ne vous en arrivera jamais aucune distraction qui vous soit nuisible; car ce divin maître, qui vous emploie à cet ouvrage, s'est obligé de vous prêter sa très sainte main en toutes les occasions de votre office, pourvu que vous correspondiez de votre part par une très humble et courageuse confiance en sa bonté. « Il appelle à son service les choses qui « ne sont point, comme celles qui sont, et se sert « du rien comme de beaucoup pour la gloire de son « nom. »

C'est pourquoi vous devez faire de votre propre abjection la chaire et la chaîne de votre supériorité, vous rendant en votre néant vaillamment humble et

humblement vaillante en celui qui fit le grand coup de sa toute-puissance en l'humilité de sa croix.

Il vous a destiné un secours, un aide, et une grace très suffisante et abondante pour votre soutien et appui. Pensez-vous qu'un si bon père comme Dieu voulût vous rendre nourrice de ces filles, sans vous donner abondance de lait, de beurre, et de miel? Le Seigneur a mis dans vos bras et sur votre giron ces ames, pour les rendre dignes d'être ses vraies épouses, en leur apprenant à regarder seulement ses yeux divins, à perdre petit à petit les pensées que la nature leur suggèrera d'elle-même, pour les faire penser uniquement en lui. Une fille destinée au gouvernement d'un monastère est chargée d'une grande et importante affaire, surtout quand c'est pour fonder et établir. Mais Dieu étend son bras tout-puissant à mesure de l'œuvre qu'il impose, et lui prépare de grandes bénédictions pour cultiver et gouverner la sacrée pépinière.

Vous êtes les mères, les nourrices, et les dames d'atour de ces filles du roi. Quelle dignité a cette dignité! Quelle récompense, si vous faites cela avec l'amour et les mamelles de mères! C'est une couronne que vous vous façonnez, et dont vous jouirez dans la félicité. Mais Dieu veut que vous la portiez toute dans votre cœur en cette vie, et puis il la mettra sur votre tête en l'autre. Les épouses anciennement ne portoient point de couronnes et de chapeaux de fleurs, qu'elles n'eussent elles-mêmes liées et ajancées ensemble. Ne plaignez point, mes chères

filles, la perte de vos commodités spirituelles, et des contentements particuliers que vous recevriez en vos dévotions, pour bien cultiver ces chères plantes; ne vous lassant nullement d'être mères, quoique les travaux et les soucis de la maternité soient grands: car Dieu vous en récompensera au jour de vos noces éternelles, vous couronnant de lui-même, puisqu'il est la couronne de ses saints.

SUITE DU MÊME SUJET,

Où le saint enseigne les moyens de se bien acquitter de cet office.

Puisque vous tenez, mes chères filles, la place de Dieu dans la conduite des ames, vous devez être fort jalouses de vous y conformer, observer ses voies, et non les vôtres, soutenant fortement son attrait dans chacune, en leur aidant à le suivre avec humilité et soumission, non à leur façon, mais à celle de Dieu, que vous connoîtrez mieux qu'elles, tant que l'amour-propre ne sera pas anéanti, car il fait souvent prendre le change, et tourner l'attrait divin à nos manières et suites de nos inclinations.

Portez toujours à cet effet sur vos lèvres, et par vos langues, le feu que votre ardent époux a apporté en terre dans leurs cœurs, à ce qu'il consomme tout l'homme extérieur, et en réforme un intérieur tout pur, tout amoureux, tout simple, et tout fort à bien soutenir les épreuves et exercices que son amour lui suggèrera en leur faveur, pour les purifier, perfectionner, et sanctifier; et afin de les y animer, mon-

trez-leur qu'il n'est pas des rosiers spirituels comme des matériels : en ceux-ci les épines durent, et les roses passent; et en ceux-là les épines passeront, et les roses demeureront: qu'elles n'ont des cœurs que pour être les enfants de Dieu, en l'aimant, le bénissant, et le servant fidèlement en cette vie mortelle; et qu'il les a unis ensemble, afin qu'ils soient extraordinairement braves, hardis, courageux, constants, et soigneux d'entreprendre et d'accomplir les grandes et les difficiles œuvres.

Car regardant meshui vos maisons comme la pépinière de plusieurs autres, il faut y enraciner les grandes et parfaites vertus d'une dévotion mâle, forte et généreuse, de l'abnégation de l'amour-propre, l'amour de son abjection, la mortification des sens, et la sincère dilection, leur ôtant cette petite douilletterie et mollesse qui trouble le repos, et fait excuser et flatter les humeurs et inclinations, à quoi serviront les changements continuels que l'on exerce en votre ordre, même des rangs, cellules, et officeries dans l'année, pour les affranchir d'être attachées à cet emploi ou à cet autre, et de l'imperfection d'une vaine et jalouse imitation, et les affermir à ne vouloir pas faire tout ce que les autres font, ains seulement tout ce que leurs supérieures leur ordonneront, les faisant marcher dans cette unique et simple prétention de servir la divine majesté d'une même volonté, même entreprise, même projet, afin que notre Seigneur et sa très sainte mère en soient glorifiés.

Mais si quelques-unes se rendoient contraires à cette conduite, vous pourriez, prenant sujet de les y exercer, leur faire voir leur ignorance, leur peu de raison et de jugement, de s'amuser aux présomptions et fausses imaginations que produit la nature dépravée, combien l'esprit humain est opposé à Dieu, dont les secrets ne sont révélés qu'aux humbles; qu'il n'est pas question en la religion de philosophes et et de beaux-esprits, mais de graces et de vertus, non pour en discourir, mais pour les pratiquer humblement, leur faisant faire et ordonnant des choses difficiles à faire et comprendre, et qui soient humiliantes, pour les détacher insensiblement d'elles-mêmes, et les engager à une humble et parfaite soumission à l'ordre des supérieures, lesquelles aussi doivent avoir une grande discrétion à bien observer le temps, les circonstances, et les personnes.

Car c'est une chose bien dure, de se sentir détruire et mortifier en toute rencontre: néanmoins l'adresse d'une suave et charitable mère fait avaler les pilules amères avec le lait d'une sainte amitié, montrant continuellement à ses filles une poitrine spirituelle pleine de bonne vue, et de joyeux et gracieux abords, afin qu'elles y accourent en gaieté, et se laissent tourner par ce moyen comme des boules de cire, qui s'amolliront sans doute au feu de cette ardente charité. Je ne dis pas qu'elles soient flatteuses, mais douces, amiables, et affables, aimant leurs sœurs d'un amour cordial, maternel, nourricier, et pastoral, se faisant toutes à toutes, mères à toutes, secou-

rables à toutes, la joie de toutes, qui sont les seules conditions qui suffisent, et sans lesquelles rien ne suffit.

Tenez la balance droite entre vos filles, et que les dons naturels ne vous fassent point distribuer iniquement vos affections et vos bons offices. Combien y a-t-il de personnes maussades extérieurement, qui sont très agréables aux yeux de Dieu? La beauté, bonne grace, bien parler, donnent souvent de grands attraits aux personnes qui vivent encore selon leurs inclinations; et la charité regarde la vraie vertu et la beauté intérieure, et se répand cordialement sur toutes sans particularité.

Ne vous étonnez point de vous voir contrôlées en votre gouvernement: vous devez doucement tout ouïr, et puis le proposer à Dieu, et vous en conseiller avec vos coadjutrices; après quoi faire ce qui est estimé à propos, et avec une sainte confiance que la divine Providence réduira tout à sa gloire. Mais faites cela si suavement, que vos inférieures ne prennent point occasion de perdre le respect qui est dû à vos charges, ni de penser que vous avez besoin d'elles pour gouverner, ains pour suivre la régle de la modestie, humilité, et ce qui est porté par les constitutions. Car, voyez-vous, il faut, autant qu'il est possible, faire que le respect de nos inférieures envers nous ne diminue point l'amour, ni l'amour ne diminue point le respect; et si quelque sœur ne vous craignoit et traitoit pas avec assez de respect, remontrez-lui à part qu'elle doit honorer votre office,

et coopérer avec les autres à conserver en dignité la charge qui lie toute la congrégation en un corps et en un esprit.

Tenez bon pour l'étroite observance des règles, pour la bienséance de vos personnes et de vos maisons. Faites observer un grand respect aux lieux et aux choses sacrées. Ne disputez point du plus ou moins du temporel, puisque cela est plus conforme à la douceur que notre Seigneur enseigne à ses enfants. L'esprit de Dieu est généreux; ce que l'on gagneroit en ce rencontre, on le perdroit de réputation: enfin la paix est une sainte marchandise, qui mérite d'être achetée chèrement. Conservez la douceur avec l'égalité d'humeur, et suavité de cœur entre les tracas et la multiplicité des affaires. Chacun attend de vous le bon exemple joint à une charitable débonnaireté; parcequ'à cette vertu, comme à l'huile de la lampe, tient la flamme du bon exemple, n'y ayant rien qui édifie tant que la charitable débonnaireté.

Servez-vous volontiers des conseils lorsqu'ils ne seront point contraires au projet que nous avons résolu de suivre en tout l'esprit d'une suave douceur, et de penser plus à l'intérieur des ames, qu'à l'extérieur: car enfin, *la beauté des filles du roi est au-dedans* (1), qu'il faut que les supérieures cultivent, si elles n'ont elles-mêmes ce soin, crainte qu'elles ne s'y endorment dans leur chemin, et ne laissent éteindre leurs lampes par négligence; car il leur se-

(1) Omnis gloria ejus filiæ regis ab intùs. Ps. XLIV, v. 14.

roit dit indubitablement comme aux vierges folles se présentant pour entrer au festin nuptial: *Je ne vous connois point* (1). Ne me dites point que vous êtes imbéciles; la charité, qui est la robe nuptiale, couvrira tout. Les personnes qui sont en cet état, excitent ceux qui les connoissent à un saint support, et donnent même une tendresse de dilection particulière pour elles, pourvu qu'elles témoignent de porter dévotement et amiablement leur croix.

Je vous recommande à Dieu pour obtenir ses saintes graces, dans vos conduites, afin que, tout à son gré et par vos mains, il façonne les ames, ou par le marteau, ou par le ciseau, ou par le pinceau, pour les former toutes selon son bon plaisir, vous donnant à ce dessein des cœurs de pères, solides, fermes, et constants, sans omettre les tendresses de mères, qui font desirer les douceurs aux enfants suivant l'ordre divin, qui gouverne tout avec une force toute suave et une suavité toute forte.

(1) Nescio vos. MATTH., c. XXV, v. 12.

676e LETTRE,

OU COPIE D'UN MANUSCRIT

QUI SE TROUVOIT DANS LE MONASTÈRE DE LA VISITATION, RUE SAINT-ANTOINE, A PARIS.

Copie de quelques avis spirituels donnés par le saint à la mère Claude-Agnès Joly de La Roche, neuvième religieuse de l'ordre de la Visitation Sainte-Marie, et première supérieure du monastère de Rennes, écrits par elle-même dans un petit livre pour son usage particulier. Elle commence ainsi :

Recueil des avis particuliers que monseigneur m'a donnés pour mon amendement.

J'ai jugé qu'il vous seroit extrêmement utile de tâcher de tenir votre ame en paix et en tranquillité; et pour cela il faut que le matin en vous levant vous commenciez cet exercice, faisant vos actions tout doucement, pensant à ce que vous avez à faire dans l'exercice du matin, prenant garde de ne point laisser épancher votre esprit le long de la journée : observez toujours si vous êtes en cet état de tranquillité; et sitôt que vous vous en trouverez dehors, ayez un grand soin de vous y remettre, et cela sans discours ni effort.

Je ne veux pas dire pourtant que vous vous bandiez continuellement l'esprit pour vous tenir en cette paix; car il faut que tout ceci se fasse avec une simplicité de cœur tout amoureuse, vous tenant auprès de notre Seigneur comme un petit enfant auprès de son père; et quand il vous arrivera de faire

des fautes, quelles qu'elles soient, demandez-en pardon tout doucement à notre Seigneur, en lui disant que vous êtes bien assurée qu'il vous aime bien, et qu'il vous pardonnera; et cela toujours simplement et doucement.

Ceci doit être votre exercice continuel; car cette simplicité de cœur vous empêchera de penser distinctement; car nous ne sommes pas maîtres de nos pensées, pour n'en avoir que celles que nous voulons, qu'à ce que vous aurez à faire et à ce qui vous est marqué, sans épancher votre ame, ni à vouloir, ni à desirer autre chose; et fera que toutes ces prétentions de plaire, et ces contraintes de déplaire à notre mère, s'évanouiront, réservant le seul desir de plaire à Dieu, qui est et sera l'unique objet de notre ame.

Lorsqu'il vous arrivera de faire quelque chose qui pourroit fâcher ou mal édifier les sœurs, si c'étoit chose d'une grande importance, excusez-vous en disant que vous n'avez pas eu mauvaise intention, s'il est vrai; mais si c'est chose légère et qui ne tire point de conséquence, ne vous excusez point, observant toujours de faire cela avec douceur et tranquillité d'esprit, comme aussi de recevoir les avertissements.

Et si bien votre partie inférieure s'émeut et se trouble, ne vous en mettez pas en peine, tâchant à garder la paix emmi la guerre; car peut-être ne sera-t-il jamais en votre pouvoir de n'avoir pas du sentiment étant reprise; mais vous savez très bien que les sen-

timents, non plus que toute autre tentation, ne nous rendent pas moins agréables à Dieu, pourvu que nous n'y consentions pas.

Vous vous trompez en croyant que vous devriez faire des actes vifs, pour vous défaire de ces sentiments et troubles de la partie inférieure; c'est au contraire, il n'en faut faire nul état, mais passer simplement chemin, sans les regarder seulement. Que s'ils vous importunent trop, il faut se moquer de tout cela, comme seroit de leur faire la moue, et cela par un simple regard de la partie supérieure; après quoi il n'y faut plus penser, quoi qu'ils veuillent dire.

Et tout de même en est-il des pensées de jalousie ou d'envie, et même de ces attendrissements que vous avez sur vos commodités corporelles, et semblables tricheries, qui vont ordinairement roulant autour de nos esprits, retranchant à votre ame tout autre soin que celui de se tenir en paix et en tranquillité, je dis même celui de votre propre perfection; car je remarque que ce trop grand soin de vous perfectionner vous nuit beaucoup, d'autant que dès qu'il vous arrive de faire des fautes, vous vous en inquiétez, parcequ'il vous semble que c'est toujours contre la prétention que vous avez de vous amender.

Tout de même, si l'on vous montre quelque défaut en vous, vous entrez en découragement; et tout ceci, il ne le faut plus faire, ains vous affermir à cela, de ne point vous laisser troubler pour quoi que ce soit. Que si néanmoins il vous arrive de le faire,

nonobstant votre résolution, ne vous fâchez pas pourtant, ains remettez-vous en tranquillité tout aussitôt que vous vous en apercevrez, et toujours de la même façon que je vous ai dit, tout simplement, sans effort, ni secousse d'esprit.

Et ne pensez pas que ceci soit un exercice de quelques jours; oh! non, car il y faut bien du temps et du soin pour parvenir à cette paix. Il est vrai pourtant que, si vous vous y rendez fidèle, notre Seigneur bénira votre travail. Sa bonté vous attire à cet exercice, c'est une chose toute assurée, c'est pourquoi vous êtes grandement obligée à vous y rendre fidèle, pour correspondre à sa volonté : il vous sera difficile, d'autant que vous avez l'esprit vif, et qu'il s'arrête et s'amuse à chaque objet qu'il rencontre; mais la difficulté ne vous doit pas faire entrer en découragement, pensant de ne pouvoir parvenir au but de votre prétention. Faites tout bonnement et tout simplement ce que vous pourrez, sans vous mettre en peine d'autre chose.

Et tout de même, quand vous arrêtez quelque chose qui ne sera bien pris selon votre intention, passez outre, pensant à ce que vous avez à faire. Regardez notre Seigneur, et tâchez d'aller au Dieu de toutes choses, multipliant le plus que vous pourrez les oraisons jaculatoires, les vues intérieures, les retours, les élans fervents de votre esprit en Dieu, et je vous assure que ceci vous sera fort utile.

Dieu vous veut toute et sans aucune réserve, et toute fine, nue, et dépouillée; c'est pourquoi il faut

que vous ayez grand soin de vous défaire de votre propre volonté; car il n'y a que cela seul qui vous nuise, d'autant que vous l'avez toujours extrêmement forte, et vous êtes fort attachée à vouloir ce que vous voulez.

Embrassez donc bien fidèlement cet exercice, puisque je vous le dis avec la charité de Dieu et la connoissance que j'ai de votre nécessité, qui est que vous regardiez la providence de Dieu aux contradictions qui vous seront faites, Dieu les permettant afin de vous détacher de toutes choses, pour vous mieux serrer à sa bonté, et unir à lui; car je sais qu'il veut que vous soyez sienne, mais d'une façon toute particulière.

Rendez-vous donc bien indifférente, si on vous accordera, ou non, ce que vous demanderez, et ne laissez pas de demander toujours avec confiance: et demeurez en l'indifférence d'avoir des biens spirituels, ou non; et quand vous sentirez que la confiance vous manque, pour recourir à notre Seigneur, à cause de la multitude de vos imperfections, faites alors jouer la partie supérieure de votre ame, disant des paroles de confiance et d'amour à notre Seigneur, avec le plus de ferveur, et le plus fréquemment qu'il se pourra.

Ayez un grand soin de ne vous point troubler lorsque vous aurez fait quelque faute, ni de vous laisser aller à des attendrissements sur vous-même, car tout cela ne vient que d'orgueil; mais humiliez-vous promptement devant Dieu, et que ce soit d'une

humilité douce et amoureuse, qui vous porte à la confiance de recourir soudain à sa bonté, vous assurant qu'elle vous aidera pour vous amender.

Je ne veux plus que vous soyez si tendre, ains que comme une fille forte vous serviez Dieu avec un grand courage, ne regardant que lui seul; et partant quand ces pensées, si l'on vous aime, ou non, vous arrivent, ne les regardez pas seulement, vous assurant que l'on vous aimera toujours autant que Dieu le voudra; et que cela vous suffise, que la volonté de Dieu s'accomplisse en vous, qui êtes obligée d'une obligation particulière de vous perfectionner; car Dieu veut se servir de vous. Faites-le donc, et pour cela tâchez à fort aimer votre propre abjection, laquelle vous empêchera de vous troubler de vos défauts.

Prenez soin de tenir votre esprit en paix et occupé des choses hautes, le retirant fidèlement de l'attention que vous faites sur vous-même, principalement quand vous avez du chagrin, et que vous n'avez point de courage. Occupez-vous à dire à notre Seigneur que vous en voulez avoir, et que vous ne consentirez jamais à ce que le chagrin vous suggère; vous feriez encore mieux de vous divertir, faisant accroire à votre esprit qu'il n'en a point, n'en faisant non plus d'état que si vous ne sentiez point l'effort de cette passion.

Plus vous vous sentez pauvre et destituée de toutes sortes de vertus, ayez de plus grandes prétentions de bien faire. Ne vous étonnez point des mauvais sen-

timents que vous avez, pour grands qu'ils soient, mais ayez soin en ce temps-là de multiplier les oraisons jaculatoires, et retours de votre esprit en Dieu; et, comme vous avez une grande nécessité de la douceur et de l'humilité, prenez soin de mettre fort souvent emmi la journée votre cœur en la posture d'une humble douceur.

Et quand vous serez reprise ou corrigée de quelque chose, essayez-vous tout doucement d'aimer la correction, et ne vous fâchez pas si la partie inférieure s'émeut; mais faites régner la partie supérieure, afin que vous fassiez ce que l'on veut de vous en cette occasion.

Ne soyez point tant amie de votre paix que, quand on vous l'ôtera par quelque commandement, ou correction, ou contradiction, vous en demeuriez troublée; car cette paix qui ne veut point être agitée est recherchée par l'amour-propre.

Or maintenant je vous dis que vous ayez un soin très particulier de vous rendre égale en vos humeurs, sans jamais laisser paroître en votre extérieur aucun changement.

Quelle apparence y a-t-il de montrer ainsi vos imperfections, puisque cela empêche que Dieu ne soit servi de vous ainsi qu'il le desire? Cette égalité de votre maintien extérieur, manque à l'accomplissement des talents que Dieu vous a donnés. Considérez donc souvent quel déplaisir ce vous sera, et ce vous doit être, de voir que vous manquez de correspondre à la volonté de Dieu, puisqu'il a laissé à votre pou-

voir d'acquérir cela, qui doit perfectionner et accomplir votre talent.

Travaillez fidèlement pour cela; bandez toutes les forces de votre esprit pour l'acquérir, et prenez garde que la mortification reluise en votre extérieur; en sorte que les séculiers trouvent plus de sujet de l'observer, que non pas de bonne mine, ni de bonne façon.

Vous devez avoir un très grand soin de vous pencher toute du côté de l'humilité, puisque vous avez une si grande inclination à l'orgueil et à la propre estime. Ne doutez point qu'ayant acquis cette vertu vous n'ayez quand et quand toutes celles dont vous avez nécessité. Approfondissez-vous fort souvent en l'abyme de votre néant devant notre Seigneur et devant Notre-Dame. Mais ressouvenez-vous de ce que j'ai dit en l'entretien de l'humilité; et toutes fois et quantes qu'elle ne produit pas ce fruit, elle est suspecte et indubitablement fausse. Anéantissez-vous en la connoissance de votre petitesse; mais soudain après relevez votre esprit, pour considérer ce que Dieu veut de vous.

Avis pour la charge de supérieure.

Dieu veut que vous le serviez en la conduite des ames, puisqu'il a arrangé les choses comme elles le sont, et qu'il vous a donné la capacité de gouverner les autres.

Faites une très grande estime du ministère à quoi vous êtes appelée; et pour le bien faire, tous les jours

en vous réveillant ne manquez jamais de dire cette parole que S. Bernard disoit si souvent : *Qu'es-tu venu faire céans* (1)? Qu'est-ce que Dieu veut de toi? Puis soudain après abandonnez-vous totalement à sa divine volonté, afin qu'il fasse de vous et en vous tout ce qui lui plaira, sans aucune réserve.

Ayez une dévotion particulière à Notre-Dame et votre bon ange; puis, ma fille, souvenez-vous qu'il faut avoir plus d'humilité pour commander que non pas pour obéir. Mais prenez garde aussi de ne pas tant subtiliser sur tout ce que vous ferez. Ayez une droite intention de faire tout pour Dieu et pour son honneur et gloire, et vous détournez de tout ce que la partie inférieure de votre ame voudra faire : laissez-la tracasser tant qu'elle voudra autour de votre esprit, sans combattre nullement tous ses assauts, ni même regarder ce qu'elle fait, ou ce qu'elle veut dire; ains tenez-vous ferme en la partie supérieure de votre ame, et en cette résolution de ne vouloir rien faire que pour Dieu, et qui lui soit agréable.

De plus, il faut que vous fassiez grande attention sur cette parole que j'ai mise dans les constitutions, savoir que la supérieure n'est pas tant pour les fortes que pour les foibles, bien qu'il faille avoir soin de toutes, afin que les plus avancées ne retournent point en arrière. Ayez à cœur le support des filles imparfaites qui seront en votre charge : ne faites jamais de l'étonnée, quelque sorte de tentation ou d'imperfection qu'elles vous découvrent; ains

(1) Bernarde, ad quid venisti?

tâchez à leur donner confiance à vous bien dire tout ce qui les exercera.

Soyez grandement tendre à l'égard des plus imparfaites, pour les aider à faire grand profit de leur imperfection. Ressouvenez-vous qu'une ame grandement impure peut parvenir à une parfaite pureté, étant bien aidée. Dieu vous en ayant donné la charge et le moyen, par sa grace, de le pouvoir faire, appliquez-vous soigneusement à le faire pour son honneur et gloire. Remarquez que celles qui ont le plus de mauvaises inclinations sont celles qui peuvent parvenir à une plus grande perfection. Gardez-vous de faire des affections particulières.

Ne vous étonnez nullement de voir en vous beaucoup de fort mauvaises inclinations, puisque, par la bonté de Dieu, vous avez une volonté supérieure, qui peut être régente au-dessus de tout cela.

Prenez un grand soin de maintenir votre extérieur en une sainte égalité. Que si vous avez quelque peine dans l'esprit, qu'elle ne paroisse point au dehors. Maintenez-vous dans une contenance grave, mais douce et humble, sans jamais être légère, principalement avec des jeunes gens.

Voilà, ce me semble, ce à quoi il faut que vous preniez garde, pour rendre à Dieu le service qu'il a desiré de vous. Mais je desire grandement que vous fassiez attention fort souvent sur l'importance de la charge que vous aurez non seulement d'être supérieure, mais d'être au lieu que vous serez. La gloire de Dieu est jointe à ceci, et la connoissance de votre

institut; c'est pourquoi il faut que vous releviez fort votre courage, en lui faisant entendre l'importance de ce à quoi vous êtes appelée.

Anéantissez-vous fort profondément en vous-même, de voir que Dieu veuille se servir de votre petitesse pour lui faire un service de si grande importance. Reconnoissez-vous fort honorée de cet honneur, et vous en allez courageusement supplier Notre-Dame qu'il lui plaise vous offrir à son fils, comme une créature tout absolument abandonnée à sa divine bonté, vous résolvant que moyennant sa grace vous vivrez désormais d'une vie toute nouvelle, faisant maintenant un renouvellement parfait de toute votre ame, détestant pour jamais votre vie passée, avec toutes vos vieilles habitudes. Allez donc, ma chère fille, pleine de confiance, qu'après avoir fait cet acte parfait du saint abandonnement de vous-même entre les bras de la très sainte Vierge, pour vous consacrer et sacrifier derechef au service de l'amour de son fils, elle vous gardera tout le temps de votre vie en sa protection, et vous présentera derechef à sa bonté à l'heure de votre mort.

Maintenant je vous dis: Ne parlez que le moins qu'il se pourra de vous-même; mais ceci, je le dis tout de bon, retenez-le bien, et faites-y attention. Si vous êtes imparfaite, humiliez-vous au fond de votre cœur, et n'en parlez point; car cela n'est que l'orgueil, qui fait que vous pensez en dire beaucoup, afin que l'on n'en trouve pas tant que vous dites. Parlez peu de vous, mais je dis peu.

Ayez un grand soin de maintenir votre extérieur parmi vos filles en telle médiocrité entre la gravité, et la douceur, et l'humilité, que l'on reconnoisse que si bien vous les aimez tendrement, que vous êtes aussi la supérieure; car il ne faut pas que l'affabilité empêche l'exercice de l'autorité. J'approuve fort que les supérieures soient supérieures se faisant obéir, pourvu que la modestie et le support soient observés.

Ayez envers les séculiers une sainte gravité; car tandis que vous êtes jeune, il faut observer soigneusement cela. Que votre rire soit modéré, et même envers les femmes, avec lesquelles on peut avoir un peu plus d'affabilité et de cordialité.

Il ne faut pas entendre par cette gravité, qu'il faille être sévère ou renfrognée; car il faut conserver toujours une gracieuse sérénité devant les jeunes gens, quoique de profession ecclésiastique. Ayez pour l'ordinaire vos yeux rabaissés, et soyez courte en paroles avec telles gens, observant toujours de profiter à leurs ames, en faisant voir la perfection de votre institut. Je ne dis pas la vôtre, ains celle de votre institut; non en paroles, que fort simplement, ne le louant que comme on parle un chacun de soi-même, ou de ses parents, c'est-à-dire courtement et simplement.

Louez grandement les autres ordres et religions, et le vôtre au-dessous des autres choses, bien que vous ne deviez pas cacher que vous vivez paisiblement, et disant, quand l'occasion s'en présente, le bien qui se fait simplement.

Faites toujours grand cas des sœurs carmélites, et vous entretenez en leur amitié par-tout où vous serez, témoignant toujours que vous en faites grande estime, et que vous les aimez chèrement.

Entretenez-vous fort avec les pères jésuites, et communiquez volontiers avec eux; comme aussi les pères de l'Oratoire et les pères minimes; prenez conseil d'eux tous où vous en aurez besoin, et particulièrement des pères jésuites.

Ne soyez pas du tout tant retenue à relever les voiles, comme les sœurs carmélites, mais pourtant usez de discrétion pour cela, faisant voir, quand vous le lèverez, que c'est pour gratifier ceux qui vous parlent, observant de ne guère vous avancer des treillis, ni moins d'y passer les mains que pour certaines personnes de qualité qui le desirent.

Pour ce qui est de l'oraison, il faut que vous observiez de faire que les sujets sur quoi on la fera soient sur la mort, vie, et passion de notre Seigneur; car c'est une chose fort rare que l'on ne puisse profiter sur la considération de ce que notre Seigneur a fait. Enfin c'est le maître souverain que le Père éternel a envoyé au monde pour nous enseigner ce que nous devons faire: et partant, outre l'obligation que nous avons de nous former sur ce divin modéle pour ce sujet, nous devons grandement être excités à considérer ses œuvres pour les imiter; parceque c'est une des plus excellentes intentions que nous puissions avoir, pour tout ce que nous avons à faire, et que nous faisons, que de les faire parceque notre

Seigneur les a faites; c'est-à-dire, pratiquer les vertus parceque notre Seigneur les a pratiquées, et comme il les a pratiquées.

Ce que pour bien comprendre il faut fidèlement peser, voir, et considérer dans ce, parceque notre père l'a fait en telle façon, je le veux faire, en enclosant l'amour envers notre divin Sauveur et père très aimable; car l'enfant qui aime bien son bon père, a une grande affection de se rendre fort conforme à ses humeurs, et de l'imiter en tout ce qu'il fait.

Il se peut faire pourtant qu'il y ait certaines ames exceptées, lesquelles ne peuvent s'arrêter, ni occuper leur esprit sur aucun mystère; elles sont attirées à une certaine simplicité devant Dieu toute douce, qui les tient en cette simplicité, sans autre considération que de savoir qu'elles sont devant Dieu, et qu'il est tout leur bien, demeurant ainsi utilement. Cela est bon; mais il me semble qu'il est assez clairement dit dans le livre *de l'Amour de Dieu*, où vous pourrez avoir recours, si vous en avez besoin, et aux autres qui traitent de l'oraison.

Mais, généralement parlant, il faut faire que toutes les filles, tant qu'il se peut, se tiennent en l'état et méthode d'oraison qui est la plus sûre, qui est celle qui tend à la réformation de vie, et changements de mœurs, qui est celle que nous disions premièrement, qui se fait autour des mystères de la vie et de la mort de notre Seigneur.

Et il ne faut pas toujours croire les jeunes filles

qui ne font que d'entrer en religion, quand elles disent qu'elles ont de si grandes choses; car bien souvent ce n'est que tromperie et amusement. C'est pourquoi il faut les mettre au train et aux mêmes exercices que les autres; car, si elles ont une bonne oraison, elles seront bien aises d'être humiliées, et de se soumettre à la conduite de ceux qui ont du pouvoir sur elles. Il y a tout à craindre en ces manières d'oraisons relevées; mais l'on peut marcher en assurance dans la plus commune, qui est de s'appliquer tout à la bonne foi autour de notre maître, pour apprendre ce qu'il veut que nous fassions.

La supérieure peut en quelque grande et signalée occasion faire faire deux ou trois jours de jeûne à la communauté, ou bien seulement aux filles qui sont plus robustes; faire quelque discipline plus librement que de jeûner; car c'est une mortification qui ne nuit point à la santé, et partant toutes la peuvent faire, en la sorte qu'on la fait céans. Mais il faut toujours observer de n'introduire point les austérités en vos maisons; car ce seroit changer votre institut, qui est principalement pour les infirmes.

La supérieure doit sans doute de temps en temps visiter les cellules des sœurs, pour empêcher qu'elles n'aient rien en propre; mais pourtant il faut faire cela si discrétement, que les sœurs ne puissent point avoir de juste raison de penser que la supérieure ait quelque défiance de leur fidélité, soit en cela, soit en autre chose; car il le faut toujours observer discrétement, ne les tenant ni trop resserrées, ni trop

en liberté; car vous ne sauriez croire combien c'est une chose nécessaire de se tenir en cet entre-deux.

Pour moi, j'approuverois fort que vous ne fissiez rien que de suivre simplement la communauté en toutes choses, soit aux mortifications, ou en quoi que ce soit. Il me semble que ce devroit être la pratique principale d'une supérieure, que d'aller devant ses filles en cette simplicité, que de rien faire, ni de plus, ni de moins qu'elles font.

Car cela fait qu'elle est grandement aimée, et qu'elle tient merveilleusement l'esprit de ses filles en paix. J'ai grandement envie que l'histoire de Jacob soit toujours devant vos yeux, afin de faire comme lui, qui ne vouloit pas seulement s'accommoder au pas de ses enfants, mais encore à ceux-là même de ses agnelets.

Et quant à ce qui est de la communion, je voudrois que l'on suivît l'avis des confesseurs; quand vous avez envie de communier quelquefois extraordinairement, que vous prissiez leurs avis. Pour communier une fois toutes les semaines de plus que la communauté, vous le pouvez bien faire, et à votre tour comme les autres; et même pour communier plus souvent extraordinairement, vous ferez ce que ceux qui auront soin de vous, trouveront bon, car il leur faut laisser conduire cela. Il sera bon, ma chère fille, que vous vous assujettissiez à rendre compte tous les mois, ou les deux ou trois mois, si vous voulez, au confesseur extraordinaire, ou même au confesseur ordinaire, s'il est capable, ou tel autre

que vous jugerez; car c'est un grand bien que de ne rien faire que par l'avis d'autrui.

Il ne me semble pas que vous deviez maintenant faire plus d'attention sur aucune autre pratique, que sur celle de la très sainte charité à l'endroit du prochain, en le supportant doucement, et le servant amoureusement; mais ensorte que vous observiez toujours de conserver l'autorité et gravité de supérieure, accompagnée d'une sainte humilité. Quand vous aurez jugé que quelque chose se doit faire, marchez sûrement et sans rien craindre, regardant Dieu le plus souvent que vous pourrez; je ne dis pas que vous soyez toujours attentive à la présence de Dieu, mais que vous multipliiez le plus qu'il se pourra, les retours de votre esprit en Dieu: c'est ce dernier point que de tout mon cœur j'ai promis à mon Dieu de pratiquer fidèlement, moyennant sa grace, ayant pris Notre-Dame protectrice de cette mienne résolution.

Ce qui suit fut écrit de la propre main du saint dans le livre de la mère Claude-Agnès Joly de La Roche, lorsqu'elle vint en France pour la fondation du monastère d'Orléans.

Allez, ma très chère fille, Dieu vous sera propice: trois vertus vous sont chèrement recommandées, la débonnaireté très humble, l'humilité très courageuse, la parfaite confiance à la providence de Dieu; car quant à l'égalité de l'esprit, et même du maintien extérieur, ce n'est pas une vertu particulière, mais l'ornement intérieur et extérieur de l'épouse du Sau-

veur. Vivez donc ainsi toute en Dieu et pour Dieu, et que sa bonté soit à jamais votre repos. Amen.

Faites cela, ma très chère fille; à Dieu soit la louange de l'exercice que la Providence vous donne par cette affliction de maladie, que vous rendrez sainte, moyennant sa sainte grace. Car comme vous ne serez jamais épouse de Jésus-Christ glorifié, que vous ne l'ayez été premièrement de Jésus-Christ crucifié; et vous ne jouirez jamais du lit nuptial de son amour triomphant, que vous n'ayez senti l'amour affligeant du lit de la sainte croix.

Cependant nous prierons Dieu qu'il soit toujours votre force et votre courage en la souffrance, comme votre modestie, douceur et humilité en ses consolations.

677e LETTRE.

Avis du saint sur la vocation à l'état religieux.

La bonne vocation n'est autre chose qu'une ferme et constante volonté que la personne appelée a de vouloir servir Dieu en la manière et aux lieux auxquels sa divine majesté l'a appelée: cela est la meilleure marque que l'on puisse avoir pour connoître quand une vocation est bonne. Non qu'il soit nécessaire que telle ame fasse dès le commencement tout ce qu'il faut faire en sa vocation, avec une fermeté et constance si grande, qu'elle soit exempte de toute répugnance, difficulté ou dégoût en ce qui est de sa vocation, ni moins encore que cette fermeté et constance soit telle, qu'elle la rende exempte de

faire des fautes, ni que pour cela elle soit si ferme, qu'elle ne vienne jamais à chanceler, ni varier à l'entreprise qu'elle a faite, de pratiquer les moyens qui la peuvent conduire à la perfection; attendu que tous les hommes sont sujets à telle passion, à changement, à vicissitudes, et que ce n'est que par ses divers mouvements et accidents qu'il faut juger, la volonté demeurant ferme au point de ne quitter le bien qu'elle a embrassé, encore qu'elle sente quelque dégoût et refroidissement.

Tellement que pour avoir une marque d'une bonne vocation, il ne faut point une constance sensible, mais qui soit effective. Pour savoir si Dieu veut qu'on soit religieux ou religieuse, il ne faut pas attendre qu'il nous parle sensiblement, ou qu'il nous envoie un ange du ciel pour nous signifier sa volonté; ni moins est-il besoin d'avoir des révélations sur ce sujet. Il ne faut non plus l'examen de dix ou douze docteurs de la Sorbonne pour examiner si l'inspiration est bonne ou mauvaise, et s'il faut la suivre, ou non; mais il faut bien cultiver et correspondre au premier mouvement, et puis ne se mettre point en peine, s'il vient des dégoûts et des refroidissements sur cela.

Car si on tâche toujours à tenir sa volonté bien ferme à rechercher le bien que Dieu nous montre, il ne manquera pas de faire réussir le tout à sa gloire. De quelque part que vienne le motif de la vocation, il suffit, pourvu qu'on ait senti l'inspiration, ou le mouvement dans le cœur, pour la recherche du bien

auquel on se sent appelé, et que l'on demeure ferme et constant dans cette recherche, quoique ce soit avec dégoût et refroidissement.

Et en cela on doit avoir un grand soin d'aimer les ames, et leur apprendre à ne se point étonner de ces changements et de ces vicissitudes, et les encourager à demeurer fermes parmi eux, en leur disant qu'elle ne se doivent pas mettre en peine de ces sentiments sensibles, ni les examiner tant, et elles se doivent contenter de cette constante volonté, qui parmi tout cela ne perd point l'affection de son premier dessein ; qu'elles soient seulement soigneuses de le bien cultiver, et de correspondre à ce premier mouvement, sans se soucier de quel côté il vient ; vu que notre Dieu a plusieurs moyens d'appeler ses serviteurs et ses servantes à son service ; qu'il se sert ores des prédications, ores de la lecture des bons livres, ores des ennuis, des désastres, des afflictions et des traverses qui nous surviennent, ou le monde qui nous donne sujet de nous dépiter contre lui et de l'abandonner ; que de toutes ces sortes il en est réussi de grands serviteurs et servantes de Dieu.

D'autres encore viennent en religion à cause de quelque défaut naturel qui est en leur corps, comme pour être boiteux, borgnes et laids ; d'autres y sont portés par leurs pères et mères, pour avancer leurs autres enfants par cette décharge : mais Dieu bien souvent fait voir la grandeur de sa clémence et miséricorde, en se servant de telles intentions, qui d'elles-mêmes ne sont nullement bonnes, pour faire

de telles personnes de grands serviteurs de sa divine majesté.

En somme, il fait entrer en son festin les boiteux et les aveugles, pour nous faire voir qu'il ne sert de rien d'avoir des yeux et deux jambes pour aller en paradis. Plusieurs de ceux qui sont venus en religion de cette sorte, ont fait de grands fruits, et persévéré fidèlement en leur vocation. D'autres qui ont été bien appelés, n'y ont pas néanmoins persévéré; mais après avoir demeuré quelque temps, ils ont tout quitté. Dont nous avons l'exemple de Judas, de la bonne vocation duquel nous ne pouvons pas douter, puisque notre Seigneur même l'avoit choisi et appelé comme les autres, et qu'il ne se pouvoit tromper en le choisissant, car il avoit le discernement des esprits.

C'est une chose certaine que quand Dieu appelle quelqu'un par prudence et providence divine, il s'oblige de fournir tous les aides requis pour le rendre parfait en sa vocation. Quand il appelle quelqu'un au christianisme, il s'oblige à lui fournir tout ce qui est requis pour être bon chrétien. Tout de même, quand il appelle quelqu'un pour être prêtre ou évêque, religieux ou religieuse, il s'oblige en même temps à lui fournir tous les moyens requis pour être parfait en sa vocation.

En quoi toutefois il ne faut pas penser que ce soit nous qui l'obligions à ce faire, en nous faisant prêtre ou religieux, vu qu'on ne sauroit obliger notre Seigneur que comme on s'oblige soi-même par soi-

même, provoqué par son infinie bonté et miséricorde ; tellement qu'en me faisant religieux, notre Seigneur est obligé de me fournir tout ce qu'il faut que j'aie pour être bon religieux, non point par devoir, mais par sa miséricorde et providence infinie : or la divine majesté ne manque jamais de soin et de providence touchant tout ceci.

Et pour nous le mieux faire croire, elle s'y est obligée, en sorte qu'il ne faut jamais entrer en opinion qu'il y ait de sa faute quand nous ne réussissons pas bien ; non qu'il ne donne aussi quelquefois les mêmes aides et secours à ceux-là mêmes qu'il n'a point appelés, tant est grande sa miséricorde et sa libéralité.

Et si bien il donne toutes les conditions requises pour être parfaits en la vocation où il nous appelle, ce n'est pas à dire qu'il nous les donne tout-à-coup, en telle sorte que ceux qu'il a appelés soient parfaits tout à l'instant de leur entrée dans leur vocation : car les religions ne seroient point nommées des hôpitaux comme dans l'antiquité. Elles étoient ainsi nommées, et les religieux du mot grec Θεραπευται (Thérapeutes), qui veut dire guérisseurs dans les hôpitaux, pour se guérir les uns les autres. Il ne faut donc pas penser qu'en entrant en religion, on soit parfait tout promptement, mais oui bien qu'on y vient pour tendre à la perfection.

Ce ne sont donc point les mines tristes ni les faces pleureuses, ni les personnes soupireuses qui sont toujours les mieux appelées ; ni ceux qui mangent

plus de crucifix, qui ne veulent pas bouger des églises, et qui sont toujours dans les hôpitaux, ni encore ceux qui commencent avec grande ferveur. Il ne faut point regarder ni les larmes des pleureux, ni les soupirs des soupireux, ni les mines des cérémonies extérieures, pour connoître ceux qui sont bien appelés; mais ceux qui ont une volonté ferme et constante de vouloir guérir, et qui pour cela travaillent avec fidélité pour recouvrer la santé spirituelle. Il ne faut pas aussi tenir pour marque d'une bonne vocation les ferveurs qui font qu'on ne se contente point dans sa vocation, mais qu'on s'amuse à quelques desirs qui sont pour l'ordinaire vains, mais apparents d'une plus grande sainteté de vie; car pendant qu'on s'amuse à rechercher ce qui bien souvent n'est pas, on ne fait pas ce qui nous peut rendre parfaits en celle que nous avons embrassée.

678e LETTRE.

Avis du saint sur la réception et la probation des filles.

1° *Pour l'état de postulante.*

Quant à la première réception dans le monastère en habit séculier, comme on ne pourroit pas beaucoup les connoître, à cause de leur bonne mine que toutes y apportent, et qu'elles se montrent en paroles aussi promptes que S. Jacques et S. Jean à boire le calice de notre Seigneur, ainsi on ne les peut bonnement éconduire. Et en effet, on n'y doit

pas faire trop grand égard pour les recevoir. Et tout ce qu'on peut faire, c'est qu'on peut observer leur façon, et par la conversation qu'on a avec elles, reconnoître quelque chose de leur intérieur.

Pour ce qui est de la santé corporelle et autres infirmités de corps, on n'y doit point faire, ou fort peu de considération; d'autant que dans la Visitation on peut y recevoir les infirmes et les imbéciles, comme les fortes et les robustes; et elle a été en partie faite pour elles, pourvu que ce ne soient des infirmités si pressantes, qu'elles les rendent tout-à-fait incapables d'observer la régle, et inhabiles à faire ce qui est de leur vocation.

2° *Pour la prise d'habit ou vêture.*

Quant à recevoir les filles à l'habit et au noviciat, on doit y apporter d'autant plus de difficulté et de considération, qu'on a eu plus de moyens de remarquer leurs humeurs, actions et habitudes. Pour être encore tendres, ou colères, ou sujettes à telle autre passion, cela ne doit point empêcher qu'elles soient admises au noviciat, pourvu qu'elles aient une bonne volonté de s'amender, de se soumettre, et de se servir des médecines et médicaments propres à leur guérison; et bien qu'elles y aient de la répugnance, ou qu'elles les prennent avec difficulté grande, cela ne veut rien dire, pourvu qu'elles ne laissent point d'en user; ni encore qu'elles aient la nature rude et grossière, pour avoir été mal nourries et mal civilisées, cela ne doit point empêcher leur réception :

car bien qu'elles aient plus de peine et difficulté que les autres qui ont le naturel plus doux et plus traitable, si toutefois elles veulent bien être guéries, et témoignent une volonté ferme à vouloir recevoir la guérison, quoi qu'il leur coûte, à celles-là il ne faut pas refuser la voix, nonobstant leurs chutes : car ces personnes-là, après un long travail, font de grands fruits en la religion, et deviennent grandes servantes de Dieu, et acquièrent une vertu forte et solide; car la grace de Dieu supplée au défaut, et d'ordinaire où il y a moins de la nature, il y a plus de la grace.

3° *Pour la profession.*

Quant à ce qui est de recevoir les filles à la profession, il est requis une plus grande considération : il faut observer trois choses.

La première, que les filles soient saines, non de corps, mais de cœur et d'esprit; c'est-à-dire, qu'elles aient le cœur bien disposé à vivre dans une entière souplesse et soumission.

La seconde, qu'elles aient l'esprit bon, non pas de ces grands esprits, qui sont pour l'ordinaire vains et pleins de suffisance, et qui étant au monde étoient des boutiques de vanité, et viennent en religion, non pas pour s'humilier, mais comme si elles y venoient faire des leçons de philosophie et théologie, voulant tout conduire et gouverner. A celles-là, il faut y prendre garde de fort près. Mais un esprit bon est un esprit médiocre, qui n'est ni trop grand ni trop petit; celles-ci sont à estimer, parceque ces esprits-

là font toujours beaucoup, sans pourtant qu'ils le sachent : ils s'appliquent à faire, et s'adonnent aux vertus solides : ils sont traitables, et on n'a pas beaucoup de peine à les conduire, car facilement ils comprennent.

La troisième chose qu'il faut observer, c'est si cette fille a bien travaillé dans son année de noviciat, si elle a bien souffert et profité des médecines qu'on lui a données, propres à la rendre quitte de son mal ; si elle a bien fait valoir les résolutions qu'elle fit en entrant en religion, et depuis en son noviciat, de changer et amender ses mauvaises habitudes, humeurs et inclinations. Si l'on voit qu'elle persévère fidèlement en sa résolution, et que sa volonté demeure ferme et constante pour continuer, ayant remarqué qu'elle se soit appliquée à se réformer et se former selon les régles et constitutions, si cette volonté lui dure toujours, voire de vouloir toujours mieux faire, c'est une bonne conduite pour être reçue : encore que par-ci, par-là, elle ne laisse pas de faire de grandes fautes, et même assez souvent, cela ne la doit point faire refuser.

Car quoiqu'en l'année de son noviciat elle ait dû travailler à la réformation de ses mœurs et habitudes, ce n'est pas à dire pour cela qu'elle ne doive point faire de chutes, ni qu'à la fin de son année elle doive être parfaite ; ainsi que les apôtres, encore qu'ils fussent bien appelés et qu'ils eussent long-temps travaillé en la réformation de leur vie, ne laissoient pas de faire des fautes, et non seulement en la pre-

mière année, mais encore en la seconde et en la troisième.

679e LETTRE (liv. II, let. 23).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE, SUPÉRIEURE DE LA VISITATION.

Le saint lui indique la manière de distinguer les fausses révélations d'avec les bonnes. Le saint propose ensuite les remèdes à ces illusions. Il parle après cela de la vocation d'une demoiselle que ses parents avoient obligée de renoncer à un mariage, et qui, pour cette raison, avoit pris le parti du couvent. Il dit qu'on peut être appelé de Dieu en bien des manières différentes; qu'il y a bien peu de vocations pures; comment on peut connoître si une vocation est bonne.

Puisque je n'ai su plus tôt, ma très chère fille, je répondrai maintenant aux deux points principaux pour lesquels vous m'avez ci-devant écrit.

En tout ce que j'ai vu de cette fille, je ne trouve rien qui ne me fasse penser qu'elle ne soit fort bonne fille, et que partant il la faut aimer et chérir de fort bon cœur; mais quant à ses visions, révélations et prédictions, elles me sont infiniment suspectes, comme inutiles, vaines et indignes de considération: car d'un côté elles sont si fréquentes, que la seule fréquence et multitude les rend dignes de soupçon; d'autre part, elles portent des manifestations de certaines choses que Dieu déclare fort rarement, comme l'assurance du salut éternel, la confirmation en grace, le degré de sainteté de plusieurs personnes, et cent autres choses pareilles qui ne servent tout-à-fait à

rien, de sorte que S. Grégoire ayant été interrogé par une dame d'honneur de l'impératrice, qui s'appeloit Grégoire, sur l'état de son futur salut, il lui répondit : Votre douceur, ma fille, me demande une chose qui est également et difficile et inutile. Or de dire qu'à l'avenir on connoîtra pourquoi ces révélations se font, c'est un prétexte que celui qui les fait prend pour éviter le blâme des inutilités de telles choses.

Il y a plus : que quand Dieu se veut servir des révélations qu'il donne aux créatures, il fait précéder ordinairement ou des miracles véritables, ou une sainteté très particulière en ceux qui les reçoivent. Ainsi le malin esprit, quand il veut notablement tromper quelque personne, avant que de lui faire faire des révélations fausses, il lui fait faire des présages faux, et lui fait tenir un train de vie faussement sainte.

Il y eut du temps de la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation, une fille de bas lieu, qui fut trompée d'une tromperie la plus extraordinaire qu'il est possible d'imaginer. L'ennemi, en forme de notre Seigneur, dit fort long-temps ses heures avec elle, avec un chant si mélodieux qu'il la ravissoit perpétuellement. Il la communioit fort souvent sous l'apparence d'une nuée argentine et resplendissante, dedans laquelle il faisoit venir une fausse hostie dedans sa bouche : il la faisoit vivre sans manger chose quelconque. Quand elle portoit l'aumône à la porte, il multiplioit le pain dans son tablier, de sorte que

si elle ne portoit de pain que pour trois pauvres, et il s'en trouvoit trente, il y avoit pour donner à tous très largement, et du pain fort délicieux, duquel son confesseur même qui étoit d'un ordre très réformé, envoyoit çà et là parmi ses amis spirituels, par dévotion.

Cette fille avoit tant de révélations, qu'enfin cela la rendit suspecte envers les gens d'esprit. Elle en eut une extrêmement dangereuse, par laquelle il fut trouvé bon de faire essai de la sainteté de cette créature, et pour cela on la mit avec la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation, lors encore mariée, où étant chambrière, et traitée un peu durement par feu M. Acarie, on découvrit que cette fille n'étoit nullement sainte, et que sa douceur et humilité extérieure n'étoit autre chose qu'une dorure extérieure, que l'ennemi employoit pour faire prendre les pilules de son illusion, et enfin on découvrit qu'il n'y avoit chose du monde en elle, qu'un amas de visions fausses: et quant à elle, on connut bien que non seulement elle ne trompoit pas malicieusement le monde, mais qu'elle étoit la première trompée, n'y ayant de son côté aucune autre sorte de faute, sinon la complaisance qu'elle prenoit à s'imaginer qu'elle étoit sainte, et la contribution qu'elle faisoit de quelques simulations et duplicités pour maintenir la réputation de sa vaine sainteté. Et tout ceci m'a été raconté par la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation.

Voyez, je vous prie, ma très chère fille, l'astuce et finesse de l'ennemi, et combien ces choses extraor-

dinaires sont dignes de soupçon : néanmoins, comme je vous ai dit, il ne faut pas maltraiter cette pauvre fille, laquelle, comme je crois, n'a point d'autre coulpe en son affaire, que celle du vain amusement qu'elle prend en ses vaines imaginations.

Seulement ma très chère sœur, il lui faut témoigner une totale négligence, et un parfait mépris de toutes ses révélations et visions, tout ainsi que si elle racontoit des songes ou des rêveries d'une fièvre chaude, sans s'amuser à les réfuter ni combattre, ains au contraire quand elle en veut parler, il faut lui donner le change, c'est-à-dire, changer de propos, et lui parler des solides vertus et perfections de la vie religieuse, et particulièrement de la simplicité de la foi, par laquelle les saints ont marché, sans visions ni révélations particulières quelconques, se contentant de croire fermement en la révélation de l'Écriture sainte, et de la doctrine apostolique et ecclésiastique.

Inculquant bien souvent la sentence de notre Seigneur, qu'il y aura plusieurs faiseurs de miracles et plusieurs prophètes auxquels il dira à la fin du monde: « Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité : je ne vous « connois point (1). » Mais pour l'ordinaire il faut dire à cette fille: Parlons de notre leçon que notre

(1) Multi dicent mihi in illâ die : Domine, Domine, nonne in nomine tuo prophetavimus, et in nomine tuo dæmonia ejecimus, et in nomine tuo virtutes multas fecimus? Et tunc confitebor illis, Quia numquam novi vos; discedite à me, qui operamini iniquitatem. MATTH., c. VII, v. 22 et 23.

Seigneur nous a recommandé d'apprendre, disant: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de « cœur (1) ». Et en somme, il faut témoigner un mépris absolu de toutes ses révélations.

Et quant au bon père qui semble les approuver, il ne faut pas le rejeter ni disputer contre lui, ains seulement témoigner, que pour éprouver tout ce trafic de révélations, il semble bon de les mépriser et n'en tenir compte. Voilà donc mon avis pour le présent quant ce point.

Or quant à la vocation de cette demoiselle, je la tiens pour bonne, bien qu'elle soit mêlée de plusieurs imperfections du côté de son esprit, et qu'il seroit desirable qu'elle fût venue à Dieu simplement et purement, pour le bien qu'il y a d'être tout-à-fait à lui. Mais Dieu ne tire pas avec égalité de motifs tous ceux qu'il appelle à soi; ains il s'en trouve peu qui viennent tout-à-fait à son service, seulement pour être siens, et le servir.

Entre les filles desquelles la conversion est illustre en l'Évangile, il n'y eut que la Madeleine qui vint par amour et avec amour: l'adultère y vint par confusion publique, comme la Samaritaine par confusion particulière: la Chananée vint pour être soulagée en son affliction temporelle: S. Paul, premier ermite, âgé de quinze ans, se retira dans sa spélonque pour éviter la persécution; S. Ignace de Loyola par la tribulation, et cent autres.

(1) Discite à me quia mitis sum et humilis corde. MATTH., c. XI, v. 29.

Il ne faut pas vouloir que tous commencent par la perfection : il importe peu comme l'on commence, pourvu que l'on soit bien résolu de bien poursuivre, et de bien finir. Certes Lia entra fortuitement et contre la civilité dans le lit de Jacob destiné à Rachel ; mais elle s'y comporta si bien, si chastement, et si amoureusement, qu'elle eut la bénédiction d'être la grand'mère de notre Seigneur. Ceux qui furent contraints d'entrer au festin nuptial de l'Évangile ne laissèrent pas de bien manger et de bien boire.

Il faut regarder principalement les dispositions de ceux qui viennent à la religion pour la suite et persévérance ; car il y a des ames lesquelles n'y entreroient point si le monde leur faisoit bon visage, et que l'on voit néanmoins être bien disposées à véritablement mépriser la vanité du siécle. Il est tout certain, ainsi qu'en raconte l'histoire, que cette pauvre fille de laquelle nous parlons n'avoit pas assez de générosité pour quitter l'amour de celui qui la recherchoit en mariage, si la contradiction de ses parents ne l'y eût contrainte : mais il n'importe, pourvu qu'elle ait assez d'entendement et de valeur pour connoître que la nécessité qui lui est imposée par ses parents vaut mieux cent mille fois que le libre usage de sa volonté et de sa fantaisie (lisez en Platus, *De l'état religieux*, ch. 36, la réponse qu'il a faite à ceux qui disent qu'ils ne peuvent connoître s'ils sont appelés de Dieu), et qu'enfin elle puisse bien dire : Je perdois ma liberté, si je n'eusse perdu ma liberté.

Or, ma très chère fille, le moyen d'aider cet es-

prit, pour lui faire connoître son bonheur, c'est de le conduire le plus doucement que l'on pourra aux exercices de l'oraison et des vertus, de lui témoigner un grand amour de votre part et de toutes nos sœurs, sans faire nul semblant de l'imperfection du motif par lequel elle est entrée, de ne point lui parler avec mépris de la personne qu'elle a aimée; que si elle en parle, il faut renvoyer le propos à Dieu, comme seroit de lui dire: Dieu le conduira par le chemin qu'il sait être plus convenable.

Vous me demandez si on pourra permettre l'entrevue entre eux deux. Je dis qu'à mon avis il ne faut pas l'éconduire tout-à-fait, si elle est grandement desirée: mais pour le commencement il faut gauchir et biaiser le refus; puis quand vous reconnoîtrez que la fille est bien résolue au parti bienheureux de l'amour de Dieu, vous pourrez permettre deux ou trois entrevues, pourvu qu'ils permettent la présence de deux ou trois témoins; et si vous en êtes l'une, il faut avec dextérité les aider à se dire adieu, et à louer leurs intentions passées, leur donner le change, et dire qu'ils sont bien heureux de s'être arrêtés au chemin dans lequel la raison les a conduits, et qu'une once du pur amour divin qu'ils se porteront l'un à l'autre désormais vaut mieux que cent mille livres de l'amour par lequel ils avoient commencé leurs affections.

Il y a une bonne histoire à ce propos ès *Confessions de S. Augustin* (1), de deux gentilshommes qui

(1) Liv. VIII, chap. 6.

avoient épousé deux demoiselles, qui, après avoir renoncé aux prétentions des noces, se firent, à l'imitation les uns des autres, tous quatre religieux.

Et ainsi, sans faire semblant de craindre par trop leurs entrevues, il faut petit à petit les conduire de la voie de l'amour en celle d'une sainte et pure dilection. Si cette fille a l'esprit conditionné, comme l'on m'a dit de votre part, je m'assure que bientôt elle se trouvera toute transformée, et qu'elle admirera la douceur avec laquelle notre Seigneur l'attire en son lit nuptial, parmi tant de fleurs et de fruits odorants tout-à-fait célestes.

Quant à ce que le monde dira de cette vocation, il n'y faut faire nulle sorte de réflexion; car ce n'est pas aussi pour lui qu'on l'accepte. Je fais réponse à cette ame selon mon sentiment; vous la ménagerez comme vous verrez le mieux à faire.

Quant à mademoiselle N., je dis de même qu'il la faut laisser venir, bien que le choix du lieu témoigne quelque imperfection de tendreté ou de motif mêlé parmi sa vocation; comme réciproquement il y en peut avoir en l'aversion que notre sœur S. de N. a par aventure de la voir venir de deçà: mais gardez-vous bien de lui dire cette mauvaise pensée qui me vient à l'esprit; car, au reste, c'est une bien brave sœur, que j'aime parfaitement, parceque, comme je m'assure, elle ne vit pas selon ses sentiments, ses aversions et inclinations, qui lui font desirer l'éclat et la gloire de son monastère, ains plutôt selon l'esprit de la croix de notre Seigneur, qui lui fait

perpétuellement renoncer aux saillies de l'amour-propre.

J'avois oublié de vous dire que les visions et révélations de cette fille ne doivent pas être trouvées étranges, parceque la facilité et tendreté de l'imagination des filles les rend beaucoup plus susceptibles de ces illusions que les hommes : c'est pourquoi leur sexe est plus adonné à la créance des songes, à la crainte des péchés, et à la crédulité des superstitions. Il leur est souvent avis qu'elles voient ce qu'elles ne voient pas, qu'elles oient ce qu'elles n'oient pas, et qu'elles sentent ce qu'elles ne sentent point.

Plaisante histoire d'une de mes parentes, de laquelle le mari étant mort en Piémont, s'étant imaginé qu'il l'avoit laissée grosse, elle demeura en cette imaginaire grossesse quatorze mois, avec des imaginaires douleurs et des imaginaires sentiments des mouvements de l'enfant, et à la fin écria tout un jour et toute une nuit parmi des tranchées imaginaires d'un imaginaire enfantement ; et qui l'eût crue à son serment, elle eût été mère sans faire aucun enfant.

Il faut donc traiter cet esprit-là avec le mépris de ces imaginations, mais un mépris doux et sérieux, et non point moqueur ni dédaigneux. Il se peut bien faire que le malin esprit ait quelque part en ces illusions ; mais je crois plutôt qu'il laisse agir l'imagination sans y coopérer par de simples suggestions. La similitude apportée pour l'explication du mystère de la sainte Trinité est bien jolie, mais elle n'est pas

hors de la capacité d'un esprit qui se complaît en ses propres imaginations.

680e LETTRE.

Avis du saint sur l'humilité du cœur et sur les ravissements, etc.

Nous ne devons pas desirer des choses extraordinaires, comme, par exemple, que Dieu nous fasse comme à Ste Catherine de Sienne, nous arrachant le cœur, et en son lieu qu'il nous donne le sien précieux; mais nous devons souhaiter que nos pauvres cœurs ne vivent plus désormais que sous l'obéissance du cœur de ce Sauveur; ce sera bien assez pour imiter en ce fait Ste Catherine: en cette sorte nous serons doux, humbles et charitables. Et puisque le cœur de notre Seigneur n'a point de loi plus affectionnée que la douceur, l'humilité et charité, il faut bien tenir ferme en nous ces chères vertus, la douceur envers le prochain et la très aimable humilité envers Dieu. La vraie sainteté gît en la dilection de Dieu, et non pas à faire des niaiseries d'imaginations, de ravissements, qui nourrissent l'amour-propre, dissipent l'obéissance et l'humilité: vouloir faire les extatiques c'est un abus. Mais venons à l'exercice de la vraie et véritable douceur et soumission, au renoncement de soi-même, à la souplesse de cœur, à l'amour de l'abjection, à la condescendance aux intentions d'autrui; c'est cela qui est la vraie et plus aimable extase des serviteurs de Dieu.

SUITE DU MÊME SUJET.

Quand on voit une personne qui en l'oraison a des ravissements par lesquels elle sort et monte au-dessus de soi-même en Dieu, et néanmoins n'a point d'extases en sa vie, c'est-à-dire ne fait point une vie relevée et attachée à Dieu, par abnégation des convoitises mondaines et mortifications de volontés et inclinations naturelles, par une intérieure douceur, simplicité, humilité, et sur-tout par une continuelle charité, croyez que tous ces ravissements sont grandement douteux et périlleux; ce sont des ravissements propres à faire admirer les hommes, mais non pas à les sanctifier. Car quel bien peut avoir une ame d'être ravie à Dieu par l'oraison, si en sa conversation et en sa vie elle est ravie des affections terrestres, basses et naturelles? Être au-dessus de soi-même en l'oraison, et au-dessous de soi en la vie et en l'opération; être angélique en la méditation, et bestial en la conversation, c'est clocher de part et d'autre, c'est jurer en Dieu et jurer en Melchom; et, en somme, c'est une vraie marque que de tels ravissements et de telles extases ne sont que des amusements et des tromperies du malin esprit.

Bienheureux sont ceux qui vivent d'une vie surhumaine, extatique, relevée au-dessus d'eux-mêmes, quoiqu'ils ne soient point ravis au-dessus d'eux-mêmes en l'oraison. Plusieurs saints sont au ciel, qui ne furent jamais en extase ou ravissement de contemplation; car combien de martyrs et de grands saints et

saintes voyons-nous dans l'histoire n'avoir jamais eu en l'oraison d'autre privilége que celui de la dévotion et ferveur! Mais il n'y eut jamais de saint qui n'ait eu l'extase et le ravissement de la vie et de l'opération, se surmontant soi-même et ses inclinations naturelles. En effet on a vu en notre âge plusieurs personnes qui croyoient elles-mêmes, et chacun avec elles, qu'elles fussent fort souvent ravies divinement en extases; et enfin on découvroit toutefois que ce n'étoit qu'illusions et amusements diaboliques.

681e LETTRE (liv. VI, let. 24).

LE MÊME, A LA MÈRE FAVRE.

Le saint blâme l'attachement de quelques religieuses à leurs emplois, et l'inconstance d'une autre qui ne se plaisoit pas dans le lieu où elle étoit.

Je ne puis penser, ma très chère fille, que monseigneur l'archevêque (1) apporte aucun surcroît de lois à votre maison, puisqu'il a vu que celles qu'on a pratiquées sont, graces à Dieu, bien reçues. Que s'il lui plaisoit de faire quelque notable changement, il le faudroit supplier qu'il lui plût de rendre ses ordonnances compatibles à la sainte correspondance que ces maisons doivent avoir toutes ensemble en la forme de vivre; à quoi ces messieurs que vous savez vous assisteront de leurs remontrances et intercessions.

(1) M. l'archevêque de Lyon.

Car, à la vérité, ce seroit chose, à mon avis, de mauvaise édification, de séparer et disjoindre l'esprit que Dieu a voulu être un en toutes ces maisons. Mais j'espère en notre Seigneur *qu'il vous donnera la bouche et la sagesse convenable* en cette occasion (1), pour répondre saintement, humblement, et doucement. Vivez toute en cette sacrée confiance, ma très chère fille.

J'écrivis l'autre jour à nos sœurs de Valence; et la chère petite douce fondatrice est bien heureuse d'avoir à souffrir quelque chose pour notre Seigneur, qui, ayant fondé l'Église militante et triomphante sur la croix, favorise toujours ceux qui endurent la croix; et puisque cette petite créature doit demeurer peu en ce monde, il est bon que son loisir soit employé à la souffrance.

J'admire ces bonnes sœurs qui s'affectionnent si fort à leurs charges. Quelle pitié, ma très chère fille! Qui n'affectionne que le maître le sert gaiement, et presque également en toutes charges. Je pense que ces filles ainsi faites n'eussent pas été bonnes pour célébrer le mystère d'aujourd'hui (2): car si Notre-Dame leur eût donné notre Seigneur entre leurs bras, jamais elles ne l'eussent voulu rendre; mais S. Siméon témoigne bien que, selon son nom (3), il avoit

(1) Dabo vobis os et sapientiam, cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. Luc, c. XXI, v. 15.

(2) La Présentation de notre Seigneur au temple.

(3) Siméon est un nom qui, en notre langue, signifie une personne qui écoute, une personne obéissante.

la parfaite obéissance, recevant cette douce charge si doucement, et la rendant si joyeusement.

J'admire bien encore cette autre sœur qui ne se peut plaire où elle est. Ceux qui ont la santé forte ne sont point sujets à l'air; mais il y en a qui ne peuvent subsister qu'en changeant de climat. Quand sera-ce que nous ne chercherons que Dieu! O que nous serons heureux quand nous serons arrivés à ce point-là! car par-tout nous aurons ce que nous chercherons, et chercherons par-tout ce que nous aurons. Dieu vous fasse de plus en plus prospérer en son pur amour, ma très chère fille, avec toutes vos chères sœurs, que je salue, etc.

682e LETTRE (liv. V, let. 16).

LE MÊME, A LA MÊME,

Sous le nom d'une dame.

Le saint l'encourage à faire un bon usage de ses infirmités et traverses.

Ma très chère fille, je ne vous puis dire autre chose sur ce que vous m'écrivez sinon que Dieu fera plus que les hommes ne peuvent penser pour cette congrégation, spirituellement et temporellement; et n'en avons-nous pas d'assez bons gages jusqu'à présent?

Ma très chère fille, votre cœur tient un rang dans le mien qui me fait faire sans cesse mille souhaits pour votre consolation et prospérité intérieure. Eh!

mon Dieu, puisque vous avez tiré ce cœur de ma grande fille à vous, perfectionnez-le en votre saint amour. Il le fera, ma fille vraiment chère et bien-aimée, n'en doutez point; mais recueillez souvent les saintes affections et résolutions que nous avons prises.

Ne vous troublez aucunement de vos infirmités, qui ne vous sont données que pour vous affermir. Je compatis grandement à votre peine, quoique je ne doute pas qu'elle ne soit agréable à votre esprit: qu'il l'accepte, comme venant de ce Père céleste, lequel donne les tribulations avec un amour nompareil aux enfants de sa providence. Souffrez toute votre fiévre en Dieu, et la souffrance vous sera heureuse, ma très chère grande fille.

Je desire que le zéle de la très grande gloire de Dieu arde et régne continuellement en votre cœur, et qu'en toute occasion il paroisse par modestie, douceur, humilité, et dévotion. Croyez-moi, ma très chère fille, je vous chéris très précieusement, et ne manque deux fois le jour de faire oraison spéciale à votre intention. Oh! que cet amour est doux, qui nous fait aspirer les uns pour les autres au ciel! Dieu vous bénisse à jamais, ma très chère fille!

682e LETTRE (bis) (liv. IV, let. 11).

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE DE LA VISITATION.

Les surprises des passions sont inévitables en cette vie. L'amour propre ne meurt jamais. Vertu de l'indifférence dont la partie sensible de notre ame est incapable. Manière de remédier aux fautes contre l'indifférence.

Oh! je vois, ma très chère fille, dedans votre lettre un grand sujet de bénir Dieu pour votre ame, en laquelle il tient la sainte indifférence en effet, quoique non pas en sentiment.

Ce n'est rien, ma très chère fille, que tout ce que vous me dites de vos petites saillies.

Ces petites surprises de passions sont inévitables en cette vie mortelle; car pour cela le grand apôtre crie au ciel : *Hélas! pauvre homme que je suis* (1)! je sens deux hommes en moi, le vieil et le nouveau; deux lois, la loi des sens et la loi de l'esprit; deux opérations, de la nature et de la grace : *eh! qui me délivrera du corps de cette mort?* Ma fille, l'amour propre ne meurt jamais qu'avec nos corps; il faut toujours sentir ses attaques sensibles ou ses pratiques secrètes, tandis que nous sommes en cet exil : il suffit que nous ne consentions pas d'un consente-

(1) Condelector legi Dei secundùm interiorem hominem : video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati, quæ est in membris meis. Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus? Rom., c. VII, v. 22.

ment voulu, délibéré, arrêté et entretenu; et cette vertu de l'indifférence est si excellente, que notre vieil homme, et la portion sensible, et la nature humaine, selon ses facultés naturelles, n'en fut pas capable, non pas même en notre Seigneur, qui, comme enfant d'Adam, quoique étant absent de tout péché et de toutes les appartenances d'icelui en sa portion sensible, et selon ses facultés humaines, n'étoit nullement indifférent, ains desira ne point mourir en la croix; l'indifférence étant toute réservée, et l'exercice d'icelle, à l'esprit, à la portion suprême, aux facultés embrasées de la grace, et en somme à lui-même, selon qu'il étoit le nouvel homme. Or sus, demeurez donc en paix.

Quand il nous arrive de violer les lois de l'indifférence ès choses indifférentes, ou par les soudaines saillies de l'amour propre et de nos passions, prosternons soudainement, sitôt que nous pouvons, notre cœur devant Dieu, et disons en esprit de confiance et d'humilité : *Seigneur, miséricorde! car je suis infirme* (1). Relevons-nous en paix et tranquillité, et renouons le filet de notre indifférence; puis continuons notre ouvrage.

Il ne faut pas ni rompre les cordes, ni quitter le luth, quand on s'aperçoit du désaccord : il faut prêter l'oreille pour voir d'où vient le détraquement, et doucement tendre la corde ou la relâcher, selon que l'art le requiert.

Demeurez en paix, ma très chère fille, et écrivez-

(1) Miserere meî, Domine, quoniam infirmus sum. Ps. vi, v. 3.

moi confidemment, quand vous estimerez que ce soit votre consolation : je vous répondrai toujours fidèlement et avec un plaisir particulier, votre ame m'étant chère comme la mienne propre.

683e LETTRE (liv. IV, let. 45).

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE DE LA VISITATION.

Il faut demeurer en paix en la disposition de la providence divine, sans faire trop de réflexions sur notre incapacité.

Que dirai-je à cette chère fille, qui m'est si fort à cœur? Vivez toute en notre Seigneur, ma très chère fille, et croyez que pour lui la sainte amitié que je vous porte vit fort entièrement et immortellement en mon esprit. Qu'à jamais puissions-nous périr en nous-mêmes, pour nous retrouver tous en notre Seigneur!

Or sus, vous avez vu que la divine providence a bien disposé, et très favorablement pour vous, sur la réception de mademoiselle C. Si cette même providence établit une maison à N., elle vous fera voir de même que nous ne savons guère, et que notre prudence doit demeurer doucement en paix, et faire hommage à la divine disposition *qui fait tout réussir au bien des siens* (1). *Oh! que ses cogitations sont différentes des nôtres, et ses voies inconnues à nos sentiments* (2)!

(1) Scimus quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum iis qui secundùm propositum vocati sunt sancti. Rom., c. VIII, v. 28.

(2) Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ; neque viæ

Non, ne craignez pas que vos sentiments me fassent rien faire; car encore que je vous chéris très parfaitement toutes, si est-ce que je sais bien que vos sentiments ne sont pas vous-mêmes, encore qu'ils soient en vous. Je vous ai assez bien entendue sur votre oraison; ne vous mettez point sur l'examen pointilleux de ce que vous y faites; ce que je vous en dis suffira pour le présent.

Demeurez en paix; ne permettez plus tant à votre esprit de faire des réflexions sur votre misère et sur votre capacité; car à quoi est bon tout cela? Dépendez-vous pas de la providence de Dieu en tout et par-tout? Or *celui qui habite dans le séjour du Seigneur demeurera en sa protection* (1). N'épiez pas si parfaitement les sentiments de votre ame; méprisez-les, ne les craignez point, et relevez souvent votre cœur en une absolue confiance en celui qui vous a appelée dans le sein de sa dilection.

vestræ viæ meæ, dicit Dominus: quia sicut exaltantur cœli à terrâ, sic exaltatæ sunt viæ meæ à viis vestris, et cogitationes meæ à cogitationibus vestris. Is., c. v, v. 8 et 9.

O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus! Quis enim cognovit sensum Domini? aut quis consiliarius ejus fuit? Rom., c. xi, v. 33.

(1) Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur. Ps. xc.

684[e] LETTRE (Fragment).

Il ne faut pas recevoir à la profession avant l'âge compétent. Des sorties hors du monastère.

Qu'on ne reçoive pas avant l'âge. Quant à celles que les pères capucins présentent, il y a moins de hasard, parcequ'on en sera quitte, les gardant quelque temps en leurs habits mondains; et cela tiendra lieu de première vue.

Je disois, quant aux sorties extraordinaires, qu'il y falloit enfermer les visites des proches parents malades de maladies de conséquence, la visite des églises ès jubilés généraux, et de venir à certains sermons célèbres, comme de la passion, et toutes autres occurrences que la congrégation des sœurs, avec l'avis du père spirituel, jugeroit dignes de sortir pour quelques insignes charités, comme d'aller visiter quelque insigne bienfaitrice et amie.

685[e] LETTRE (liv. VI, let. 13).

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE DE LA VISITATION.

Les religieuses de la Visitation peuvent faire entrer chez elles leurs bienfaitrices; elles ne doivent point en bannir les filles qui, ayant failli, se repentent véritablement.

Je ne trouve nul inconvénient qu'on reçoive madame de N. et telle autre bienfaitrice, sur-tout quand elles ne veulent plus sortir du monastère, ou que du moins elles en veulent sortir peu souvent; car en cela il n'y a rien de contraire à la bienséance.

Je ne crois pas que les monastères de la Visitation doivent éconduire toutes les filles repentantes. Il faut modérer la prudence par la douceur, et la douceur par la prudence ; il y a quelquefois tant à gagner ès ames pénitentes, qu'on ne leur doit rien refuser.

Il me semble que les balustres doivent être à la grille du chœur, comme à celle du parloir.

Je pense qu'oui, ma très chère mère, qu'il faudra dire qu'avec un peu de loisir on pourra pourvoir à Marseille.

Nos sœurs vous auront écrit que l'on a envoyé des sœurs à Belley, et je vous dis que dans peu de temps il en faudra pour Chambéri.

Madame la duchesse de Mantoue a de grands desirs pour l'avancement de notre institution ; c'est une très digne princesse, et ses sœurs aussi.

Notre sœur N. m'écrivit que quelques religieuses, bonnes servantes de Dieu, la contrarient à découvert. Je lui ai écrit un billet, qu'elle demeure en paix. Je ne laisserai jamais sortir de mon esprit, Dieu aidant, cette maxime, « qu'il ne faut nullement « vivre selon la prudence humaine, mais selon la foi « de l'Évangile. Ne vous défendez point, mes très « chers (1), dit S. Paul. Il faut combattre le mal par « le bien (2), l'aigreur par la douceur, et demeurer « en paix. »

(1) Non vosmetipsos defendentes, charissimi, sed date locum iræ. Rom., c. XII, v. 19.

(2) Noli vinci à malo, sed vince in bono malum. *Ibid.*, v. 21.

Et ne commettez jamais cette faute, de mépriser la sainteté d'un ordre ni d'une personne pour la faute qui s'y commet sous l'erreur d'un zèle immodéré. Ma très chère mère, Dieu soit à jamais votre unique dilection.

686e LETTRE (liv. VI, let. 14).

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE DE LA VISITATION.

Les religieuses doivent être soumises à la juridiction des évêques.

Je vois des gens de qualité qui pensent grandement, et jugent qu'il faudra que les monastères soient sous l'autorité des ordinaires, à la vieille mode rétablie presque par toute l'Italie, ou sous l'autorité des religieux, selon l'usage introduit dès il y a quatre ou cinq cents ans, observé presque en toute la France. Pour moi, ma très chère mère, je vous confesse franchement que je ne puis me ranger pour le présent à l'opinion de ceux qui veulent que les monastères des filles soient soumis aux religieux, et surtout de même ordre, suivant en cela l'instinct du saint-siége, qui, où il peut bonnement le faire, empêche cette soumission. Ce n'est pas que cela ne se soit fait et ne se fasse encore à présent louablement en plusieurs lieux; mais c'est qu'il seroit encore plus louable s'il se faisoit autrement: sur quoi il y auroit plusieurs choses à dire.

De plus, il me semble qu'il n'y a non plus d'inconvénients que le pape exempte les filles d'un in-

stitut de la juridiction des religieux du même institut, qu'il y en a eu à exempter les monastères de la juridiction ordinaire, qui avoit une si excellente origine et une si longue possession.

Et enfin il me semble que véritablement le pape a soumis en effet ces bonnes religieuses de France au gouvernement de ces messieurs ; et m'est avis que ces bonnes filles ne savent ce qu'elles veulent, si elles veulent attirer sur elles la supériorité des religieux, lesquels, à la vérité, sont des excellents serviteurs de Dieu ; mais c'est une chose toujours dure pour les filles, que d'être gouvernées par les ordres, qui ont coutume de leur ôter la sainte liberté de l'esprit. O ma très chère mère, je salue votre cœur qui m'est précieux, comme le mien propre. Vive Jésus.

687e LETTRE (liv. VI, let. 15).

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE DE LA VISITATION.

Éloge de la sœur assistante d'un monastère de la Visitation. On peut recevoir, contre le sentiment de la prudence humaine, une fille qui, ayant un caractère vicieux, se comporte par l'esprit de la grace, et fait violence à la nature.

Enfin Dieu a voulu que ma sœur N. soit demeurée assistante par la pluralité des voix, et il veut toujours le mieux ; car c'est une bonne femme, sage, constante, et véritable servante de notre Seigneur ; un peu séche et froide de visage, mais bonne de cœur, courte en paroles, mais moelleuse. Nous ne

faisons guère de préface elle et moi, ni d'appendices non plus.

Mais il faut que je vous dise que notre sœur N. est une fille tout-à-fait admirable en paroles, en maintien, en effet; car tout cela respire la vertu et piété.

Je suis tout-à-fait de votre avis et de celui de notre bon père N., pour ma sœur N. Qu'une fille soit de tant mauvais naturel qu'on voudra, mais quand elle agit en ses essentiels déportements par la grace, et non par la nature, selon la grace, et non selon la nature, elle est digne d'être recueillie avec amour et respect, comme temple du Saint-Esprit, loup par nature, mais brebis par grace. O ma mère, je crains souverainement la prudence naturelle au discernement des choses de la grace: et si la prudence du serpent n'est détrempée en la simplicité de la colombe du Saint-Esprit, elle est tout-à-fait vénéneuse.

J'admire ces bons pères qui croient qu'on doive ajouter que l'on fait vœu aux supérieurs : s'ils voyoient la profession des bénédictins, qui est la profession des plus anciens et peuplés monastères, ils auroient donc bien à discourir; car il n'y est fait mention quelconque, ni des supérieurs, ni des vœux de chasteté, pauvreté, et obéissance, ains seulement de stabilité au monastère, et de la conversion des mœurs selon la régle de saint Benoît. Qui promet l'obéissance selon les constitutions de sainte Marie promet l'obéissance et l'observance des vœux à

l'église et aux supérieurs de la congrégation ou monastère. En somme, il faut demeurer en paix; car qui voudra meshui ouïr tout ce qui se dira aura fort à faire.

688e LETTRE (liv. VI, let. 16).

LE MÊME, A LA MÈRE FAVRE.

Le saint l'instruit des avis qu'elle doit donner aux postulantes avant leur vêture.

Je vous seconderai le plus doucement qu'il me sera possible, ma très chère fille, en votre juste intention; bien qu'entre nous il n'y a ni second ni premier, ains une simple unité. J'ai pensé que peut-être il seroit à propos demain, qu'avant de venir à la sainte messe, vous fissiez appeler toutes vos filles vers vous, et puis que vous fissiez venir les deux qui doivent être reçues, et qu'en présence des autres vous leur disiez trois ou quatre paroles en ce sens:

Avertissements aux postulantes de la Visitation de Sainte-Marie, que les supérieures peuvent leur donner avant la messe devant toute la communauté, le jour qu'elles prennent l'habit.

Vous nous avez demandé d'être reçues entre nous pour y servir Dieu en unité de même esprit et de même volonté; et, espérant en la bonté divine que vous vous rendrez bien affectionnées à ce dessein, nous sommes pour vous recevoir ce matin au nombre de nos sœurs novices, pour, selon l'avancement que vous ferez en la vertu, vous recevoir par après

à la profession, dans le temps que nous aviserons. Mais, avant que de passer plus outre, pensez derechef bien en vous-mêmes à l'importance de ce que vous entreprenez; car il seroit bien mieux de n'entrer pas parmi nous, qu'après y être entrées donner quelque occasion de n'être pas reçues à la profession: que si vous avez bonne volonté, vous devez espérer que Dieu vous favorisera.

Or, entrant céans, sachez que nous ne vous y recevons que pour vous enseigner tant que nous pourrons, par exemples et avertissements, à crucifier votre corps par la mortification de vos sens et appétits de vos passions, humeurs et inclinations, et propre volonté; en sorte que tout cela soit désormais sujet à la loi de Dieu, et aux régles de cette congrégation.

Et à cet effet, nous avons commis la peine et le soin particulier de vous exercer et instruire, à ma sœur de Brechart ci-présente, à laquelle partant vous serez obéissante, et l'écouterez avec respect et tel honneur, qu'on connoisse que ce n'est pas pour la créature que vous vous soumettez à la créature, mais pour l'amour du Créateur, que vous reconnoissez en la créature; et quand nous commettrions une autre, quelle qu'elle fût, pour être votre maîtresse, vous devriez lui obéir avec toute humilité pour la même raison, sans regarder en la face de celle qui vous gouvernera, mais en la face de Dieu qui l'a ainsi ordonné.

Vous entrerez donc dans cette école de notre congrégation, pour apprendre à bien porter la croix

de notre Seigneur par abnégation, renoncement de vous-mêmes, résignation de vos volontés, mortification de vos sens; et moi je vous chérirai cordialement, comme votre sœur, mère, et servante: toutes nos sœurs vous tiendront pour leurs sœurs très aimées.

Cependant vous aurez ma sœur de Brechart pour maîtresse, à laquelle vous obéirez, et suivrez ses avertissements avec humilité, sincérité, et simplicité, que notre Seigneur requiert en toutes celles qui se rangeront en cette congrégation.

Vous vous tromperiez bien, si vous pensiez être venues pour avoir plus grand repos qu'au monde; car au contraire nous ne nous sommes ici assemblées que pour travailler diligemment à déraciner nos mauvaises inclinations, corriger nos défauts, acquérir les vertus. Mais bienheureux est le travail qui nous donnera le repos éternel.

Suite de la lettre.

Or je ne dis pas, ma très chère fille, que vous disiez ni ces paroles, ni tout ceci; mais ce que vous verrez à propos, plus pour l'édification et réveil des autres que pour celles-ci.

Je trouverois encore bon qu'après que vous aurez tiré quelque promesse d'elles, qu'elles se comporteront bien, vous ajoutassiez :

Continuation des avis.

Bénies seront celles qui vous donneront bon exem-

ple, et qui vous consoleront dans votre entreprise. Amen.

Conclusion de la lettre.

Voilà ce que j'ai pensé, de quoi vous pourrez vous servir, si vous l'estimez à propos. Bonsoir, ma très chère mère, ma fille vraiment. Vive Jésus et Marie. Amen.

689e LETTRE.

LE MÊME, A LA MÊME.

Il lui envoie une lettre de recommandation pour l'évêque de Clermont, et lui apprend quelques nouvelles de sa congrégation, de sa famille, et de quelques autres personnes.

Voilà une lettre pour monseigneur de Clermont, puisque vous l'avez voulu, et je dis ainsi, parceque n'ayant pas l'honneur d'être connu de ce prélat, je ne pense pas que ma lettre puisse ajouter aucun degré de chaleur à son saint zéle.

Je crois que vous pourrez rester encore là quelques mois, ne voyant encore rien de prêt à Turin, quoique monseigneur le prince persévère à dire que tout se fera. Au contraire la signora dona Genevra, lassée de tant de remises, viendra peut-être ici commencer son noviciat.

Vous savez la bonne troupe qui est proche d'ici, où nous avons encore la sœur Peronne-Marie, qui est en vérité une très excellente fille. Elle partira demain pour retourner à Grenoble, d'où elle avoit

amené une rare fille pour faire le nombre nécessaire pour Nevers, Orléans, et Paris.

Je loue Dieu que votre arrivée en ce pays-là a été accueillie avec tant de joie, et j'espère que la suite sera toujours correspondante; car *les amis de Dieu sont trop plus honorés* (1).

Vous avez en ce pays-là le bon père Théodose, capucin, mon grand ami, à qui j'écrirai au premier jour; et le bon père Anselme de Rome, qui m'aime incomparablement, et qui demeure à Riom, et je m'assure qu'il vous ira voir.

Notre bon monsieur le premier est presque tout-à-fait remis, et attendons qu'il nous assigne le temps pour venir ici à la récréation, et faire le baptême du petit Charles-Chrétien. Madame notre présidente ma nièce est une vraie sœur de la Visitation du dehors.

J'attends la consécration de mon frère pour me préparer au voyage; mais avant mon départ vous aurez une fois de mes nouvelles.

Tout à vous, etc.

(1) Nimis honorificati sunt amici tui, Deus. Ps. CXXXVIII, v. 17.

690e LETTRE (liv. VI, let. 17).

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE DE LA VISITATION.

Une supérieure de la Visitation ayant consulté le saint à l'égard d'une fille qui avoit une conduite extraordinaire, il répond qu'il faut l'examiner de près et à loisir, et l'éprouver par des emplois vils. Quand la présence du père spirituel est nécessaire pour les contrats. Il faut faire un juste choix des livres qu'il convient de faire lire à la communauté. On doit parler avec retenue des voies par lesquelles Dieu nous conduit. En quel cas les saillies de l'amour-propre ne sont pas dangereuses. Pourquoi Dieu nous laisse nos mauvaises inclinations. Il ne veut pas d'empressement dans son service.

Je vous réponds, ma très chère fille, le plus courtement que je pourrai. Je vois en cette sœur je ne sais quoi de bien bon, et qui me plaît. Il y a un peu d'extraordinaire qui doit être considéré sans empressement, afin qu'il n'y arrive point de surprise, ni du côté de la nature qui se flatte souvent par l'imagination, ni du côté de l'ennemi qui nous divertit souvent des exercices de la solide vertu, pour nous occuper en ces actions spécieuses. Il ne faut pas trouver étrange qu'elle ne soit pas si exacte à faire ce qu'elle fait : car cela arrive souvent aux personnes qui sont attachées à l'intérieur, et ne se peuvent tout-à-coup si bien ranger en toutes choses ; de sorte qu'en un mot il faut empêcher qu'elle ne fasse pas grand cas de ces vues, de ces sentiments et douleurs, ains que, sans faire beaucoup de réflexion sur tout cela, elle fasse en simplicité les choses auxquelles on l'emploie.

On la pourra retirer de la cuisine, après qu'elle y aura encore servi quelque temps. O que cette cuisine est excellente et aimable, parcequ'elle est vile et abjecte!

On peut retirer les sœurs du chœur au rang des associées, et les associées au rang de celles du chœur, quand la raison le requiert, ainsi qu'il est dit des sœurs domestiques (1) au premier chapitre des constitutions.

De savoir quand ès contrats il est requis que le père spirituel soit présent ou non, cela dépend de la nature des contrats; car il y en a où cela est requis, et des autres où cela n'est pas requis, comme l'évêque en quelques contrats a besoin de la présence de son chapitre, en des autres non. C'est aux gens d'intelligence de marquer cela ès occasions; car on n'en sauroit faire une régle générale.

On peut laisser lire le livre *de la Volonté de Dieu* jusques au dernier, qui, n'étant assez intelligible, pourroit être entendu mal à propos par l'imagination des lectrices, lesquelles desirant ces unions s'imagineroient aisément de les avoir, ne sachant seulement pas ce que c'est.

J'ai vu des femmes religieuses, non pas de la Visitation, qui, ayant lu les livres de la mère Thérèse, trouvoient par leur compte qu'elles avoient tout autant de perfections et d'actions d'esprit comme elle, bien qu'elles en fussent bien éloignées, tant l'amour-propre nous trompe. Cette parole, « Notre Seigneur

(1) Des sœurs converses.

« souffre en moi telle ou telle chose, » est tout-à-fait extraordinaire; et bien que notre Seigneur ait dit quelquefois qu'il souffroit en la personne des siens pour les honorer, si est-ce que nous ne devons parler si avantageusement de nous-mêmes; car notre Seigneur ne souffre qu'en la personne de ses amis et serviteurs fidéles; et de nous vanter ou prêcher pour tels il y a un peu de présomption; souvent l'amour-propre est bien aise de s'en faire accroire.

Quand le médecin doit entrer dans le monastère pour quelque malade, il suffit qu'il ait licence au commencement par écrit, et elle durera jusqu'à la fin de la maladie; le charpentier et le maçon, jusqu'à la fin de l'œuvre pour laquelle il entre.

Votre chemin est très bon, ma très chère fille; et n'y a rien à dire, sinon que vous allez trop considérant vos pas, crainte de choir. Vous faites trop de réflexion sur les saillies de votre amour-propre, qui sont sans doute fréquentes, mais qui ne seront jamais dangereuses, tandis que tranquillement, sans vous ennuyer de leur importunité, ni vous étonner de leur multitude, vous direz non. Marchez simplement, ne desirez pas tant le repos de l'esprit, et vous en aurez davantage.

De quoi vous mettez-vous tant en peine? Dieu est bon, il voit bien qui vous êtes: vos inclinations ne vous sauroient nuire, pour mauvaises qu'elles soient, puisqu'elles ne vous sont laissées que pour exercer votre volonté supérieure à faire une union à celle de Dieu plus avantageuse. Tenez vos yeux haut élevés,

ma très chère fille, par une parfaite confiance en la bonté de Dieu. Ne vous empressez point pour lui; car il a dit à Marthe (1) qu'il ne le vouloit pas, ou du moins qu'il trouvoit meilleur qu'on n'eût point d'empressement, non pas même à bien faire.

N'examinez pas tant votre ame de ses progrès. Ne veuillez pas être si parfaite, mais à la bonne foi faites votre vie dans vos exercices, et dans les actions qui occurrent de temps en temps. Ne soyez point soigneuse du lendemain. Quant à votre chemin, Dieu qui vous a conduite jusqu'à présent, vous conduira jusqu'à la fin. Demeurez tout-à-fait en paix, sur la sainte et amoureuse confiance que vous devez avoir en la douceur de la providence céleste.

Priez toujours bien dévotement notre Seigneur pour moi qui ne cesse de vous souhaiter la suavité de son saint amour, et en icelui celle de la dilection bienheureuse du prochain, que cette souveraine majesté aime tant. Je m'imagine que vous êtes là en ce bel air, où vous regardez comme d'un saint ermitage le monde qui est en bas, et voyez le ciel, auquel vous aspirez, à découvert. Je vous assure, ma très chère fille, que je suis grandement vôtre, et crois que vous faites bien de vivre totalement dans le giron de la Providence divine, hors de laquelle tout n'est qu'affliction vaine et inutile.

Dieu soit à jamais au milieu de votre cœur. Amen.

(1) Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima : porrò unum est necessarium. Luc, c. x, v. 41.

691[e] LETTRE (liv. VI, let. 38).

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint lui témoigne son chagrin sur quelque contre-temps arrivé aux filles de Sainte-Marie. Il respecte les personnes qui en étoient cause. Il ne veut pas qu'on suive le mouvement de la sagesse mondaine, mais l'esprit de l'Évangile.

Ma très chère fille, cette brouillerie me tient en peine jusqu'à ce que je sache qu'elle soit accoisée. L'ennemi qui a vu que c'étoit tout de bon que ce petit institut s'augmentoit pour la gloire de Dieu, a suscité cette bourrasque, et encore une autre contradiction, de la part de certaines servantes de Dieu que j'honore infiniment, et crois que leur rare piété ne leur permettra pas de vivre longuement sans se remettre sur le train d'une pure et simple dilection de Dieu et du prochain.

Sa divine bonté nous veuille à jamais défendre de la prudence et sagesse, et des saillies de l'esprit humain, et nous fasse tout-à-fait vivre en la suite de l'esprit du saint Évangile, qui est simple, doux, amiable, humble, et qui aime le bien en tous, pour tous et par-tout où il est, et qu'il nous fait tellement aimer notre vocation, que nous n'en aimons pas moins les autres, ce qui nous fait parler avec véritable sentiment d'honneur, de respect, et d'amour, de tout ce que Dieu veut être en son Église pour le bien de ses enfants et pour son service. Ce grand Dieu

vive à jamais en votre ame, ma très chère fille, et je salue toutes nos chères sœurs.

692e LETTRE (liv. VI, let. 41).

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE DE LA VISITATION,

Qui alloit établir un monastère de son ordre.

Le saint l'encourage par la vue de l'excellence de cet emploi, ensuite il lui donne les avis dont elle a besoin. Il lui recommande une parfaite confiance en Dieu, une grande humilité, l'obéissance, la simplicité, la charité, la douceur, la paix intérieure, l'égalité d'humeur, la justice, la prudence, la fidélité à la grace.

Le service que vous allez rendre à notre Seigneur et à sa très glorieuse mère est apostolique : car vous allez assembler, ma très chère fille, plusieurs ames en une congrégation, pour les conduire comme une nouvelle bande à la guerre spirituelle contre le monde, le diable, et la chair, en faveur de la gloire de Dieu ; ou plutôt vous allez former un nouvel essaim d'abeilles, qui en une nouvelle ruche fera le ménage du divin amour plus délicieux que le miel. Or allez donc toutes courageuses en une parfaite confiance en la bonté de celui qui vous appelle à cette sainte besogne. *Quand est-ce qu'aucun espéra en Dieu, et qu'il fut confus* (1)?

La défiance que vous avez de vous-même est bonne, tandis qu'elle servira de fondement à la confiance que vous devez avoir en Dieu ; mais si jamais elle vous

(1) Nullus speravit in Domino, et confusus est. ECCLES., c. II, v. 11.

portoit à quelque découragement, inquiétude, chagrin, et mélancolie, je vous conjure de la rejeter comme la tentation des tentations, et ne permettez jamais à votre esprit de disputer et répliquer en faveur de l'inquiétude ou de l'abattement de cœur auquel vous vous sentirez penchée. Car cette simple vérité est toute certaine, que Dieu permet beaucoup de difficultés à ceux qui entreprennent son service, mais jamais pourtant il ne les laisse tomber sous le faix tandis qu'ils se confient en lui. C'est en un mot le grand mot de votre affaire, de ne jamais employer votre esprit pour disputer en faveur de la tentation du découragement, sous quelque prétexte que ce soit, non pas même quand ce seroit sous le spécieux prétexte de l'humilité.

L'humilité, ma très chère fille, fait refus des charges, mais elle n'opiniâtre pas le refus; et, étant employée par ceux qui en ont le pouvoir, elle ne discourt plus sur son indignité quant à cela, ains croit tout, espère tout, supporte tout avec la charité; elle est toujours simple. La sainte humilité est grande partisane de l'obéissance : et comme elle n'ose jamais penser de pouvoir chose quelconque, elle pense aussi toujours que l'obéissance peut tout; et comme la vraie simplicité refuse humblement les charges, la vraie humilité les exerce simplement.

Votre corps est imbécile; mais la charité, qui est la robe nuptiale, couvrira tout cela. Une personne imbécile excite à un saint support tous ceux qui la connoissent, et donne même une tendreté de dilec-

tion particulière, pourvu qu'elle témoigne de porter dévotement et amiablement sa croix.

Il faut être également franche à prendre et demander les remèdes, comme douce et courageuse à supporter le mal. Qui peut conserver la douceur emmi les douleurs et allangourdissements, et la paix entre le tracas et multiplicité d'affaires, il est presque parfait : et, bien qu'il se trouve peu de gens ès religions même, qui aient atteint à ce degré de bonheur, si est-ce qu'il y en a pourtant, et y en a eu en tout temps, et faut aspirer à ce haut point. Chacun presque a de l'aisance à garder certaines vertus, et de la difficulté à garder les autres, et chacun dispute pour la vertu qu'il observe aisément, et tâche d'exagérer les difficultés des vertus qui lui sont malaisées. Il y avoit dix Vierges, et il n'y en avoit que cinq qui eussent l'huile de la douceur miséricordieuse et débonnaireté. Cette grande égalité d'humeur, cette douceur et suavité de cœur, est plus rare que la parfaite chasteté, mais elle n'en est que plus desirable : je la vous recommande, ma très chère fille, parce-qu'à icelle, comme à l'huile de la lampe, tient la flamme du bon exemple, n'y ayant rien qui édifie tant qu'une charitable débonnaireté.

Tenez bien la balance droite entre vos filles, à ce que les dons naturels ne vous fassent point distribuer iniquement vos affections et bons offices. Combien y a-t-il de personnes maussades extérieurement qui sont très agréables aux yeux de Dieu! La beauté, la bonne grace, le bien parler, donnent sou-

vent de grands attraits aux personnes qui vivent encore selon leurs inclinations; la charité regarde la vraie vertu et la beauté cordiale, et se répand sur tous sans particularité.

Allez donc, ma chère fille, à l'œuvre pour laquelle Dieu vous a élue : il sera votre dextre, afin que nulle difficulté ne vous ébranle; il vous tiendra de sa main, afin que vous suiviez sa voie. Ayez donc un grand courage, non seulement grand, mais de grande haleine et de grande durée; et, pour l'avoir, demandez-le souvent à celui qui seul le peut donner, et il le vous donnera, si en simplicité de cœur vous correspondez à sa grace.

L'amour, paix et consolation du Saint-Esprit soit à jamais en votre ame! Amen. A vous, ma fille, et d'une dilection paternelle, je vous donne la sainte bénédiction de Dieu. Bénie soyez-vous, en allant, en demeurant, en servant Dieu, en servant le prochain, et vous humiliant jusque dans votre néant, en vous relevant jusque dedans votre tout; et Dieu soit très uniquement votre tout, ma très chère fille! Amen.

693e LETTRE (liv. VI, let. 51).

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE DE LA VISITATION.

Les religieuses d'un institut ne doivent pas mépriser celles d'un autre ordre. Il faut travailler à acquérir l'humilité, dont le démon est l'ennemi, et supporter avec douceur d'être méprisé des autres.

Ma fille, gardez-vous bien de correspondre en sorte quelconque à ces bonnes sœurs, ni à leur fondatrice, sinon par une très invariable humilité, douceur et naïveté de cœur. « Ne vous défendez nullement, ma très chère fille (1) ; » ce sont les propres paroles du Saint-Esprit, écrites par saint Paul. Il y a quelquefois des tentations humaines parmi les serviteurs et servantes de Dieu : si nous sommes animés de la dilection, nous les supporterons en paix.

Si ces bonnes ames méprisent notre institut, parcequ'il leur semble moindre que le leur, elles contreviennent à la charité, en laquelle les fortes ne méprisent point les foibles, ni les grandes les petites. Il est vrai, elles sont plus que vous : mais les séraphins méprisent-ils les petits anges ? et au ciel, où est l'image sur laquelle nous nous devons former, les grands saints méprisent-ils les moindres ? Mais après tout cela, en somme, qui plus aimera sera le plus aimé, et qui aura le plus aimé sera le plus glorifié. Aimez bien Dieu, et pour l'amour de Dieu toutes

(1) Non vosmetipsos defendentes, charissimi. Rom., c. xii, v. 19.

créatures, notamment celles qui vous mépriseront; et ne vous mettez point en peine.

Le malin esprit fait des efforts, parcequ'il voit que ce petit institut est utile au service et à la gloire de Dieu; et il le hait particulièrement, parcequ'il est petit et le moindre de tous: car cet esprit est arrogant, et hait la petitesse, parcequ'elle sert à l'humilité, lui qui a toujours aimé la hauteur, la fierté et l'arrogance, et qui, pour n'avoir pas voulu demeurer en sa petitesse, a perdu sa grandeur. Travaillez en l'humilité, en l'abjection; laissez dire et faire. *Si Dieu ne bâtit la maison, en vain travailleront ceux qui l'édifient* (2); et si Dieu la bâtit, en vain travailleront ceux qui la veulent détruire. Dieu sait quand et de quelles ames il remplira votre monastère. Demeurez en paix; et je suis votre, etc.

694e LETTRE (liv. VI, let. 54).

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE DE LA VISITATION.

Le saint lui écrit au sujet d'une fille qui, dans un monastère de Sainte-Marie, vouloit faire plus d'oraison que la communauté. Il fait voir que son institut est une école de vertu qui conduit toutes les filles qui y entrent à la perfection, par des moyens dont le plus convenable est la parfaite obéissance et la mort de la propre volonté, à laquelle la dévotion même doit être soumise.

Ma très chère fille, je vous dirai sur la difficulté

(1) Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.

qu'a cette bonne fille, qu'elle se trompe grandement si elle croit que l'oraison la perfectionne sans l'obéissance, laquelle est la chère vertu de l'Époux, en laquelle, par laquelle et pour laquelle il a voulu mourir. Nous savons par les histoires et par expérience que plusieurs religieux et autres ont été saints sans l'oraison mentale; mais sans l'obéissance, nul.

C'est bien fait, ma très chère fille; il ne faut point de réserve ni de condition; car qui recevroit des ames en cette sorte, la congrégation se verroit toute pleine du plus fin et par conséquent du plus dangereux amour-propre qui soit au monde : l'une mettroit en condition de communier tous les jours, l'autre d'ouïr trois messes, l'autre de faire quatre heures d'oraison, l'autre de servir toujours les malades; et, par ce moyen, chacune suivroit son humeur ou sa présomption, en lieu de suivre notre Seigneur crucifié.

Il faut que celles qui entreront sachent que la congrégation n'est faite que pour servir d'école et de conduite à la perfection, et que l'on y acheminera toutes les filles par les moyens les plus convenables, et que les plus convenables seront ceux qu'elles ne choisiront point. *Qui se gouverne soi-même*, dit S. Bernard, *il a un grand fou pour gouverneur*. Qu'elle demeure donc en paix entre les bras de sa mère, qui la portera et la mènera par le bon chemin.

Il faut aimer l'oraison, mais il la faut aimer pour l'amour de Dieu. Or, qui l'aime pour l'amour de Dieu n'en veut qu'autant que Dieu lui en veut don-

ner; et Dieu n'en veut donner qu'autant que l'obéissance permet. Si donc cette fille (que j'aime néanmoins bien fort, pour le bien que vous m'en dites) se veut perfectionner à sa guise, il la faut remettre à elle-même; mais je ne crois pas, si elle est bien dévote, et qu'elle ait le vrai esprit d'oraison, qu'elle ne se soumette à la pure obéissance. Elle est trop prévoyante de dire que, pour un peu de temps, elle s'accommodera à ne faire que demi-heure, mais pour toujours, qu'il lui fâcheroit.

La vraie servante de Dieu n'est point soigneuse du lendemain: elle fait fidèlement ce qu'il desire aujourd'hui, demain elle fera ce qu'il desirera; et, passé demain, ce qu'il desirera, sans dire ni ceci ni cela. C'est ainsi qu'il faut unir sa volonté, non au moyen de servir Dieu, mais à son service et à son bon plaisir. *Ne soyez point soigneuse du lendemain, et ne dites point, Que mangerons-nous? ni, De quoi nous vêtirons-nous? ni, De quoi vivrons-nous? Votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela: cherchez seulement le règne de Dieu, et toutes choses vous seront données* (1). Cela s'entend du spirituel comme du temporel.

Que donc cette fille prenne un cœur d'enfant, une volonté de cire, et un esprit nu et dépouillé de toutes sortes d'affections, hormis de celle d'aimer Dieu; et

(1) Nolite solliciti esse, dicentes: Quid manducabimus? aut, Quid bibemus? aut, Quo operiemur? scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis. Quærite ergo primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. MATTH., c. VI, v. 31, 32 et 33.

quant aux moyens de l'aimer, ils lui doivent être indifférents.

Vivez doucement et saintement entre les peines que vous avez sous votre charge, ma très chère fille, toute bien-aimée; et je prie Dieu qu'il soit la vie de votre ame. Amen.

695e LETTRE (liv. VI, let. 55).

LE MÊME, A LA MÈRE FAVRE.

Les personnes qui vivent en communauté ne doivent pas ambitionner de faire tout ce que font les autres, excepté ce qui est de règle, mais se conduire chacune selon la mesure de sa grace et la direction des personnes chargées de la conduire.

Ma très chère grande fille, selon mon avis il n'y aura point d'inconvénient de laisser communier cette bonne sœur; ains il faut, s'il est possible, arracher aux sœurs de la congrégation cette imperfection ordinaire aux femmes et filles, de la vaine et jalouse imitation. Il les faut affermir, s'il est possible, à ne vouloir pas toutes faire tout ce que les autres font, ains seulement à vouloir tout ce que les autres veulent; c'est-à-dire à ne faire pas toutes les mêmes exercices, fors ceux de la régle.

Ains que chacune marche selon le don de Dieu; mais que toutes aient cette unique et simple prétention de servir Dieu, ayant ainsi toutes une même volonté, une même entreprise, un même projet, avec une grande résignation d'y parvenir, une chacune selon les moyens que la supérieure et le père

spirituel jugeront expédients; en sorte que celles qui communient plus souvent n'estiment pas moins les autres qu'elles, puisqu'on s'approche maintes fois plus près de notre Seigneur en s'en retirant avec humilité, qu'en s'en approchant selon notre goût propre; et que celles qui ne communient pas si souvent ne se laissent point emporter à la vaine émulation.

Il est vrai qu'il ne faut pas permettre que la régle soit outre-passée, sinon rarement, et pour des sujets pareils à celui-ci. Ma très chère fille, que nous serons heureux si nous sommes fidéles! Mon ame salue cordialement votre esprit, que Dieu bénisse de sa très sainte main! Amen.

696e LETTRE (Fragment).

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE DE LA VISITATION.

Le saint lui mande de venir en un monastère sans tarder, afin qu'elle y soit rendue avant son départ.

Ma très chère mère, je vous écris peu selon mon desir, beaucoup selon mon loisir, dont je n'eus jamais moins, ce me semble, ni jamais plus de force et de santé. En somme donc, vous aurez le samedi saint un carrosse à Orléans, qui y arrêtera le jour de Pâques, passé lequel vous pourrez partir et venir.

Je vois la mortification qu'il y a de voyager parmi ces bons jours, et, pour toute bonne chose, je voudrois vous délivrer de cette peine; mais nous sommes pressés de mon retour pour l'incertitude du temps auquel il me le faudra faire, et chacun crie que vous

veniez avant mon départ. En quel état sont les affaires, vous l'apprendrez de la bonne madame de Roissieux, une toute bonne, toute vertueuse, etc.

697e LETTRE. (Fragment.)

LE MÊME, A LA MÈRE DE CHASTEL, SUPÉRIEURE DU MONASTÈRE DE LA VISITATION, A GRENOBLE.

Le saint lui mande que sa sœur doit venir le voir, et lui parler d'un prêtre qui desiroit être père spirituel de sa communauté.

Ma très chère fille, vous me serez bonne, s'il vous plaît, et m'excuserez si je vous écris peu. Mais vous êtes trop ma chère fille pour user d'excuses envers vous. La chère sœur viendra donc ici samedi, à ce que M. le président, votre beau-frère, m'a fait dire, et croyez qu'elle sera parfaitement la bienvenue; car je la chéris d'une dilection incomparable.

Nous avons parlé, le bon M. d'Ulmo et moi; et nous n'avons rien conclu, sinon qu'il attendra jusqu'à ce que vous soyez en Chalamont, coulant ainsi le temps doucement; et, entre ci et là, Dieu lui-même accommodera toutes choses, ainsi que nous devons espérer. Je trouve bien en lui le bon cœur que vous me dites, et pour cela il faut grandement l'honorer et chérir. En somme, il voudroit savoir en quelle qualité on le tient, et crois qu'il voudroit celle de père spirituel, pour deux raisons, l'une parceque l'amour, etc.

698e LETTRE.

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE DE LA VISITATION.

Sur un point de constitution de Sainte-Marie, touchant les confessions.

Je ne sais rien de cette coutume, et notre mère (ou je suis le plus trompé du monde) n'a pas eu intention en cela de se lier à faire ainsi toutes les années, comme peut-être elle a fait deux ou trois fois au plus. Hélas! si quelques unes desirent de se confesser à quelque confesseur autre que l'ordinaire, elles le pourront sans difficulté, et sans que les autres, qui n'ont pas ce goût-là, soient obligées à changer le confesseur.

On peut le dire à M. Michel, qui, comme je pense, est capable de cela, et de choses plus grandes que cela. O Dieu! qu'il est vrai que la ferveur ne dépend pas de la bouche des confesseurs différents, mais de la grace de Dieu, et de la simplicité et humilité de cœur! Hélas! les constitutions sont claires, qu'on peut appeler des confesseurs outre les quatre fois, pour la consolation de celles qui le desirent. Vous pouvez donc appeler quelque père barnabite.

Bonjour et bonne étrenne, ma très chère fille. Vive Jésus!

699e LETTRE.

LE MÊME, A LA SUPÉRIEURE DE GRENOBLE.

Pensées de Dieu bien différentes des nôtres. Avis à cette supérieure sur son oraison, sur l'état de son ame, sur la manière dont elle doit se comporter avec le nouvel évêque de Grenoble, sur le père spirituel, et le confesseur qu'elle doit lui demander, etc.

Or sus, vous avez vu que la divine Providence a bien disposé, et très favorablement pour vous et votre maison, sur la réception de M. Mistral. Si cette même Providence établit une maison à Valence, elle vous fera voir de même que nous ne savons guère, et que notre prudence doit demeurer doucement en paix, et faire hommage à la divine disposition qui fait tout réussir au bien des siens. Oh! que ses cogitations sont bien différentes des nôtres, et ses vues inconnues à nos sentiments!

Non, ne craignez pas que vos sentiments me fassent rien faire; car encore que je vous chéris très parfaitement toutes, si est-ce que je sais bien que vos sentiments ne sont pas vous-mêmes, encore qu'ils soient en vous.

Je vous ai assez bien entendue sur votre oraison : ne vous mettez point sur l'examen pointilleux de ce que vous y faites. Ce que je vous en dis suffira pour le présent.

Si vous avez un nouvel évêque, vous n'avez pourtant rien de nouveau à faire avec lui, sinon de lui

offrir votre obéissance, et de lui demander sa protection; et selon que vous le verrez aisé et doux, ou par vous-même, ou par une discréte entremise, vous pourrez lui demander un père spirituel, à qui vous vous puissiez adresser ès occurrences, et par le soin duquel vous puissiez traiter avec lui, quand l'affaire le requerra. Si c'est M. Scanon, j'espère qu'on en aura de la satisfaction; car bien que je ne le connoisse guère, si est-ce que j'en ai ouï dire de grands biens.

Murmurez tant que vous voudrez contre moi, car je ne m'en soucie point, et sais bien que vous savez que je vous chéris, et ai une très entière confiance en vous. Que si je ne vous ai pas fait voir ces lettres, c'est que je n'y ai pas seulement pensé; comme à la vérité cette multitude et variété d'affaires m'ôte la mémoire de la plupart des choses.

Oui, il faut demander M. Daoust à ce nouvel évêque; car à la vérité monsieur le grand-vicaire ne sauroit en cela avoir ce soin particulier, parmi le soin universel que son office lui donne.

Demeurez en paix, ma très chère fille, et n'épiez pas si particulièrement les sentiments de votre ame; méprisez-les, ne les craignez point, et relevez souvent votre cœur en une absolue confiance en celui qui vous a appelée dans le sein de sa dilection.

700e LETTRE (liv. VI, let. 39).

LE MÊME, A UNE MAITRESSE DES NOVICES DE L'ORDRE DE LA VISITATION.

Il lui promet l'assistance de Dieu si elle est humble, si elle se repose en Dieu, si elle travaille par un motif d'obéissance. Il ne faut pas rechercher son repos au préjudice de l'amour de Dieu.

Dieu vous suggèrera, ma très chère fille, tout ce qu'il veut de vous, si en l'innocence et simplicité de votre cœur, avec une entière résignation de vos inclinations, vous lui demandez souvent en votre cœur: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (1)? Et je suis consolé que vous ayez déja ouï sa voix, et que vous le serviez en la nourriture de ces filles.

L'excuse aussi n'étoit pas bonne de dire, Je n'ai pas des mamelles, je n'ai point de lait: car ce n'est pas de notre lait ni de nos mamelles que nous nourrissons les enfants de Dieu; c'est du lait et des mamelles du divin époux, et nous ne faisons autre chose sinon les montrer aux enfants et leur dire: Prenez, sucez, tirez et vivez. Tenez donc ainsi votre cœur ouvert et grand, pour bien faire tout le service qu'on vous imposera.

A mesure que vous entreprendrez, sous la force de la sainte obéissance, beaucoup de choses pour Dieu, il vous secondera de son secours, et fera votre besogne avec vous, si vous voulez faire la sienne

(1) Domine, quid me vis facere? Act., c. ix, v. 6.

avec lui; or la sienne est la sanctification et perfection des ames.

Travaillez humblement, simplement et confidemment à cela; vous n'en recevrez jamais aucune distraction qui vous soit nuisible. La paix n'est pas juste, qui fuit le labeur requis à la glorification du nom de Dieu.

Vivez toute à ce divin amour, ma très chère fille, et sachez que c'est de tout mon cœur que je chéris votre ame bien-aimée, et ne cesse jamais de la recommander à la miséricorde éternelle de notre Sauveur, à laquelle je vous conjure de me recommander réciproquement fort souvent.

Je suis tout vôtre, ma très chère fille.

701e LETTRE (liv. III, let. 60).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Ce que c'est que de vivre selon l'esprit, et de vivre selon la chair.

Qu'il est bien raisonnable, ma très chère fille, que je vous écrive un peu! et que je le fais de bon cœur! Plût à Dieu que j'eusse l'esprit nécessaire à votre consolation! Vivre selon l'esprit, ma bien-aimée fille, c'est penser, parler et opérer selon les vertus qui sont dans l'esprit, et non selon les sens et sentiments qui sont en la chair. De ceux-ci il s'en faut servir, il les faut assujettir, et non pas vivre selon iceux; mais ces vertus spirituelles, il les faut servir, et leur faut assujettir tout le reste.

Quelles sont ces vertus de l'esprit, ma chère fille? C'est la foi, qui nous montre des vérités toutes relevées au-dessus des sens; l'espérance, qui nous fait aspirer à des biens invisibles; la charité, qui nous fait aimer Dieu plus que tout et le prochain comme nous-mêmes, d'un amour non sensuel, non naturel, non intéressé, mais d'un amour pur, solide et invariable, qui a son fondement en Dieu.

Voyez-vous, ma fille, le sens humain, appuyé sur la chair, fait que maintes fois nous ne nous abandonnons pas assez entre les mains de Dieu, nous étant avis que, puisque nous ne valons rien, Dieu ne doit tenir compte de nous, parceque les hommes qui vivent selon la sagesse humaine méprisent ceux qui ne sont point utiles. Au contraire, l'esprit appuyé sur la foi s'encourage emmi les difficultés, parcequ'il sait bien que Dieu aime, supporte et secourt les misérables, pourvu qu'ils espèrent en lui.

Le sens humain veut avoir part en tout ce qui se passe; et il s'aime tant, qu'il lui est avis que rien n'est bon s'il ne s'en est mêlé. L'esprit au contraire s'attache à Dieu, et dit souvent que ce qui n'est pas de Dieu ne lui est rien; et, comme il prend part aux choses qui lui sont communiquées par charité, aussi quitte-t-il volontiers sa part ès choses qui lui sont celées, par abnégation et humilité.

Vivre selon l'esprit, c'est aimer selon l'esprit; vivre selon la chair, c'est aimer selon la chair: car l'amour est la vie de l'ame, comme l'ame est la vie du corps.

Une sœur est bien douce, bien agréable, et je la chéris tendrement: elle m'aime bien, elle m'oblige fort; je l'aime réciproquement pour cela. Qui ne voit que j'aime selon les sens et la chair? car les animaux qui n'ont point d'esprit, et n'ont que la chair et les sens, aiment leur bienfaiteur et ceux qui leur sont doux et agréables.

Une sœur est rude, âpre et incivile; mais, au partir de là, elle est très dévote, et même desireuse de s'adoucir et civiliser: et partant, non pour plaisir que j'aie en elle, ni pour intérêt quelconque, mais pour le bon plaisir de Dieu, je la chéris, je l'accoste, je la sers, je la caresse. Cet amour est selon l'esprit; car la chair n'y a point de part.

Je suis méfiante de moi-même, et pour cela je voudrois bien que l'on me laissât vivre selon cette inclination: qui ne voit que ce n'est pas selon l'esprit? Non certes, ma très chère fille; car tandis que j'étois encore bien jeune, et que je n'avois point encore d'esprit, je vivois déja ainsi. Mais quoique selon mon naturel je sois craintif et appréhensif, néanmoins je me veux essayer de surmonter ces passions naturelles, et petit à petit bien faire tout ce qui appartient à la charge que l'obéissance procédante de Dieu m'a imposée: qui ne voit que c'est vivre selon l'esprit? Ma chère fille, vivre selon l'esprit, c'est faire les actions, dire les paroles, et faire les pensées que l'esprit de Dieu requiert de nous.

Et quand je dis faire les pensées, j'entends des pensées volontaires. Je suis triste, et partant je ne

veux pas parler: les charretiers et les perroquets font ainsi.

Je suis triste; mais puisque la charité requiert que je parle, je le ferai: les gens spirituels font ainsi.

Je suis méprisée, et je m'en fâche: si font bien les paons et les singes.

Je suis méprisée, et je m'en réjouis: les apôtres faisoient ainsi.

Vivre donc selon l'esprit, c'est faire ce que la foi, l'espérance et la charité nous enseignent, soit ès choses temporelles, soit ès spirituelles.

Vivez toute selon l'esprit, ma très chère fille; demeurez doucement en paix; soyez tout assurée que Dieu vous aidera; reposez-vous en toute occurrence entre les bras de sa miséricorde et bonté paternelle.

Dieu soit à jamais votre tout! et moi, je suis en lui tout vôtre, vous le savez bien.

Monsieur votre père se porte bien, et tout ce qui vous appartient selon le sang: ainsi en soit-il de ce qui vous appartient selon l'esprit! Amen.

702e LETTRE (liv. IV, let. 71).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Le saint l'exhorte à bien unir son cœur à celui du Fils de Dieu.

Ma très chère mère, que vous dirai-je? La grace et paix du Saint-Esprit soit toujours au milieu de votre cœur! Mettez-le, ce cher cœur, dans le côté percé du Sauveur, et l'unissez à ce roi des cœurs, qui est comme en son trône royal, pour recevoir

l'hommage et l'obéissance de tous les autres cœurs, et tient ainsi sa porte ouverte, afin que chacun le puisse aborder et avoir audience.

Et quand le vôtre lui parlera, n'oubliez pas, ma très chère mère, de lui faire parler encore en faveur du mien, afin que sa divine et cordiale majesté le rende bon, obéissant, et fidèle.

Bonjour, ma très chère mère; je suis sans fin votre très humble, etc.

703e LETTRE (liv. IV, let. 79).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Moyens de combattre l'amour-propre et l'estime de soi-même qu'on ne peut arracher du cœur humain. Trois parties de la charité. Avis sur l'oraison et la perfection du cœur, sur la tendresse envers soi-même, et sur l'amour du prochain.

Je me représente votre lettre, ma très chère fille, en laquelle avec tant de sincérité vous me décrivez vos imperfections et vos peines, et voudrois bien pouvoir correspondre au desir que vous avez d'apprendre quelque remède de moi; mais ni le loisir ne le permet, ni, comme je pense, votre nécessité ne le requiert pas; car certes, ma très chère fille, la plupart de ce que vous me marquez n'a point d'autre remède ordinaire que la suite du temps et des exercices de la règle en laquelle vous vivez: il y a même des maladies corporelles desquelles la cure dépend du bon ordre de la vie.

L'amour-propre, l'estime de nous-mêmes, la

fausse liberté de l'esprit, ce sont des racines qu'on ne peut bonnement arracher du cœur humain ; mais seulement on peut empêcher la production de leurs fruits, qui sont les péchés; car leurs élans, leurs premières saillies, leurs rejetons, c'est-à-dire leurs premières secousses ou premiers mouvements, on ne peut les empêcher tout-à-fait tandis qu'on est en cette vie mortelle, bien qu'on puisse les modérer, et diminuer leur quantité et leur ardeur par la pratique des vertus contraires, et sur-tout de l'amour de Dieu.

Il faut donc avoir patience, et petit à petit amender et retrancher nos mauvaises habitudes, dompter nos aversions, et surmonter nos inclinations et humeurs, selon les occurrences; car en somme, ma très chère fille, cette vie est une guerre continuelle, et n'y a celui qui puisse dire: Je ne suis point attaqué.

Le repos est réservé pour le ciel, où la palme de victoire nous attend. En terre, il faut toujours combattre entre la crainte et l'espérance, à la charge que l'espérance soit toujours plus forte, en considération de la toute-puissance de celui qui nous secourt.

Ne vous lassez donc point de travailler continuellement pour votre amendement et perfection. Voyez que la charité a trois parties, l'amour de Dieu, l'affection à soi-même, et la dilection du prochain : votre régle vous achemine à bien pratiquer tout cela.

Jetez maintes fois la journée tout votre cœur, votre esprit, et votre souci en Dieu avec une grande confiance, et lui dites avec David: *Je suis vôtre, Seigneur, sauvez-moi* (1).

Ne vous amusez point beaucoup à penser quelle sorte d'oraison Dieu vous donne, ains suivez simplement et humblement sa grace en l'affection que vous devez avoir pour vous-même. Tenez vos yeux bien ouverts sur vos inclinations déréglées pour les déraciner. Ne vous étonnez jamais de vous voir misérable et comblée de mauvaises humeurs. Hélas! traitez votre cœur avec un grand desir de le perfectionner. Ayez un soin infatigable pour doucement et charitablement le redresser quand il bronchera.

Sur-tout travaillez tant que vous pourrez pour fortifier la supérieure partie de votre esprit, ne vous amusant point aux sentiments et consolations, mais aux résolutions, propos, et élans que la foi, la régle, la supérieure, et la raison, vous inspireront.

Ne soyez point tendre sur vous-même, les mères tendres gâtent les enfants. Ne soyez point pleureuse ni plaignante: ne vous étonnez point de ces importunités et violences que vous sentez, que vous avez tant de peine à déclarer: non, ma fille, ne vous en étonnez point; Dieu les permet pour vous rendre humble de la vraie humilité, abjecte et vile en vos yeux. Cela ne doit point être combattu par

(1) Tuus sum ego, salvum me fac. Ps. CXVIII, v. 94.

des élans en Dieu, des diversions d'esprit de la créature au créateur, et avec de continuelles affections à la très sainte humilité et simplicité de cœur.

Soyez bonne au prochain; et nonobstant les soulévements et saillies de la colère, prononcez ès occurrences fort souvent ces divines paroles du Sauveur: « Je les aime, Seigneur père éternel, ces pro-« chains, parceque vous les aimez; » et vous me les avez donnés pour frères et sœurs, et vous voulez que, comme vous les aimez, je les aime. Aussi sur-tout aimez ces chères sœurs avec lesquelles la propre main de la Providence divine vous a associée et liée d'un lien céleste; supportez-les, caressez-les et les mettez dans votre propre cœur, ma très chère fille. Sachez que j'ai une très particulière affection à votre avancement, Dieu m'y ayant obligé.

704e LETTRE (liv. IV, let. 96).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Le saint la fortifie dans ses résolutions.

C'est la vérité, ma très chère fille, que mon ame vous chérit très parfaitement; et m'est impossible, quand je pense en vous, qui n'est pas peu souvent, que je ne ressente un élan d'affection fort particulière.

Or sus, il falloit bien que le serpent se fourrât de force dans l'âpreté de la pierre pour se défaire de sa vieille peau, et se rajeunir heureusement, afin d'être

transformé en colombe. Dieu soit loué, ma très chère fille, que vous avez souffert les tranchées d'un accouchement, quand vous vous êtes enfantée vous-même à Jésus-Christ!

Marchez maintenant saintement et soigneusement en cette nouveauté d'esprit, et gardez bien de regarder en arrière, car il y auroit un extrême danger; et bénissez la divine providence, qui vous avoit préparé une nourrice si aimable. O que Dieu est souverainement bon et gracieux, ma très chère fille! Certes, j'ai eu un contentement incroyable à voir comme il vous a conduite en l'abondance de son amour. Hé! ne l'abandonnez donc jamais, et donnez toute liberté à votre cœur de s'unir et serrer invariablement à son plaisir; car il est fait pour cela.

Que cette chère mère soit supérieure, j'y consens sans difficulté; mais que cela se puisse faire absolument comme vous m'en parlez, je n'en sais pas les moyens, ni il ne dépendra pas de moi, qui suis fort peu de chose ici et rien du tout ailleurs : seulement je répète que pour mon consentement, je le donne, et contribuerai de plus ce que je pourrai bonnement faire à votre intention.

Mais, ma très chère fille, ne sommes-nous pas enfants adorateurs et serviteurs de la céleste providence, et du cœur amoureux et paternel de notre Sauveur? n'est-ce pas sur ce fonds sur lequel nous avons bâti nos espérances? Faites ce qu'il vous a inspiré pour sa gloire, et ne doutez nullement qu'il ne fasse pour votre bien ce qui sera meilleur. Ne capi-

tulons point avec lui, il est notre maître, notre roi, notre père, notre tout; pensons à le bien servir, il pensera à nous bien favoriser.

Donc, ma fille, pour conclure, je ferai pour votre petit contentement tout ce que je pourrai, qui est peu; delà je m'assure qu'on fera de même : mais au ciel on fera tout; on vous comblera de consolations par les moyens que la sagesse suprême connoît et voit, et que nous ne savons pas.

Demeurez en paix, nourrissez amoureusement, soigneusement et fidélement cette nouvelle enfance aimée, que votre ame a nouvellement enfantée au Saint-Esprit, afin qu'elle se fortifie en sainteté, et qu'elle croisse en bénédictions, pour être à jamais aimée du bien-aimé. Que vous puis-je desirer de plus, ma très chère fille? Je suis tout-à-fait, je vous assure, votre très humble, etc.

705e LETTRE (liv. IV, let. 112).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION,

Qui alloit être supérieure.

Le saint l'exhorte à la douceur, l'humilité, et l'indifférence. Grande maxime du saint : *Ne demander rien, ne refuser rien.*

C'est la vérité, ma très chère sœur ma fille, que vous m'avez grandement consolé, en la peine que vous avez prise de m'écrire, puisque même, ainsi que je m'aperçois, vous êtes celle à qui Dieu dispose de faire remettre la charge de supérieure. On vous don-

nera le loisir de vous bien préparer, par une entière soumission à la céleste providence, et un parfait encouragement à vous bien exercer à l'humilité et douceur, ou débonnaireté de cœur, qui sont les deux chères vertus que notre Seigneur recommandoit aux apôtres, qu'il avoit destinés à la supériorité de l'univers.

Ne demandez rien, ni ne refusez rien de tout ce qui est dans la vie religieuse : c'est la sainte indifférence qui vous conservera en la paix de votre époux éternel, et c'est l'unique document que je souhaite être pratiqué par toutes nos sœurs, que mon cœur salue très chèrement avec le vôtre, ma très chère fille.

706e LETTRE (liv. V, let. 13).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Le saint l'encourage à souffrir les adversités, et lui propose des motifs de consolation.

J'ai reçu tous vos paquets, ma très chère fille. Haussez votre tête dans le ciel, voyez que pas un des mortels qui y sont immortels n'y est allé que par des troubles et des afflictions continuelles. Dites souvent entre vos contradictions : C'est ici le chemin du ciel ; je vois le port, et suis assurée que les tempêtes ne me peuvent empêcher d'y aller. Dieu vous console et bénisse mille fois ! Je suis plus parfaitement qu'il ne se peut dire, ma très chère fille, votre très humble, etc.

707e LETTRE (liv. V, let. 73).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Le saint la prépare à accepter avec soumission la mort d'un enfant qu'elle avoit eu étant dans le monde, et qui étoit dangereusement malade.

Il faut attendre, ma très chère mère, l'événement de cette maladie le plus doucement qu'on pourra, avec parfaite résolution de se conformer à la volonté divine en cette perte, si perte se doit nommer l'absence de quelque temps, qui, Dieu aidant, sera réparée par une présence éternelle.

Hé! que bienheureux est le cœur qui aime et chérit la volonté divine en toutes occurrences! O si une fois nous avons notre cœur bien engagé à cette sainte et bienheureuse éternité! Allez (ce dirons-nous à tous nos amis), allez, chers amis, allez en cet Être éternel, à l'heure que le roi de l'éternité vous a marquée; nous y irons aussi après vous. Et puisque ce temps ne nous est donné que pour cela, et que le monde ne se peuple que pour peupler le ciel, quand nous allons là nous faisons tout ce que nous avons à faire.

Voilà pourquoi, ma mère, nos anciens ont tant admiré le sacrifice d'Abraham. Quel cœur de père! et votre sainte compatriote, la mère de S. Symphorien, par le trait de laquelle je finis mon livre (1)!

(1) La mère de S. Symphorien, voyant qu'on le conduisoit au martyre, crioit après lui : Mon fils, mon fils, souvenez-vous de la

O Dieu! ma mère, laissons nos enfants à la merci de Dieu, qui a laissé le sien à notre merci. Offrons-lui la vie des nôtres, puisqu'il a donné la vie du sien pour nous. En somme, il faut tenir les yeux fichés sur la providence céleste, à la conduite de laquelle nous devons, de toute l'humilité de notre cœur, acquiescer.

Il faut être ferme et constant auprès de la croix et sur la croix même, s'il plaît à Dieu de nous y mettre. Bienheureux seront les crucifiés, car ils seront glorifiés. Or sus, ma très chère mère, notre partage en ce monde est en la croix, et en l'autre il sera en la gloire.

Mon Dieu! ma très chère mère, que je vous souhaite de perfections! et que de courage et d'espérance j'ai maintenant en cette souveraine bonté et en sa sainte mère « que votre vie sera toute resser« rée en Dieu avec Jésus-Christ (1), » pour parler avec notre Seigneur!

Dieu vous bénisse, et marque votre cœur du signe éternel de son pur amour! Il faut devenir très humblement saints, et répandre par-tout la bonne et suave odeur de notre charité. Dieu nous fasse brûler de son saint amour, et mépriser tout pour cela! Notre Seigneur soit le repos de notre cœur et de nos corps! Tous les jours j'apprends à ne point faire ma volonté, et faire ce que je ne veux pas. Demeurez

vie éternelle; regardez le ciel, et considérez celui qui y règne. Votre mort va terminer la courte carrière de votre vie.

(1) *Introduction à la vie dévote*, part. V, c: 18.

en paix entre les doux bras de la divine Providence, et dans le giron de la protection de Notre-Dame.

708e LETTRE (liv. VI, let. 34).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Les vœux simples obligent autant que les solennels. Dans les couvents de femmes, le vœu de chasteté est fondamental, et les autres essentiels. On peut obtenir dispense des vœux pour une cause très forte. Désobéissance obstinée cause des passions. Le noviciat peut être prolongé sans donner atteinte au concile de Trente.

Vos vœux, ma très chère fille, sont aussi forts que les vœux de tous ordres de religion pour obliger la conscience des sœurs à leur observation. Il est vrai néanmoins qu'une fille qui voudra perdre son ame et son honneur se pourra marier après les vœux, comme feroit la plus grande professe de France, si elle vouloit se perdre, et se servir de l'édit de pacification. Le formulaire de vos vœux est fait selon ceux des pareilles congrégations d'Italie, et exprime beaucoup plus la force de l'obligation, que ne font la plupart des formulaires de la régle de S. Benoît.

Le vœu de chasteté est fondamental, selon les anciens pères, ès monastères des femmes, et les autres ne laissent pas d'être essentiels.

Il est vrai, on peut être dispensé de vœux simples, et des autres aussi, plus facilement toutefois de ceux-là que de ceux-ci, mais non sans grande occasion, et lorsqu'il est expédient; dont les pères jésuites se trou-

vent extrêmement bien , maintenant en partie le lustre de leur très illustre compagnie par ce moyen, lequel le monde n'approuve pas, mais oui bien Dieu et l'Église ; et toute l'antiquité des religions a été comme cela. La solennité des vœux ayant été établie depuis peu de centaines d'années, l'expulsion a toujours été parmi les anciens religieux.

C'est une chose rigoureuse, que, pour ne vouloir pas observer le silence, on mît une fille dehors : ce ne seroit pas faute d'observer le silence, mais pour vouloir obstinément troubler et renverser l'ordre de la congrégation, et mépriser le Saint-Esprit, qui a ordonné le silence ès maisons religieuses. Que si on n'expulse pour l'obstinée désobéissance et le mépris affecté de l'ordre, je ne sais pour quoi on expulsera.

Enfin les religieux même les plus solennels expulsent ; au moins voit-on des religieux expulsés de l'ordre de saint François, voire même des capucins ; et les pères jésuites, qui sont si avisés et prudents, expulsent pour les désobéissances, pour peu qu'elles soient affectionnées et entretenues.

La prolongation du noviciat, se faisant pour cause, n'est pas contraire au concile, comme ont déclaré ceux qui ont la charge des déclarations d'icelui ; et les docteurs même l'entendent ainsi. De fait, les carmélites la font selon qu'il semble à propos.

Si ces bons messieurs eussent autant étudié et pensé pour censurer comme nous avons fait pour établir, nous n'aurions pas tant d'objections. Or,

Dieu soit loué; j'espère que bientôt chacun s'accoisera, par la conclusion qu'on y mettra à Rome. Ma très chère fille, pour Dieu, ayez bon courage; c'est aussi pour lui que vous vivez et travaillez. Il soit à jamais béni et glorifié! Amen. Si ceux qui font cette objection sont gens d'étude, ils pourront lire Léonard Lassius, jésuite, où ils trouveront ce qu'il leur faut.

709e LETTRE (liv. VI, let. 40).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Paix intérieure, fille d'humilité, fruit de la profession religieuse.

Je le confesse aussi de ma part, ma très chère fille; ce me seroit de la consolation très douce de voir un peu clair dedans votre cœur, que j'ai aimé à tâtons, et sur la foi de mon bon ange. Vous devez travailler à la conquête de la très sainte humilité, que le monde ne peut connoître, non plus que la paix qu'elle nous donne.

Je me réjouis de quoi vous êtes toute professe. O que Dieu soit béni de quoi il vous a tant aimée! car je ne doute point qu'avec la grace de la profession il ne vous ait donné la grandeur du courage, l'appréhension vive de la sainte éternité, l'amour de la sacrée humilité, et la douceur de l'amour de sa divine bonté, requis à la pratique parfaite de la profession.

Quelles chimères de nouvelles! moi, qu'on m'ait voulu tuer! Les bons ne me tueront pas, parce-

qu'ils sont bons; ni les mauvais, parceque je ne suis pas bon. Ce n'a rien été qu'une foible ombre d'attaque, qui parut en mon logis. O ma très chère fille, vivez tout en Dieu, et pour son éternité. Je vous salue, ma très chère grande fille, avec la dilection que, comme je crois, vous savez que mon cœur a pour le vôtre; et je suis votre, etc.

710e LETTRE.

LE MÊME, A UNE JEUNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

L'ouverture de cœur nécessaire envers le directeur. Avis spirituels sur l'humilité.

Il n'y a point de danger en ce qui vous est arrivé, puisque vous le communiquez; mais notez, ma très chère fille, que Dieu a commencé ses visitations en votre ame, sur le sentiment et l'exercice de la petitesse, bassesse, et humilité, pour approuver l'avis qui vous est donné de bien vous réduire à ce point, et d'être vraiment une petite fille; je dis toute petite en vos yeux, en vos exercices, en obéissance, naïveté, et abjection de vous-même; petite, et un vrai enfant, qui ne cache ni son bien ni son mal à son père, à sa mère, à sa nourrice. C'est en attendant que nous en parlions plus amplement. Dieu soit toujours au milieu de votre cœur, ma très chère fille!

711ᵉ LETTRE (liv. III, let. 76).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE NOVICE DE LA VISITATION.

Le saint l'exhorte à remercier Dieu de son entrée à la Visitation, et à vivre selon l'esprit de son état, dans la simplicité, l'humilité, et l'amour de la croix.

Dieu veuille recevoir en sa main dextre votre esprit que vous lui présentez, ma très chère fille, et vous fasse saintement continuer à le servir en cette congrégation, à laquelle il lui a plu vous faire entrer! C'est à lui, ma très chère fille, que vous en devez le remerciement, qui vous y a puissamment attirée, et a tourné les cœurs de ces chères sœurs devers le vôtre, et le vôtre devers le leur, et tous ensemble devers la croix et sa mère très sainte.

Vivez ainsi, ma très chère fille: demeurez en ce point, et aimez cette sainte simplicité, humilité, et abjection, que la divine sagesse a tant estimée, qu'elle a laissé pour un temps l'exercice de sa royauté, pour pratiquer celui de la pauvreté et abaissement de soi-même, jusques au signe et période de la croix, où sa mère ayant puisé cette affection, elle l'a répandue par après dans le cœur de toutes ses vraies filles et servantes. Je suis parfaitement tout vôtre. Pour cela, ma très chère fille, votre gloire soit à jamais en la croix de celui sans la croix duquel nous n'aurions jamais la gloire! A Dieu soyons-nous à jamais! Amen.

712e LETTRE. (Fragment.)

LE MÊME, A UNE POSTULANTE DE LA VISITATION.

Le saint l'engage à se hâter d'entrer à la Visitation.

. . . .

de notre bonne mère. Je vois que nous sommes à la veille de votre arrivée: que heureuse puisse-t-elle être ! c'est pourquoi je n'ajoute rien. Si ces bonnes dames veuves vous parlent, dites-leur qu'ayant été ici, vous les avertirez de tout bien particulièrement; car il ne les faut émouvoir qu'extrêmement bien à propos, et après un peu d'agencement de notre dessein, pour lequel je viens bien de prier notre chère Dame (1) et son S. Joseph.

Pour le premier livre que je produirai, je suis tant engagé vers Rigaud (2), que je ne sais si je le pourrai donner à Dijon; car j'ai déja fort lié ma liberté par ma promesse.

Or bien « venez, chère fille, venez ès monta- « gnes (3); » Dieu vous y fasse voir l'époux sacré « qui tressaille ès monts, et outrepasse les collines, « qui regarde par les fenêtres, et à travers la treille, « les ames qu'il aime (4). » Ah! que cela fut bien

(1) La sainte Vierge. — (2) Imprimeur de Lyon.

(3) Exurgens Maria... abiit in montana cum festinatione. Luc., c. I, v. 39.

(4) Vox dilecti mei; ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles. Cant., c. II, v. 8.

En ipse stat post parietem nostrum, respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos. *Ibid.*, 9.

chanté hier en notre église et dans mon cœur. Dieu soit à jamais notre tout! Je suis en lui uniquement, etc.

713e LETTRE (liv. II, let. 10).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Les larmes de la dévotion ne sont pas de commande; raison pour laquelle Dieu nous en prive. Il faut faire usage du bouquet spirituel après la méditation, c'est-à-dire collection de quelques unes des pensées qui ont le plus touché la personne qui médite, dont on tâche, par quelque moyen, de rappeler le souvenir de temps en temps dans la journée, comme une agréable odeur. Les afflictions ne doivent point être desirées, mais attendues.

Mon Dieu! ma chère fille, je ne trouve nullement étrange que vous desiriez de mes lettres; car, outre que Dieu le veut bien (qui est le grand mot de notre commerce), je sens tant de consolation de votre communication, que je crois aisément que vous en avez un peu de la mienne; et ne faut point attendre d'autre sujet, ni pour vous ni pour moi, que celui d'une sainte conversation spirituelle entre nos ames, et de la contribution que nous nous devons les uns aux autres de nos consolations.

Je ne dis rien, ma bonne fille, de votre cœur, en ce que vous n'avez pas de larmes: non, ma fille; car le pauvre cœur n'en peut mais, puisque cela n'arrive pas faute de résolutions et vives affections d'aimer Dieu, mais faute de sensible passion, laquelle ne dépend point de notre cœur, mais d'autres sortes

de dispositions, que nous ne pouvons procurer. Car tout ainsi, ma chère fille, qu'en ce monde il n'est pas possible que nous puissions faire pleuvoir quand nous voulons, ni empêcher qu'il pleuve quand nous ne voulons pas qu'il pleuve; aussi n'est-il pas à notre pouvoir de pleurer quand nous voulons par dévotion, ni de ne pleurer pas aussi quand l'impétuosité nous saisit: cela ne vient pas de notre faute le plus souvent, mais de la providence de Dieu, qui nous veut faire faire notre chemin par terre et par désert, et non par eaux, et veut que nous nous accoutumions au travail et à la dureté.

Tenez votre bouquet en main: mais s'il se présente quelque autre odeur souëve et profitable par rencontre, ne laissez pas de l'odorer avec action de grace; car le bouquet ne se prend, sinon que pour ne vous laisser pas le long du jour sans confort et plaisir spirituel. Tenez bien ferme sur cette posture, que votre cœur soit bien entièrement à Dieu; car il n'y en a point de meilleure.

Pour tout, ne souhaitez pas des persécutions pour l'exercice de votre fidélité; car il vaut mieux attendre celles que Dieu vous enverra, que d'en desirer: et cette votre fidélité a mille sortes d'autres exercices, en l'humilité, douceur, charité au service de votre pauvre malade, mais service cordial, amoureux et affectionné. Dieu vous donne un peu de loisir pour faire vos provisions de patience et de vigueur, puis le temps viendra de les employer.

O ma fille, ôtez bien toutes les robes de votre

captivité par des continuels renoncements à vos affections terrestres; et ne dites point que le roi ne vous en donne de royales pour vous tirer à son saint amour. Vive Jésus! ma chère fille; c'est le mot intérieur sous lequel il nous faut vivre et mourir, et avec lequel je proteste d'être toujours tout vôtre.

714e LETTRE (liv. II, let. 25).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Exhortation à la pratique des vertus.

Servez Dieu avec un grand courage, et le plus que vous pourrez par les exercices de votre vocation. Aimez tous les prochains, mais sur-tout ceux que Dieu veut que vous aimiez le plus. Ravalez-vous aux actes desquels l'écorce semble moins digne, quand vous saurez que Dieu le veut; car de quelque façon que la sainte volonté de Dieu se fasse, ou par des hautes ou par des basses opérations, il n'importe. Soupirez souvent à l'union de votre volonté avec celle de notre Seigneur. Ayez patience avec vous-même en vos imperfections. Ne vous empressez point, et ne multipliez point des desirs pour les actions qui vous sont impossibles. Ma chère sœur, cheminez perpétuellement et tout doucement; si notre bon Dieu vous fait courir, il dilatera votre cœur: mais de notre côté arrêtons-nous à cette unique leçon: « Apprenez de « moi que je suis débonnaire et humble de cœur (1). »

(1) Discite à me quia mitis sum et humilis corde. MATTH., c. 11, v. 29.

715e LETTRE (liv. II, let. 26 et 30).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Avis sur la dévotion.

Ma très chère fille, si vous savourez votre point en l'oraison, c'est un signe que Dieu veut que vous suiviez cette méthode, du moins alors. Que si néanmoins Dieu nous tire, au commencement de l'oraison, à la simplicité de sa présence, et que nous nous y trouvions engagés, ne la quittons pas pour retourner à notre point, étant une régle générale que toujours il faut suivre ses attraits, et se laisser aller où son esprit nous méne. Les bouillonnements et dilatements du cœur ne peuvent quelquefois être évités; mais quand on s'aperçoit de leur venue, il est bon d'adoucir ces mouvements et les apaiser, en débandant un peu l'attention ou les élans, d'autant que l'oraison plus elle est tranquille, simple, et délicate, c'est-à-dire plus elle se fait en la pointe de l'esprit, plus elle est fructueuse.

716e LETTRE (liv. II, let. 52).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE SA COUSINE.

La conversation des personnes vaines et mondaines est dangereuse, sur-tout aux jeunes filles. Avis sur la méditation et sur les distractions qu'on y éprouve.

Ma chère mais vraiment très chère fille ma cousine, il la faut certes retirer, cette pauvre ame, du

hasard; car la molle façon de vivre du lieu où elle est est tellement périlleuse, que c'est merveille quand on échappe de la mêlée. Hélas! ma pauvre fille, vous avez raison de vous étonner qu'une créature veuille offenser Dieu; car cela surpasse tout étonnement: mais pourtant cela se fait, comme par malheur on voit tous les jours; et l'infortunée beauté et bonne grace que ces pauvres filles fainéantes se font accroire d'avoir, parceque ces misérables le leur disent, est cela qui les perd; car elles s'amusent tant au corps, qu'elles perdent le soin de l'ame. Or sus, ma fille, il faut faire ce qui se pourra, et demeurer en paix.

Et pour votre regard, ma chère cousine ma fille, il ne faut pas perdre courage; car vous devez être si amoureuse de Dieu, qu'encore que vous ne puissiez rien faire auprès de lui et en sa présence, vous ne laissiez pas d'être bien aise de vous y mettre, pour seulement le voir et regarder quelquefois: et quelque peu avant que d'aller en l'oraison, mettez votre cœur en paix et en repos, et prenez espérance de bien faire; car si vous y allez sans espérance et déja toute dégoûtée, vous aurez peine de vous remettre en appétit. Courage donc, ma petite cousine; dites à notre Seigneur que vous ne le laisserez jamais, encore qu'il ne vous communiqueroit jamais aucune douceur; dites-lui que vous demeurerez devant lui jusqu'à ce qu'il vous ait bénie (1).

Quand votre cœur s'égarera ou se distraira, ra-

(1) Non dimittam te, nisi benedixeris mihi. GEN., c. XXXII, v. 26.

menez-le tout doucement à son point, remettez-le tendrement auprès de son maître; et quand vous ne feriez autre chose tout au long de votre heure que de reprendre tout bellement votre cœur et le remettre auprès de notre Seigneur, et qu'autant de fois que vous l'y remettriez il s'en détourneroit, votre heure seroit très bien employée, et ferez un exercice fort agréable à votre cher Époux, auquel je vous recommande du même cœur que je suis tout vôtre.

717e LETTRE (liv. III, let. 75).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Le saint se justifie auprès d'elle de l'opinion qu'on avoit qu'il vouloit procurer la clôture à son monastère.

Il m'est avis que je vois votre cœur comme un cadran qui est posé au soleil, et qui ne remue point, ains demeure immobile, tandis que l'aiguille et la calamite qui est dedans s'agite incessamment, et par de continuelles inquiétudes s'élance du côté de sa belle étoile; car ainsi votre cœur demeurant immobile, votre volonté tend par de bons mouvements à son Dieu. C'est elle qui emmi la mêlée des passions crie toujours intelligiblement, Vive Jésus! Vous avez donc bien raison de demeurer en paix; oui, demeurez en paix, ma très chère fille, et priez notre Seigneur qu'il lui plaise de s'asseoir sur mes lèvres, comme sur son trône, pour de là faire bien entendre ses volontés et ordonnances à mes auditeurs pendant ce carême.

Il faut que je me réjouisse avec vous de cette petite confiance avec la chère petite cousine, que vraiment mon cœur aime tendrement comme vous: j'espère que notre Seigneur la rendra fort sa servante.

Il faut que je vous dise ce mot sur l'opinion qu'on a prise que je procurois d'enfermer votre monastère. Quiconque me connoîtra dira aussitôt qu'il ne faut pas croire de moi des duplicités. Si j'avois cette pensée de procurer votre enfermement, je l'aurois dit, je m'en serois déclaré, non pas à vous, qu'en vraie vérité j'estime correspondre à mon affection, mais à madame l'abbesse et autres, qui m'ont parlé confidemment; tant je vais loyaument en semblables occasions.

Je vous veux un jour tout dire ce que son altesse m'a communiqué de son dessein pour cela, et ce que je lui ai répliqué; vous verrez si je suis doux en cela, et si c'est vous loger au sépulcre. Non, je n'ai pas voulu, en un monastère où j'avois toute autorité, les enfermer, parceque les filles n'y avoient pas inclination, et ai toujours dit que ces grands traits dépendoient de l'inspiration, et non de l'autorité extérieure, laquelle peut bien faire des enfermées, mais non pas des religieuses.

Soyez bien ferme à ne point mécroire de moi, ma bonne fille, et soyez toute certaine que je suis tout ouvert de cœur avec vous; et pour les autres, Dieu les assistera s'il veut que je les serve, et s'il ne le veut pas, sa volonté soit faite: pourvu que sa

majesté soit glorifiée en elles, comme je m'assure qu'elle sera toujours, je serai très satisfait, et renoncerai de bon cœur au contentement spirituel que j'espérois avoir d'être utile à leur bien. Mon Dieu! ma chère fille, non seulement pour celui-là, mais pour tous les autres encore, je renonce et résigne tout mon intérêt au profit de la gloire de Dieu, et prie Dieu qu'il me rende tout purement résigné moi-même à son amour.

718e LETTRE (liv. III, let. 77).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Il faut se supporter soi-même avec humilité, renouveler toujours la résolution de se corriger, et être doux envers le prochain. La fidélité dans les petites choses nous obtient la grace d'être fidèles dans les grandes. On doit fuir la mauvaise tristesse.

Ma très chère fille, je vous répondrai en peu de paroles, puisqu'aussi bien sais-je ce que vous m'eussiez dit par votre lettre comme si je vous eusse ouïe parler de bouche; car enfin c'est que vous êtes toujours celle-là que vous m'avez dit les années passées: à quoi je vous répondrai premièrement que vous vous devez doucement supporter, en vous humiliant beaucoup devant Dieu, sans chagrin ni découragement quelconque.

Secondement, vous devez renouveler tous les propos que vous avez ci-devant faits de vous amender; et bien que vous ayez vu que, nonobstant toutes vos résolutions, vous êtes demeurée engagée en vos im-

perfections, vous ne devez pas pour cela laisser d'entreprendre un bon amendement, et l'appuyer sur l'assistance de Dieu : vous serez toute votre vie imparfaite, et y aura toujours beaucoup à corriger; c'est pourquoi il faut apprendre à ne se point lasser en cet exercice.

Tiercement, travaillez pour acquérir la suavité du cœur envers le prochain, le considérant comme œuvre de Dieu, et qui enfin jouira, s'il plaît à la bonté céleste, du paradis qui vous est préparé : et ceux que notre Seigneur supporte, nous les devons tendrement supporter, avec grande compassion de leurs infirmités spirituelles.

Acceptez de bon cœur cette petite visite que la divine bonté vous a faite. Il faut ès petites occasions se rendre fidèle pour impétrer la fidélité ès grandes.

Demeurez fort en paix, et repaissez votre cœur de la suavité de l'amour céleste, sans lequel nos cœurs sont sans vie, et notre vie sans bonheur. Ne vous relâchez nullement à la tristesse, ennemie de la dévotion. De quoi se doit attrister une fille servante de celui qui sera à jamais notre joie? Rien que le péché ne nous doit déplaire et fâcher; et au bout de ce déplaisir du péché, encore faut-il que la joie et consolation sainte y soient attachées. Je vous salue mille fois, et suis sans fin, ma chère fille, votre, etc.

719e LETTRE (liv. III, let. 78).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Effets de l'amour divin dans les cœurs. Recommandation du silence dans les peines. La vue de Jésus crucifié peut en un moment apaiser toutes nos douleurs. Avantage qu'il y a dans notre union avec lui et dans son amour.

Dieu vous est donc bon, ma chère fille, n'est-il pas vrai? Mais à qui ne l'est-il pas, ce souverain amour des cœurs? Ceux qui le goûtent ne s'en peuvent assouvir, et ceux qui s'approchent de son cœur ne peuvent contenir les leurs de le bénir et louer à jamais.

Gardez ce saint silence que vous me dites, car vraiment il est bon d'épargner nos paroles pour Dieu et pour sa gloire. Dieu vous a tenue de sa bonne main en votre affliction. Or sus, chère fille, il faut donc toujours faire ainsi. « Mon Dieu, disoit S. Grégoire à « un évêque affligé, comme se peut-il faire que nos « cœurs, qui sont meshui au ciel, soient agités des ac- « cidents de la terre? » C'est bien dit: la seule vue de notre cher Jésus crucifié peut adoucir en un moment toutes nos douleurs, qui ne sont que des fleurs en comparaison de ses épines. Et puis notre grand rendez-vous est en cette éternité, au prix de laquelle que peut sur nous tout ce qui se finit par le temps?

Continuez, ma fille, à vous unir de plus en plus à ce Sauveur; abymez votre cœur en la charité du sien, et disons toujours de tout notre cœur: Que je meure, et que Jésus vive! Notre mort sera bien

heureuse si elle se fait en sa vie : *Je vis,* dit l'apôtre ; mais il s'en repent : *non je ne vis plus en moi, mais mon Jésus vit en moi* (1).

Bénie soyez-vous, ma chère fille, de la bénédiction que la bonté divine a préparée aux cœurs qui s'abandonnent en proie à son saint et sacré amour. Et courage, chère fille, Dieu nous est bon ; que tout nous soit mauvais, que nous en doit-il chaloir ? Vivez joyeuse auprès de lui : c'est en lui que mon ame est toute dédiée à la vôtre. Les années s'en vont, et l'éternité s'approche de nous. Que puissions-nous tellement employer ces ans en l'amour divin, que nous ayons l'éternité en sa gloire ! Amen.

720e LETTRE (liv. III, let. 79).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Il est plus utile de découvrir l'état de son ame de bouche que par écrit. Nos mauvaises inclinations servent à exercer notre fidélité.

Une autre fois il vous faut bien tenir votre cœur ouvert, et sans aucune sorte d'appréhension ; car il vous sera bien plus utile de confesser bouche à bouche que par écrit.

Ces inclinations que vous avez sont précieuses occasions que Dieu vous donne de bien exercer votre fidélité en son endroit, par le soin que vous aurez de les réprimer.

(1) Vivo autem; jam non ego, vivit verò in me Christus. GALAT., c. II, v. 20.

Faites aboutir vos oraisons et affections, qui leur sont contraires; et soudain que vous sentirez d'avoir fourvoyé, réparez la faute par quelque action contraire de douceur, d'humilité, et de charité envers les personnes auxquelles vous avez répugnance d'obéir, de vous soumettre, de souhaiter du bien, et d'aimer tendrement : car enfin, puisque vous connoissez de quel côté vos ennemis vous pressent le plus, il vous faut roidir et vous bien fortifier et tenir en garde en cet endroit-là. Il faut toujours baisser la tête, et vous porter au rebours de vos coutumes ou inclinations, recommander cela à notre Seigneur, et en tout et par-tout vous adoucir, ne pensant presqu'à autre chose qu'à la prétention de cette victoire.

De ma part, je prierai notre Seigneur qu'il la vous donne et le triomphe de son saint paradis. Il le fera, ma chère fille, si vous persévérez à la poursuite de son saint amour, avec le soin que vous avez de vivre humblement devant lui, amiablement envers le prochain, et doucement envers vous-même. Et moi, je serai toujours cordialement votre, etc.

721e LETTRE (liv. IV, let. 34).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Il l'exhorte à la pratique des vertus, spécialement à l'égalité d'esprit.

Vous me dites, ma très chère fille, qu'en votre maison on faisoit particulière profession de l'égalité d'esprit; pour Dieu, je vous en conjure, tâchez de

bien établir cet esprit-là en tout, avec celui de la douceur et humilité réelle. Je regarde meshui votre maison comme une pépinière de plusieurs autres: c'est pourquoi il faut songer d'y enraciner les grandes et parfaites vertus de l'abnégation de son amour propre, l'amour de son abjection, la mortification des humeurs naturelles, la sincère dilection, afin que notre Seigneur et sa très sainte mère soient glorifiés en nous et par nous.

Nous avons ici la cour; cela m'ôte beaucoup de mon loisir d'écrire à mon gré: mais ma grande fille se contentera bien aussi de lire dans mon cœur de loin que je suis parfaitement sien, en celui qui, pour être nôtre, et afin que nous fussions siens, voulut bien mourir pour nous. Vivez toute à Dieu, ma très chère fille, donnez tous les moments de votre vie, avec un grand soin, à celui qui vous prépare son amiable éternité. Je suis tout vôtre.

722e LETTRE (liv. IV, let. 6).

LE MÊME, A MADAME L'ABBESSE DE MONTMARTRE, ORDRE DE S. BENOIT (1).

Il lui recommande de procéder à la réforme de son monastère sans précipitation, et avec douceur et tranquillité, selon la conduite de Dieu même, et de prendre avis de personnes spirituelles, avec la soumission nécessaire à son sexe.

Madame, j'ai reçu double consolation de la lettre

(1) Madame Marie de Beauvilliers, fille de Claude de Beauvilliers, comte de Saint-Aignan, naquit l'an 1574, au château de la

que vous m'écrivîtes il y a quelques mois; car elle me témoigne votre bienveillance, que je desire beaucoup, et me donne avis des graces que Dieu fait à votre monastère, qui me sont des nouvelles les plus chères que je pusse recevoir, d'autant que j'honore et prise extrêmement cette maison, par une certaine inclination que Dieu m'en a donnée.

J'espère qu'en nos jours on verra votre mont sacré parsemé de fleurs dignes du sang dont il a été arrosé, et que leur odeur rendra tant de témoignages

Ferté-Hubert, en Sologne, et fut élevée par une de ses tantes, abbesse de Beaumont, qui la rendit capable de devenir un jour utile à l'ordre de S. Benoît. Marie avoit pris l'habit de cet ordre à l'âge de douze ans (en 1586), mais elle ne fit profession que quatre ans après (en 1590). M. de Fresne lui fit donner l'abbaye de Montmartre (en 1596), dont les bulles ne lui furent expédiées qu'au commencement de l'année 1598, lorsqu'elle étoit dans la vingt-quatrième année de son âge.

Cette abbaye n'avoit alors que 2000 livres de revenu, et elle en devoit 10,000. La grange étoit saisie, la crosse engagée, et il ne s'y trouva point de meubles pour garnir la chambre de l'abbesse; chaque religieuse vivoit de ce que ses parents ou amis vouloient bien lui envoyer chaque jour. M. de Fresne fit meubler un appartement pour l'abbesse, et lui fournit sa nourriture, dont elle faisoit part à ses religieuses.

Le déréglement des filles étoit encore plus grand que la pauvreté du monastère; il n'y avoit plus de clôture.

Marie, ayant entrepris de faire cesser d'abord au moins une partie des désordres, fut exposée à tout ce que la fureur peut inventer pour perdre ses ennemis. On essaya contre elle le poison jusqu'à deux fois; et, comme on ne réussit pas, on résolut d'y employer le fer. Elle y seroit périe, si l'un de ceux qui étoient chargés de l'assassinat ne lui eût découvert ce qui se tramoit contre sa vie.

La difficulté qu'il y avoit à faire rentrer dans le devoir des personnes qui s'en étoient si fort écartées ne fit qu'augmenter son

à la bonté de Dieu, que ce sera un vrai mont de martyrs.

La faveur que le roi vous fit dans l'octave de votre grand apôtre, quittant la nomination, en est un bon présage, mêmement étant accompagné de la bonne volonté de ces vertueux esprits qui concourent avec le vôtre au desir d'une entière réformation. Je représente souvent à l'autel ce saint dessein à celui qui l'a dressé, et qui vous a donné l'affection de l'embrasser, afin qu'il vous fasse la grace de le parfaire.

Il m'est avis que j'en vois la porte ouverte : je vous supplie seulement, madame (et pardonnez à la sim-

zèle : elle y employa toute son industrie et tout le crédit de son beau-frère, mais sans user de violence ; et enfin elle y réussit peu à peu, mais non sans les plus grandes difficultés.

Au mois de juillet 1599, le roi donna le brevet de l'abbaye de Saint-Pierre de Lyon à M. de Fresne pour une de ses sœurs. La compassion qu'il eut pour madame de Montmartre la lui fit offrir ; mais elle la refusa généreusement, lui disant, pour le consoler, qu'elle préfèreroit l'abbaye la plus pauvre auprès de lui, à l'abbaye la plus riche du monde en étant éloignée.

Ce fut en 1602 que S. François de Sales, qui étoit à Paris, les docteurs Duval et Gamache, et mademoiselle Acarie, depuis fondatrice des carmélites réformées en France, sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation, commencèrent à fréquenter madame de Montmartre et les religieuses de son parti, ce qui les mit en réputation ; et on ne rougissoit plus d'être lié d'amitié avec elles.

Pendant près de soixante ans que madame de Beauvilliers fut abbesse à Montmartre, elle donna l'habit à deux cent vingt-sept religieuses. Après avoir passé par toutes sortes d'épreuves, avoir essuyé des travaux immenses, et porté les vertus religieuses à un très haut degré de perfection, elle mourut le 21 avril 1657, âgée de quatre-vingt-trois ans.

plicité et confiance dont j'use), que, parceque cette porte est étroite, est malaisée à passer, vous preniez la peine et la patience de conduire par icelle toutes vos sœurs l'une après l'autre; car de les y vouloir faire passer à la foule et en presse, je ne pense pas qu'il se puisse bien faire, les unes ne vont pas si vite que les autres.

Il faut avoir égard aux vieilles; elles ne peuvent s'accommoder si aisément, elles ne sont pas souples; car les nerfs de leurs esprits, comme ceux de leurs corps, ont déja fait contraction.

Le soin que vous devez apporter à ce saint ouvrage doit être un soin doux, gracieux, compatissant, simple, et débonnaire. Votre âge, ce me semble, et votre propre complexion le requièrent; car la rigueur n'est pas séante aux jeunes. Et croyez-moi, madame, le soin le plus parfait c'est celui qui approche de plus près au soin que Dieu a de nous, qui est un soin plein de tranquillité et de quiétude, et qui, en sa plus grande activité, n'a pourtant nulle émotion, et n'étant qu'un seul, condescend néanmoins et se fait tout à toutes choses.

Sur-tout, je vous supplie, prévalez-vous de l'assistance de quelques personnes spirituelles, desquelles le choix vous sera bien aisé à Paris, la ville étant fort grande; car je vous dirai, avec la liberté d'esprit que je dois employer par-tout, mais particulièrement en votre endroit: Votre sexe veut être conduit, et jamais en aucune entreprise il ne réussit que par la soumission; non que bien souvent il n'ait autant de

lumière que l'autre, mais parceque Dieu l'a ainsi établi. J'en dis trop, madame, puisque je ne doute point de votre charité et humilité; mais je n'en dis pas assez selon l'extrême desir que j'ai à votre bonheur, auquel seul vous attribuerez, s'il vous plaît, cette façon d'écrire; car je n'ai su retenir mon esprit de vous présenter naïvement ce que cette affection lui suggère.

Au demeurant, madame, ne doutez point que je ne vous communique et applique beaucoup de sacrifices que notre Seigneur me permet de lui présenter. Je vous supplie de les contre-charger de vos prières et plus ferventes dévotions: vous n'en donnerez jamais part à personne qui soit de meilleur cœur, ni plus que moi, madame, votre très humble, etc.

723e LETTRE (liv. IV, let. 22).

LE MÊME, A LA MÈRE ANGÉLIQUE ARNAULD, ABBESSE DE PORT-ROYAL.

Le saint l'exhorte à vaincre ses mauvaises inclinations, et à ne s'en point troubler, parceque c'est la condition de cette vie. Il faut fuir l'affectation dans les conversations. Les fautes vénielles ne nous privent point du fruit de nos résolutions. Il ne faut ni s'excuser ni s'accuser qu'avec justice. On ne doit pas trop atténuer son corps, afin de vaquer mieux à ses exercices spirituels et à l'observation de ses régles.

Je vois clairement cette fourmilière d'inclinations que l'amour-propre nourrit et jette sur votre cœur, ma très chère fille, et sais fort bien que la condition

de votre esprit subtil, délicat et fertile, contribue à cela; mais pourtant, ma très chère fille, enfin ce ne sont pour tout que des inclinations, desquelles puisque vous sentez l'importunité, et que votre cœur s'en plaint, il n'y pas de l'apparence qu'elles soient acceptées par aucun consentement, ou du moins par consentement délibéré. Non, ma très chère fille; votre chère ame ayant conçu le grand desir que Dieu lui a inspiré de n'être qu'à lui, ne vous rendez pas aisée à croire qu'elle prête son consentement à ces mouvements contraires. Votre cœur peut être trémoussé par le mouvement de ses passions, mais je pense que rarement il péche par le consentement.

O moi misérable homme! disoit le grand apôtre; *qui me délivrera du corps de cette mort* (1)? Il sentoit un corps d'armée composée de ses humeurs, aversions, habitudes et inclinations naturelles, qui avoit conspiré sa mort spirituelle; et parcequ'il les craint, il témoigne qu'il les hait; et parcequ'il les hait, il ne les peut supporter sans douleur; et sa douleur lui fait faire cet élan d'exclamation, à laquelle il répond lui-même que « la grace de Dieu par Jésus-Christ le garantira, » non de la crainte, non de la frayeur, non de l'alarme, non du combat, mais oui bien de la défaite, et l'empêchera d'être vaincu.

Ma fille, être en ce monde et ne sentir pas ces mouvements de passions sont choses incompatibles. Notre glorieux S. Bernard dit que c'est hérésie de

(1) Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus? Gratia Dei per Jesum Christum. ROM., c. VII, v. 24.

dire que nous puissions persévérer en un même état ici-bas, d'autant que le Saint-Esprit a dit par Job, parlant de l'homme, que *jamais il n'est au même état* (1). C'est pour répondre à ce que vous dites de la légèreté et inconstance de votre ame; car je le crois fermement, qu'elle est continuellement agitée des vents de ses passions, et que par conséquent elle est toujours en branle; mais je crois aussi fermement que la grace de Dieu, et la résolution qu'elle vous a donnée, demeure continuellement en la pointe de votre esprit, où l'étendard de la croix est toujours arboré, et où la foi, l'espérance et la charité prononcent toujours hautement, *Vive Jésus!*

Voyez-vous, ma fille, ces inclinations d'orgueil, de vanité de l'amour propre se mêlent par-tout, et fourrent insensiblement et sensiblement leurs sentiments presque en toutes nos actions; mais pour cela ce ne sont pas les motifs de nos actions. S. Bernard les sentant un jour qu'elles le fâchoient, tandis qu'il prêchoit, « Retire-toi de moi, Satan, dit-il, je n'ai « pas commencé pour toi, et ne finirai pas pour toi. »

Une seule chose ai-je à vous dire, ma très chère fille, sur ce que vous m'écrivez que vous fomentez votre orgueil par des affectations en discours et en lettres. Ès discours certes quelquefois l'affectation passe si insensiblement, qu'on ne s'en aperçoit presque pas; mais si pourtant on s'en aperçoit, il faut soudain changer de style: mais ès lettres, à la vérité cela est un peu, ains beaucoup plus insupportable; car

(1) Numquàm in eodem statu permanet. Job, c. xiv, v. 2.

on voit mieux ce que l'on fait, et si on s'aperçoit d'une notable affectation, il faut punir la main qui l'a écrite, lui faisant écrire une autre lettre d'autre façon.

Au reste, ma très chère fille, je ne doute point que parmi cette si grande quantité de tours et de retours de cœur, il ne se glisse par ci par là quelques fautes vénielles; mais pourtant, comme étant passagères, elles ne nous privent pas du fruit de nos résolutions, ains seulement de la douceur qu'il y auroit de ne point faire ces manquements, si l'état de cette vie le permettoit.

Or sus, soyez juste: n'excusez ni n'accusez aussi qu'avec mûre considération votre pauvre ame; de peur que si vous l'excusez sans fondement, vous ne la rendiez insolente; et si vous l'accusez légèrement, vous ne lui abattiez le courage, et la rendiez pusillanime.

Marchez simplement, et vous marcherez confidemment (1).

Encore faut-il que j'ajoute en ce bout de papier ce mot important. Ne chargez point votre foible corps d'aucune autre austérité que de celles que la régle vous impose; gardez vos forces corporelles pour en servir Dieu ès pratiques spirituelles que souvent nous sommes contraints de laisser, quand nous avons indiscrétement surchargé celui qui avec l'ame les doit exercer.

Écrivez-moi quand il vous plaira, sans cérémonie

(1) Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter. Prov., c. x, v. 9.

ni crainte; n'employez point le respect contre l'amour que Dieu veut être entre nous, selon lequel je suis à jamais invariablement votre très humble frère et serviteur, etc.

724e LETTRE (liv. IV, let. 24).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Le saint l'exhorte à vivre dans l'humilité, la douceur, et la simplicité.

Ma très chère fille, il me semble certes que je le vois, ce Sauveur crucifié, au milieu de votre ame, comme un bel arbre de vie, qui, par les flammes des bons desirs qu'il vous donne, vous promet les fruits du divin amour qu'il produit ordinairement ès lieux où sont la rosée d'humilité, douceur, et simplicité de cœur.

Vivez donc bien ainsi, ma très chère fille: ce sont mes vœux et mes souhaits continuels, comme vous chérissant d'une affection singulière, et me confiant que réciproquement vous soupirez souvent devant sa divine miséricorde pour l'amendement de mon cœur, dont je vous conjure ardemment, ma très chère fille.

Si je puis retourner à Saint-André, ce sera de toute mon affection; vous aurez votre desir. Que si je ne puis, vous aurez plus que votre desir, puisque le bon père, que j'aime et honore si cordialement, y fera cent fois mieux le service de notre commun maître que moi. Votre très-humble, etc.

725ᵉ LETTRE (liv. IV, let. 61).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE NOVICE.

Il la félicite de ce qu'elle a pris le parti du couvent. Il relève les avantages de la vie religieuse, de l'obéissance, et de l'humilité.

Je me réjouis grandement, ma très chère fille, du bonheur dont vous jouissez en cette sacrée compagnie en laquelle vous êtes; car ce vous est un bien inestimable de vivre au service de Dieu en un lieu où toutes les ames le servent, où leur conversation environne votre jeunesse, pour la confirmer et affermir en ses bons propos.

Et quant à moi, j'aurai perpétuellement une grande affection à votre avancement en la dévotion, non seulement parcequ'étant fille d'un père que j'honore parfaitement et madame votre mère, j'ai mon intérêt en leur contentement; mais aussi d'autant qu'avec leur permission et celle de madame votre abbesse, je pense avoir quelque part en votre ame, puisqu'elle porte le sacré caractère de la confirmation par mon entremise: c'est pourquoi vous êtes un peu ma fille, comme je crois, et je suis beaucoup votre père, ayant assurément senti une affection grandement paternelle pour vous.

Et en cette considération, je vous supplie de tout mon cœur de vous exercer fidèlement en la sainte humilité et obéissance envers ces ames sacrées à qui Dieu à confié la vôtre, afin qu'un jour elle soit toute sienne et son épouse bien-aimée. Et tenez-vous

joyeuse, ma très chère fille, puisqu'il n'y a pas de véritable joie en cette vie mortelle, que celle de se trouver en la voie plus assurée pour parvenir à l'immortelle. Vivez donc ainsi humblement et doucement, ma très chère fille; et priez-le souvent pour moi, qui suis votre très humble, etc.

726e LETTRE (liv. IV, let. 63).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE SUPÉRIEURE CARMÉLITE.

Le saint la console sur la peine qu'elle avoit d'avoir été élue supérieure; il l'encourage à supporter humblement le poids de sa charge, et lui donne quelques avis pour s'en bien acquitter.

Ma très chère fille, quelle consolation pour vous que c'est Dieu même qui vous a faite supérieure, puisque vous l'êtes par les voies ordinaires! C'est pourquoi sa providence est obligée, à cause de sa disposition, de vous tenir de sa main, afin que vous fassiez bien ce à quoi il vous appelle. Croyez, ma très chère fille, il faut aller à la bonne foi, sur la conduite de ce bon Dieu, et ne point disputer contre cette régle générale, que *Dieu, qui a commencé en nous le bien, le parfera* (1) selon sa sagesse, pourvu que nous soyons fidèles et humbles.

Mais *on va rechercher entre ses serviteurs quel-*

(1) Qui cœpit in vobis opus bonum perficiet usque in diem Christi Jesu. PHILIPP., c. 1, v. 6.

Deus omnis gratiæ, qui vocavit nos in æternam suam gloriam, modicum passos ipse perficiet, confirmabit, solidabitque. I. PETR., c. V, v. 10.

qu'un qui soit fidèle (1); et je vous dis que vous serez fidèle, si vous êtes humble. Mais serai-je humble? Oui, si vous voulez. Mais je le veux. Vous l'êtes donc. Mais je sens bien que je ne la suis pas. Tant mieux, car cela sert à l'être plus assurément. Il ne faut pas tant subtiliser, il faut marcher rondement; et comme il vous a chargée de ces ames, chargez-le de la vôtre, afin qu'il porte tout lui-même, et vous et votre charge sur vous. Son cœur est grand, et il veut que le vôtre y ait place. Reposez-vous ainsi sur lui; et quand vous ferez des fautes ou des défauts ne vous étonnez point; ains, après vous être humiliée devant Dieu, souvenez-vous que « la vertu de Dieu « se manifeste plus glorieusement dans notre infir- « mité (2). »

En un mot, ma chère fille, il faut que votre humilité soit courageuse et vaillante en la confiance que vous devez avoir en la bonté de celui qui vous a mise en charge; et pour bien couper chemin à tant de répliques que la prudence humaine, sous le nom d'humilité, a accoutumé de faire en telles occasions, souvenez-vous que notre Seigneur ne veut pas que nous demandions notre pain annuel, ni mensuel, ni hebdomadal, mais quotidien. Tâchez de faire bien aujourd'hui, sans penser au jour suivant; puis le jour suivant, tâchez de faire de même, et ne pensez pas à tout ce que vous ferez pendant tout le temps

(1) Hic jam quæritur inter dispensatores, ut fidelis quis inveniatur. I. Cor., c. IV, v. 2.

(2) Virtus in infirmitate perficitur. II. Cor., c. XII, v. 9.

de votre charge; ains allez de jour en jour passant votre office, sans étendre votre souci, puisque votre Père céleste, qui a soin aujourd'hui, aura soin demain et passé demain de votre conduite, à mesure que, connoissant votre infirmité, vous n'espèrerez qu'en sa providence.

Il m'est avis, ma très chère fille, que je vais bien à la bonne foi avec vous de vous parler ainsi, comme si je ne savois pas que vous savez mieux que moi tout ceci: mais il n'importe, car cela fait plus de coup quand un cœur ami nous le dit. Je suis votre, etc.

727e LETTRE (liv. IV, let. 81).

LE MÊME, À UNE RELIGIEUSE.

Le saint détermine quel bouquet elle doit présenter à son ange gardien à la fin de sa méditation, afin qu'il le consacre à son Époux céleste, et de quoi il doit être composé. Les chutes légères servent à nous humilier et à nous rendre vigilants. Il faut supporter les défauts du prochain.

Vous me demandez, ma très chère fille, quel bouquet vous pourrez donner à votre Valentin (1). Il

(1) Il y avoit à Annecy une coutume profane vers le temps du carnaval: les jeunes gens alloient par les rues, donnant des billets où étoient écrits les noms des cavaliers ou des dames qui devoient former les assemblées mondaines. Les hommes s'appeloient Valentins, et les dames Valentines; et ceux-là étoient obligés de servir toute l'année celles qui leur étoient échues.

Comme cette coutume entraînoit beaucoup de scandale et les plus graves inconvénients, le saint, voulant y apporter du remède,

doit être fait de quelques petites actions de vertu que vous pratiquerez exprès en faveur de ce Valentin céleste; et, au bout de la méditation du matin, vous le lui présenterez, afin qu'il le consacre à votre cher Époux. Vous pouvez aussi quelquefois en cueillir au jardin des Olives sur le mont de Calvaire, je veux dire ces bouquets de myrrhe de votre S. Bernard, et supplier votre céleste Valentin de les recevoir de votre cœur, et d'en louer Dieu, qui est comme s'il en répandoit l'odeur, puisque vous ne pouvez ni assez dignement flairer ces divines fleurs, ni assez hautement en louer la suavité.

Vous le pouvez encore prier, ce brave Valentin, qu'il prenne aussi ce bouquet, et que de sa main il le vous fasse odorer, et même qu'il vous en rende quelque autre en échange; qu'il vous donne des gants parfumés, couvrant vos mains d'œuvres de charité et d'humilité, et vous donne des bracelets de corail, des chaînes de perles; et ainsi faut-il exercer des tendresses d'amour avec ces heureux gentilshommes de ce roi de gloire.

Il me semble que ce fut S. Thomas d'Aquin que vous tirâtes (1) pour le mois, le plus grand docteur

la défendit par un édit public, implorant même le secours du bras séculier, et ordonna qu'au catéchisme on distribueroit les noms des saints et des saintes auxquels les chrétiens auroient une particulière dévotion tout le long de l'année, à l'imitation de ce qui se pratiquoit chez les jésuites.

(1) C'est une pratique louable de certaines communautés pieuses, de prendre chaque mois un patron entre les saints dont la fête arrive dans le mois, et ce saint patron est tiré au sort par chacun.

qui ait jamais été: il étoit vierge, et la plus douce et humble ame qu'on sauroit dire.

Or parlons un peu de ce cœur de ma très chère fille. S'il étoit à la vue d'une armée d'ennemis, ne feroit-il pas des merveilles, puisque la vue et la rencontre d'une petite fille maussade et écervelée le trouble si fort? Mais ne vous troublez pas, ma très chère fille; il n'est point d'ennui si importun, que l'ennui qui est composé de plusieurs petites mais pressantes et continuelles importunités. Notre Seigneur permet qu'en ces petites rencontres nous demeurions courts, afin que nous nous humiliions, et que nous sachions que si nous avons surmonté certaines grandes tentations, ce n'a pas été par nos forces, mais par l'assistance de sa divine bonté.

Je le vois bien, que par ces menues tracasseries, il y a force sujets d'exercer l'amour ou l'acceptation de notre propre abjection; car que dira-t-on d'une telle fille qui n'a point fait profiter, et n'a point bien dressé, ni donné bonne action à cette petite fille? Et puis qu'est-ce que nos sœurs diront, de voir que pour la moindre importunité qu'une créature nous fait, nous nous débattons, nous nous plaignons, nous grondons.

Il n'y a remède, ma très chère fille. La fille de S. Athanase eût acheté cette condition au prix de l'or: mais ma fille n'est pas si ambitieuse; elle aimeroit mieux que l'occasion lui fût ôtée, que d'entreprendre de la faire valoir. Recourez bien à l'humilité; et pour ce peu de temps que cet exercice durera,

essayez-vous de le supporter en la présence de Dieu, et d'aimer cette pauvre chétive pour l'amour de celui qui l'a tant aimée qu'il est mort pour elle. Ne la corrigez pas, si vous pouvez, en colère; prenez la peine qu'elle vous donne à gré; et me croyez tout vôtre, etc.

728e LETTRE (liv. V, let. 7).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Le saint la remercie d'un bouquet qu'elle lui avoit envoyé. Ne rien manger les vendredis de carême qui ait eu vie est une singularité suspecte de vanité. Ne point craindre de ne pas faire assez de bien. Rien n'est à craindre en aimant. Les répugnances de la nature ne marquent pas toujours qu'on manque d'amour de Dieu; cependant il est important de les vaincre.

Que notre cher Jésus crucifié soit à jamais un bouquet entre vos mamelles (1), ma très chère fille. Oui, car ses clous sont plus desirables que les œillets, et ses épines que les roses. Mon Dieu! ma fille, que je vous souhaite sainte, et que vous soyez tout odorante des senteurs de ce cher Sauveur! C'est pour vous remercier de votre bouquet, et vous assurer que les petites choses me sont grandes quand elles sortent de votre cœur, auquel le mien est tout dédié, je vous en assure, ma très chère fille.

Le *Pater* que vous dites pour le mal de tête n'est pas défendu; mais, mon Dieu! ma fille, non, je n'aurois pas le courage de prier notre Seigneur, par le mal qu'il a eu à la tête, de n'avoir point de dou-

(1) Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi; inter ubera mea commorabitur. CANT., c. 1, v. 13.

leurs en la mienne. Ah! il a enduré afin que nous n'endurions point! Ste Catherine de Sienne, voyant que son Sauveur lui présentoit deux couronnes, l'une d'or, l'autre d'épines : « Oh! je veux la douleur, « ce disoit-elle, pour ce monde, l'autre sera pour « le ciel. » Je voudrois employer le couronnement de notre Seigneur pour obtenir une couronne de patience autour de mon mal de tête.

Ne manger point chose qui ait eu vie les vendredis de carême n'est pas mal fait non plus ; mais cela tire un peu à la vanité d'esprit, quand cela se fait par le rapport de ce qui l'a eu : mais quand cela se fait par mortification, cela est bon.

Vivez toute entre les épines de la couronne du Sauveur; et comme un rossignol dans son buisson, chantez, ma fille, Vive Jésus!

J'ai suivi votre desir, mais vous verrez que ce papier du livre a bu tout ce que j'y ai écrit; et je crois certes que votre cœur en fera de même, car c'est le vin délicieux de l'ame, qui l'enivre et ravit saintement.

Que ce divin et céleste amour chemine toujours en cette confiance; et en observant une amoureuse fidélité et loyauté envers ce cher Sauveur, ne vous mettez point en crainte de ne pas assez bien faire: non, ma fille; mais avouant votre bassesse et abjection, rejetez votre soin spirituel en la bonté divine, qui agrée nos petits et chétifs efforts, pourvu qu'ils soient faits avec humilité, confiance, et fidélité amoureuse. Or j'appelle amoureuse la fidélité par laquelle à notre escient nous ne voudrions rien ou-

blier de ce que nous estimerions être plus agréable à l'Époux; parceque nous aimons ses contentements plus que nous ne craignons ses châtiments.

Cette chair est admirable à ne vouloir rien de piquant: mais la répugnance que vous avez ne témoigne pourtant point aucun manquement d'amour; car, comme je pense, si nous croyions qu'étant écorchés il nous aimeroit plus, nous nous écorcherions, non pas sans répugnance, mais malgré la répugnance. J'approuverois que par manière d'essai on tâchât deux ou trois fois de se surmonter avec un peu de violence, au moins quelquefois; car qui ne gourmande jamais ces répugnances, il devient toujours plus douillet.

La pauvre mère de notre Visitation est cruellement tourmentée d'un catarrhe qu'elle a sur la bouche; mais elle s'en réjouit, et dit que pourvu qu'elle applique son cœur à Dieu, elle trouve de la douceur en cette cuisante douleur. C'est une bonne fille et bien résignée, qui vous chérit grandement: si fais-je bien moi, qui suis tout vôtre en Dieu. Ma chère fille, vivez toute en lui. Votre, etc.

729e LETTRE (liv. V, let. 37).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE MALADE.

Il l'exhorte à prendre les remèdes qui lui étoient nécessaires dans un esprit de résignation et d'humilité, aimant en cela la volonté de Dieu.

Je vous assure, ma très chère mère ma fille, que

je voudrois bien porter dans mon corps et en mon cœur toutes les peines que vous avez parmi vos remédes; mais ne pouvant ainsi vous décharger, embrassez saintement ces petites mortifications, recevez ces abjections en esprit de résignation, et, s'il se peut, d'indifférence. Accommodez votre imagination à la raison, et votre naturel à l'entendement; et aimez cette volonté de Dieu en ces sujets d'eux-mêmes désagréables, comme si elle étoit en des sujets des plus agréables. Vous ne recevez pas vos remédes par votre élection, ni par sensualité; c'est donc par obéissance et par raison : y a-t-il rien de si agréable au Sauveur?

Mais il y a de l'abjection. Et S. André, et tant de saints, ont souffert la nudité par manière de croix. O petite croix! tu es bien aimable, puisque ni les sens ni la nature ne t'aiment point, ains la seule raison supérieure.

Ma très chère mère, mon cœur salue le vôtre filialement, et plus que filialement, au-dessus de toute comparaison. Soyez une petite brebis, une petite colombe, toute simple, douce et aimable, sans réplique ni retour. Dieu vous bénisse, ma très chère mère; qu'à jamais votre cœur soit en lui et à lui. N'occupez pas votre esprit ès affaires, et recevez humblement et amiablement les petits traitements que votre infirmité requiert. Vive Jésus et Marie! Je suis celui que ce même Jésus a rendu vôtre, etc.

730e LETTRE (liv. VI, let. 56).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Le saint lui écrit au sujet de l'anniversaire de sa profession, qu'il compare à un holocauste, à une consécration, et à une renaissance spirituelle. Il l'en félicite, et s'en réjouit avec elle.

Oui-da, ma bonne et chère fille, bénissons Dieu ensemblement de cette heureuse journée en laquelle, par un feu tout nouveau, vous renouvelâtes l'holocauste de votre cœur, offert et voué piéçà à la divine majesté; et que ce jour donc soit compté entre les jours mémorables de notre vie. O qu'il tienne le second rang après celui de votre baptême!

Jour du renouvellement de notre temple intérieur; jour auquel, par un échange favorable, nous consacrâmes notre vie à Dieu, pour ne plus vivre qu'en sa mort; jour fondement, Dieu aidant, de notre salut; jour présage de la sainte et desirable éternité de gloire; jour duquel le souvenir nous réjouira non seulement en la mort temporelle, mais encore en la vie immortelle! Hélas! ma très chère fille, il est vrai, Dieu, ce me semble, vous faisoit alors renaître spirituellement entre mes bras intérieurs, qui vous embrassèrent certes tendrement, et mon cœur fut tout dédié au vôtre.

Or je sais bien que vous avez très souvent sujet d'exercer l'amour du mépris, des rabrouemens, et de votre propre abjection. Faites bien cela; car c'est le grand point de l'humilité, de voir, servir, honorer

et s'entretenir ès occurrences et à propos (car il ne faut pas se rendre importune en la recherche, avec ceux qui nous sont à contre-cœur), et demeurer humble, soumise, douce et tranquille entre eux. C'est un point très admirable; car voyez-vous, ma fille, les humilités que l'on voit le moins sont les plus fines. Mais pour l'extérieur pourtant, je voudrois bien, à cause de la bienséance religieuse, que vous vous corrigeassiez de cette parole hautaine et intempérée.

Ce n'est rien de ressentir ces mouvements de colère et d'impatience, pourvu qu'ils soient mortifiés à mesure que vous les voyez naître, c'est-à-dire que vous tâchiez de vous remettre au lien et pacification du cœur; car cela étant, encore bien que le combat durât tout le jour, ce seroit de l'exercice, mais non pas de la perte pour vous. Ayez bon courage, ma fille. Je vois bien que notre Seigneur nous veut aimer et rendre siens. J'espère en Notre-Dame que jamais aucun feu n'embrasera nos cœurs, que celui du saint amour de son fils, pour lequel je suis en toute vérité tout vôtre, etc.

731e LETTRE (liv. II, let. 34).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

L'inquiétude et l'empressement sont ennemis de l'oraison : le don d'oraison vient du ciel, et il s'y faut préparer avec soin; on s'y met en la présence de Dieu. Comment une jeune personne, qui veut être religieuse, doit se comporter lorsque ses parents ne se prêtent pas assez à ses bons desirs.

Mademoiselle, je reçus il y a quelque temps une de vos lettres, que je chéris fort, parce qu'elle porte témoignage de la confiance que vous avez en mon affection, qui aussi vous est entièrement acquise, vous n'en devez nullement douter. Je regrette seulement que je suis fort peu capable pour répondre à ce que vous desirez de moi sur les accidents de votre oraison. Aussi sais-je que vous êtes en un lieu et en une compagnie où rien ne vous peut manquer pour ce sujet : mais la charité qui se plaît à la communication fait que vous me demandez la mienne en me donnant la vôtre. Je vous dirai donc quelque chose.

L'inquiétude que vous avez à l'oraison, et laquelle est conjointe avec un grand empressement pour trouver quelque objet qui puisse arrêter et contenter votre esprit, suffit elle seule pour vous empêcher de trouver ce que vous cherchez. On passera cent fois la main et les yeux sur une chose, sans rien apercevoir, lorsqu'on la cherche avec trop d'ardeur.

De cet empressement vain et inutile il ne vous peut arriver qu'une lassitude d'esprit; et de là cette

froideur et engourdissement de votre ame. Je ne sais pas les remèdes dont vous devez user, mais je pense bien que si vous pouvez vous empêcher de l'empressement, vous gagnerez beaucoup ; car c'est l'un des plus grands traîtres que la dévotion et vraie vertu puissent rencontrer. Il fait semblant de nous échauffer au bien, mais ce n'est que pour nous refroidir, et ne nous fait courir que pour nous faire chopper. C'est pourquoi il s'en faut garder en toutes occasions, et particulièrement en l'oraison.

Et pour vous aider à cela, ressouvenez-vous que les graces et biens de l'oraison ne sont pas des eaux de la terre, mais du ciel, et que partant tous nos efforts ne les peuvent pas acquérir, bien que la vérité est qu'il faut s'y disposer avec soin, qui soit grand, mais humble et tranquille. Il faut tenir le cœur ouvert au ciel, et attendre la sainte rosée. Et n'oubliez jamais de porter à l'oraison cette considération, c'est qu'en icelle on s'approche de Dieu et on se met en sa présence pour deux raisons principales.

La première est, pour rendre à Dieu l'honneur et l'hommage que nous lui devons, et cela se peut faire sans qu'il nous parle, ni nous à lui ; car ce devoir se fait reconnoissant qu'il est notre Dieu, et nous ses viles créatures, et demeurant devant lui prosternés en esprit, attendant ses commandements.

Combien de courtisans y a-t-il qui vont cent fois en la présence du roi, non pour lui parler, ni pour l'ouïr, mais simplement afin d'être vus de lui, et

témoigner par cette assiduité qu'ils sont ses serviteurs? Et cette fin de se présenter devant Dieu, seulement pour témoigner et protester de notre volonté et reconnoissance à son service, elle est très excellente, très sainte, et très pure, et par conséquent de très grande perfection.

La seconde cause pour laquelle on se présente devant Dieu, c'est pour parler avec lui, et l'ouïr parler à nous par ses inspirations et mouvements intérieurs: et ordinairement cela se fait avec un plaisir très délicieux; parceque ce nous est un grand bien de parler à un si grand Seigneur; et quand il répond, il répand mille baumes et onguens précieux, qui donnent une grande suavité à l'ame.

Or, mademoiselle ma bonne fille, puisque vous voulez que je parle ainsi, l'un de ces deux biens ne vous peut jamais manquer à l'oraison. Si nous pouvons parler à notre Seigneur, parlons, louons-le, prions-le, écoutons-le; si nous ne pouvons pas parler, parceque nous sommes enroués, demeurons néanmoins en la chambre, et faisons-lui la révérence; il nous verra là, il agréera notre patience, et favorisera notre silence: une autre fois nous serons tout ébahis qu'il nous prendra la main, et devisera avec nous, et fera cent tours avec nous ès allées de son jardin d'oraison; et quand il ne le feroit jamais, contentons-nous que c'est notre devoir d'être à sa suite, et que ce nous est une grande grace et un honneur trop plus grand qu'il nous souffre en sa présence.

En cette sorte nous ne nous empresserons point

pour lui parler, puisque l'autre occasion d'être auprès de lui ne nous est pas moins utile, ains peut-être beaucoup plus, encore qu'elle soit un petit moins agréable à notre goût. Quand donc vous viendrez auprès de notre Seigneur, parlez-lui, si vous pouvez; si vous ne pouvez, demeurez là; faites-vous voir, et ne vous empressez d'autre chose. Voilà mon avis, je ne sais s'il sera bon, mais je ne m'en mets pas en peine; car, comme je vous ai dit, vous êtes en un lieu où de beaucoup meilleurs ne vous peuvent pas manquer.

Quant à la crainte que vous avez que votre père ne vous fasse perdre le desir d'être carmélite, par la trop grande distance de temps qu'il vous veut préfiger pour exécuter votre souhait, dites à Dieu: *Seigneur, tout mon desir est devant vous* (1), et le laissez faire; il maniera le cœur de votre père, et le contournera à sa gloire et à votre profit. Cependant nourrissez votre bon desir, et le faites vivre sous la cendre de l'humilité et résignation en la volonté de Dieu.

Mes prières, que vous demandez, ne vous manquent point; car je ne saurois vous oublier, sur-tout à la sainte messe; je me confie en votre charité que je ne suis pas oublié aux vôtres.

Je suis marri que monsieur de Paris nous laisse, etc.

(1) Domine, ante te omne desiderium meum. Ps. XVII, v. 18.

732e LETTRE (liv. IV, let. 51).

LE MÊME, A UNE DAME.

Un père et une mère doivent bénir Dieu lorsque leurs enfants se consacrent à son service. Il ne faut pas desirer de dispense d'âge pour entrer dans la religion, mais attendre l'âge déterminé par le concile de Trente.

Votre lettre, que M. Crichant m'a rendue, m'est de grande consolation, ma très chère fille, étant aisé de voir que, comme je n'oublie point votre cœur, il n'oublie pas non plus le mien.

Vous avez certes raison de bénir Dieu sur l'inspiration qu'il donne à votre fille, la choisissant pour le meilleur parti de cette vie mortelle. Mais, ma fille, il faut faire toutes choses en leur temps. Ce n'est pas certes moi qui ai préfigé l'âge auquel il faut que les filles soient religieuses, ains le sacré concile de Trente.

Croyez-moi, ma très chère fille, s'il n'y a rien d'extraordinaire qui presse, demeurez soumise en paix à l'obéissance des lois ordinaires de l'Église: *Mieux vaut l'obéissance que les victimes* (1); c'est une sorte d'obéissance grandement agréable à Dieu, que de ne point desirer de dispense sans grande occasion. Notre-Dame n'en demanda point pour enfanter avant le terme ordinaire, ni pour parler avec notre Seigneur avant l'âge auquel les enfants ont accoutumé de parler.

(1) Melior est obedientia quàm victimæ. I. Reg., c. xv, v. 22.

Marchez ainsi doucement, et tout vous réussira à bénédiction, et pour votre personne même ; après l'enfant, Dieu ouvrira la porte à la mère : et il n'est pas défendu de cuire au sacrifice la brebis au lait de la brebiette. En toute occasion je vous servirai très-affectionnément. Vous êtes hors de nécessité d'être aidée en ces occasions, puisque Dieu vous a laissé le révérend père Suffren (jésuite), et que ces sœurs de la Visitation sont tant obligées à votre dilection; et, puisque vous avez tapissé leur oratoire au jour de leur entrée en la nouvelle maison, elles doivent beaucoup faire pour tapisser leur monastère de vos bonnes affections, et de celle de votre chère fille. Recommandez-moi à la miséricorde de Dieu, et à la bonté de sa mère. Votre plus humble, etc.

733e LETTRE (liv. IV, let. 35).

LE MÊME, A UNE DAME.

Sur le sujet de la paix.

Vous aurez, je m'assure, reçu ce que vous desirez de monsieur le premier président de Savoie, car il le dépêcha soudain : et maintenant, ma très chère fille, vous recevrez, s'il vous plaît, en ce billet, une assurance nouvelle que je ne cesserai jamais de vous souhaiter mille et mille bénédictions. Tenez bon, ma chère fille, et soyez immobile ès résolutions que vous aurez prises pour le salut de votre ame, afin que vous puissiez rendre bon compte de vous-même à notre Seigneur, au jour de votre trépas,

lequel à mesure qu'il s'approche, vous invite à vous préparer soigneusement.

Soyez bien douce et gracieuse parmi les affaires que vous avez, car tout le monde attend ce bon exemple de vous. Il est aisé de conduire la barque, quand elle n'est pas pressée des vents, et de passer une vie qui est exempte d'affaires; mais parmi les tracas des procès, comme parmi les vents, il est difficile de tenir le chemin. C'est pourquoi il faut avoir grand soin de soi-même, de ses actions, et de ses intentions, et faire toujours voir que le cœur est bon, juste, doux, humble, et généreux. Vivez toute en notre Seigneur, conservez bien votre ame, et aimez la mienne, la recommandant souvent à la divine miséricorde, puisque je suis votre, etc.

734e LETTRE (liv. VI, let. 66).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

Le saint l'exhorte à effectuer le desir qu'elle a d'être religieuse, si Dieu lui en donne les moyens, et à demeurer contente de la volonté de Dieu s'il les lui refuse, après qu'elle aura fait tout ce qu'il lui étoit possible pour cela.

Mademoiselle, vous devez vous résigner entièrement entre les mains de notre bon Dieu, lequel, quand vous aurez fait votre petit devoir à la sollicitation de ce dessein que vous avez, aura très agréable tout ce que vous ferez, encore que ce sera beaucoup moins. Bref, vous devez avoir courage à bien procurer que vous soyez religieuse, puisque Dieu

vous en donne tant de desir: mais, si après tous vos efforts vous ne pouvez pas réussir, vous ne sauriez plaire davantage à notre Seigneur que de lui sacrifier votre volonté, et demeurer en tranquillité, humilité, et dévotion entièrement remise et soumise à son divin vouloir et bon plaisir, lequel vous reconnoîtrez assez, quand ayant fait votre possible vous ne pourrez pas jouir de vos souhaits.

Car notre bon Dieu éprouve quelquefois notre courage et notre amour, en nous privant des choses qui nous semblent et qui sont très bonnes à l'ame; et, s'il nous voit ardents à la poursuite, et néanmoins humbles, tranquilles, et résignés au manquement et à la privation de la chose poursuivie, il nous donne des bénédictions plus grandes en la privation, qu'il ne nous en donne en la possession de l'état desiré; car en tout et par-tout Dieu aime ceux qui, de bon cœur et simplement, en toutes occasions et en tous accidents, peuvent lui dire: *Votre volonté soit faite* (1)!

735e LETTRE (liv. VI, let. 77).

LE MÊME, A UN GENTILHOMME

Qui desiroit se retirer du monde.

Le saint lui donne des avis pour connoître la volonté de Dieu. Il lui prescrit un genre de vie particulier pendant trois mois.

Monsieur, allez, et bénissez notre Seigneur de la

(1) Fiat voluntas tua. ORAT. DOMINIC.

favorable inspiration qu'il vous a donnée pour vous retirer de ce grand et large train que ceux de votre âge et de votre profession ont accoutumé de suivre, et par lequel ils arrivent ordinairement à mille sortes de vices et d'inconvénients, et de là bien souvent à la damnation éternelle. Au demeurant, pour rendre cette divine vocation fructueuse, et pour plus clairement apprendre l'état que vous devez choisir, pour la plus grande satisfaction de cette miséricorde infinie qui vous semond à son parfait amour, je vous conseille de pratiquer ces exercices pour ces trois mois suivants.

Premièrement, que vous retranchiez quelques satisfactions sensuelles, que vous pourriez autrement prendre sans offenser Dieu, et que pour cela vous vous leviez toujours à six heures du matin, soit que vous ayez bien dormi ou mal dormi, pourvu que vous ne soyez pas malade (car alors il faudroit condescendre au mal), et, pour faire quelque chose de plus les vendredis, vous vous leviez à cinq heures. Ce point ici vous donnera plus de loisir de faire l'oraison et la lecture.

Item, que vous vous accoutumiez à dire tous les jours, après ou devant l'oraison, quinze *Pater noster* et quinze *Ave Maria*, les bras étendus en guise de crucifix.

Davantage, que vous renonciez aux plaisirs du goût, mangeant les viandes que vous pourrez avoir à table, lesquelles vous seront les moins agréables, pourvu qu'elles ne soient point malsaines, et lais-

sant celles auxquelles votre goût aura plus d'inclination.

Encore voudrois-je que quelquefois la semaine vous couchassiez vêtu.

Or, ces petites et foibles austérités vous serviront à double fin : l'une pour impétrer plus aisément la lumière requise à votre esprit pour faire son choix ; car la dépérition du corps en ceux qui ont les forces et la santé entière élève merveilleusement l'esprit ; l'autre pour essayer et tâter l'âpreté, afin de voir si vous la pourriez embrasser, et quelle répugnance vous y aurez : car cet essai vous est requis pour la preuve de la foible inclination que vous avez à la retraite du monde ; et si vous êtes fidèle en la pratique du peu que je vous propose, on pourra juger quel vous seriez en beaucoup, qui s'exerce aux religions.

Priez instamment notre Seigneur qu'il vous illumine, et lui dites souvent la parole de S. Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » *Domine, quid me vis facere* (1) ? et celle de David : *Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu* (2) : sur-tout, si parmi la nuit vous vous éveillez, employez bien ce temps-là à parler seul à seul à notre Seigneur sur votre choix ; protestez souvent à sa majesté que vous lui résignez et laissez en ses mains la disposition de tous les moments de votre vie, et qu'il lui plaise les employer à son gré.

(1) Act., c. ix, v. 6.

(2) Enseignez-moi à faire votre volonté, parceque vous êtes mon Dieu. Ps. cxlii, v. 10.

Ne faites point de faute de faire l'oraison le matin et le soir; quand vous pourrez, une petite retraite avant souper, pour élancer votre cœur en notre Seigneur.

Faites les passe-temps qui seront plus vigoureux, comme de monter à cheval, sauter, et autres tels, et non pas les mollets, comme de jouer aux cartes et danser. Mais si de ceux-là vous êtes touché de quelque gloire, Hélas! direz-vous, que me sert tout ceci à l'éternité?

Communiez tous les dimanches, et toujours avec prières, pour impétrer la lumière requise: et ces jours-là de fête vous pourrez bien visiter, par manière d'exercice, les lieux saints des Capucins, Saint-Bernard, les Chartreux. Dieu vous veuille donner sa paix, sa grace, sa lumière, et sa très sainte consolation!

Si vous sentez l'inspiration prendre force du côté de la religion, et que votre cœur en soit pressé, conférez avec votre confesseur; et, en cas que vous preniez résolution, allez disposant le grand-père à cela, afin que, moins qu'il sera possible, l'ennui et le déplaisir de votre retraite ne tombent sur la religion, et vous seul en soyez chargé. «Oh! que Dieu est bon « à son Israël! Qu'il est bon à ceux qui sont droits « de cœur (1)! »

(1) Quàm bonus Israel Deus his qui recto sunt corde! Ps. LXXII, v. I.

SUITE DE LA LETTRE.

Méditation, ou considérations propres à une personne qui a dessein de quitter le monde.

Ier POINT.

Considérez, premièrement, que notre Seigneur, ayant pu obliger ses créatures à toutes sortes de services et obéissances envers lui, il ne l'a pas néanmoins voulu faire, ains s'est contenté de nous obliger à l'observation de ses commandements; de manière que s'il lui eût plu ordonner que nous jeûnassions toute notre vie, que nous fissions tous vie d'ermites, de chartreux, de capucins, encore ne seroit-ce rien au respect du grand devoir que nous lui avons; et néanmoins il s'est contenté que nous gardassions simplement ses commandements.

IIe POINT.

Considérez, secondement, qu'encore qu'il ne nous ait point obligés à plus grand service qu'à celui que nous lui rendons en gardant ses commandements, si est-ce qu'il nous a invités et conseillés à faire une vie très parfaite, et observer l'entier renoncement des vanités et convoitises du monde.

IIIe POINT.

Considérez, troisièmement, que soit que nous embrassions les conseils de notre Seigneur, nous rangeant à une vie plus étroite, soit que nous de-

meurions en la vie commune et en l'observance seule des commandements, nous aurons en tout de la difficulté; car, si nous nous retirons du monde, nous aurons de la peine de tenir perpétuellement bridés et sujets nos appétits, renoncer à nous-mêmes, résigner notre propre volonté, et vivre en une très absolue sujétion sous les lois de l'obéissance, chasteté, et pauvreté. Si nous demeurons au chemin commun, nous aurons une peine perpétuelle à combattre le monde qui nous environnera, et résister aux fréquentes occasions de pécher qui nous arrivent, et à tenir notre barque sauve parmi tant de tempêtes.

IVe POINT.

Considérez, quatrièmement, qu'en l'une et en l'autre vie, servant bien notre Seigneur, nous aurons mille consolations hors du monde. Le seul contentement d'avoir tout quitté pour Dieu vaut mieux que mille mondes: la douceur d'être conduit par l'obéissance, d'être conservé par les lois, et d'être comme à couvert des plus grandes embûches, sont de grandes suavités, laissant à part la paix et tranquillité qu'on y trouve, le plaisir d'être occupé nuit et jour à l'oraison et choses divines, et mille telles délices; et quant à la vie commune, la liberté, la variété du service qu'on peut rendre à notre Seigneur, l'aisance de n'avoir à observer que les commandements de Dieu, et cent autres telles considérations qui la rendent fort délectable.

CONCLUSION.

Sur tout cela, Hélas! direz-vous à Dieu, Seigneur, en quelle condition vous servirai-je? Ah! mon ame, où que ton Dieu t'appelle tu lui seras fidèle; mais de quel côté t'est-il avis que tu ferois mieux? Examinez un peu votre esprit, pour savoir s'il sent point aucune inclination plutôt d'un côté que de l'autre; et, l'ayant découvert, ne faites encore point de résolution, ains attendez jusqu'à ce qu'on vous le dise.

Autre méditation, ou considérations sur la naissance du Sauveur dans l'étable de Bethléem.

Ier POINT.

Imaginez-vous de voir S. Joseph avec la sainte Vierge, sur le point de son accouchement, arriver en Bethléem, et chercher par-tout à loger sans trouver aucun qui les veuille recevoir. O Dieu! quel mépris et rejet le monde fait des gens célestes et saints, et comme ces deux saintes ames embrassent volontiers cette abjection! Ils ne s'élèvent point, ils ne font point de remontrances de leur qualité, mais tout simplement reçoivent ces refus et âpretés avec une douceur nompareille. Ah! misérable que je suis, le moindre oubli que l'on fait de l'honneur pointilleux qui m'est dû, ou que je m'imagine m'être dû, me trouble, m'inquiète, excite mon arrogance et ma fierté; par-tout je me pousse à vive force ès

premiers rangs. Hélas ! quand aurai-je cette vertu, le mépris de moi-même et des vanités !

IIe POINT.

Considérez comme S. Joseph et Notre-Dame entrent dans l'entrée et porche qui servoit parfois d'établerie aux étrangers, pour y faire le glorieux enfantement du Sauveur. Où sont les superbes édifices que l'ambition du monde élève pour l'habitation des vils et détestables pécheurs ? Eh ! quel mépris des grandeurs du monde nous a enseigné ce divin Sauveur ! Que bienheureux sont ceux qui savent aimer la sainte simplicité et modération ! Misérable que je suis ! il me faut des palais, encore n'est-ce pas assez ; et voilà mon Sauveur sous un toit tout percé et sur du foin, pauvrement et piteusement logé !

IIIe POINT.

Considérez ce divin petit enfançon, né nu, frileux, dans une crêche, enveloppé de bandelettes. Hélas ! que tout est pauvre, que tout est vil et abject en cet accouchement ! Que nous sommes douillets et sujets à nos commodités, amoureux des sensualités ! Il faut grandement exciter en nous le mépris du monde, et le desir de souffrir pour notre Seigneur les abjections, mésaises, pauvretés, et manquements.

CONCLUSION.

Si vous êtes quelquefois un peu difficile à traiter

en vos infirmités temporelles, petit à petit cela se passera. L'esprit humain fait tant de tours et retours, sans que nous y pensions, qu'il ne se peut qu'il ne fasse des mines : celui pourtant qui en fait le moins est le meilleur.

736e LETTRE.

LE MÊME, A M. MAGIN, MARCHAND A ANNECY.

Le saint prélat le remercie de lui avoir rendu des lettres des religieuses de la Visitation de France qu'on lui avoit adressées, et des nouvelles qu'il lui apprend de ce royaume. Il lui recommande un jeune garçon pour lui trouver une condition. Il dit que les Génevois ont eu tort de prendre ombrage d'une chasse que le prince Thomas étoit venu faire en leur voisinage.

Monsieur, je vous remercie du soin qu'il vous a plu de prendre pour me faire avoir des lettres que les sœurs de la Visitation vous ont adressées, comme encore de la variété des nouvelles du monde que je prie Dieu de nous vouloir donner de jour en jour meilleures pour la prospérité du christianisme, et en particulier pour celle du roi et du royaume.

Je sais que ce jeune garçon étant de ce pays, et assez bien conditionné, trouvera en vous une affection charitable, pour, s'il se rencontre, être logé à quelque service. Mais les amis et parens ayant desiré que je vous le recommandasse, je le fais volontiers, avec espérance que vous ne le prendrez pas à importunité, puisque cette mienne recommandation, comme toutes les miennes, se fait toujours avec la

condition et réserve que vous n'en ayez aucune incommodité.

M. le prince Thomas (1), qui a logé céans ces trois ou quatre jours passés pour faire la chasse en ces plaines voisines, a mis, comme l'on vient de me dire, en alarme ceux de Genéve, qui ont le plus grand tort du monde de se laisser agiter par tant de vaines appréhensions, puisqu'on observe si soigneusement les derniers articles qui ont été passés.

Je suis de tout mon cœur, monsieur, votre, etc.

737e LETTRE (liv. VI, let. 78).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

Le saint exhorte une demoiselle à se donner tout à Dieu, et à se réjouir de ce que, quittant le dessein qu'elle avoit eu de se marier, elle veut entrer en religion. Conditions requises pour se donner à Dieu. La voie des croix est plus assurée que celle des consolations. La vocation et la conduite de Dieu sont préférables à nos idées. Heureux échange d'un mariage terrestre pour un mariage spirituel.

J'ai donc appris par la bouche de la chére cousine en combien de façons notre Seigneur avoit tâté votre cœur et essayé votre fermeté, ma très

(1) « Le prince Thomas étoit un des fils du duc Charles-Emmanuel de Savoie, et fut prince de Carignan, marquis de Busque, etc., grand-maître de France, général des armées de sa majesté très chrétienne, après l'avoir été de celles du roi d'Espagne, enfin chevalier de l'Annonciade, un des plus malheureux capitaines de son siècle.

« Pendant la vie de son père il donna des marques signalées de sa valeur au passage de la rivière d'Orbe, à la retraite de Bastagne devant Ast, et dans Verue. Chez les Espagnols, en 1635, il perdit la

chère fille. Or sus, il se faut saintement animer, et renforcer entre toutes ces vagues. Béni soit le vent, d'où qu'il vienne, puisqu'il nous fera surgir à bon port.

Voilà, ma très chère fille, les conditions avec lesquelles nous nous devons donner à Dieu: c'est que soudain il fasse sa volonté de nous, de nos affaires et de nos desseins, et qu'il rompe et défasse la nôtre ainsi qu'il lui plaira. Oh! qu'heureux sont ceux que Dieu manie à son gré, ou qu'il conduit sous son bon plaisir, ou par tribulation, ou par consolation! mais pourtant les vrais serviteurs de Dieu ont toujours plus estimé le chemin de l'adversité, comme plus conforme à celui de notre chef, qui ne voulut réussir de notre salut et de la gloire de son nom que par la croix et les opprobres.

Mais, ma très chère fille, connoissez-vous bien en votre cœur ce que vous m'écrivez, que Dieu, par des voies épineuses, vous conduit à une condition qui vous avoit été offerte par des moyens plus faciles? car si vous aviez cette connoissance, vous caresseriez infiniment cette condition que Dieu a choisie

bataille d'Avein, fit lever le siége de Breda en 1636. Il prit Bouchain, Le Catelet, Bray-sur-Somme, et Corbie; et l'année suivante il fit lever le siége de Saint-Omer. Après une guerre assez longue contre la duchesse sa belle-sœur, il se réconcilia avec elle en 1642, fit sa paix avec la France, se mit à la tête des armées de sa majesté très chrétienne; mais il ne fit rien de fort remarquable. Il mourut à Turin le 22 janvier 1656. Il avoit épousé, le 6 janvier 1625, Marie de Bourbon, fille de Charles, comte de Soissons, dont il eut plusieurs enfants.» (*Méthode facile pour apprendre l'histoire de Savoie*, pag. 242.)

pour vous, et l'aimeriez d'autant plus, que non seulement il l'a choisie, mais il vous y conduit lui-même, et par un chemin par lequel il a conduit tous ses plus chers et grands serviteurs. Suppliez-le que ce sentiment qu'il vous donne ne périsse point, mais qu'il croisse jusqu'à la parfaite maturité. Pour moi, je bénis votre chère ame, que notre Seigneur veut pour soi, et ai pour vous tout le saint amour qui se peut dire. La chère cousine est tendre en cette affection, et a un cœur parfaitement vôtre.

Cet époux de Cana en Galilée fait le festin de ses noces, et croit d'être l'époux; mais il est trop plus heureux, car notre Seigneur lui donne le change, et, convertissant son eau en très bon vin, il se rend époux lui-même, et fait l'ame de ce pauvre premier époux son épouse: car soit que ce fût saint Jean l'évangéliste ou quelque autre, étant non à la veille, mais au jour de son mariage, notre Seigneur l'emporte à sa suite, il ravit à soi sa chaste ame, et le rend son disciple; et l'épouse, voyant que ce Sauveur pouvoit avoir plusieurs épouses, voulut être du nombre; et pour une seule noce de vin failli, en voilà deux excellentes: car les ames, tant de l'un que de l'autre, s'épousent à Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'on lit cet évangile; et il m'est venu au cœur de vous dire cette pensée: Bienheureux sont ceux qui changent ainsi leur eau en vin! mais il faut que ce soit par l'entremise de la tres sainte mère. Je la supplie de vous donner à jamais sa douce et maternelle protection. Je suis en elle votre, etc.

738e LETTRE (liv. VI, let. 82).

LE MÊME, A UNE DAME

Retirée dans un cloître, et sur le point d'entrer en religion.

Le saint encourage une dame à exécuter ce pieux dessein. Il l'exhorte à ne pas trop s'attendrir, mais à envisager les consolations qui suivront ses peines présentes, qu'il représente comme un enfantement spirituel. Il lui enjoint de sacrifier par avance les raffinements de la vanité. Il lui interdit quelques superstitions auxquelles elle étoit portée. Il lui donne des avis sur la manière dont elle devoit converser.

Que de joie, ma très chère fille, que mon cœur reçoit de voir la franchise et rondeur du vôtre à ce commencement (1)! Ne vous étonnez point de ces larmes; car bien qu'elles ne soient pas bonnes, elles viennent néanmoins de bon lieu. Si nos résolutions étoient petites et révocables, nous n'aurions pas ces sentiments en ces abnégations et hautes conclusions que nous avons prises. David pleura tant sur Saül mort, quoique ce fût son plus grand ennemi: pleurons un peu sur ce monde, qui meurt, ains qui est mort pour nous, et auquel nous voulons à jamais mourir.

O ma fille, ma bonne fille, que je suis aise de vous voir un peu travaillée de ce mal d'enfant! Non, jamais nulle ame n'enfanta Jésus-Christ sans douleur, sinon la sainte Vierge, à laquelle en contre-échange il en donna de grandes en mourant. Mais,

(1) C'est un commencement de conversion.

ma fille, vous verrez qu'après ces tranchées de cœur vous aurez mille sortes de consolations. Et moi, ne croyez-vous pas que mon cœur s'attendrisse sur le vôtre? Si fait, je vous assure, mais d'un attendrissement doux et suave, pour voir que vos douleurs sont des présages de plusieurs faveurs que Dieu vous fera, si constamment et fidèlement vous persévérez en cette entreprise, la plus digne, la plus généreuse, la plus utile que vous pourriez jamais faire.

Or poursuivez donc, ma très chère fille: tenez bien votre cœur ouvert. Pour moi, ne doutez nullement de ma fidélité: confiez-vous en moi, sans crainte, sans réserve, et sans exception; car Dieu, qui l'a voulu, me tiendra de sa sainte main, afin que je vous serve bien.

Ce même Dieu sait que sur votre départ il me mit en la pensée de vous dire qu'il falloit retrancher le musc et les senteurs; mais je me retins sur ma méthode, qui est suave, de laisser lieu au mouvement que petit à petit les exercices spirituels ont accoutumé de faire dans les ames qui se consacrent entièrement à sa divine bonté. Car vraiment mon esprit est extrêmement ami de la simplicité; mais la serpe avec laquelle on retranche ces inutiles rejetons, je la laisse ordinairement ès mains de Dieu: et voilà, ma très chère fille, qu'il vous en va donner un coup, pour ces poudres, pour ces papiers dorés. Qu'à jamais sa miséricorde soit bénie! car elle est miséricordieuse, je le vois bien.

Oui, donnez ces poudres et ces papiers dorés à quelque dame du monde, qui soit néanmoins de telle confiance, que vous lui puissiez marquer le sujet de ce petit renoncement; et ne doutez point que cela scandalise: au contraire, cela édifiera son ame, puisque je présuppose que ce soit une dame qui en ait une bonne. Vous avez raison, ma très chère fille, de renoncer à tout cela: croyez-moi, ces petites abnégations seront fort agréables à Dieu.

Vraiment il faut que je vous dise ceci, puisque j'ai commencé à vous communiquer mon ame avec naïveté. Je n'ai jamais seulement voulu porter de bas d'estame, ni jamais de gants ni lavés ni musqués, dès que je me suis voué à Dieu, ni jamais papier doré ni poudres; ce sont des mignardises trop menues et vaines. O Dieu! quel cœur vous me donnez en votre endroit, marchant de si bon pied!

Hélas! ma très chère fille, il est certes vrai: ces éternels et irrévocables renoncements, ces adieux immortels que nous avons dits au monde et à ses amitiés, font quelque attendrissement à notre cœur; et qui ne s'émouveroit à ces coups de rasoir, qui séparent et divisent l'ame d'avec l'esprit, et le cœur de chair d'avec le cœur divin, et nous-mêmes d'avec nous-mêmes? Mais, vive Dieu! ces coups sont donnés, c'en est fait: non, jamais plus il n'y aura réunion de l'un à l'autre, moyennant la grace de celui pour auquel nous unir inséparablement, nous nous sommes séparés pour jamais de toute autre chose.

Laissez absolument toutes ces guérisons par pa-

roles: ce sont niaiseries que cela, que je permettrois à une ame moins résignée que la vôtre; mais à la vôtre, ma fille, je dis hautement: Laissez ces enfances et bagatelles, lesquelles, si elles ne sont péchés, sont des amusements inutiles, tendants à la superstition.

O Dieu! ma fille, à toutes ces compagnies mondaines qui vous arriveront, il faut rendre une contenance doucement joyeuse. Mais afin que vous vous entreteniez de nouvelles réciproquement, entretenez-les comme venant de l'autre monde; car si vous leur parlez le langage de leurs lieux, ce ne leur sera pas une grande nouvelle.

Je fus un mois après ma consécration à l'évêché, que, venant de ma confession générale, et d'emmi les anges et les saints, entre lesquels j'avois fait mes nouvelles résolutions, je ne parlois que comme un homme étranger du monde, et il me semble que j'avois bonne grace; et quoique le tracas ait un peu alangouri ces bouillonnements de cœur, les résolutions, par la grace divine, me sont demeurées.

Soyez courte là où vous ne profiterez pas. Ce grand Dieu agrandisse de plus en plus le règne de son saint amour en nous! Je suis en lui, mais d'une affection toute particulière, vôtre.

Si j'avois davantage de loisir, je vous écrirois encore; car je ne me lasse point en ce doux entretien de Dieu, de son amour de nos ames. Demandez fort au petit Jésus naissant sa sainte nudité pour votre cœur, afin que nuement et purement il soit à lui. Votre très affectionné, etc.

739e LETTRE (liv. VI, let. 83).

LE MÊME, A UNE JEUNE DAME VEUVE.

Le saint l'exhorte à quitter le monde pour entrer en religion.

Madame, je vois clair, ce me semble, en Dieu, qui vous appelle si miséricordieusement au monastère de la Visitation pour son pur amour, vous ouvre le chemin, et facilite librement votre entrée. C'est pourquoi je vous dis hardiment: Sortez maintenant du monde en effet, puisque déja vous en êtes dehors d'affection. Quelle plus légitime décharge pouvez-vous faire de la personne et des biens de vos enfants, que de les remettre entre les mains de monsieur votre père et de madame votre mère? et n'est-ce pas un trait visible et palpable de la providence divine pour ce sujet, que cela se puisse faire avec l'agrément, ains avec le désir de cette mère, jadis si jalouse de votre présence au monde?

Il m'est avis certes, ma très chère fille, que Dieu lui-même jette des fleurs et des parfums aux chemins de votre retraite, afin qu'elle se fasse avec plus de douceur, et que les plus coquilleux l'approuvent et bénissent. Car que peut-on dire? Que vous laissez vos enfans? Oui; mais où les laissez-vous? Entre les mains de leur premier père et de leur première mère. En chargez-vous vos père et mère? Non, vous ne les chargez pas tant que vous les déchargez, puisque c'est selon leur gré et à leur souhait que cela se fait.

Ainsi que vous me décrivez toute cette affaire, je

n'y vois nulle sorte de difficulté, sinon pour la chère petite fille, que la grand'mère retirera de la religion dans la nourriture du monde. Car quant au garçon, aussi bien dans deux ou trois ans ne le pouvez-vous plus garder dans votre giron, ni le nourrir de votre nourriture, ains de la nourriture du collége ou de la cour.

Et quant à la chère petite, si Dieu l'appelle à la religion, elle y viendra, ou tôt ou tard, nonobstant l'inclination de madame sa grand'mère. Il se servira même de la nourriture du monde pour lui faire goûter le bien de la religion. Ceci est vrai, je vous assure, ma très chère fille : il arrive quelquefois que les jeunes enfants élevés en religion en rejettent par après la sujétion, comme les chevaux que l'on charge trop tôt de la selle.

La vocation à la religion est une grace trop particulière pour être donnée par l'industrie et prudence humaine. Dieu emploie bien souvent l'éducation pour la vocation; mais quand l'éducation ne prévient pas, il ne laisse pas de faire son bénéfice puissamment et suavement. Vos offrandes de cette fille à Dieu lui seront plus utiles que votre nourriture.

Mais mon esprit s'écarte, par la consolation que je sens à votre occasion. Je dis donc simplement que je ne vois rien qui vous doive retenir au monde, non pas même le présage à la future vocation de votre fille, qui, étant encore incertain, ne doit pas être préféré à la certitude de votre appel, lequel vous devez donc suivre soigneusement, fortement, di-

ligemment, mais sans empressement et sans inquiétude.

Dieu, qui a commencé en vous cette sainte œuvre, la veuille bien accomplir; afin qu'après vous avoir tirée, conservée et entretenue dans le monastère de la Visitation en cette vie, il vous appelle dans le monastère éternel de la perpétuelle Visitation en la vie future; et sur ce desir que je fais de tout mon cœur, je suis sans fin et sans exception, ma très chère fille, votre, etc.

740e LETTRE.

LE MÊME, A UN DAME MARIÉE.

Le saint la félicite sur l'entrée de sa fille chez les carmélites.

J'ai ouï de la bouche du bon monsieur Cridant l'histoire de l'entrée et réception de votre chère petite fille en l'ordre sacré des carmélites, et comme elle passa de votre sein maternel, ma très chère fille, dans celui de la bonne mère Madeleine de S. Joseph. J'espère que cette action sera bénie de la suavité de celui qui aime la promptitude des bons desseins et des bonnes exécutions, et qui trouva mauvaise la prudence de cet enfant qui vouloit aller ensevelir son père avant que de se ranger tout-à-fait à sa suite.

Il y a un peu de l'extraordinaire en l'action de cette fille, et peut-être encore en sa réception; mais ce n'est pas merveille qu'une aiguille non engraissée, non distante, non frottée d'ail, non empêchée par

le diamant, s'attache si promptement et si puissamment à son aimant. Or sus, Dieu soit loué, ma très chère fille! voilà votre holocauste presque consommé avant qu'il soit bonnement sur l'autel. La divine Majesté vous bénisse de plus en plus de son saint amour, et le cœur de monsieur votre cher mari, qui conspire si doucement avec vous pour aspirer tout-à-fait à Dieu, et ne respirer qu'en lui! Je suis invariablement votre, etc.

Mon cœur est tout-à-fait dédié à celui de mademoiselle de Verton, votre chère sœur, dans lequel j'ai vu que Dieu règne: plaise à sa divine Majesté que ce soit à toute éternité! Amen.

741e LETTRE.

LE MÊME, A MADEMOISELLE DE TRAVES.

Il la félicite de ce que sa sœur s'étoit retirée du monde, et il la console sur leur séparation.

Je me réjouis avec vous, ma très chère fille, de la retraite de la chère sœur, tant parcequ'en vérité elle a été faite généreusement, saintement, et, pour le dire comme je l'entends, héroïquement et à la façon des anciennes ames du christianisme de l'âge le plus saint, qu'aussi d'autant que, comme m'a écrit la bonne mère supérieure, vous avez autant de part en cette retraite, et plus encore que si vous fussiez retirée vous-même, au cas qu'il vous eût été loisible.

Oh! c'est ainsi, ma fille très chèrement bien-

aimée, qu'il faut servir Dieu; car c'est le servir en Dieu, et par l'amour souverainement et incomparablement excellent. Je sais le fond vif et tendre amour de votre cœur envers cette sœur, et que cette petite séparation lui aura coûté de grands efforts; et c'est cela qui me donne mille plaisirs en la partie supérieure; car en l'inférieure, croyez-moi, ma fille, j'ai trouvé mon sentiment engagé dans le vôtre.

Vous avez donc si bonne part en ce sacrifice agréable, que je m'en réjouis très affectueusement avec vous, et crois que la divine bonté aura une douce souvenance de votre holocauste, qu'elle confirmera votre conseil, et vous rendra, selon l'intention de votre cœur, une consolation qui vous fera toujours croître en cet amour, ou une force qui, sans consolation, vous fera toujours de plus en plus parfaitement servir ce céleste amour. Je ne sais que vous dire davantage, ma très chère fille, sinon que je suis indiciblement et incroyablement vôtre. Vive Jésus! Amen.

742e LETTRE.

LE MÊME, A UNE DAME DÉVOTE.

Le saint lui permet de renouveler un vœu de continence et d'obéissance à sa messe, et de le mettre par écrit pour le lui donner ensuite.

Madame, s'il vous plaît de renouveler le vœu de continence à la messe, ainsi que j'offrirai le saint sacrifice, offrez-le à même temps à Dieu le père; et

moi, en votre nom, je lui offrirai aussi avec son fils, le chaste Agneau, auquel je le recommanderai, pour le garder et protéger envers tous et contre tous, comme aussi le propos de vœu d'obéissance; et l'ayant mis par écrit, vous me le donnerez après la messe. Dieu veuille recevoir votre sacrifice, et bénir votre saint holocauste. Que la Vierge, les anges, et tous les saints le veuillent accompagner et recommander à leur maître; et priez votre bon ange d'être près de vous quand vous le ferez.



743e LETTRE (liv. I, let. 41).

LE MÊME, AU ROI DE FRANCE.

Le saint le remercie d'une aumône qu'il avoit faite à l'église de Gex.

Sire, rien n'est caché à la chaleur du soleil en ce monde: rien n'est non plus éloigné du soin des bons rois en leurs monarchies. C'est pourquoi votre majesté a regardé l'Église de Gex, qui est sur le fin bord du royaume, et, la voyant extrêmement misérable, lui a ordonné aumône de trois cents écus, pour laquelle je vais maintenant en esprit, avec tous les catholiques de ce lieu-là, en faire action de graces à votre charité royale, sire, laquelle nous supplions en toute humilité nous vouloir donner la jouissance de ce bienfait, duquel nous avons déja la concession, pour laquelle nous implorerons à jamais la souveraine bonté de notre Seigneur, qu'elle conserve et prospère votre majesté en l'abondance des

graces célestes. C'est le souhait perpétuel, sire, de votre très humble, etc.

744e LETTRE.

LE MÊME, A M. MILLETET, CONSEILLER AU PARLEMENT DE BOURGOGNE.

Le saint lui recommande le bon droit d'un de ses amis.

Monsieur mon frère, vais-je point trop souvent à votre porte? vous importuné-je point par mes si fréquentes supplications? Certes je ne dois, ni ne puis, ni ne veux manquer au devoir que j'ai à M. le marquis d'Aise, qui me fait la faveur de m'aimer très particulièrement, et que pour ses rares qualités j'honore parfaitement. Or il a une affaire devant la cour, et de bonne fortune en la chambre de la Tournelle, en laquelle vous êtes; je vous supplie donc très humblement, monsieur mon frère, de le gratifier de votre appui au soutenement de son bon droit, puisque même il implore mon intercession auprès de vous, sachant le bien que j'ai d'être avoué votre frère.

Le voyage du prince cardinal de Savoie étant différé pour quelque temps, et comme je crois, jusqu'au carnaval, je suis par conséquent d'autant éloigné de l'espérance que j'ai que par quelque rencontre ce voyage me pourra donner le bonheur de vous voir; mais cependant je ne laisserai pas de vous avoir présent à mon ame, ni de prier notre Seigneur qu'il vous comble, et madame ma sœur, de toutes ses prospérités, qui suis, monsieur mon frère, votre, etc.

745e LETTRE (liv. I, let. 60).

LE MÊME, A UN MAGISTRAT.

Le saint le remercie de lui avoir envoyé un livre de poésies chrétiennes qu'il avoit composé, et le félicite de son heureux talent et du bon emploi qu'il en fait. Il blâme beaucoup les poëtes de son temps, qui corrompoient les mœurs, et fait voir en même temps la puissance de la poésie.

Monsieur, ce m'a été un honneur extrêmement sensible d'avoir reçu de votre part ces riches et dévots théorèmes, que le révérend père Ange Le Blanc m'a remis; et si j'avois le riche parfumier ou cabinet des onguents que cet ancien prince Alexandre le Grand (1) destina pour la garde des livres et écrits d'Homère, je le destinerois aussi à la conservation de ce beau présent, lequel m'est d'autant plus précieux, que je n'avois garde de l'oser espérer, puisque je n'ai pas même pensé que vous eussiez su que je fusse au monde, où étant de vrai si peu de chose, confiné en ce recoin de nos montagnes, je me tiens pour invisible. Mais toutefois comme ce sont les

(1) Alexandre, qui aimoit passionnément les poésies d'Homère, prince des poëtes grecs, ayant trouvé parmi le butin de Darius * un petit coffre dont la matière et l'ouvrage étoient de grand prix, ordonna qu'on le lui gardât. « Je l'ai dédié à Homère, ajouta-t-il, afin de conserver dans un ouvrage précieux le plus précieux ouvrage de l'esprit humain. »

* Darius, puissant roi de Perse, qu'il avoit vaincu à la bataille d'Arbelles, en Asie.

grandes lumières qui découvrent les atomes, ainsi m'avez-vous pu voir.

Or puisque non seulement il vous a plu, monsieur, de jeter votre pensée, et, ce qui est encore le plus, votre bienveillance sur moi, je vous supplie très humblement de me continuer cette grace par la même courtoisie et bonté qui l'a fait naître en votre ame, sans aucun mérite de ma part: et si je ne puis par les effets, au moins par affection je m'essaierai de correspondre à cette faveur, vous portant à jamais un honneur, oui même, si vous me permettez ce mot, un amour très particulier; à quoi je suis encore attiré par cette savante piété qui vous fait si heureusement transformer les muses païennes (1) en chrétiennes, pour les ôter de ce vieux profane Parnasse, et les placer sur le nouveau sacré Calvaire.

Et plût à Dieu que tant de poëtes chrétiens qui ont en notre âge si dignement témoigné, comme vous, monsieur, la beauté de leur esprit, eussent aussi, comme vous, fait paroître la bonté de leur jugement au choix des sujets de leurs poëmes; la corruption des mœurs ne seroit pas si grande: car c'est merveille combien les discours resserrés dans les lois des vers ont de pouvoir pour pénétrer les cœurs

(1) Les muses, divinités fabuleuses des païens, qu'ils croyoient présider aux arts et aux sciences. Les poëtes disoient qu'elles habitoient le mont Parnasse, dans la Phocide. On prend souvent le mot de muse pour la poésie ou pour le génie des poëtes, comme fait ici notre saint.

et assujettir la mémoire. Dieu leur veuille pardonner l'abus qu'ils ont fait de leur érudition. Et vous, monsieur, usez ains jouissez toujours ainsi saintement de ce beau riche et bon esprit que la divine majesté vous a conféré en cette vie temporelle, afin que vous vous réjouissiez à jamais, contemplant et chantant glorieusement les mystères en la vie éternelle.

Je suis de tout mon cœur, monsieur, votre, etc.

746e LETTRE.

LE MÊME, A UNE NIÈCE.

Le saint l'exhorte à servir Dieu avec fidélité, et lui marque la joie qu'il a de ce qu'on l'a prié de nommer un enfant avec elle.

Or je ne doute point de cela, ma très chère fille ma niéce, que ce même Sauveur qui vous a prise par la main ne vous conduise jusqu'à la perfection de son saint amour: car j'espère que vous ne vous secouerez point d'une si douce et si suave conduite, et n'abandonnerez jamais celui qui par son infinie bonté n'abandonne jamais ceux qui ne veulent pas l'abandonner. Vrai Dieu! que nous serons heureux, si nous sommes fidéles à cette immense douceur qui nous attire!

Madame de Lenugeon me pria il y a bien sept mois de lui tenir ce dernier enfant qu'elle a fait, et je le pris à fort grand honneur; mais je le trouve encore plus grand et plus agréable, puisque c'est avec cette heureuse rencontre que vous le devez tenir avec moi, ce que je prends à présage qu'un jour je

pourrai bien avoir la consolation d'en tenir un des vôtres. Mais en tout événement nous nous entretiendrons l'un l'autre par la sainte dilection qui me fera toujours être, ma très chère niéce ma fille, votre, etc.

Mon cœur salue le vôtre, et est son serviteur.

Ces paroles sont en marge de l'original :

J'ai annoncé la fête de la Pentecôte à M. Favre, qui l'attend en dévotion, et vous toutes.

747e LETTRE (liv. III, let. 5).

LE MÊME, A UNE DAME SA BELLE-SOEUR.

Souhaits de bénédiction.

La bénédiction que je vous souhaite, ma très chère sœur ma fille, se doit obtenir de la main de notre Seigneur : et je crois que sa divine majesté vous l'octroiera, si vous la requérez avec la soumission et humilité convenable.

Et quant à moi, ma très chère fille, adorant de tout mon cœur cette divine providence, je la supplie de répandre sur votre cœur l'abondance de ses faveurs, afin que vous soyez bénie en ce monde et en l'autre des bénédictions du ciel et de la terre, des bénédictions de la grace, et de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

Bénie soyez-vous en votre cœur, et en votre corps ; en votre personne, et en celle de ceux qui vous sont

plus chers; en vos consolations, et en vos travaux; en tout ce que vous ferez, et que vous souffrirez pour Dieu. Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

748e LETTRE (liv. III, let. 66).

LE MÊME, A UNE DAME SA SOEUR.

Le saint l'exhorte à vivre dans une conformité avec notre Seigneur, et, pour cet effet, de s'élever de plus en plus à la perfection; les embarras des affaires et du ménage ne sont point contraires à cet état, on peut même en tirer avantage.

Ma très chère sœur, ce n'est que justement pour vous donner le bonsoir que je vous écris, et vous tenir assurée que je ne cesse point de vous souhaiter mille et mille bénédictions du ciel, et à monsieur mon frère; mais particulièrement celle d'être toujours transfigurée en notre Seigneur. Oh! que sa face est belle, et que ses yeux sont doux et émerveillables en suavité! et que c'est chose bonne d'être auprès de lui en la montagne de la gloire! C'est là, ma chère sœur ma fille, où nous devons loger nos desirs et affections, non en cette terre, où il n'y a que de vaines beautés et belles vanités. Or sus, graces à ce Sauveur, nous sommes à la montée du mont Thabor, puisque nous avons des fermes résolutions de bien servir et aimer sa divine bonté; il nous faut donc encourager à une sainte espérance. Montons toujours, ma très chère sœur, montons sans nous lasser à cette céleste vision du Sauveur;

éloignons-nous petit à petit des affections terrestres et basses, et aspirons au bonheur qui nous est préparé.

Je vous conjure, ma chère fille, de bien prier notre Seigneur pour moi, et qu'il me tienne dorénavant dans les sentiers de sa volonté, afin que je le serve en sincérité et fidélité. Voyez-vous, ma très chère fille, je desire ou de mourir ou d'aimer Dieu; ou la mort ou l'amour: car la vie qui est sans cet amour est tout-à-fait pire que la mort. Mon Dieu! ma très chère fille, que nous serons heureux, si nous aimons bien cette souveraine bonté, qui nous prépare tant de faveurs et bénédictions!

Soyons bien tout à elle, ma très chère fille, parmi tant de tracas que la diversité des choses mondaines nous présente. Comme voulons-nous mieux témoigner notre fidélité qu'entre les contrariétés? Hélas! ma très chère fille ma sœur, la solitude a ses assauts, le monde a ses tracas: par-tout il faut avoir bon courage, puisque par-tout le secours du ciel est prêt à ceux qui ont confiance en Dieu, et qui avec humilité et douceur implorent sa paternelle assistance.

Gardez bien de laisser convertir votre soin en troublement et inquiétude; et tout embarquée que vous êtes sur les vagues et parmi les vents de plusieurs tracas, regardez toujours au ciel, et dites à notre Seigneur: O Dieu, c'est pour vous que je vogue et navigue, soyez mon guide et mon nocher; et puis consolez-vous: que quand nous serons au port, les douceurs que nous y aurons effaceront les travaux pris

pour y aller. Or nous y allons parmi tous ces orages, pourvu que nous ayons le cœur droit, l'intention bonne, le courage ferme, l'œil en Dieu, et en lui toute notre confiance.

Que si la force de la tempête nous émeut quelquefois un peu l'estomac, et nous fait un petit tourner la tête, ne nous étonnons point; mais, soudain que nous pourrons, reprenons haleine, et nous animons à mieux faire. Vous marchez toujours entre nos saintes résolutions, je m'en assure: ne vous fâchez donc point de ces petits assauts d'inquiétudes et chagrins que la multiplicité des affaires domestiques vous donne; non, ma très chère fille, car cela vous sert d'exercice à pratiquer les plus chères et aimables vertus que notre Seigneur nous ait recommandées. Croyez-moi, la vraie vertu ne se nourrit pas dans le repos extérieur, non plus que les bons poissons dans les eaux croupissantes des marais. Vive Jésus. Votre très humble, etc.

749e LETTRE (liv. IV, let. 1).

LE MÊME, A UNE DAME SA SOEUR.

Le saint l'exhorte à communier souvent, et à s'abandonner à la Providence dans les persécutions.

Notre Sauveur vous arrache le cœur, comme il fit à la dévote sainte Catherine de Sienne, de laquelle nous faisons aujourd'hui (1) la fête, pour vous donner le sien très divin, par lequel vous vivez toute

(1) Le 30 avril.

de son saint amour. Quel bonheur, ma très chère sœur, si quelque jour, au sortir de la sainte communion, je trouvois mon chétif et misérable cœur hors de ma poitrine, et qu'en sa place fût établi le précieux cœur de mon Dieu! Mais, ma très chère fille, puisque nous ne devons pas desirer des choses si extraordinaires, au moins souhaité-je que nos pauvres cœurs ne vivent plus désormais que sous l'obéissance et les commandements du Seigneur: ce sera bien assez, ma chère sœur, pour en imiter utilement sainte Catherine, et en cette sorte nous serons doux, humbles et charitables, puisque le cœur de notre Sauveur n'a point de lois plus affectionnées que celles de la douceur, humilité, et charité.

Vous serez bien heureuse, ma très chère sœur ma fille, si parmi toutes ces fadaises de partialité vous vivez toute en vous-même pour Dieu, Dieu qui seul aussi mérite d'être servi et suivi avec passion: car ainsi faisant, ma chère sœur, vous donnerez bon exemple à toutes, et gagnerez la sainte paix et tranquillité pour vous-même. Laissez, je vous supplie, philosopher les autres sur le sujet que vous avez de communier: car il suffit que votre conscience, que vous et moi, sachions que cette diligence de revoir et de réparer souvent votre ame est grandement requise pour la conservation d'icelle; et si vous en voulez rendre compte à quelqu'une, vous lui pourrez bien dire que vous avez besoin de manger si souvent cette divine viande, parceque vous êtes fort foible, et que sans ce renforcement votre esprit se

dissiperoit aisément. Cependant estimez, ma très chère sœur, à bien serrer ce cher Sauveur sur votre poitrine. Faites qu'il soit le beau et le suave bouquet sur votre cœur, en sorte que quiconque vous approche sente que vous êtes parfumée, et connoisse que votre odeur est l'odeur de la myrrhe.

Tenez votre esprit en paix, nonobstant cet embarrassement qui est autour. Remettez à la plus secréte providence de Dieu ce que vous trouverez de malaisé, et croyez fermement qu'il fera une douce conduite de vous, de votre vie, et de toutes vos affaires.

Savez-vous ce que font les bergers en Arabie quand ils voient éclairer, tonner, et l'air chargé de foudres? Ils se retirent sous les lauriers, et eux, et leurs troupeaux. Quand nous voyons que les persécutions ou contradictions nous menacent de quelques grands déplaisirs, il nous faut retirer, et nous et nos affections, sous la sainte croix, par une vraie confiance que tout reviendra au profit de ceux qui aiment Dieu.

Or sus, ma très chère fille ma sœur, tenez bien votre cœur ramassé; gardez-vous fort des empressements; jetez souvent votre confiance en la providence de notre Seigneur. Soyez tout assurée que plus tôt le ciel et la terre passeront, que notre Seigneur manque à votre protection, tandis què vous serez sa fille obéissante, ou au moins desireuse d'obéir. Deux ou trois fois le jour pensez si votre cœur est point inquiété de quelque chose; et trouvant qu'il l'est, tâchez soudain à le remettre en repos.

Adieu, ma très chère fille.

Dieu soit à jamais au milieu de votre cœur. Amen.

750e LETTRE (liv. IV, let. 23).

LE MÊME, A UNE NIÈCE.

Le saint l'exhorte à conformer toujours sa volonté à celle de Dieu, et à mortifier son cœur.

Ma chère niéce, je vous écrivis l'autre jour; mais mon cœur, qui vous chérit tendrement, ne se peut assouvir de vous en rendre au moins ce foible témoignage, de vous écrire le plus souvent que je puis.

Vivez toute en notre Seigneur, ma très chère fille; que ce soit l'eau dans laquelle votre cœur nage: et comme ceux qui cheminent sur la corde tiennent toujours en leurs mains le bâton du contre-poids, pour balancer le corps justement en la variété des mouvements qu'ils ont à faire sur un si dangereux plancher, vous devez aussi fermement tenir la sainte croix de notre Seigneur, afin de marcher assurément parmi les périls que la variété des rencontres et conversations pourront apporter à vos affections; en sorte que tous vos mouvements soient balancés au contre-poids de l'unique et très aimable volonté de celui auquel vous avez voué tout votre corps et tout votre cœur.

Conservez-le bien, ce cœur, pour lequel le cœur de Dieu fut triste jusqu'à la mort, et après la mort transpercé par le fer, afin que le vôtre vive après la la mort, et soit joyeux toute sa vie. Mortifiez-le bien

en ses joies, et le réjouissez en ses mortifications, et allez, chère niéce, je veux dire, cheminez toujours courageusement de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous ayez atteint le souverain degré de l'amour divin; mais jamais vous ne l'atteindrez, puisque cet amour sacré n'est non plus fini que son objet, qui est la souveraine bonté.

Adieu, ma très chère niéce, aimez-moi toujours constamment en qualité de l'homme du monde qui vous desire le plus de vraies et solides consolations: oui, ma fille, je vous souhaite l'abondance de l'amour divin, qui est et sera éternellement l'unique bien de nos cœurs, qui ne nous ont été donnés que pour celui qui nous a donné tout le sien. Je suis très sincèrement tout vôtre, ma chère niéce ma fille.

751e LETTRE (liv. IV, let. 26).

LE MÊME, A UNE DAME SA SOEUR.

Le saint lui recommande la douceur et la paix dans les contre-temps de cette vie.

Ma très chère sœur ma fille, je suis marri que je n'ai plus tôt reçu la salutation que maître Constantin m'avoit apportée de votre part; car j'eusse eu plus de loisir de vous écrire selon mon cœur, qui est plein d'affection pour vous, et vous chérit si fort qu'il ne peut se contenter de vous entretenir pour un peu. Je vis avec beaucoup de contentement de savoir que votre ame est toute dédiée à l'amour de Dieu, auquel vous prétendez de vous avancer petit à petit

par toutes sortes de saints exercices. Mais je vous recommande toujours plus que tout celui de la sainte douceur et suavité ès rencontres que cette vie vous présente sans doute souventefois. Demeurez tranquille et tout amiable avec notre Seigneur sur votre cœur: Que vous serez heureuse, très chère sœur ma fille, si vous continuez de vous tenir à la main de sa divine majesté, entre le soin et le train de vos affaires, lesquelles réussiront bien plus à souhait quand Dieu vous y assistera! et la moindre consolation que vous en aurez sera meilleure que les plus grandes de celles que vous pourriez avoir de la terre.

Oui, ma chère fille ma sœur, que je vous aime, et plus que vous ne sauriez croire! mais principalement dès que j'ai vu en votre ame le digne et honorable desir de vouloir aimer notre Seigneur avec toute fidélité et sincérité, à quoi je vous conjure de persévérer constamment, et de m'aimer toujours bien entièrement, puisque je suis d'un cœur tout entier et fidèle, ma très chère fille, votre très humble frère, etc.

752e LETTRE (liv. IV, let. 69).

LE MÊME, A UNE COUSINE.

Il lui souhaite l'amour de Dieu: il est notre cuirasse et notre bouclier; il faut faire un grand usage de sa protection, et avoir beaucoup d'humilité et de courage.

Madame ma chère cousine, je ne puis, mais je ne veux pas me contenir de vous écrire, ayant un por-

teur si assuré. Ce n'est pourtant que pour vous dire que je demande continuellement à la sainte messe beaucoup de graces pour votre ame, mais sur-tout et pour tout l'amour divin; car aussi est-ce notre tout; c'est notre miel, ma chère cousine, dedans lequel et par lequel toutes les affections et toutes les actions de notre cœur doivent être confites et adoucies.

Mon Dieu! que le royaume intérieur est heureux quand ce saint amour y règne! Que bienheureuses sont les puissances de notre ame qui obéissent à un roi si saint et si sage! Non, ma chère cousine, sous son obéissance et dans cet état il ne permet point que les grands péchés habitent, ni même aucune affection, aux plus moindres. Il est vrai qu'il les laisse bien aborder les frontières, afin d'exercer les vertus intérieures à la guerre, et les rendre vaillantes, et permet que les espions, qui sont les péchés véniels et les imperfections, courent çà et là parmi son royaume; mais ce n'est que pour faire connoître que sans lui nous serions en proie à tous nos ennemis.

Humilions-nous fort, ma chère cousine ma fille; avouons que, si Dieu ne nous est cuirasse et bouclier, nous serons incontinent percés et transpercés de toutes sortes de péchés. C'est pourquoi tenons-nous bien à Dieu par la continuation de nos exercices: que ce soit le gros de notre soin, et le reste, des dépendances.

Au demeurant, il faut toujours avoir courage; et s'il nous arrive quelque alanguissement ou affoiblissement d'esprit, courons au pied de la croix, et nous

mettons parmi ces saintes odeurs, parmi ces célestes parfums, et sans doute nous en serons confortés et avigourés. Je présente tous les jours votre cœur au Père éternel, avec celui de son Fils notre Sauveur, en la sainte messe. Il ne le sauroit refuser, à cause de cette union en vertu de laquelle je fais l'offre; mais je présuppose que vous en faites autant de votre côté. Qu'à jamais puissions-nous, d'esprit, de cœur et de corps, lui être en sacrifice et holocauste de louange! Vivez joyeuse et courageuse avec Jésus sur votre poitrine. Madame ma très chère cousine, je suis celui qu'il a rendu votre serviteur cousin, etc.

753e LETTRE (liv. VI, let. 69).

LE MÊME, A UNE COUSINE.

Le saint l'exhorte à être fidèle à Dieu, qui lui inspiroit le mépris des vanités du monde, et se faisoit goûter à son cœur; il la fortifie contre la crainte de la mort, et l'engage à s'y préparer.

Madame ma chère cousine, que vous faites bien de trouver Dieu bon, et de savourer sa paternelle sollicitude en votre endroit, de quoi, étant maintenant en lieu où vous ne pouvez pas jouir du temps pour vous exercer à la méditation, il se présente en échange plus fréquemment à votre cœur, pour le fortifier de sa sacrée présence. Soyez fidèle à ce divin époux de votre ame, et de plus en plus vous verrez que par mille moyens il vous fera paroître son cher amour envers vous.

Je ne m'ébahis donc pas, ma chère cousine, si Dieu, vous donnant le goût de sa présence, vous va petit à petit dégoûter du monde. Sans doute, ma fille, rien ne fait trouver le chicotin si amer que de se nourrir de miel. Quand nous savourerons les choses divines, il ne sera plus possible que les mondaines nous reviennent donner appétit. Mais se pourroit-il bien faire qu'après avoir considéré la bonté, la fermeté, l'éternité de Dieu, nous pussions aimer cette misérable vanité du monde? Or sus, il nous faut supporter et tolérer cette vanité du monde; mais il ne faut aimer ni affectionner que la vérité de notre bon Dieu, lequel soit à jamais loué de ce qu'il vous conduit à ce saint mépris des folies terrestres!

Hélas! il est vrai, madame ma chère cousine, la pauvre madame de Moiron est trépassée: nous ne l'eussions pas dit le carême passé. Il est vrai, nous trépasserons aussi un jour à venir, lequel nous ignorons. Mon Dieu! ma chère fille, ne serons-nous pas bien heureux si nous mourons avec notre doux Sauveur au milieu de notre cœur? Or sus, il s'y faut donc bien tenir toujours, continuant nos exercices, nos desirs, nos résolutions, nos protestations. Il vaut mille fois mieux mourir avec notre Seigneur, que de vivre sans lui.

Vivons gaiement et courageusement en lui et pour lui, et ne nous étonnons point de la mort: je ne dis pas, ne la craignons point du tout; mais je dis, ne nous troublons point. Si la mort de notre Seigneur nous est propice, la nôtre nous sera bonne. C'est

pourquoi pensons souvent à la sienne: chérissons bien sa croix et sa passion.

C'est bien dit, ma fille bien-aimée, quand nous verrons mourir nos amis pleurons-les un peu, regrettons-les un peu par compassion et tendreté, mais avec tranquillité et sans impatience; et faisons valoir leur délogement pour nous préparer tout doucement et joyeusement au nôtre.

J'ai loué Dieu de quoi cette pauvre défunte s'étoit retirée, ce me semble, à la dévotion un peu plus cette année dernière; car c'est un grand signe de la miséricorde de Dieu sur elle. Il y a justement une année qu'elle entra en notre confrérie, laquelle aussi lui a bien rendu son devoir. Votre très affectionné, etc.

754e LETTRE (liv. VI, let. 80).

LE MÊME, A UNE COUSINE.

Le saint l'engage à entrer en religion. Le courage est préférable à la dévotion sensible, mais il ne doit point être empressé.

Ma très chère sœur, ma cousine et ma plus chère fille, *venez en la montagne que Dieu vous montrera* (1), pour y consacrer ces petits moments de vie qui vous restent, en faveur de la très sainte éternité qui vous est préparée.

Ne vous mettez point en peine de quoi vous n'a-

(1) Tentavit Deus Abraham, et dixit ad illum: Tolle filium tuum unigenitum quem diligis Isaac, et vade in terram visionis; atque ibi offeres eum in holocaustum super unum montium quem monstravero tibi. Gen., c. xxii, v. 1 et 2.

vez pas les sentiments de dévotion et consolation présentement; car le courage fort que vous avez vaut mieux que tout cela. Pensez-vous pas que la pauvre jeune et belle Rebecca pleura bien fort lorsqu'elle se sépara de son père, sa mère, et son pays? mais parmi tout cela elle ne laissa pas de dire courageusement: J'y irai; et elle fut digne d'être épouse d'Isaac. Quittez ces empressements, et achevez vos affaires en tranquillité, comme voyant notre Seigneur à votre côté, qui vous aide à les faire.

Je prierai, quoique indignement, pour N. N., et les servirai par-tout où je pourrai.

Dieu de sa main toute-puissante vous veuille retirer à soi, et vous amener au lieu auquel il vous a appelée: l'ange qui vous a assistée en vos résolutions soit lui-même votre guide en l'exécution. Je suis sans fin, ma très chère fille, votre très humble, etc.

755e LETTRE.

LE MÊME, A MADAME DES CRILLES, SA PARENTE.

Il lui donne avis qu'il a parlé à un de ses amis d'une affaire qu'elle avoit avec lui pour des intérêts temporels. Il lui conseille de la terminer à l'amiable par arbitres.

Voilà des lettres qui m'ont été rendues aujourd'hui, les unes venant de Chambéri, les autres venant de Bourgogne. Vous m'excuserez, s'il vous plaît, ma très chère fille, si celle de monsieur de... est ouverte, c'a été sans malice quelconque que je l'ai fait.

Au demeurant, je parlai à M. de Traverney assez

longuement et doucement de vos affaires. Il me dit qu'à son avis vous vous trompiez grandement en l'estime des biens de feu monsieur votre père, et qu'il se trouveroit que vous auriez été portionnée très suffisamment. Or la conclusion néanmoins fut qu'il se soumettroit à ce qui en seroit avisé par tels arbitres et amis que l'on jugeroit convenable de choisir pour vider les prétentions d'eux et de vous à l'amiable, qui est en somme le bon mot; outre que vraiment il ne témoigna nullement de trouver mauvais votre recherche. Mais à votre venue, qui sera peut-être bientôt, nous en parlerons plus amplement.

Cependant ayez toujours souvenance de la sainte tranquillité et douceur du cœur, et de la parfaite remise de nos affections en la sainte providence de Dieu, à laquelle je vous supplie me recommander, ma très chère fille, comme votre plus humble parent et serviteur, etc.

756e LETTRE.

LE MÊME, A UNE COUSINE.

Le saint lui marque les avis qu'il a donnés à une demoiselle sur sa conduite par rapport aux hommes.

Ma très chère fille, je salue votre cœur de toute mon ame : j'ai dit à ce porteur ce qui m'a semblé à propos, qui est qu'il regardât à trouver parti tout à loisir afin de sortir de ce service, auquel il est plus convenablement.

Ma fille N. doit être bien sur ses gardes, pour ne donner aucun sujet aux hommes de soupçon, par aucun déréglement de contenance ou amusement, ni sujet de jalousie à l'époux céleste, qui est à la vérité jaloux des ames qu'il favorise, afin qu'on ne distraie de son amour aucune affection, pour l'appliquer à la créature.

J'ai vu la sœur de Bons à Chambéri, et elle a fait fort dévotement et confidemment sa revue, lorsque je l'ouïs en confession en son abbaye.

Dieu vous comble de ses bénédictions, ma cousine ma fille! et je salue votre sœur de N. et toutes nos autres sœurs.

757ᵉ LETTRE (liv. VI, let. 92).

LE MÊME, A MADAME DE CORNILLON, SA SOEUR,

Qui étoit enceinte.

Le saint, à l'occasion de sa grossesse, l'exhorte à bien former en elle Jésus-Christ.

Il ne faut pas que le dernier mois de l'année passe que je ne vous salue, ma très chère fille ma sœur, en vous assurant toujours du parfait amour que mon cœur porte au vôtre, auquel je ne cesse point de desirer toutes sortes de bénédictions; mais aussi, ma chère sœur, je le vous recommande, votre pauvre cœur: ayez bien soin de le rendre de plus en plus agréable à son Sauveur, et de faire que cette année soit plus fertile que l'autre en toutes sortes de saintes actions; car à mesure que les années s'en vont, et que

l'éternité s'approche, il nous faut aussi redoubler de courage, et relever notre esprit en Dieu, le servant plus attentivement en tout ce que nos vocations et professions nous obligent.

Je voudrois bien pouvoir vous envoyer les livres que je vous ai promis, et à madame de Cornillon ma commère; mais je ne m'en suis pas trouvé un seul: il faut avoir un peu de patience avec moi, comme avec un mauvais payeur.

Cependant, chère sœur, prenez bien courage à faire votre enfant; je dis celui du corps, et celui du cœur, mais sur-tout celui du cœur, qui est notre Seigneur, lequel vous voulez, je m'assure, produire en votre vie et en vous-même beaucoup mieux dorénavant: mais c'est un enfant lequel, au rebours des autres, soulage, nourrit, et maintient sa mère. Aussi faut-il bien, ma fille, que vous mettiez toute votre espérance, votre amour et votre confiance en lui; car en cette sorte vous vivrez toute joyeuse et contente.

J'ai appris que mon frère (1) et vous, êtes toujours et de plus en plus exercés par les volontés de monsieur votre père (2). Ma fille, si vous savez bien prendre cette croix, vous serez bien heureuse; car Dieu vous donnera en échange mille bénédictions, non seulement en l'autre vie, mais même en celle-ci; mais il faut être courageuse et persévérante en douceur et patience.

Madame de Chantal se recommande mille fois

(1) C'est-à-dire beau-frère. C'est M. Cornillon.

(2) C'est-à-dire beau-père.

très affectionnément à vous, et vous souhaite continuellement accroissement de l'amour de Dieu. Bonjour, ma chère fille ma sœur; je suis votre frère tout vôtre. A Sales, d'où je pars vendredi pour aller à mon devoir en ces avents.

758e LETTRE.

LE MÊME, A MADAME LA SÉNATRICE DE LA VALBONNE, SA NIÈCE (1).

Le saint déplore le malheur d'une personne qui étoit tombée dans l'hérésie. Il engage sa nièce à travailler avec douceur à sa conversion.

Je vous écris subitement, ma très chère nièce, sur le sujet que vous me touchâtes dernièrement, parceque, n'ayant pas eu de porteur d'assurance, je n'avois pas voulu vous faire réponse à ce point-là.

Cette pauvre misérable Belot a une ame qui ne veut point être corrigée par censures; car elles ne lui ont pas manqué au commencement de ses vanités, cause de sa ruine; et la bonne mère de Chantal n'a rien épargné de ce qu'elle pouvoit penser être propre pour l'en retirer, prévoyant bien que cette humeur vaine la porteroit plus loin que pour lors elle ne s'imaginoit.

Néanmoins on ne sait pas les conseils de Dieu, et ne faut jamais cesser de coopérer au salut du prochain en la meilleure façon que l'on peut: si donc

(1) Elle avoit épousé M. de La Valbonne, sénateur de Chambéri, fils aîné de M. Favre.

vous pouviez parler à cette chétive créature, la prenant un peu doucement et amoureusement, lui remontrant combien elle seroit heureuse de vivre en la grace de Dieu, l'enquérant si, quand elle a vécu lorsqu'elle vint en cette ville, elle n'étoit pas plus aise que maintenant; et passant ainsi tout bellement à lui représenter son malheur, je pense que cela la pourroit toucher: mais il faut témoigner que vous êtes portée d'amour envers elle, et que vous n'avez point eu horreur de son malheur. Or, quand vous ne feriez que lui faire faire un bon soupir, Dieu en sera glorifié.

Mais je crois bien que vous aurez de la peine à trouver la commodité de faire à propos cet office, qui requiert beaucoup de loisir; car on nous dit qu'elle est gardée fort soigneusement. O que de miséricordes Dieu fait aux ames qu'il retient en sa très sainte crainte et en son divin amour! mieux vaut le moindre brin de ce trésor, que tout ce qui est au monde. Vivez toujours toute à ce souverain bien, ma très chère fille; c'est la prière ordinaire de votre, etc.

759e LETTRE (liv. III, let. 52).

LE MÊME, A UNE DAME.

Il faut renouveler sans cesse les résolutions de s'unir à Dieu, recevoir les graces de Dieu avec humilité, se garder des plaintes amères. Avis pour l'exercice de la douceur, la perfection chrétienne, la sainte communion, les tentations, et les pénitences.

Je vous renvoie votre livre corrigé, ma très chère

fille: vous puisse-t-il être aussi utile que je souhaite.

Sans doute, il faut tant faire et refaire les résolutions de s'unir à Dieu, que nous y demeurions engagés.

Mais je desire qu'en vos ferveurs vous ne fassiez pas ces desirs de tentations ni occasions de mortifications; car puisque par la grace de Dieu elles ne vous manquent pas, il n'est pas besoin d'occuper votre cœur à les desirer; occupez-le plutôt à le préparer et mettre en la posture requise pour les recevoir, non pas quand vous voudrez, mais quand Dieu voudra les vous permettre.

D'avoir un peu de joie en la grace divine, quand les rencontres nous succédent bien, il n'y a point de mal, pourvu que nous les terminions en humilité.

De remédier aux occurrences qui ne vous regardent pas en particulier, mais votre maison, il le faut faire, avec cette remise néanmoins, de vouloir avec un cœur égal attendre l'événement que Dieu disposera pour le mieux.

Mais quant à cette sorte de plainte, que vous êtes misérable et infortunée, mon Dieu! ma très chère fille, il s'en faut garder en toute façon; car outre que telles paroles sont déshonnêtes à une servante de Dieu, elles sortent d'un cœur trop abattu, et ne sont pas tant des impatiences que des courroux.

Voyez-vous, ma très chère fille; faites un particulier exercice de douceur et d'acquiescement à la volonté de Dieu, non point pour les choses extraor

dinaires seulement, mais principalement pour ces petites tricheries quotidiennes. Préparez-vous-y le matin, l'après-dînée, en disant graces, devant le souper, après le souper, et le soir, et faites-en votre prix-fait pour un temps.

Mais faites cela avec un esprit tranquille et joyeux, je veux dire ces exercices; et s'il vous arrive des manquements, humiliez-vous, et recommencez.

C'est bien fait d'aspirer d'une générale aspiration à l'extrême perfection de la vie chrétienne; mais il ne faut pas philosopher en particulier, sinon sur notre amendement et sur notre avancement, selon les occurrences quotidiennes de jour en jour, remettant la conduite de notre souhait général à la providence de Dieu, et nous jetant pour ce regard en ses bras, comme un petit enfant qui, pour croître, mange de jour en jour ce que son père lui fournit, espérant qu'il lui fournira à proportion de son appétit et de sa nécessité.

Pour ces tentations d'envie, pratiquez ce que je dis au livre, des mêmes tentations.

Puisque la communion vous est si profitable, fréquentez-la avec ferveur d'esprit et netteté de conscience. Vivez toujours joyeuse au travers de toutes vos tentations. Ne faites pas pour le présent d'autre pénitence, et rangez-vous de vous-même en esprit de douceur à supporter véritablement le prochain, visiter les malades; et ayez bon courage.

J'ai écrit depuis peu à notre bonne sœur: c'est une fille que je chéris bien fort. La pauvrette a été tout

plein troublée pour peu de chose; mais c'est bon signe, car cela a produit de la crainte de Dieu. Elle a été toute découragée, parcequ'elle croyoit d'avoir offensé. O Dieu! il faut plutôt mourir que d'offenser sciemment et délibérément; mais quand nous tombons, il faut tout perdre plutôt que le courage, l'espérance et la résolution. Or Dieu convertira le tout à son honneur.

Votre voisine peut fort louablement payer derechef ce qu'elle ne doit pas, pour éviter le mal d'un procès ou d'une discorde à son mari, si la somme n'étoit pas fort importante; car si, pour se préserver d'une fiévre corporelle, elle peut bien à son insu employer de l'argent, pourquoi non pour divertir une fiévre spirituelle?

Bonsoir, madame ma très chère commère, ma fille: votre cœur est à Dieu; vivez heureuse d'être si bien logée. Je suis, d'un cœur entier, votre très humble, etc.

760e LETTRE (liv. V, let. 56).

LE MÊME, A UNE DAME.

Il est permis de pleurer les morts, pourvu que ce soit avec modération et résignation. Les longues maladies sont avantageuses en ce qu'elles servent à nous préparer à la mort. Avis sur la variété des desirs et sur la manière de former ses résolutions, etc.

Or sus, ma très chère fille, on me vient de dire que la chère sœur est partie, nous laissant encore ici-bas avec les passions ordinaires de la tristesse, qui a accoutumé d'attaquer les demeurants en telles

séparations. O Dieu! je n'ai garde, ma très chère fille, de vous dire, Ne pleurez pas: non; car il est bien juste et raisonnable que vous pleuriez un peu; mais un peu, ma chère fille, en témoignage de la sincère affection que vous lui portiez, à l'imitation de notre cher maître qui pleura bien un peu sur son ami le Lazare; et non pas toutefois beaucoup, comme font ceux qui, colloquant toutes leurs pensées aux moments de cette misérable vie, ne se ressouviennent pas que nous allons aussi à l'éternité, où, si nous vivons bien en ce monde, nous nous réunirons à nos chers trépassés, pour ne jamais les quitter.

Nous ne saurions empêcher notre pauvre cœur de ressentir la condition de cette vie, et la perte de ceux qui étoient nos délicieux compagnons en icelle; mais il ne faut pourtant pas démentir la solennelle profession que nous avons faite de joindre inséparablement notre volonté à celle de notre Dieu.

Qu'elle est heureuse, cette chère sœur, d'avoir vu venir petit à petit et de loin cette heure de son départ! car ainsi elle s'est préparée pour la faire saintement. Adorons cette providence divine, et disons: Oui, vous êtes bénie, car tout ce qui vous plaît est bon. Mon Dieu! ma très chère fille, que ces petits accidents doivent être reçus doucement de nos cœurs; nos cœurs, dis-je, qui meshui doivent avoir plus d'affection au ciel qu'en la terre! Je prierai Dieu pour cette ame, et pour la consolation des siens.

Ne vous mettez pas en peine de votre oraison, ni

de cette variété de desirs qui nous viennent; car la variété des affections n'est pas mauvaise, ni les desirs de plusieurs vertus distinctes.

Pour vos résolutions, vous les pouvez bien particulariser en cette sorte: Je veux donc plus fidélement pratiquer les vertus qui me sont nécessaires, comme en telle occasion qui se présente; je me prépare à pratiquer telle vertu; et ainsi des autres.

Il n'est pas besoin d'user de paroles, même intérieures: il suffit d'élancer son cœur, ou de le reposer sur notre Seigneur; il suffit de regarder amoureusement ce divin amoureux de nos ames, car entre les amants les yeux parlent mieux que la langue.

Je vous écris sans loisir et en la présence du laquais. Bonsoir donc, ma très chère fille: fondez et versez le trépas de la sœur en celui du Sauveur; ne regardez point cette mort de la sœur qu'en celle du Rédempteur. Qu'à jamais sa volonté soit glorifiée! Amen.

Votre très humble serviteur, etc.

761e LETTRE.

LE MÊME, A UNE PERSONNE

Dont le saint avoit nommé la fille au baptême.

Il le félicite sur l'arrivée de sa fille, et prédit qu'elle sera la consolation de ses parents.

Je loue Dieu de l'heureuse arrivée de cette belle fille que vous m'avez accordée pour filleule: madame sa mère sera un jour récompensée, je dis même en

ce monde, des travaux qu'elle a soufferts pour la produire, quand elle la verra, pleine de vraie vertu, lui rendre mille sortes de contentements. Mes foibles prières ne lui manqueront point à cette intention, ni à vous, monsieur et madame sa mère, pour votre longue postérité, que je souhaiterai toujours avec grande affection. Votre commodité fera toujours naître la mienne, pour l'honneur que je desire de pouvoir aussi véritablement me nommer votre plus humble compère, comme je suis sincèrement, monsieur, votre très affectionné, etc.

762e LETTRE (liv. II, let. 29).

LE MÊME, A UNE DAME.

Exhortation à la pratique des vertus.

Ma très chère mère, si faut-il que je vous salue le plus souvent que je pourrai. Je suis en peine de vous à cause de ces maladies qui courent, qui sont populaires. Mon Dieu! ma bonne mère, que cette vie est trompeuse, et que l'éternité est desirable! Que bienheureux sont ceux qui la desirent!

Tenons-nous bien à la main miséricordieuse de notre bon Dieu, car il nous veut tirer après soi. Soyons bien débonnaires et humbles de cœur envers tous, mais sur-tout envers les nôtres. Ne nous empressons point, allons tout doucement, nous supportant les uns les autres; gardons bien que notre cœur ne nous échappe. « Hélas! dit David, mon cœur

« m'a laissé (1). » Mais jamais notre cœur ne nous abandonne, si nous ne l'abandonnons point : tenons-le toujours en nos mains comme Ste Catherine de Sienne, et S. Denys sa tête. Jésus-Christ soit à jamais en votre cœur, ma chère mère. Je suis en lui votre, etc.

763e LETTRE (liv. III, let. 21).

LE MÊME, A UNE VEUVE.

Il ne faut pas pousser la curiosité jusqu'à vouloir savoir quel est le sort d'une personne que l'on a beaucoup aimée, après sa mort : cela est inutile et contraire à l'amour de Dieu.

Ma très chère mère, ayant reçu votre lettre et le message que l'on m'a fait de votre part, je vous dirai que je connois fort distinctement les qualités de votre cœur, et entre toutes son ardeur et force à aimer et chérir ce qu'il aime : c'est cela qui vous fait tant parler à notre Seigneur de ce cher trépassé, qui vous porte à ces desirs de savoir où il est.

Or, ma chère mère, il faut réprimer ces élancements, qui procèdent de l'excès de cette passion amoureuse : et quand vous surprendrez votre esprit en cet amusement, il faut soudain, et même avec des paroles vocales, retourner du côté de notre Seigneur, et lui dire ou ceci même ou chose semblable : O Seigneur, que votre providence est douce ! que votre miséricorde est bonne ! Hé ! que cet en-

(1) Cor meum conturbatum est : dereliquit me virtus mea. Ps. XXXVII, v. 11.

fant est heureux d'être tombé entre vos bras paternels, entre lesquels il ne peut avoir que bien, où qu'il soit !

Oui, ma chère mère : car il se faut bien garder de penser ailleurs qu'au paradis ou au purgatoire, puisque, graces à Dieu, il n'y a point de sujet de penser autrement. Retirez donc ainsi votre esprit, et après cela divertissez-le à des actions d'amour envers notre Seigneur crucifié.

Quand vous recommandez cet enfant à la divine majesté, dites-lui simplement : Seigneur, je vous recommande l'enfant de mes entrailles ; mais bien plus l'enfant des entrailles de votre miséricorde, engendré de mon sang, mais réengendré du vôtre. Et passez outre ; car si vous permettez à votre ame de s'amuser à cet objet proportionné et agréable à ses sens et à ses passions inférieures et naturelles, jamais elle ne s'en voudra ôter ; et, sous prétexte de prières de piété, elle s'étendra à certaines complaisances et satisfactions naturelles, qui vous ôteront le loisir de vous employer autour de l'objet surnaturel et souverain de votre amour. Il se faut sans doute modérer en ces ardeurs des affections naturelles, qui ne servent qu'à troubler notre esprit et à divertir notre cœur.

Or sus donc, ma très chère mère, que j'aime d'un amour vraiment filial, ramassons bien notre esprit dans notre cœur, et le rangeons au devoir qu'il a d'aimer très uniquement Dieu ; et ne lui permettons aucun amusement frivole, ni pour ce qui se passe

en ce monde, ni pour ce qui se passe en l'autre; mais ayant départi aux créatures ce que nous leur devons d'amour et de charité, rapportons tout à ce premier amour magistral que nous devons au Créateur, et conformons-nous à sa divine volonté. Je suis très affectionnément, ma chère mère, votre plus fidèle, etc.

764e LETTRE (liv. IV, let. 39).

LE MÊME, A LA MÊME.

Qu'il faut toujours tenir son ame en repos devant Dieu.

Ma très chère mère, puisque vous m'avez dit que mes lettres vous consoloient toujours beaucoup, je ne veux perdre nulle occasion de vous en faire avoir, pour vous témoigner en quelque sorte l'affection que j'aurois de me rendre utile à votre ame; à votre ame, dis-je, que je chéris extrêmement.

Tenez-la toujours assise et en repos devant Dieu pendant les exercices extérieurs, et levée et mouvante pendant les intérieurs, comme font les abeilles, qui ne volent point dans leurs ruches et faisant leur ménage, mais seulement à la sortie. Pendant que nous sommes parmi les affaires, il se faut étudier à la tranquillité de cœur, et à tenir notre ame douce en l'oraison : si elle veut voler, qu'elle vole; si elle se veut remuer, qu'elle se remue, bien qu'encore là la tranquillité et simple repos de l'ame à voir Dieu, à vouloir Dieu, et à savourer Dieu, est extrêmement excellent.

Quand je commence à vous écrire, je ne pense pas à ce que je vous écrirai ; mais ayant commencé, j'écris tout ce qui me vient, pourvu que ce soit quelque chose de Dieu : car je sais que tout vous est agréable, ayant de beaucoup fortifié l'entière confiance que mon cœur avoit au vôtre en ce dernier voyage, où je vois bien, ce me semble, que vous aviez toute assurance en moi.

J'écris à cette bonne D. N., laquelle m'écrit que je la conseille sur sa vie future ; en quoi j'ai de la peine, pour n'avoir guère vu son esprit, et le mien étant trop commun et trivial pour considérer une vie si singulière comme est la sienne : toutefois je lui dis simplement ce que je pense. Dieu vous tienne en sa sainte protection, et vous comble de ses graces.

765e LETTRE (liv. IV, let. 30).

LE MÊME, A LA MÊME.

Il faut fuir les empressements, et tenir son cœur élevé vers les choses du ciel.

Ma très chère mère, que vous dirai-je ? Rien qu'un mot, faute de temps.

Exercez fort votre cœur à la douceur intérieure et extérieure, et le tenez en tranquillité parmi la multiplicité des affaires qui se présentent à vous.

Gardez-vous bien fort des empressements, qui sont la peste de la sainte dévotion, et continuez à tenir votre ame en haut, ne regardant ce monde que

pour le mépriser, ni le temps que pour aspirer à l'éternité.

Soumettez souvent votre volonté à celle de Dieu, étant prête à l'adorer, autant quand elle vous enverra des tribulations comme au temps des consolations.

Dieu soit toujours au milieu de nos cœurs, ma très chère mère. Je suis en lui sans réserve et d'une affection toute filiale votre très humble fils, etc.

766e LETTRE (liv. IV, let. 28).

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint l'exhorte à fortifier son cœur contre les langueurs que les maladies peuvent lui causer; à s'exercer dans l'amour de la volonté de Dieu, et dans le renoncement aux consolations extérieures.

Bien que ce laquais aille exprès, ma chère mère, si est-ce qu'il part en un temps auquel je suis fort pressé. Cette bonne dame m'a dit de votre part ce que vous lui avez confié, et je loue Dieu qu'il vous ait donné de nouvelles affections avec cette nouvelle santé: mais il faut bien prendre garde, ma très chère fille ma mère, que le corps et l'esprit vont souvent en contraire mouvement; et à mesure que l'un s'affoiblit, l'autre se fortifie; et quand l'un se fortifie, l'autre s'affoiblit: mais puisque l'esprit doit régner, quand nous voyons qu'il a pris ses forces, il le faut tellement secourir et établir, qu'il demeure toujours le plus fort. Sans doute, ma chère mère, puisque les

maladies sont comme des coupelles (1), il faut bien que notre cœur en sorte plus pur, et que nous devenions plus forts parmi les infirmités.

Or quant à vous, je m'imagine que désormais l'âge et la petitesse de votre complexion vous tiendront souvent alangourie et foible : c'est pourquoi je vous conseille de vous fort exercer en l'amour de la très aimable volonté de Dieu, et en l'abnégation des contentements extérieurs, et en la douceur parmi les amertumes. Ce sera le plus excellent sacrifice que vous puissiez faire. Tenez bon, et pratiquez non seulement l'amour solide, mais l'amour tendre, doux et suave envers ceux qui sont autour de vous; ce que je dis par l'expérience que j'ai, que l'infirmité, ne nous ôtant pas la charité, nous ôte néanmoins la suavité envers le prochain, si nous ne sommes fort sur nos gardes.

Ma très chère mère, je vous souhaite le comble de la sainte perfection ès entrailles de Jésus-Christ.

Je demeure pour jamais vôtre en notre Seigneur, etc.

(1) Coupelle est une espèce de creuset, un petit vaisseau plat et un peu creux, formé en manière de cul-de-lampe, qui sert à préparer et à purifier l'or et l'argent. C'est un terme d'affineur.

767e LETTRE (liv. IV, let. 72).

LE MÊME, A LA MÊME.

Pureté des amitiés chrétiennes : Dieu en est le lien. Tout est fade à ceux qui aiment Dieu. Il y a de l'imperfection à se réjouir d'être délivré des croix et des personnes qui nous les procurent. L'humilité doit suppléer au défaut de courage.

Mon Dieu ! ma très chère fille, que j'aime votre cœur, puisqu'il ne veut rien aimer que son Jésus et pour son Jésus ! Hélas ! se pourroit-il bien faire qu'une ame qui considère ce Jésus crucifié pour elle pût aimer quelque chose hors d'icelui ; et qu'après tant de véritables élancements de fidélité, qui nous ont si souvent fait dire, écrire, chanter, aspirer, et soupirer, Vive Jésus! nous voulussions, comme des Juifs, crier : Qu'on le crucifie (1), qu'on le tue en nos cœurs ? O Dieu ! ma fille, je dis ma vraie fille, que nous serons forts si nous continuons à nous entretenir liés l'un à l'autre par ce lien teint au sang vermeil du Sauveur : car nul n'attaquera votre cœur qu'il ne trouve de la résistance, et de votre côté, et du côté du mien, qui est tout dédié au vôtre.

Je l'ai vue cette chétive lettre (2). « Les iniques, « dit David, m'ont raconté leurs niaiseries ; mais cela

(1) Crucifigatur. MATTH., c. XXVII, v. 22.
Tolle, tolle, crucifige eum. JOAN., c. XIX, v. 15.

(2) Une lettre que cette dame avoit reçue, et qu'elle avoit envoyée à M. de Sales pour la lire.

« n'est point comme votre loi (1). » O Dieu! que cela est fade au prix de ce sacré divin amour qui vit en nos cœurs!

Vous avez raison : puisqu'une fois pour toutes vous avez déclaré les résolutions invariables de votre esprit, et qu'il fait le fin à ne les pas vouloir avouer, ne répondez plus pas un seul mot, jusqu'à ce qu'il parle autrement; car il n'entend pas le langage de la croix, ni nous aussi celui de l'enfer.

Vous avez raison encore de recevoir ce peu de paroles que je vous dis avec tendreté d'amour : car l'affection que j'ai pour vous est plus grande et plus forte que vous ne penseriez jamais.

Vous vous réjouissez de quoi la fille fâcheuse vous a laissée. Il faut qu'un soldat ait beaucoup gagné en la guerre, quand il est bien aise de la paix. Jamais nous n'aurons la parfaite douceur et charité, si elle n'est exercée entre les répugnances, aversions et dégoûts. La vraie paix ne gît pas à ne point combattre, mais à vaincre : les vaincus ne combattent plus, et néanmoins ils n'ont pas la vraie paix. Or sus, il se faut grandement humilier de quoi nous sommes encore si peu maîtres de nous-mêmes, et aimons tant l'aise et le repos.

L'enfant qui va nous naître (2) n'est pas venu pour se reposer, ni avoir ses commodités ni spirituelles ni temporelles, ains pour combattre, pour

(1) Narraverunt mihi iniqui fabulationes; sed non ut lex tua. Ps. CXVIII, v. 85.

(2) C'est Jésus-Christ, parceque cette lettre fut écrite vers Noël.

se mortifier, et mourir. Or sus donc derechef, puisque nous n'avons point de courage, ayons au moins de l'humilité.

Je vous verrai bientôt; tenez bien prêt sur le bout de vos lévres ce que vous aurez à me dire, afin que, pour peu de loisir que nous ayons, vous le puissiez répandre dans mon ame: cependant pressez bien ce divin poupon sur votre cœur, afin de pouvoir, avec cette ame outrée de l'amour céleste (1), soupirer ces paroles sacrées d'amour: « Mon bien-aimé « est à moi, et je suis toute à lui (2). Il demeurera « entre mes mamelles (3).

Ainsi soit-il, ma très chère fille: que ce divin amour de nos cœurs soit à jamais sur notre poitrine, pour nous enflammer et consommer de sa grace. Amen.

768e LETTRE (liv. IV, let. 73).

LE MÊME, A LA MÊME.

Le moyen d'être tout à Dieu, c'est de crucifier nos inclinations les plus vives.

Ma très chère mère, maintenant que vous dirai-je Bien des choses sans doute si je voulois suivre mes affections, lesquelles sont toujours pleines pour vous, comme je desire que les vôtres soient bien pleines

(1) C'est l'épouse du Cantique des cantiques.

(2) Dilectus meus mihi, et ego illi. CANT., c. II, v. 16.

(3) Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi; inter ubera mea commorabitur. *Ibid.*, c. I, v. 12.

pour moi, quand sur-tout vous serez dans le petit oratoire, où je vous supplie d'en répandre beaucoup devant Dieu à l'intention de mon amendement; ainsi que de mon côté je répands, non les miennes, qui sont indignes, à raison du cœur où elles sont, mais le sang de l'Agneau immaculé, devant le Père éternel, en faveur de la bonne intention que vous avez d'être toute sienne.

Quel bonheur, ma chère mère, d'être tout à lui, qui, pour nous rendre siens, s'est fait nôtre! Mais il faut pour cela crucifier en nous toutes nos affections, et spécialement celles qui sont plus vives et mouvantes, par un continuel allentissement et attrempement des actions qui en procèdent, afin qu'elles ne se fassent pas par impétuosité, ni même par notre volonté, mais par celle du Saint-Esprit.

Sur-tout, ma chère mère, il nous faut un cœur bon, doux et amoureux envers le prochain, et particulièrement quand il nous est à charge et dégoût; car alors nous n'avons rien en lui pour l'aimer, que le respect du Sauveur, qui rend l'amour sans doute plus excellent et digne, d'autant qu'il est plus pur et net des conditions caduques.

Je prie notre Seigneur qu'il accroisse en vous son saint amour.

Je suis en lui votre, etc.

769e LETTRE (liv. V, let. 17).

LE MÊME, A LA MÊME.

Les croix, les afflictions, sont les marques du pur amour : elles tirent leur mérite du sang de Jésus-Christ, et il nous tient compte de tout ce que nous souffrons.

Hélas, mon Dieu ! ma très chère mère, que j'ai été étonné quand par votre lettre j'ai su, comme tout-à-coup, la longueur et le danger de votre maladie ! car, croyez-moi, je vous supplie, mon cœur vous chérit filialement: mais Dieu soit loué de quoi vous voilà presque tout échappée.

Certes désormais je vois bien qu'il faudra vous apprivoiser aux maladies et infirmités en cette décadence d'âge en laquelle vous êtes. Seigneur Jésus ! quel vrai bonheur à une ame dédiée à Dieu d'être fort exercée par la tribulation avant qu'elle parte de cette vie ! Ma très chère mère, comme peut-on connoître le franc et vif amour, que parmi les épines, les croix, les langueurs, et sur-tout quand les langueurs sont accompagnées de longueur ?

Aussi notre cher Sauveur a témoigné son amour démesuré par la mesure de ses travaux et passions. Faites, ma chère mère, faites bien l'amour à l'Époux de votre cœur sur le lit de douleur : car c'est sur ce lit où il a fait votre cœur avant même qu'il fût au monde, ne le voyant encore qu'en son divin projet.

Hélas ! ce Sauveur a compté toutes vos douleurs, toutes vos souffrances, et a payé au prix de son sang

toute la patience et tout l'amour qui vous est nécessaire pour saintement appliquer tous vos travaux à sa gloire et à votre salut. Soyez contente à vouloir doucement tout ce que Dieu veut que vous soyez. Jamais je ne manquerai à prier la divine Majesté pour la perfection de votre cœur, que le mien aime, chérit et honore tendrement.

Adieu, ma très chère mère et ma très chère fille encore; à Dieu soyons-nous éternellement, et nous, et nos affections, et nos petites peines, et les grandes, et tout ce que la divine bonté veut être nôtre! et sur ce, je suis en lui, ma très chère mère, très absolument votre vrai fils, etc.

770e LETTRE (liv. V, let. 27).

LE MÊME, A LA MÊME.

Les vertus qui naissent au milieu des afflictions sont les plus solides.

Ma très chère mère, je participe par compassion à tant d'aigres douleurs que vous souffrez, et ne laisse pas de recevoir beaucoup de consolation de quoi vous les souffrez en esprit de résignation. Ma chère mère, les vertus qui croissent entre les prospérités sont ordinairement flouettes et imbéciles; et celles qui naissent entre les afflictions sont fortes et fermes, ainsi qu'on dit que les meilleurs vins croissent entre les pierres.

Je prie Dieu qu'il soit toujours au milieu de votre cœur, afin qu'il ne soit point ébranlé parmi tant de

secousses, et que, vous faisant part de sa croix, il vous communique sa sainte tolérance, et ce divin amour qui rend si précieuses les tribulations.

Je ne cesserai jamais de réclamer le secours de ce Père éternel sur une fille que j'honore et chéris comme ma mère.

Je suis, ma chère mère, vôtre en notre Seigneur, etc.

771e LETTRE.

LE MÊME, A UN AMI.

Moyens de vivre dans une perpétuelle paix au milieu des tribulations.

Voulez-vous que rien ne traverse votre vie, ne souhaitez point de réputation ni de gloire du monde.

Ne vous attachez point aux consolations et amitiés humaines.

N'aimez point votre vie, et méprisez tout ce qui sera sensible à vos inclinations naturelles.

Supportez généreusement les douleurs du corps, et les plus violentes maladies, avec acquiescement à la volonté de Dieu.

Ne vous souciez point des jugements humains.

Taisez-vous de toutes choses, et vous aurez la paix intérieure; car pour vous et pour moi il n'y a point d'autre secret pour acquérir cette paix que de souffrir à la rigueur les jugements des hommes.

Ne vous inquiétez point de ce que le monde dira de vous; attendez le jugement de Dieu, et votre pa-

tience jugera alors ceux qui vous auront jugé. Ceux qui courent la bague ne pensent pas à la compagnie qui les regarde, mais à bien courre pour l'emporter. Considérez pour qui vous travaillez; et ceux qui vous voudront donner de la peine ne vous travailleront guère. Votre très humble, etc.

772ᵉ LETTRE (liv. II, let. 9).

LE MÊME, A UNE DAME.

Le saint l'instruit des exercices de dévotion qu'elle doit pratiquer pendant la journée.

Madame, j'ai été bien consolé par les lettres que vous m'avez écrites, voyant que notre Seigneur vous a fait goûter les commencements de la tranquillité avec laquelle, moyennant sa grace, il nous faut désormais continuer de le servir parmi la presse et la multiplicité des affaires auxquelles notre vocation nous oblige. J'ai une extrêmement bonne espérance pour vous, parceque j'ai vu, ce me semble, en votre cœur une profonde résolution de vouloir servir sa divine Majesté, qui me fait assurer que vous userez de fidélité ès exercices de la sainte dévotion.

Que si bien il y entrevient beaucoup de manquement par infirmité, il ne faut nullement s'étonner: mais en détestant d'un côté l'offense que Dieu en reçoit, il faut de l'autre avoir une certaine humilité joyeuse, qui ait à plaisir de voir et connoître notre misère.

Je vous dirai briévement les exercices que je vous

conseillerai. Vous les verrez plus clairement en cet écrit que je fais. La préparation de toute la journée, qui se fait briévement, le matin; l'oraison mentale avant dîner, selon votre loisir, pour une heure ou environ; le soir, avant souper, une petite retraite, en laquelle, comme en manière de répétition, vous fassiez une douzaine de vives aspirations en Dieu, selon la méditation du matin, ou sur quelque autre objet.

Parmi le jour, et entre les affaires, le plus souvent que vous pourrez, examinez si votre amour n'est point engagé trop avant, s'il n'est point détraqué, et si vous ne vous tenez pas toujours par l'une des mains de notre Seigneur. Si vous vous trouvez embarrassée outre mesure, accoisez votre ame, et remettez-la en repos. Imaginez-vous comme Notre-Dame employoit doucement l'une de ses mains, tandis qu'elle tenoit notre Seigneur de l'autre, ou sur son autre bras, en son enfance: car c'étoit avec un grand égard.

Au temps de paix et de tranquillité, multipliez les actes de douceur; car, par ce moyen, vous apprivoiserez votre cœur à la mansuétude.

Ne vous amusez pas à combattre les menues tentations qui vous arrivent, par des contestes ou disputes avec elles, mais par de simples retours de votre cœur à Jésus-Christ crucifié, comme si vous alliez baiser son côté ou ses pieds par amour.

Ne vous mettez point en peine de faire beaucoup d'oraisons vocales : et toujours quand vous prierez

et que vous sentirez votre cœur porté à l'oraison mentale, laissez-l'y aller hardiment; et quand vous ne feriez que l'oraison mentale avec l'oraison dominicale, et la salutation angélique, et la créance, vous pouvez vous contenter. Je me dédie de grand courage au service de votre ame, qui me sera dorénavant chère comme la mienne propre. Notre Seigneur soit à jamais maître de nos cœurs, comme je suis en lui votre, etc.

773e LETTRE (liv. II, let. 19).

LE MÊME, A UNE DAME MARIÉE.

La distance des lieux ne peut mettre obstacle à l'union des enfants de Dieu. Le saint lui enseigne comment elle doit ordonner ses exercices de piété, et se comporter dans les cercles où on médit. Il l'exhorte à surmonter les tentations de tristesse, et à pratiquer la douceur envers son mari.

Ne croyez jamais, ma très chère fille, que la distance des lieux puisse séparer les ames que Dieu a unies par les liens de sa dilection. Les enfants du siécle sont tous séparés les uns des autres, parcequ'ils ont les cœurs en divers lieux : mais les enfants de Dieu ayant leur cœur où est leur trésor, et n'ayant tous qu'un même trésor, qui est le même Dieu, ils sont par conséquent toujours joints et unis ensemble. Sur cela, il faut soulager nos esprits en la nécessité qui nous tient hors de cette ville, ce qui m'en fera aussi bientôt partir pour retourner en ma charge. Nous nous reverrons bien souvent auprès de notre

saint crucifix, si nous observons bien les paroles que nous nous en sommes données: aussi bien est-ce là où les entrevues sont uniquement profitables.

Cependant, ma très chère fille, je commencerai à vous dire que vous devez fortifier par tous les moyens possibles votre esprit contre ces vaines appréhensions, qui ont accoutumé de l'agiter et tourmenter; et pour cela, réglez premièrement vos exercices en telle sorte que la longueur ne lasse point votre ame, et ne fâche point celles de ceux avec lesquels Dieu vous fait vivre.

Un demi-quart d'heure, et moins encore, suffit pour la préparation du matin; trois quarts d'heure ou une heure pour la messe; et parmi le jour, quelques élévations d'esprit en Dieu, qui n'occupent point de temps, ains se font en un seul moment; et l'examen de conscience le soir avant le repas, laissant à part les bénédictions et actions de graces des tables, qui sont ordinaires, et qui tiennent lieu de réunion de votre cœur avec Dieu.

En un mot, je voudrois que vous fussiez toute Philotée, et que vous ne fussiez rien plus que cela; c'est-à-dire que vous fussiez comme je marque au livre de l'*Introduction*, qui est fait pour vous et vos semblables.

Ès conversations, ma très chère fille, soyez en paix de tout ce qu'on y dit et qu'on y fait; car s'il est bon, vous avez de quoi louer Dieu: vous avez de quoi servir Dieu en détournant votre cœur de cela, sans faire ni l'étonnée ni la fâcheuse, puis-

que vous n'en pouvez mais, et n'avez pas assez de crédit pour divertir les mauvaises paroles de ceux qui les veulent dire, et qui en diront encore de pires si on fait semblant de les vouloir empêcher; car, ainsi faisant, vous demeurerez tout innocente parmi les sifflements des serpents, et, comme une aimable fraise, vous ne contracterez aucun venin par le commerce des langues vénéneuses.

Je ne puis penser comme vous pouvez admettre ces démesurées tristesses dans votre cœur : étant fille de Dieu, remise il y a long-temps dans le sein de sa miséricorde, et consacrée à son amour, vous vous devez soulager vous-même, méprisant toutes ces suggestions tristes et mélancoliques que l'ennemi vous fait avec le seul dessein de vous lasser et tracasser.

Prenez bien garde à bien pratiquer l'humble douceur que vous devez au cher mari et à tout le monde ; car c'est la vertu des vertus, que notre Seigneur nous a tant recommandée : et s'il vous arrive d'y contrevenir, ne vous troublez point ; ains avec toute confiance remettez-vous sur pied, pour marcher derechef en paix et douceur, comme auparavant.

Je vous envoie une petite méthode de vous unir à notre Seigneur le matin et toute la journée. Voilà, ma chère fille, ce que pour le présent j'ai pensé vous devoir être dit pour votre consolation. Reste que je vous prie de ne point vous mettre à faire des cérémonies avec moi, qui n'ai ni le loisir ni la vo-

lonté d'en faire avec vous. Écrivez-moi, quand il vous plaira, en toute liberté; car je recevrai toujours à contentement de savoir des nouvelles de votre ame, que la mienne chérit parfaitement, comme en vérité, ma très chère fille, je suis votre, etc.

774e LETTRE (liv. II, let. 28).

LE MÊME, A UNE DAME MARIÉE.

Avis sur le choix des confesseurs. La vertu d'une femme mariée a besoin d'être d'une bonne trempe; bonheur des veuves. Pratique pour conserver la paix et la douceur dans le ménage.

Ma chère sœur ma fille, je ne réponds qu'aux deux lettres que ce porteur m'a rendues de votre part; car la troisième, envoyée par la voie de madame de Chantal, ne m'est pas encore arrivée. Ce m'est beaucoup de contentement que vous viviez sans scrupule, et que la sainte communion vous soit profitable ; sur quoi je vous dis qu'il faut donc continuer: et pour cela, ma chère fille, puisque monsieur votre mari s'inquiète de quoi vous allez à N., ne vous opiniâtrez nullement; car puisque aussi bien vous n'avez pas de grands conseils à prendre, tous confesseurs vous seront presque bons, même celui de votre paroisse, c'est-à-dire monsieur N., et, quand il s'offrira encore des occasions, celui des bonnes mères Carmélites. Vous savez ce qu'il faut pour se bien conduire avec toutes sortes de confesseurs : c'est pourquoi vous pouvez aller en liberté pour ce re-

gard. Ma chère fille, demeurez bien douce et bien humble à votre mari.

Vous avez raison de ne vous point inquiéter pour les mauvaises pensées, tandis que vous avez de bonnes intentions et volontés; car ce sont celles-ci que Dieu regarde. Oui, ma fille, faites bien comme je vous ai dit; car quoique mille petites tricheries de raisons apparentes s'élèvent au contraire, si est-ce que mes résolutions sont fondées sur des raisons fondamentales et conformes aux docteurs et à l'Église: mais je vous dis qu'elles sont tellement véritables, que le contraire est une grande faute. Servez donc bien Dieu selon cela, et il vous en bénira: mais n'écoutez jamais rien au contraire, et croyez qu'il faut que je sois bien assuré, quand je parle si hardiment.

Je rends graces à la bonne mère prieure, et la porte avec toutes ses sœurs en mon ame, avec grand honneur et amour. Mais, ma fille, il y a bien d'autres choses à vous demander pour cette même dévotion de la révérende mère Thérèse; c'est que je voudrois que vous me fissiez extraire son image au vif jusqu'à la ceinture seulement, sur celle qu'on dit que ces bonnes sœurs ont; et allant par-delà, un de nos curés, qui doit y aller dans sept ou huit jours, la prendroit à son retour pour me l'apporter. Je ne traiterois pas comme cela avec toutes sortes de filles, mais avec vous je fais selon mon cœur.

Je recommanderai au Saint-Esprit la chère sœur veuve, afin qu'il l'inspire au choix d'un mari qui lui

soit à jamais à consolation ; c'est le sacré mari de l'ame que j'entends : néanmoins si Dieu dispose de se servir d'elle encore une fois au tracas du ménage complet, et qu'il la veuille exercer à la sujétion, il en faudra louer sa majesté, laquelle sans doute fait toute chose pour le bien des siens.

Ah ! ma fille, que les vertus d'une femme mariée sont agréables à Dieu ! car il faut qu'elles soient fortes et excellentes, pour durer en cette vocation : mais aussi, ô mon Dieu, que c'est une chose douce à une veuve de n'avoir qu'un cœur à contenter ! Mais bien, cette bonté souveraine sera le soleil qui éclairera cette bonne chère sœur, afin qu'elle sache où prendre son chemin. C'est une ame que j'aime tendrement, etc. Où qu'elle aille, j'espère qu'elle servira bien Dieu, et je la suivrai par les continuelles prières que je ferai pour elle. Je me recommande à celles de notre petite fille N. et de N. Il est vrai que N. est ma fille un peu plus que les autres ; et me semble que tout est mien, ma très chère fille, en celui qui, pour nous rendre siens, s'est rendu tout nôtre. Je suis en lui, ma très chère fille, votre, etc.

P. S. Faites avec un soin particulier tout ce que vous pourrez pour acquérir la douceur entre les vôtres, je veux dire en votre ménage ; je ne dis pas qu'il faille être molle ni remise, mais douce et suave. Il y faut penser entrant en la maison, sortant d'icelle, y étant le matin, à midi, à toute heure. Il faut faire un principal de ce soin pour un temps, et le reste l'oublier quasi un peu.

775e LETTRE (liv. II, let. 36).

LE MÊME, A UNE DAME.

Dieu ne nous donne point de bons desirs sans nous donner les moyens de les accomplir. Il faut supporter avec courage les aridités spirituelles. Avantages de la confession, de l'oraison mentale, et de la récollection.

Les marques que j'ai reconnues en votre ame d'une sincère confiance en la mienne, et d'une ardente affection à la piété, rendent mon cœur tout paternellement amoureux du vôtre. Or sus donc, ma bonne fille, vous verrez que nous ferons prou; car ce cher et doux Sauveur de nos ames ne nous a pas donné ces desirs enflammés de le servir, qu'il ne nous en donne les commodités; sans doute il n'éloigne point l'heure de l'accomplissement de vos saints souhaits, que pour vous la faire rencontrer plus heureuse; car voyez-vous, ma très chère fille, cet amoureux cœur de notre Rédempteur mesure et ajuste tous les événements de ce monde à l'avantage des esprits qui, sans réserve, se veulent asservir à son divin amour.

Elle viendra donc, cette bonne heure que vous desiriez, au jour que cette Providence souveraine a nommé dans le secret de sa miséricorde; et alors, avec mille sortes de secrètes consolations, vous déploierez votre intérieur devant sa divine bonté, qui convertira vos rochers en eau, votre serpent en baguette, et toutes les épines de votre cœur en roses,

et en roses abondantes, qui récréeront votre esprit et le mien de leur suavité.

Car il est vrai, ma fille, que nos fautes, lesquelles tandis qu'elles sont dans nos ames sont des épines, sortant dehors par la volontaire accusation, elles sont converties en roses et parfums; d'autant que comme notre malice les tire dans nos cœurs, aussi c'est la bonté du Saint-Esprit qui les pousse dehors.

Puisque vous avez assez de force pour vous lever une heure avant matines et faire l'oraison mentale, je l'approuve bien fort. Quel bonheur d'être avec Dieu sans que personne sache ce qui se passe entre Dieu et le cœur, que Dieu même et le cœur qui l'adore! J'approuve que vous vous exerciez ès méditations de la vie et passion de notre Seigneur Jésus-Christ.

Le soir, entre vêpres et le souper, vous vous retirerez pour un quart d'heure ou une petite demi-heure, ou en l'église ou en votre chambre; et là, pour rallumer le feu du matin, ou reprenant la même matière que vous aurez méditée, ou prenant pour sujet Jésus-Christ crucifié, vous ferez une douzaine de ferventes et amoureuses inspirations à votre bien-aimé, renouvelant toujours vos bons propos d'être toute sienne.

Ayez un bon courage, Dieu vous appelle indubitablement à beaucoup d'amour et de perfection. Il sera fidéle de son côté à vous aider, soyez fidéle du vôtre à le suivre et seconder. Et quant à moi, ma fille, assurez-vous bien que toutes mes affections

sont dédiées à votre bien et au service de votre chère ame, que Dieu veuille à jamais bénir de ses grandes bénédictions. Je suis donc en lui tout vôtre, etc.

776e LETTRE (liv. II, let. 37).

LE MÊME, A UNE DAME.

Ne point perdre courage dans les tentations, les chutes, et les sécheresses. Importance de la résignation et de l'indifférence dans les entreprises qui ne réussissent pas, et de la douceur chrétienne.

Or sus, que voulez-vous que je vous dise, ma très chère fille, sur le retour de nos misères, sinon qu'au retour de l'ennemi il faut reprendre et les armes et le courage pour combattre plus fort que jamais? Je ne vois rien de bien grand au billet. Mais, mon Dieu! gardez-vous bien d'entrer en aucune sorte de défiance; car cette céleste bonté ne vous laisse pas tomber de ces chutes pour vous abandonner, ains pour vous humilier, et faire que vous vous teniez plus serrée et ferme à la main de sa miséricorde.

Vous faites extrêmement à mon gré de continuer vos exercices emmi les sécheresses et langueurs intérieures qui vous sont revenues; car, puisque nous ne voulons servir Dieu que pour l'amour de lui, et que le service que nous lui rendons parmi le travail des sécheresses lui est plus agréable que celui que nous faisons parmi les douceurs, nous devons aussi, de notre côté, l'agréer davantage, au moins de notre

volonté supérieure; et bien que, selon notre goût et l'amour-propre, les suavités et tendretés nous soient plus douces, les sécheresses néanmoins, selon le goût de Dieu et son amour, sont plus profitables, ainsi que les viandes sèches sont meilleures aux hydropiques que les humides, bien qu'ils aiment toujours plus les humides.

Pour votre temporel, puisque vous vous êtes essayée d'y mettre de l'ordre, et que vous n'avez pu, il faut donc maintenant user de patience et de résignation, embrassant volontiers la croix qui vous est arrivée en partage; et selon que les occasions se présentent, vous pratiquerez l'avis que je vous avois donné pour ce regard.

Demeurez en paix, ma très chère fille: dites souvent à Notre-Seigneur que vous voulez être ce qu'il veut que vous soyez, et souffrir ce qu'il veut que vous souffriez. Combattez fidèlement vos impatiences, en exerçant non seulement à tous propos, mais encore sans propos, la sainte debonnaireté et douceur à l'endroit de ceux qui vous sont plus ennuyeux; et Dieu bénira votre dessein.

Bonsoir, ma très chère fille: Dieu soit uniquement votre amour.

Je suis en lui de tout mon cœur tout vôtre, etc.

777e LETTRE (liv. II, let. 38).

LE MÊME, A UNE DAME.

On ne doit pas s'étonner de la froideur spirituelle, pourvu qu'on soit ferme dans ses résolutions. Ce que c'est qu'une servante de Dieu.

Vos froideurs, ma très chère fille, ne vous doivent nullement étonner, pourvu que vous ne laissiez pas, pour le froid, de continuer au train de vos petits exercices.

Hélas ! ma très chère fille, dites-moi, le doux Jésus ne naquit-il pas au cœur du froid? Et pourquoi ne demeura-t-il pas aussi au froid du cœur? J'entends ce froid duquel, comme je pense, vous parlez, qui ne consiste pas à aucun relâchement de nos bonnes résolutions, mais simplement en une certaine lassitude et pesanteur d'esprit qui nous fait cheminer avec peine en la voie en laquelle nous nous sommes mis, et de laquelle nous ne voulons jamais nous égarer, jusqu'à ce que nous soyons au port; n'est-ce pas cela, ma fille?

J'irai, si je peux, à votre fête, et vous donnerai la sainte confirmation. Que puissé-je participer à l'esprit de ce saint qui vous a nommée de son nom dès votre baptême, et qui le confirmera en votre faveur le jour même auquel toute l'Eglise le réclame. Je vous dirai ce jour-là quelqu'une de ces divines paroles qui plantèrent si avant le Sauveur dans le cœur de ses disciples. Cependant vivez toute à Dieu; et

pour l'amour qu'il vous a porté, supportez-vous vous-même en toutes vos misères.

Enfin, être bonne servante de Dieu, ce n'est pas être toujours consolée, toujours en douceur, toujours sans aversions ni répugnance au bien; car à ce compte là, ni Ste Paule, ni Ste Angéle, ni Ste Catherine de Sienne, n'auroient pas bien servi Dieu. Être servante de Dieu, c'est être charitable envers le prochain, avoir en la partie supérieure de l'esprit une inviolable résolution de suivre la volonté de Dieu, avoir une très humble humilité et simplicité pour se confier en Dieu et se relever autant de fois qu'on fait des chutes, s'endurer soi-même en ses abjections, et supporter tranquillement les autres en leurs imperfections.

Vous savez bien au reste de quelle sorte mon cœur vous chérit; c'est, ma très chère fille, plus que vous ne sauriez dire. Dieu soit à jamais notre tout.

Je suis en lui tout vôtre, etc.

778e LETTRE.

UNE DAME, A S. FRANÇOIS DE SALES.

Éloge du livre de l'*Introduction à la vie dévote*, et du *Traité de l'Amour de Dieu.*

Monsieur, j'ai lu six fois depuis un an votre Philothée; je ne sais si sa conversation m'a rendue meilleure, mais au moins je voudrois bien lui ressembler. J'ai lu aussi depuis un mois tout votre Théotime, où j'ai appris que l'amour de notre bon Dieu

n'est pas de la nature de ceux du monde et de la cour. Je m'en vais donc tâcher de mouler ma vie sur celle de votre Philothée, et de n'aimer, avec Théotime, rien que Dieu, ou pour lui, selon sa très aimable volonté.

Je vous prie donc, monsieur, de m'assurer de vos prières, et de me donner quelques conseils particuliers. Au reste, je ne vous ferois pas cette demande, si je n'étois très assurée que Dieu vous a ouvert le livre des consciences, et qu'en déclarant mon nom, je vous découvre qui je suis, et tout ce qui se passe dans mon intérieur.

De plus, je trouve vos pratiques et votre dévotion si ajustées à mon humeur et à la foiblesse de mon sexe, que je ne crois pas que vous puissiez me rien commander que je ne puisse très facilement accomplir. Je connois plusieurs dames qui ont le bonheur de vivre sous votre sainte conduite, et qui m'ont assurée que Dieu vous avoit fait naître en ce siècle pour nous apprendre la vertu, et qu'il ne tiendra qu'à nous d'être saintes, si nous voulons suivre les douces lois de votre sainteté.

Pour moi, je vous choisis pour mon bon père et mon directeur, et je vous jure que, voulant être toute à Dieu, je me résous à être votre très chère fille selon Dieu. Adieu, monsieur et très cher père; continuez de faire, comme vous commencez, autant de saintes qu'il y a de femmes dans le monde.

779e LETTRE (liv. II, let. 39).

S. FRANÇOIS DE SALES, A UNE DAME.

Avis sur l'oraison par rapport à ses parties, au temps, à la contention d'esprit, aux larmes, et à la trop grande activité et vivacité naturelle. Il faut demeurer dans l'état où nous sommes engagés, quoique nous y soyons mis par la main des hommes. Maximes et motifs de douceur. Règles touchant la modestie dans la conversation.

Je proteste, ma très chère fille, que voici mon premier loisir. Je dérobe encore parmi mille sortes d'affaires, pour vous écrire un peu amplement sur le sujet duquel vous me parlez pour votre chère ame, à laquelle je vous conjure de dire cordialement ce que mon cœur desire être dit au sien.

Oh! que vous êtes heureuse, ma très chère fille, de vous être déprise du monde et de ses vanités aussi! Certes, à ce que j'ai pu reconnoître en ce peu de temps que je vous ai considérée, votre ame étoit faite très particulièrement pour le divin amour, et non pour le terrestre. Immolez donc souvent toutes vos affections à Dieu par le renouvellement de la résolution que vous avez faite de ne vouloir pas employer un seul moment de votre vie, que pour le service de la sacrée dilection de l'Époux céleste.

2. Faites soigneusement l'exercice du matin qui est marqué au livre de l'*Introduction;* et bien que la vitesse de votre esprit comprenne en un seul regard tous les points de cet exercice, ne laissez pas

de vous y entretenir autant de temps comme il en faut pour dire deux fois le *Pater;* et après cela, prononcez de bouche cinq ou six paroles d'adoration, et ensuite vous direz le *Pater* avec le *Credo.*

3. Vous préparerez après votre oraison un mystère de la vie ou passion de notre Seigneur, que vous vous proposerez de méditer, si tel est le bon plaisir de Dieu: mais si, étant en l'oraison, votre cœur se sent attaché à la simple présence du Bien-Aimé, vous ne passerez point plus outre, ains vous vous arrêterez à cette présence; que si, au contraire, vous ne vous sentez pas attachée à cette présence, bien que toutefois vous y soyez, vous méditerez doucement le point que vous aurez disposé.

4. Or vous ferez tous les jours l'oraison, sinon que quelque violente occupation vous en empêche; puisque, comme vous m'avez dit, lorsque vous continuez en ce saint exercice, vous ressentez un grand avancement de recueillement, duquel vous êtes privée quand vous l'abandonnez.

5. Mais afin d'accommoder cet exercice si utile à la vitesse et incomparable promptitude de votre esprit, il suffira que vous y employiez une petite demi-heure chaque jour, ou un quart d'heure; car cela, avec les élans d'esprit, retraites du cœur en la présence de Dieu, et oraisons jaculatoires qui se feront parmi les heures du jour, suffira très abondamment pour retenir votre cœur serré et joint à votre divin objet; et même cette oraison se pourra faire pendant la messe, pour gagner temps.

6. Or si, en faisant l'oraison, ou vous adressant à la sainte présence, le sentiment se faisoit en la tête, et qu'il en arrivât du travail et de la douleur en cette partie-là, il faudroit relâcher l'exercice, et n'appliquer pas l'entendement, ains, par des paroles intérieures et affectionnées, appliquer le seul cœur et la volonté; et c'est pour répondre à ce que vous me dites, qu'au commencement le sentiment de la présence de Dieu se faisoit en la tête, qui parfois vous travailloit fort.

7. S'il vient des larmes, vous les répandrez; mais si elles viennent souvent et avec trop de tendreté, vous relèverez votre esprit, si vous pouvez, à goûter plus paisiblement et tranquillement les mystères en la partie supérieure de l'ame; non pas contraignant et serrant les soupirs ou sanglots, ou les larmes, mais divertissant d'une heureuse diversion votre cœur, en le relevant petit à petit à l'amour pur du Bien-Aimé par des doux élans: Oh! que vous êtes aimable, mon Bien-Aimé! oh! que vous êtes relevé en bonté, et que mon cœur vous aime! ou autrement, selon que Dieu vous tirera.

8. Et parceque vous me dites que vous n'avez fait que fort peu d'oraison pendant que vous avez été chez vous, votre esprit étant si actif et mouvant qu'il ne se peut arrêter, je vous dis qu'il faut pourtant l'arrêter, et alentir petit à petit ses mouvements, afin qu'il fasse ses œuvres doucement et tranquillement, selon les occurrences. Et ne vous imaginez pas que la douceur et tranquillité empêchent la promp-

titude et l'œuvre; car au contraire elles la font plus heureusement réussir.

Or ceci se peut faire en cette sorte. Par exemple, vous avez besoin de manger, selon la misère de cette vie; il faut que vous vous asseyiez tout bellement, et que vous demeuriez assise jusqu'à ce que vous ayez honnêtement réfectionné votre corps. Vous vous voulez coucher, dépouillez-vous tranquillement; vous vous devez lever, faites-le paisiblement, sans mouvement déréglé, sans crier et presser celles qui vous servent, et qu'en cela vous alliez trompant votre naturel, et le réduisant petit à petit à la sainte médiocrité et modération: car à celles qui ont le naturel mou et paresseux, nous dirions, Hâtez-vous, d'autant que le temps est cher; mais à vous, nous vous disons, Ne vous hâtez pas tant, d'autant que la paix, la tranquillité, la douceur d'esprit est précieuse, et que le temps s'emploie plus utilement quand on l'emploie paisiblement.

9. Je vous dis, mais, ma très chère fille, je vous le dis fermement, que vous serviez fidèlement la volonté de Dieu et sa providence sur le sujet de votre ancienne tentation, acquiesçant en toute humilité et sincérité au bon plaisir céleste, par lequel vous vous trouvez en l'état auquel vous êtes. Il faut que l'on demeure en la barque en laquelle on est, pour faire le trajet de cette vie à l'autre, et que l'on y demeure volontiers et amiablement; parceque, encore que quelquefois nous n'y ayons pas été mis de la main de Dieu, ains de la main des hommes, après néan-

moins que nous y sommes, Dieu veut que nous y soyons, et partant il faut donc y être doucement et volontiers.

Oh! combien d'ecclésiastiques sont embarqués par des mauvaises considérations, et par la force que les parents ont employée pour les faire entrer en cette vocation, qui font de nécessité vertu, et qui demeurent par amour où ils sont entrés par force! autrement, que deviendroient-ils? Où il y a moins de notre choix, il y a plus de soumission à la volonté céleste. Que ma chère fille donc, acquiesçant à la volonté divine, dise souvent de tout son cœur: Oui, Père éternel, je veux être ainsi, parceque ainsi il vous a été agréable que je fusse.

Et là-dessus, ma très chère fille, je vous conjure d'être bien fidèle à la pratique de cet acquiescement et dépendance de l'état auquel vous êtes; et partant, ma chère fille, il faut que vous nommiez quelquefois ès occurrences les personnes que vous savez, du nom auquel vous avez aversion; et quand vous parlerez à la principale d'icelles, que quelquefois vous employiez parmi vos remontrances des paroles de respect. Ce point est de telle importance pour la perfection de votre ame, que je l'écrirois volontiers de mon sang.

En quoi voulons-nous témoigner notre amour envers celui qui a tant souffert pour nous, si ce n'est entre les aversions, répugnances et contradictions? Il faut fourrer notre cervelle entre les épines des difficultés, et laisser transpercer notre cœur de la lance

de la contradiction, boire le fiel, et avaler le vinaigre; et, en somme, manger l'absinthe et le chicotin, puisque c'est Dieu qui le veut.

En somme, ma très chère fille, puisque autrefois vous avez nourri et favorisé de tout votre cœur la tentation, maintenant de tout votre cœur vous devez nourrir et favoriser cet acquiescement. Que s'il vous arrivoit quelque notable difficulté sur ce sujet, par le défaut de cette personne, ne remuez rien néanmoins qu'après avoir regardé l'éternité, vous être mise en l'indifférence, et avoir pris l'avis de quelque digne serviteur de Dieu, si la chose presse, ou même de moi, puisque je suis votre père, si le temps le permet; car l'ennemi, nous voyant vainqueurs de cette tentation par notre acquiescement au bon plaisir divin, remuera, je pense, toutes sortes d'inventions pour nous troubler.

10. Au reste, que la très sainte et divine humilité vive et régne en tout et par-tout. Les habits simples, mais selon la propre bienséance et convenance de notre condition, en sorte que nous n'épouvantions pas, ains alléchions les jeunes dames à notre imitation; nos paroles simples, courtoises, néanmoins douces; nos gestes et notre conversation ni trop resserrée et contrainte, ni trop relâchée et molle; notre face nette et décrassée; et en un mot qu'en toutes choses la suavité et modestie régnent, comme il est convenable à une fille de Dieu. Tout vôtre, etc.

780e LETTRE (liv. II, let. 44).

LE MÊME, A UNE DAME.

Préparation à l'oraison importante aux commençants. Discrétion et dispositions nécessaires par rapport à la fréquente communion. Il faut mortifier ses inclinations et ses desirs, aimer son état, mépriser le monde et ses attraits.

Madame ma très chère sœur, la confiance que vous avez en moi me console toujours, et suis néanmoins marri de ne pouvoir si bien correspondre par lettres, comme je desirerois; mais notre Seigneur, qui vous aime, supplée par tant d'assistances que vous avez là.

J'approuverois qu'en l'oraison vous vous tinssiez encore un peu au petit train, préparant votre esprit par la leçon et disposition des points, sans autre imagination néanmoins que celle qui est nécessaire pour ramasser l'esprit.

Or sus, je sais bien que quand par bonne rencontre on trouve Dieu, c'est bien fait de s'entretenir à le regarder, et arrêter en lui; mais, ma chère fille, de le penser toujours rencontrer ainsi à l'impourvu, sans préparation, je ne pense pas qu'il soit encore bon pour nous, qui sommes encore novices, et qui avons plus besoin de considérer les vertus du crucifix l'une après l'autre et en détail, que de les admirer en gros et en bloc.

Or si, après avoir appliqué notre esprit à cette humble préparation, Dieu ne nous donne néan-

moins pas des douceurs et suavités, alors il faut demeurer en patience à manger notre pain tout sec, et rendre notre devoir sans récompense présente.

Je suis consolé de savoir l'adresse que vous avez pour vos confessions au bon père Gentil. Je le connois fort de réputation, et sais combien il est bon et soigneux serviteur de notre Seigneur; vous ferez donc bien de continuer vos confessions vers lui, et de prendre les bons avis qu'il vous donnera, selon l'occurrence de vos nécessités.

Je ne voudrois pas que vous portassiez madame votre fille à une si fréquente communion, qu'elle ne sache bien peser ce que c'est que cette fréquente communion. Il y a différence entre discerner la communion d'entre les autres participations, et discerner la fréquente communion d'avec la rare communion. Si cette petite ame discerne bien que pour fréquenter la sainte communion, il faut avoir beaucoup de pureté et de ferveur, et qu'elle y aspire, et soit soigneuse à s'en parer, alors je suis bien d'avis qu'on l'en fasse approcher souvent, c'est-à-dire de quinze en quinze jours. Mais si elle n'a point d'autre chaleur qu'à la communion, et non point à la mortification des petites imperfections de la jeunesse, je pense qu'il suffiroit de la faire confesser tous les huit jours, et communier tous les mois. Ma chère fille, je pense que la communion soit le grand moyen d'atteindre à la perfection; mais il faut la recevoir avec le desir et le soin d'ôter du cœur tout ce qui déplaît à celui que nous y voulons loger.

Persévérez à bien vous vaincre vous-même en ces menues contradictions journalières que vous ressentez ; faites le gros de vos desirs pour cela ; sachez que Dieu ne veut rien de vous sinon cela, pour maintenant. Ne vous amusez donc pas à faire autre chose ; ne semez point vos desirs sur le jardin d'autrui, cultivez seulement bien le vôtre. Ne desirez point de n'être pas ce que vous êtes, mais desirez d'être fort bien ce que vous êtes ; amusez vos pensées à vous perfectionner en cela, et à porter les croix, ou petites ou grandes, que vous y rencontrerez. Et croyez-moi, c'est ici le grand mot et le moins entendu de la conduite spirituelle : *Chacun aime selon son goût ; peu de gens aiment selon leur devoir et le goût de notre Seigneur*. De quoi sert-il de bâtir des châteaux en Espagne, puisqu'il nous faut habiter en France ? C'est ma vieille leçon, et vous l'entendez bien ; dites-moi, ma chère fille, si vous la pratiquez bien.

Je vous prie, réglez vos exercices, et faites en iceux grande considération aux inclinations de votre chef. Moquez-vous de ces attaques frivoles par lesquelles votre ennemi vous représente le monde, comme si vous deviez y retourner ; moquez-vous-en, dis-je, comme d'une impertinence : il ne faut point de réponse à ces tentations que celle de notre Seigneur : « Arrière de moi, ô Satan, tu ne tenteras « point le Seigneur ton Dieu (1). » Ma chère fille,

(1) Vade, Satana ; non tentabis Dominum Deum tuum. MATTH., c. IV, v. 7 et 10.

nous sommes au chemin des saints; allons courageusement, malgré les difficultés qui y sont.

Il me semble que j'ai satisfait à tout ce que vous desiriez de savoir de moi, qui n'ai point de plus grand desir que de vous servir fidèlement en cet endroit.

Je desirerois bien de vous voir; mais il n'étoit pas convenable que je le voulusse. Dieu disposera peut-être quelque moyen plus propre pour cela; oui, je l'en prie, si c'est pour sa gloire, pour laquelle je veux tout vouloir.

Qu'à jamais puisse-t-il vivre et régner en nos ames.

Je suis pour cela, madame ma très chère fille et sœur, votre serviteur et frère, etc.

781e LETTRE (liv. II, let. 50).

LE MÊME, A UNE DAME (1).

Il faut faire communier de bonne heure les enfants. Avantages qu'on peut tirer d'une maladie.

N'attendez pas de moi maintenant que je vous écrive à souhait; car bien que ce soit par mon frère, si n'ai-je pas beaucoup de loisir, et si je ne sais s'il passera à Dijon; mais je sais bien pourtant qu'il fera rendre sûrement ma lettre.

Oui, ma fille, sans doute il ne faut pas laisser passer ces Pâques sans faire communier votre fils. Mon Dieu! c'est un docteur déja! C'est une grande erreur, ce me semble, de tant différer ce bien en

(1) On croit que c'est madame de Chantal, encore alors à Dijon.

cet âge, auquel les enfants ont plus de discours à dix ans que nous n'en avions à quinze. Vraiment j'eusse bien desiré de lui donner la première communion : ce lui eût été un sujet de se ressouvenir de moi, et de m'aimer toute sa vie; mais bien il n'importe pas pour lui.

J'ai reçu l'image de la bienheureuse mère Thérèse (1), dont je suis consolé, et je vous en remercie.

Je suis bien aise de savoir que cette fille soit en paix avec M. Chevrier. Vraiment je lui écrivis par M. de Moiron qu'elle fît ce qu'elle a fait de point en point, sur une lettre par laquelle elle me demandoit conseil.

Eh bien, ma chère fille, Dieu soit loué! Pourvu que notre ame soit colorée du vermeil de la charité, il ne nous doit pas chaloir que nous ayons les pâles couleurs; c'est un mal propre à mortifier et les sens et les sentiments, car il ne laisse point de mouvement qu'il n'alanguisse, hormis celui du cœur, lequel pour l'ordinaire il émeut, et rend plus fréquent. Rendez-le bien utile à votre avancement spirituel par votre abnégation réelle des dégoûts des suavités qu'il vous ôte, non seulement quant au corps, mais encore quant à l'esprit. Vous faites bien de pratiquer mes avis; car ils sont selon la volonté de Dieu; et si cette maladie vous y donne plus de répugnance, tant plus gagnerez-vous en leur exercice.

Je pensois vous envoyer plusieurs livres, mais

(1) Sainte Thérèse.

l'imprimeur m'a manqué de parole de me les envoyer; mais je crois que vous en aurez là plus tôt que moi ici. Je vous envoie néanmoins celui-ci, que j'ai emprunté d'une dame qui l'avoit; afin que, s'il est possible, vous ayez le premier de ma part. Il faudra corriger les autres sur icelui; car je l'ai corrigé par-tout tant que j'ai pu. Dieu soit à jamais notre amour, ma chère fille! et croyez que je suis en lui tout particulièrement vôtre. Vive Jésus! Ne dites pas que je vous ai envoyé ce livre, jusqu'à ce que je puisse en envoyer davantage.

782e LETTRE (liv. II, let. 56).

LE MÊME, A UNE DAME MARIÉE.

Il faut supporter avec patience ses propres imperfections. Avis sur la méditation. Quels sont les devoirs et les occupations qu'on peut se permettre le jour où l'on a communié. On ne doit pas s'embarrasser des jugements du monde, ni, par un excès contraire, donner volontairement mauvaise opinion de soi. Il ne faut point avoir de jalousies spirituelles.

Madame ma très chère sœur, je vous vois toujours languissante du desir d'une plus grande perfection. Je loue cette langueur, car elle ne vous retarde point, je le sais bien; au contraire, elle vous anime et pique à la conquêter.

Vous vivez, ce me dites-vous, avec mille imperfections. Il est vrai, ma bonne sœur; mais ne tâchez-vous pas d'heure à autre de les faire mourir en vous? C'est chose certaine que, tandis que nous sommes

ici environnés de ce corps si pesant et corruptible, il y a toujours en nous je ne sais quoi qui manque.

Je ne sais si je vous l'ai dit : il nous faut avoir patience avec tout le monde, et premièrement avec nous-mêmes, qui nous sommes plus importuns à nous-mêmes que nul autre, depuis que nous savons discerner entre le vieil et le nouvel Adam, l'homme intérieur et extérieur.

Or sus vous avez toujours le livre en main pour la méditation, autrement vous faites rien. Que vous doit-il chaloir de cela? Que ce soit le livre en main, et à diverses reprises, ou sans livre, que vous importe-t-il? Quand je vous dis que vous n'y fussiez que demi-heure, c'étoit au commencement que je craignois de forcer votre imagination; mais maintenant il n'y a pas de danger d'y employer une heure.

Le jour qu'on s'est communié, il n'y a nul danger de faire toutes sortes de bonnes besognes, et travailler : il y en auroit plus à ne rien faire. En la primitive Église, où tous communioient tous les jours, pensez-vous qu'ils se tinssent les bras croisés pour cela? Et S. Paul qui disoit la sainte messe ordinairement gagnoit néanmoins sa vie au travail de ses mains.

De deux seules choses se doit-on garder le jour de la communion, du péché, et des voluptés et plaisirs recherchés : car pour ceux qui sont dus ou exigés, ou qui sont nécessaires, ou qui se prennent par une honnête condescendance, ils ne sont nullement

défendus ce jour-là; au contraire ils sont conseillés, moyennant l'observation d'une douce et sainte modestie.

Non, je ne voudrois pas m'abstenir d'aller en un honnête festin, ni en une honnête assemblée, ce jour-là, si j'en étois prié, bien que je ne voudrois pas les rechercher. Il y a un autre exemple ès gens mariés, qui ce jour-là peuvent ains doivent rendre leurs devoirs, mais non pas les exiger sans quelque indécence, laquelle néanmoins ne seroit péché mortel; je mets cet exemple exprès.

Vous me demandez si ceux qui desirent vivre avec quelque perfection peuvent tant voir le monde. La perfection, ma chère dame, ne gît pas à ne voir point le monde, mais oui bien à ne le point goûter et savourer. Tout ce que la vue nous apporte, c'est le danger; car qui le voit est en péril de l'aimer: mais à qui est bien résolu et déterminé la vue ne nuit point. En un mot, ma sœur, la perfection de la charité, c'est la perfection de la vie; car la vie de notre ame, c'est la charité. Nos premiers chrétiens étoient au monde de corps, et non de cœur, et ne laissoient pas d'être très parfaits. Ma chère sœur, je ne voudrois nulle feintise en nous, pas de vraies feintises. La rondeur et simplicité sont nos propres vertus.

Mais il me fâche, dites-vous, des mauvais jugements que l'on fait de moi, qui ne fais rien qui vaille; et on croit que si: et vous me demandez une recette. La voici, ma chère fille, telle que les saints me l'ont apprise: Si le monde nous méprise, ré-

jouissons-nous ; car il a raison, puisque nous sommes méprisables : s'il nous estime, méprisons son estime et son jugement, car il est aveugle. Enquérez-vous peu de ce que le monde pense, ne vous en mettez point en souci, méprisez son prix et son mépris, et le laissez dire ce qu'il voudra, ou bien ou mal.

Je n'approuve donc pas que l'on faille, pour donner mauvaise opinion de soi ; c'est toujours faillir, et faire faillir le prochain : au contraire, je voudrois que, tenant les yeux sur notre Seigneur, nous fissions nos œuvres sans regarder que c'est que le monde en pense, ni quelle mine il en fait. On peut fuir de donner bonne opinion de soi, mais non pas rechercher de la donner mauvaise, sur-tout par des fautes faites exprès. En un mot, méprisez presque également l'opinion que le monde aura de vous, et ne vous en mettez point en peine. De dire qu'on n'est pas ce que le monde pense, quand il pense bien de vous, cela est bon ; car le monde est un charlatan, il en dit toujours trop, soit en bien, soit en mal.

Mais que me dites-vous ? que vous portez envie aux autres que je préfère à vous ? et le pis est que vous dites que vous le savez bien. Comme le savez-vous bien, ma chère sœur ? En quoi préféré-je les autres ? Non, croyez-moi, vous m'êtes chère, et très chère ; et je sais bien que vous ne préfèrerez pas les autres à moi, bien que vous le dussiez ; mais je vous parlerai en confiance.

Nos deux sœurs des champs ont plus de nécessité d'assistance que vous qui êtes en la ville, en laquelle

vous abondez d'exercices, de conseils, et de tout ce qu'il faut, là où elles n'ont nul qui les aide.

Et quant à notre sœur du N., ne voyez-vous pas qu'elle est seule, n'ayant point d'inclination à se ranger à la confiance de ceux que M. notre père lui propose? et M. notre père ne goûte point ceux que nous proposons; car, à ce qu'elle m'écrit, M. notre père ne peut approuver le choix de M. Vardot. Ne dois-je pas plus de compassion à cette pauvre crucifiée qu'à vous, qui, Dieu merci, avez tant de commodités?

783e LETTRE.

LE MÊME, A UN JEUNE SEIGNEUR

Qui s'étoit plaint à lui que la nature ne lui avoit donné aucun penchant pour la vertu.

Il lui apprend ce qu'il devoit faire pour l'acquérir, et lui marque ses devoirs. (Cette lettre est composée de deux fragments.)

Ier FRAGMENT.

Eh bien! je veux que vous ayez tout autant d'aversion pour la vertu que l'on en peut avoir; je vous assure néanmoins que vous pourrez changer de naturel, et que, pourvu que vous fassiez ce que je vous dirai, vous ne rencontrerez point de difficulté à être tel que vous devez, et acquérir toute la perfection qui est conforme à votre qualité.

Monsieur, je vous prie de vous mettre souvent devant les yeux, et de rappeler en votre esprit ce que la très sage bonté de Dieu a voulu opérer en

votre ame et par votre moyen, en vous donnant des biens, de la faveur, et de l'autorité.

Les princes et les grands seigneurs ont pour l'ordinaire, en naissant, ce que le simple peuple s'efforce d'acquérir avec bien de la peine. Que si quelque chose leur manque, ils peuvent tout en celui qui leur a tant donné; et il leur suffit de vouloir pour être assez puissants. Mais afin que leur volonté soit plus conforme à la régle de toute bonne volonté, leur perfection doit être de vouloir seulement ce que Dieu veut. Or il est vrai que Dieu ne veut autre chose d'un prince, sinon qu'en régissant tous ses sujets avec crainte et amour il aime et craigne Dieu avec une crainte filiale, et un amour très pur, très saint, et très cordial.

Souvent leur indulgence est une pure cruauté, et leur justice une très grande miséricorde: leur exemple est le point d'où dépend le bonheur et le malheur du peuple; et partant ils doivent tous dire avec Trajan: « Je dois être tel prince envers mes sujets que « je desirerois de rencontrer un prince si j'étois sujet. » De même aussi, comme chaque seigneur et chaque gentilhomme est un petit monarque en sa maison, ils ne doivent pas s'oublier de ces paroles de l'apôtre: « Vous qui êtes maître, faites à vos serviteurs ce qui « est juste et convenable, vous souvenant que vous « avez un autre maître au ciel (1), et des rois sur la « terre de qui vous dépendez. »

(1) Domini, quod justum est et æquum servis præstate; scientes quòd et vos Dominum habetis in cœlo. Coloss., c. IV, v. 1.

Ils ne doivent donc pas faire chez eux comme des lions, révolter leurs domestiques, et opprimer leurs serviteurs; mais leur piété doit être généreuse, et leur courage plein de clémence et de bonté. C'est là leur première leçon, d'où ils apprendront à rendre à Dieu et à leur roi tous les devoirs de leur sujétion, et à leurs sujets tous les offices d'une puissance qui ne doit marcher que sur la justice et sur la bonté.

IIe FRAGMENT.

Mon frère, qu'y a-t-il qui vous empêche d'être saint? et qu'est-ce que vous voulez que vous ne puissiez pour ce sujet? Un pauvre homme peut bien en vérité être saint; mais un seigneur puissant, comme vous êtes, peut non seulement l'être, mais faire tout autant de saints qu'il y a de témoins de ses actions.

784e LETTRE (liv. II, let. 58).

LE MÊME, A UNE DAME MARIÉE.

Un bon directeur connoît les ames qui s'adressent à lui, pour peu qu'elles lui ouvrent leur cœur. C'est un grand avantage d'en être bien connu. Il faut supporter ses propres imperfections avec patience. Dieu tient une conduite différente envers ses serviteurs. Instruction par rapport à l'ame. Avis touchant les sécheresses dans l'oraison. C'est une belle chose de dire qu'on s'abandonne à la volonté de Dieu, mais on le pratique rarement. Il se mêle souvent de l'amour propre dans les desirs qui ne sont pas de l'essence de notre salut.

Madame, votre lettre du 20 de janvier m'a donné un extrême contentement, parcequ'au milieu de vos

misères, que vous me décrivez, je remarque (ce me semble) quelque avancement et profit que vous avez fait en la vie spirituelle. Je serai plus court à vous répondre que je ne desirerois, parceque j'ai moins de loisir, et plus d'empêchement que je ne pensois. Je dirai néanmoins bien assez pour ce coup, en attendant une autre commodité de vous écrire bien au long.

Vous me dites donc que vous êtes affligée de ce que vous ne vous découvrez pas assez parfaitement à moi, comme il vous semble; et je vous dis qu'encore que je n'aie pas connoissance des actions que vous faites en mon absence, car je ne suis pas prophéte, je pense toutefois que, pour le peu de temps que je vous ai vue et ouïe, il n'est pas possible de mieux connoître vos inclinations et les ressorts d'icelles que je fais, et m'est avis qu'il y a peu de replis dans lesquels je ne pénétre bien aisément; et pour peu que vous m'ouvriez la porte de votre esprit, il me semble que j'y vois tout à découvert: c'est un grand avantage pour vous, puisque vous voulez m'employer à votre salut.

Vous vous plaignez de quoi plusieurs imperfections et défauts se mêlent en votre vie, contre le desir que vous avez de la perfection et pureté de l'amour de notre Dieu. Je vous réponds qu'il n'est pas possible de nous abandonner du tout nous-mêmes, pendant que nous sommes ici-bas. Il faut que nous nous portions toujours nous-mêmes, jusqu'à ce que Dieu nous porte au ciel; et pendant que nous nous porterons, nous ne porterons rien qui vaille. Il faut

donc avoir patience, et ne penser pas de nous pouvoir guérir en un jour de tant de mauvaises habitudes que nous avons contractées par le peu de soin que nous avons eu de notre santé spirituelle.

Dieu en a bien guéri quelques uns soudainement, sans leur laisser aucune marque de leurs maladies précédentes, comme il fit à l'endroit de Madeleine, laquelle en un instant, d'un égout d'eau de corruption, fut changée en une source d'eau de perfections, et ne fut jamais troublée depuis ce moment-là. Mais aussi ce même Dieu a laissé en plusieurs de ses chers disciples beaucoup de marques de leurs mauvaises inclinations, quelque temps après leur conversion, et le tout pour leur plus grand profit, témoin le bienheureux S. Pierre, qui depuis sa première vocation choppa plusieurs fois en des imperfections, et s'abattit tout-à-fait et fort misérablement une fois par la négation.

Salomon dit que c'est un animal bien insolent que la chambrière qui devient soudainement maîtresse (1). Il y auroit grand danger que l'ame, laquelle a servi longuement à ses propres passions, ne devînt orgueilleuse et vaine, si en un moment elle en devenoit parfaitement maîtresse. Il faut que petit à petit et pied à pied nous nous acquérions cette domination, pour la conquête de laquelle les saints et les saintes ont employé plusieurs dizaines d'années. Il faut, s'il vous plaît, avoir patience avec tout le monde, mais premièrement avec vous-même.

(1) Per tria movetur terra, et quartum non potest sustinere : per servum, cùm regnaverit; per stultum, cùm saturatus fuerit cibo; per

Vous ne faites rien, ce me dites-vous, en l'oraison. Mais qu'est-ce que vous y voudriez faire, sinon ce que vous y faites, qui est de présenter et représenter à Dieu votre néant et votre misère? C'est la plus belle harangue que nous fassent les mendiants, que d'exposer à notre vue leurs ulcères et nécessités.

Mais quelquefois encore ne faites-vous rien de tout cela, comme vous me dites, ains vous demeurez là comme un fantôme et une statue. Eh bien, ce n'est pas peu que cela. Ès palais des princes et des rois on y met des statues, qui ne servent qu'à récréer la vue du prince : contentez-vous donc de servir de cela en la présence de Dieu; il animera cette statue quand il lui plaira.

Les arbres ne fructifient que par la présence du soleil, les uns plus tôt, les autres plus tard, les uns toutes les années, et les autres de trois en trois, et non pas toujours également. Nous sommes bien heureux de pouvoir demeurer en la présence de Dieu, et contentons-nous qu'elle nous fera porter notre fruit, ou tôt, ou tard, ou tous les jours, ou parfois, selon son bon plaisir, auquel nous devons pleinement nous résigner.

C'est un mot de merveilles que celui que vous me dites : Que Dieu me mette en telle sauce qu'il voudra, ce m'est tout un, pourvu que je le serve. Mais prenez garde de bien le mâcher et remâcher en votre esprit; faites-le fondre en votre bouche, et ne

odiosam mulierem, cùm in matrimonio fuerit assumpta : per ancillam, cùm fuerit hæres dominæ suæ. PROV., c. XXX, v. 21, 22, et 23.

l'avalez pas en gros. La mère Thérèse que vous aimez tant, dont je me réjouis, dit en quelque endroit que bien souvent nous disons de telles paroles par habitude et certaine légère appréhension, et nous est avis que nous les disons du fond de l'ame, bien qu'il n'en soit rien, comme nous découvrons par après en la pratique.

Eh bien, vous me dites qu'en quelle sauce que Dieu vous mette, ce vous est tout un. Or sus vous savez bien en quelle sauce il vous a mise, en quel état et condition; et dites-moi, vous est-il tout un? Vous n'ignorez pas non plus qu'il veut que vous payiez cette dette journalière de laquelle vous m'écrivez, et néanmoins ce ne vous est pas tout un. Mon Dieu! que l'amour propre se fourre subtilement parmi nos affections, pour dévotes qu'elles semblent et paroissent.

Voici le grand mot. Il faut regarder ce que Dieu veut, et, le reconnoissant, il faut s'essayer de le faire gaiement, ou au moins courageusement; et non seulement cela, mais il faut aimer cette volonté de Dieu, et l'obligation qui s'en ensuit en nous, fût-ce de garder les pourceaux toute notre vie, et de faire les choses les plus abjectes du monde; car en quelle sauce que Dieu nous mette, ce nous doit être tout un: c'est là le blanc de la perfection, auquel nous devons tous viser; et qui plus en approche, c'est celui qui emporte le prix.

Mais courage, je vous supplie; accoutumez petit à petit votre volonté à suivre celle de Dieu, où qu'elle

vous méne. Faites qu'elle se sente fort piquée, quand votre conscience lui dira, Dieu le veut; et petit à petit ces répugnances que vous sentez si fortes s'affoibliront, et bientôt après cesseront du tout. Mais particulièrement vous devez combattre pour empêcher les démonstrations extérieures de la répugnance intérieure que vous avez, ou au moins les rendre plus douces. Entre ceux qui sont ou courroucés ou mécontents, il y en a qui témoignent leurs déplaisirs seulement en disant: Mon Dieu, que sera ceci? et les autres disent des paroles plus cuisantes, et qui ne témoignent pas seulement un simple mécontentement, mais une certaine fierté et dépit; je veux dire qu'il faut petit à petit amender ces démonstrations, les faisant moindres tous les jours.

Quant au desir que vous avez de voir les vôtres fort avancées au service de Dieu et desir de la perfection chrétienne, je le loue infiniment; et, comme vous souhaitez, j'ajouterai mes foibles prières aux supplications que vous en faites à Dieu. Mais, madame, il faut que je confesse la vérité; je crains perpétuellement en ces desirs qui ne sont pas de l'essence de notre salut et perfection, qu'il ne s'y mêle quelque sujétion de l'amour propre et de notre propre volonté: comme, par exemple, que nous nous amusions tant à ces desirs qui ne nous sont pas nécessaires, que nous ne laissions pas assez de place en notre esprit pour les desirs, qui nous sont plus requis et plus utiles, de notre propre humilité, résignation, douceur de cœur, et semblables; ou bien

que nous ayons tant d'ardeur en ces desirs, qu'ils apportent de l'inquiétude et de l'empressement, et enfin que nous ne les soumettions pas si parfaitement au vouloir de Dieu qu'il seroit expédient.

Je crains semblables choses en tels desirs : c'est pourquoi je vous supplie de bien prendre garde à vous pour ne point tomber en ces inconvénients, comme aussi de poursuivre ce desir doucement et souévement, c'est-à-dire sans pour cela importuner ceux auxquels vous desirez de persuader cette perfection, ni même découvrir votre desir ; car, croyez-moi, que cela reculeroit l'affaire au lieu de l'avancer. Il faut donc, et par exemple et par paroles, semer parmi eux tout bellement des choses qui les puissent induire à votre dessein ; et, sans faire semblant de les vouloir instruire ou gagner, jeter petit à petit des saintes inspirations et cogitations dedans leur esprit. En cette sorte vous gagnerez beaucoup plus qu'en aucune autre façon, sur-tout y ajoutant la prière.

785e LETTRE (liv. III, let. 1).

LE MÊME, A UNE DAME ENCEINTE.

Le saint l'encourage à pratiquer la vertu, lui prescrit la manière de bien employer la journée par des exercices de piété, lui recommande d'avoir une dévotion gaie, et lui donne des avis sur sa grossesse.

Madame, la lettre que vous m'avez écrite le 16 mai, et laquelle je n'ai reçue que le 27 juin, me donne grand sujet de bénir Dieu de la fermeté en

laquelle il conserve votre cœur pour le desir de la perfection de la vie chrétienne, lequel je découvre bien clairement, par la naïveté sainte avec laquelle vous représentez vos tentations, et le combat que vous faites; et je vois bien que notre Seigneur vous assiste, puisque pied à pied, et jour à jour, vous conquérez votre liberté et affranchissement des imperfections et infirmités principales qui vous ont ci-devant affligée. Je ne doute point que dans fort peu de temps vous n'en soyez entièrement victorieuse, puisque je vous vois si courageuse au combat, et si pleine d'espérance et de confiance de vaincre par la grace de notre bon Dieu.

La consolation que vous avez en cette entreprise est sans doute un vrai présage qu'elle vous réussira très heureusement. Fortifiez-vous donc, madame, en ce bon dessein, duquel la fin est la gloire éternelle; n'oubliez rien au logis de ce qui est requis pour en chevir; continuez vos communions et confessions fréquentes; ne passez point de jour sans lire quelque peu dans un livre spirituel; et pour peu que ce soit, pourvu que ce soit avec dévotion et attention, le profit en sera bien grand. Faites l'examen de conscience au soir; accoutumez-vous aux prières briéves, et aux oraisons qu'on appelle jaculatoires: et le matin, en sortant du lit, mettez-vous toujours à genoux pour saluer et faire la révérence à votre père céleste, à Notre-Dame, et à votre bon ange; et, quand ce ne seroit que pour trois minutes, il n'y faut jamais faillir: ayez quelque image bien dévote, et la baisez souvent.

Je suis consolé de quoi vous avez l'esprit plus gai que ci-devant. Sans doute, madame, tous les jours vos contentements croîtront; car la douceur de notre Seigneur se répandra de plus en plus en votre ame. Jamais personne n'a goûté de la dévotion, qui ne l'ait bien trouvée souéve. Je m'assure que cette gaieté et consolation d'esprit s'étend et rend son odeur précieuse sur toutes vos conversations, et particulièrement sur la domestique, laquelle, comme elle vous est la plus ordinaire, et selon votre principal devoir, aussi s'en doit-elle ressentir plus que nulle autre. Si vous aimez la dévotion, faites que tous lui portent honneur et révérence; ce qu'ils feront, s'ils en voient de bons et agréables effets en vous.

Mon Dieu, que vous avez de grands moyens de mériter en toute votre maison ! Indubitablement vous la pouvez rendre un vrai paradis de piété, ayant monsieur votre mari si propice à vos bons desirs. Hé! que vous serez heureuse, si vous observez bien la modération que je vous ai dite en vos exercices, les accommodant le plus que vous pourrez à vos affaires domestiques, et à la volonté de votre mari, puisqu'elle n'est point déréglée ni farouche! Je n'ai guère vu de femmes mariées qui pussent être dévotes à meilleur marché que vous, madame, qui partant êtes fort obligée à vous y avancer.

Je voudrois bien que vous fissiez l'exercice de la sainte méditation; car il me semble que vous en êtes fort capable. Je vous en dis quelque chose pendant ce carême; je ne sais si vous y aurez mis la main;

mais je desirerois que vous n'y employassiez pas sinon demi-heure chaque jour, et non plus, au moins de quelques années; je pense que cela serviroit bien fort à la victoire de vos ennemis.

Je suis pressé d'écrire, et néanmoins je ne sais finir, tant je suis consolé de vous parler sur ce papier. Et croyez, madame, je vous supplie, que le desir que j'ai une fois conçu de vous servir et honorer en notre Seigneur croît et s'augmente tous les jours en mon ame, marri que je suis d'en pouvoir si peu rendre d'effets : au moins ne manqué-je point de vous offrir et représenter à la miséricorde de Dieu en mes foibles et languissantes prières, et sur-tout au saint sacrifice de la messe; j'y ajoute toujours toute votre maison, que je chéris uniquement en vous, et vous en Dieu.

J'ai appris que vous étiez grosse; j'en ai béni Dieu, qui veut accroître le nombre des siens par l'augmentation des vôtres. Les arbres portent les fruits pour les hommes, mais les femmes portent les enfants pour Dieu : c'est pourquoi la fertilité est une de ses bénédictions. Faites votre profit de cette grossesse en deux façons, offrant votre fruit à Dieu cent fois le jour, comme S. Augustin témoigne que sa mère, étant enceinte de lui, avoit accoutumé de faire; puis ès ennuis et afflictions qui vous arriveront, et qui ont accoutumé de suivre la grossesse, bénissez notre Seigneur de ce que vous souffrez pour lui faire un serviteur ou une servante, qui, moyennant sa grace, le louera éternellement avec vous.

Dieu enfin soit en tout et par-tout glorifié en nos peines et consolations.

786e LETTRE (liv. III, let. 6).

LE MÊME, A UNE DAME MARIÉE.

Avantage d'un saint mariage; on doit par un motif de reconnoissance envers Dieu, y vivre dans la pratique de la vertu, et continuer à pratiquer les bonnes résolutions qu'on avoit prises auparavant.

Madame, l'espérance que j'ai toujours eue dès une année en çà, d'aller en France, m'a retenu de vous ramendevoir mon inviolable affection à votre service par lettre, puisque je croyois que quelque heureuse rencontre me donneroit le moyen de vous rendre ce devoir en présence; mais maintenant que je n'espère presque plus ce bien, et que ce digne porteur me donne une commodité si assurée, je me réjouis de tout mon cœur avec vous, ma très chère fille; car ce mot est plus cordial.

Je me réjouis et loue notre Seigneur de votre si estimable et aimable mariage, qui vous servira de fondement pour bâtir et élever en vous une douce et agréable vie en ce monde, et pour heureusement passer cette mortalité en la très sainte crainte de Dieu, en laquelle, par sa grace, vous avez été nourrie dès votre berceau; car tout le monde me dit que monsieur votre mari est un des plus sages et accomplis cavaliers de France, et que votre liaison est non seulement nouée de la sainte amitié qui la doit serrer

de plus en plus, mais aussi déja bénie de la fertilité, par laquelle vous êtes à la veille de vos couches, ainsi que N. m'assure.

Il faut donc correspondre à toutes les faveurs du ciel, ma très chère fille; car elles vous sont sans doute données afin que vous les fassiez profiter à la gloire de celui qui vous gratifie, et à votre salut. Je ne puis que je ne croie, ma très chère fille, que vous n'employiez votre courage à cela, et que vous ne le fassiez, comme sachant que le bonheur de votre maison et de votre personne dépend de cela en cette vie passagère, et l'assurance de l'immortelle après celle-ci.

Or sus, en ce nouvel état de mariage auquel vous êtes renouvelez souvent les résolutions que nous avons si souvent faites de vivre saintement et vertueusement, de quelle condition que Dieu nous fît être.

Et si vous l'avez agréable, continuez à me favoriser de votre bienveillance filiale, comme je vous assure, ma très chère fille, que d'un cœur tout rempli d'affection paternelle, je ne célèbre jamais la très sainte messe, que très particulièrement je ne vous recommande à Dieu, avec monsieur votre mari, auquel je suis et serai toujours, ainsi que je suis pour vous, madame, votre très humble, etc.

787e LETTRE (liv. III, let. 7).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE

Qui pensoit à se marier.

Avis sur un mariage. Quelles qualités sont nécessaires au mari, ou à l'épouse du côté de l'ame, à défaut des qualités du corps. L'état de mariage demande une grande vertu.

Mademoiselle, je réponds à votre lettre du 2 de ce mois plus tard que je ne desirois, attendu la qualité de l'avis et conseil que vous me demandez; mais les grandes pluies ont empêché les voyageurs de se mettre en campagne; au moins n'ai-je point eu de commodité assurée jusqu'à celle-ci.

L'avis que la bonne cousine vous donna si constamment de demeurer en vous-même au service de monsieur votre père, et en état de vous consacrer par après, cœur et corps à notre Seigneur, étoit fondé sur une grande quantité de considérations tirées de plusieurs circonstances de votre condition; c'est pourquoi, si votre esprit se fût trouvé en une pleine et entière indifférence, je vous eusse sans doute dit qu'il falloit suivre cet avis-là comme le plus digne et le plus propre qu'on vous sût proposer; car sans difficulté il eût été tel.

Mais puisque votre esprit n'est nullement en l'indifférence, ains totalement penché au choix du mariage, et que, nonobstant que vous avez recouru à Dieu, vous vous y sentez encore attachée, il n'est

pas expédient que vous fassiez violence à une si forte impression par aucune sorte de considération; car toutes les circonstances, qui d'ailleurs seroient plus que suffisantes pour me faire conclure avec la chère cousine, n'ont point de poids au prix de cette forte inclination et propension que vous avez, laquelle, à la vérité, si elle étoit foible et débile, seroit peu considérable; mais étant puissante et ferme, elle doit servir de fondement à la résolution.

Si donc le mari qui vous est proposé est d'ailleurs sortable, homme de bien, et d'humeur compatissante, vous pouvez utilement l'accepter: je dis, s'il est d'humeur compatissante, parceque ce manquement de taille requiert cela, comme il requiert de vous que vous contr'échangiez ce défaut par une grande douceur, par un sincère amour, et par une humilité fort résignée; et bref, que la vraie vertu et perfection de l'esprit couvrent universellement la tare du corps.

Je suis fort pressé, ma chère fille, et ne puis pas vous dire beaucoup de choses. Je finirai donc, vous assurant que je vous recommanderai toujours à notre Seigneur, afin qu'il adresse votre vie à sa gloire.

L'état du mariage est un état qui requiert plus de vertu et constance que nul autre: c'est un perpétuel exercice de mortification; il le sera peut-être à vous plus que l'ordinaire. Il faut donc vous y disposer avec un soin particulier, afin qu'en cette plante de thym vous puissiez, malgré l'amertume naturelle de

son suc, en tirer et faire le miel d'une sainte conversation. Qu'à jamais le doux Jésus soit votre sucre et votre miel, qui rende suave votre vocation : qu'à jamais il vive et règne en nos cœurs! Je suis en lui.

788e LETTRE (liv. III, let. 15).

LE MÊME, A UNE DAME MARIÉE.

Que la piété soit solide. Il faut y être fidèle par-tout et en tout temps, sans se démentir.

Madame, je loue Dieu de tout mon cœur de voir en votre lettre le grand courage que vous avez de vaincre toutes les difficultés pour être vraiment et saintement dévote en votre vocation. Faites-le, et attendez de Dieu de grandes bénédictions; plus sans doute en une heure d'une telle dévotion bien et justement réglée, qu'en cent jours d'une dévotion bizarre, mélancolique, et dépendante de votre propre cervelle. Tenez ferme en ce train, et ne vous laissez nullement ébranler en cette résolution.

Vous avez, ce me dites-vous, un peu relâché de vos exercices aux champs. Eh bien, il faut retendre l'arc, et recommencer avec tant plus de soin: mais une autre fois il ne faut pas que les champs vous apportent cette incommodité; non, car Dieu y est aussi bien qu'en la ville.

Vous avez maintenant le petit écrit de la méditation, pratiquez-le en paix et repos. Pardonnez-moi, ma chère dame, si je trousse un peu plus court ma lettre que vous ne desireriez; car ce bon homme Rose

me tient tellement au collet pour le faire dépêcher, qu'il ne me donne pas le loisir de pouvoir écrire.

Je prie notre Seigneur qu'il vous donne une singulière assistance en son Saint-Esprit, afin que vous le serviez de cœur et d'esprit selon son bon plaisir. Priez-le pour moi, car j'en ai besoin, et jamais je ne vous oublie en mes foibles oraisons.

Si monsieur votre mari ne me tient pas pour son serviteur, il a bien tort; car je le suis très assurément, et de tout ce qui vous appartient. Dieu soit à jamais avec vous et en votre cœur. Amen.

789e LETTRE (liv. III, let. 22).

LE MÊME, A UN GENTILHOMME.

Trop parler est la plus mauvaise façon de mal parler : la seule modération corrige cet excès. Mépriser l'injure est le remède à la calomnie.

Monsieur, vous m'avez grandement obligé recevant en bonne part ma franchise, bien qu'à vrai dire vous ne pouviez bonnement lui refuser ce gracieux accueil, puisqu'elle alloit vers vous avec le sauf-conduit de votre semonce, et sous la faveur d'une vraie amitié : aussi n'avois-je garde de lui donner le vol autrement. Je ne veux nullement répliquer sur la déclaration qu'il vous plaît de me faire de votre intention en l'édition du petit livre; car je serois marri si j'avois jamais eu un seul petit soupçon au contraire : mais je dirai seulement ce mot qui part de la condition de mon esprit.

Si quelqu'un avoit immodérément parlé ou écrit de l'autorité, il auroit grand tort; car il n'y a pas de plus mauvaise façon de mal dire que de trop dire. Si on dit moins qu'il ne faut dire, il est aisé d'ajouter: mais après avoir trop dit, il est malaisé de retrancher; et on ne peut jamais faire le retranchement sitôt qu'on puisse empêcher la nuisance de l'excès.

Or voici le haut point de la vertu, de corriger l'immodération modérément. Il est presque impossible d'atteindre à ce signe de perfection; je dis, presque, à cause de celui qui dit (1): *Cum his qui oderant pacem, eram pacificus.* Autrement je pense que je ne l'eusse pas dit; car les chasseurs poussent partout dans les buissons, et retournent souvent plus gâtés que la bête qu'ils ont cuidé gâter. La plupart de ces propos mal mesurés qu'on dit ou qu'on écrit sont plus heureusement repoussés par le mépris que par l'opposition ; mais n'en parlons donc plus (2). A César ce qui est à César, mais aussi à Dieu ce qui est à Dieu.

Je vous écris sans loisir : vous me supporterez, s'il vous plaît, selon votre bonté, et ayant égard à mon affection qui est toute inclinée à vous honorer et chérir très spécialement : et sur cela, je prie notre Seigneur qu'il vous remplisse de la grace, paix, et suavité de son Saint-Esprit, et donne sa sacrée bénédiction à toute votre famille ; laissant au surplus

(1) Je conservois la paix avec les ennemis de la paix.

(2) Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo. MATTH., c. XXII, v. 21.

pour ce porteur à vous dire comme notre fille se porte bien.

Je suis votre, etc.

790e LETTRE (liv. III, let. 23).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

Le saint lui écrit pour la détourner d'un procès qu'elle vouloit intenter à une personne qui lui avoit promis de l'épouser, et lui avoit manqué de parole; le mépris des injures est une marque de générosité et un remède à la calomnie.

Sur la première partie de la lettre que vous avez écrite à madame N. et que vous avez desiré m'être communiquée, ma très chère fille, je vous dirai que si M. N. ne vous faisoit point d'autres allégations que celles que vous marquez, et s'il avoit affaire devant nous, nous le condamnerions à vous épouser sous de grosses peines; car il n'y a pas raison que, pour des considérations qu'il a pu et dû faire avant sa promesse, il veuille maintenant rompre parole. Or je ne sais pas comme ces choses passent par-delà, où souvent on ne sait pas les régles que nous avons en nos affaires ecclésiastiques.

Au demeurant, ma très chère fille, le desir que j'ai eu de vous dissuader de la poursuite de ce mauvais procès n'avoit pas son origine de la défiance de votre bon droit, mais de l'aversion et mauvaise opinion que j'ai pour tous les procès et toutes les contentions. Certes, il faut que l'issue d'un procès soit merveilleusement heureuse, pour réparer les frais, les amer-

tumes, les empressements, la dissipation du cœur, l'odeur des reproches, et la multitude des incommodités que les poursuites ont accoutumé d'apporter. Sur-tout j'estime fâcheux et inutiles, ains dommageables, les procès qui se font pour les paroles insolentes et manquements de promesses, quand il n'y a point d'intérêt réel; parceque les procès, en lieu de suffoquer les mépris, ils les publient, dilatent, et font continuer; et en lieu de réduire à l'observation des promesses, ils portent à l'autre extrémité.

Voyez-vous, ma chère fille, j'estime qu'en vraie vérité le mépris du mépris est le témoignage de générosité que l'on rend par les dédains de la foiblesse et inconstance de ceux qui rompent la foi qu'ils nous ont donnée: c'est le meilleur remède de tous. La plupart des injures sont plus heureusement rejetées par les mépris qu'on en fait que par aucun autre moyen; le blâme en est plus pour l'injurieux que pour l'injurié. Avec tout cela maintenant ce sont mes sentiments généraux, lesquels peut-être ne sont pas propres pour l'état particulier auquel vos affaires se trouvent; et suivant un bon conseil pris sur la considération des particulières circonstances qui se présentent, vous ne pouvez pas faillir.

Je prierai donc notre Seigneur qu'il vous donne une bonne et sainte issue de cette affaire, afin que vous abordiez au port d'une solide et constante tranquillité de cœur, qui ne se peut obtenir qu'en Dieu, au saint amour duquel je souhaite que de plus en

plus vous fassiez progrès. Dieu vous bénisse de ses grandes bénédictions, ma chère fille; c'est-à-dire, Dieu vous rende très parfaitement toute sienne.

Je suis en lui votre très affectionné, etc.

Je salue de tout mon cœur monsieur votre père, que je chéris avec un amour et honneur très particulier, et madame votre chère sœur.

791e LETTRE (liv. III, let. 24).

LE MÊME, A LA MÊME.

Même sujet que la précédente.

Que je suis marri, ma très chère fille, de quoi je n'ai point reçu vos premières lettres: mais notre chère madame N. m'ayant communiqué l'état de vos affaires, je vous dis de tout mon cœur, c'est-à-dire de tout ce cœur qui chérit uniquement le vôtre, que vous ne vous opiniâtriez point à plaider; vous y consommerez votre temps inutilement, et votre cœur encore, qui est le pis.

On vous a rompu la foi donnée: celui qui l'a rompue en a le plus grand mal. Voulez-vous pour cela vous occuper d'une si fâcheuse occupation comme est celle d'un mauvais procès? Vous ne serez que très mal vengée si, après avoir reçu ce tort, vous perdez votre tranquillité, votre temps, et le train de votre intérieur.

Vous ne sauriez témoigner plus de courage que de mépriser les mépris. Bienheureux sont ceux que l'on laisse en liberté au prix des moins infortunés!

Exclamez comme S. François, quand son père le rejeta: *Hé!* dit-il, *je dirai donc avec plus de confiance, notre Père qui êtes au ciel, puisque je n'en ai plus en terre.* Et vous: Hé! je dirai donc tant plus confidemment: Mon époux, mon amour qui est au ciel.

Conservez votre tranquillité, et sachez bon gré à la providence divine, qui vous ramène au port duquel vous vous éloigniez. Comme vous pensiez faire en lieu de navigation, vous eussiez peut-être fait un grand naufrage. Recevez cet avis d'une ame qui vous chérit très purement et sincèrement; et je prie Dieu qu'il vous comble de bénédictions en hâte. Je salue notre chère sœur.

792ᵉ LETTRE (liv. III, let. 37).

LE MÊME, A UNE DAME ENCEINTE.

Il ne faut jamais se tenir assuré que les ennemis de notre salut sont vaincus, afin d'être toujours dans la défiance de soi-même. Avantage des tentations; moyens d'y remédier. Quelle sorte d'oraison mentale une femme enceinte doit faire.

Il y a un mois, ma très chère sœur, que je fus saisi d'une fièvre, laquelle m'a presque toujours occupé jusqu'à présent, et tandis j'ai reçu trois de vos lettres par diverses fois. Sur-tout il y en a une qui m'a été d'extrême consolation, y voyant les marques de la parfaite confiance que vous avez en moi, par la communication des accidents et troubles de votre chère ame. Or c'est la vérité, que je n'entends pas assurément ce que vous me dites, que je n'aie

quelque sorte de doute de me tromper; néanmoins il m'est avis que je vous entends suffisamment pour vous répondre.

Voyez-vous, ma très chère sœur, il arrive maintes fois que, pensant être entièrement défait des ennemis anciens, sur lesquels nous avons jadis emporté la victoire, nous les voyons venir d'un autre côté dont nous les attendions le moins. Hélas! cet unique sage du monde, Salomon, qui avoit tant fait de merveilles en sa jeunesse, se tenant fort assuré de la longueur de sa vertu et de la confiance de ses années passées, lorsqu'il sembloit être hors des escalades, il fut surpris de l'ennemi qu'il avoit le moins à craindre selon le cours ordinaire.

C'est pour nous apprendre deux leçons signalées; l'une, que nous nous devons toujours défier de nous-mêmes, cheminer en une sainte crainte, requérir continuellement les secours du ciel, vivre en humble dévotion; l'autre, que nos ennemis peuvent être repoussés, mais non pas tués. Ils nous laissent quelquefois en paix, mais c'est pour nous faire une plus forte guerre; mais avec cela, ma très chère sœur, il ne faut nullement que vous vous découragiez, ains qu'avec une paisible vaillance vous preniez le loisir et le soin de guérir votre chère ame du mal qu'elle pourroit avoir reçu par ces attaques, vous humiliant profondément devant notre Seigneur, et ne vous étonnant nullement de votre misère. Certes aussi seroit-ce chose digne d'étonnement, que nous ne fussions pas sujets aux attaques et misères.

Ces petites secousses, ma très chère sœur, nous font revenir à nous, considérer notre fragilité, et recourir plus vivement à notre protecteur. S. Pierre marchoit fort assuré sur les ondes: le vent s'éléve, et les vagues semblent l'engloutir; alors il s'écrie: *Ah! Seigneur, sauvez-moi!* et notre Seigneur l'empoignant: *Homme de peu de foi*, lui dit-il, *pourquoi doutes-tu?* C'est emmi les troubles de nos passions, les vents et les orages des tentations, que nous réclamons le Sauveur; car il ne permet que nous soyons agités que pour nous provoquer à l'invoquer plus ardemment.

En somme, ne vous fâchez point, ou au moins ne vous troublez point de quoi vous avez été troublée; ne vous ébranlez point de quoi vous avez été ébranlée; ne vous inquiétez point de quoi vous avez été inquiétée par ces passions fâcheuses; mais reprenez votre cœur, et le remettez doucement entre les mains de notre Seigneur, le suppliant qu'il le guérisse, et de votre côté faites aussi tout ce que vous pourrez par renouvellement de résolutions, par la lecture des livres propres à cette guérison, et autres moyens convenables; et ainsi faisant, vous gagnerez beaucoup en votre perte, et demeurerez plus saine par votre maladie.

Ma très chère fille, puisque votre grossesse vous incommode beaucoup à faire l'oraison mentale, longue et ordinaire, faites-la courte et vive: réparez ce défaut par de fréquents élancements de votre cœur en Dieu; lisez souvent et peu à-la-fois quelque livre bien

spirituel; faites de bonnes pensées en vous promenant; priez peu et souvent; offrez vos langueurs et lassitudes à notre Seigneur crucifié; et quand vous serez délivrée, reprenez tout bellement votre train, et assujettissez-vous à suivre les matières de quelque livre propre à cela, afin que venant l'heure de l'oraison vous ne demeuriez pas éperdue comme celui qui à l'heure du dîner n'a rien de prêt. Que si quelquefois le livre vous manque, faites votre oraison dessus quelque mystère fertile, comme sont ceux de la mort et passion; le premier qui se présentera à votre esprit.

793ᵉ LETTRE (liv. III, let. 69).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

C'est une tentation de desirer des directeurs fort éloignés, pendant qu'on en a auprès de soi, et de trop multiplier ses bons desirs. Moyens de remédier à cette seconde tentation.

Mademoiselle, ma très chère fille en Jésus-Christ, j'ai reçu votre lettre, en laquelle vous vous essayez de me découvrir l'état de votre esprit. Je ne puis nier que je ne sois beaucoup consolé de voir la confiance que vous avez en mon affection en votre endroit; laquelle aussi est autant grande et constante que vous la sauriez desirer: Dieu donc soit loué en tout et par-tout. Mais je m'en vais vous dire deux ou trois petits mots sur le sujet de votre lettre.

Premièrement, croyez fermement, je vous supplie, que l'opinion que vous avez de ne devoir rece-

voir allégement de Dieu que par moi est une pure tentation de celui qui a accoutumé de nous mettre des objets éloignés en considération, pour nous ôter l'usage de ceux qui nous sont présents.

C'est une maladie d'esprit à ceux qui sont malades au corps de desirer les médecins éloignés, et les préférer à ceux qui sont présents. Il ne faut desirer les choses impossibles, ni bâtir sur les difficiles et incertaines.

Il ne suffit pas de croire que Dieu nous peut secourir par toutes sortes d'instruments, mais il faut croire qu'il ne veut pas y employer ceux qu'il éloigna de nous, et qu'il veut employer ceux qui sont près de nous. Pendant que j'étois là, je n'eusse pas rejeté cette persuasion; mais maintenant elle est du tout hors de saison.

Après cela il me semble que vous avez rencontré le vrai sujet de votre mal, quand vous me dites qu'il vous est avis que c'est une multitude de desirs qui ne pourront jamais être accomplis. C'est sans doute une tentation pareille à la précédente; ains celle-ci est la pièce entière de laquelle l'autre n'est qu'un échantillon.

La variété des viandes, si elles sont en grande quantité, charge toujours l'estomac; mais s'il est foible, elle le ruine. Quand l'ame a quitté les concupiscences, c'est qu'elle est purgée des affections mauvaises et mondaines, rencontrant les objets spirituels et saints: comme tout affamée, elle se rem-

plit de tant de desirs et avec tant d'avidité, qu'elle en est accablée.

Demandez les remédes à notre Seigneur, et aux pères spirituels que vous avez auprès de vous; car iceux, touchant votre mal avec la main, connoissent bien quels remédes il y faut appliquer. Néanmoins je vous dirai nûment ce qui m'en semble.

C'est que, si vous ne commencez à mettre en exécution quelques uns de ces desirs, ils se multiplieront toujours, et s'embarrasseront avec votre esprit, en sorte que vous ne saurez comme vous en démêler. Il faut donc venir aux effets; mais par quel ordre?

Il faut commencer par les effets palpables et extérieurs, qui sont le plus en notre pouvoir: par exemple, il n'est pas que vous n'ayez desir de servir aux malades pour l'amour de notre Seigneur, de faire quelques vils et abjects services en la maison par humilité; car ce sont desirs fondamentaux, et sans lesquels tous les autres sont et doivent être suspects et méprisés. Or exercez-vous fort à la production des effets de ces desirs-là: car l'occasion ni le sujet ne vous en manqueront pas; cela est entièrement en votre pouvoir, et partant vous devez les exécuter.

Car en vain ferez-vous dessein d'exécuter les choses dont le sujet n'est pas en votre puissance, ou est bien éloigné, si vous n'exécutez celles que vous avez à votre commandement. Partant, exécutez fi-

délement les desirs bas et grossiers de la charité, humilité, et autres vertus; et vous verrez que vous vous en trouverez bien.

Il faut que Madeleine lave premièrement les pieds de notre Seigneur, les baise, les torche, avant que de l'entretenir cœur à cœur au secret de la méditation; et qu'elle répande l'onguent sur son corps, avant que de verser le baume de ses contemplations sur sa divinité.

Il est bon de desirer beaucoup; mais il faut mettre ordre aux desirs, et les faire sortir en effet chacun selon sa saison et votre pouvoir.

On empêche les vignes et les arbres de porter des feuilles, afin que leur humidité et suc soient par après suffisants pour rendre du fruit, et que toute leur force naturelle ne s'en aille en la production trop abondante de feuilles.

Il est bon d'empêcher cette multiplication de desirs, de peur que notre ame ne s'y amuse, laissant cependant le soin des effets, desquels pour l'ordinaire la moindre exécution est plus utile que les grands desirs des choses éloignées de notre pouvoir. Dieu desirant plus de nous la fidélité aux petites choses qu'il met en notre pouvoir, que l'ardeur aux grandes qui ne dépendent pas de nous.

Notre Seigneur compare l'ame desireuse de la perfection à une femme grosse qui enfante: mais à la vérité, si la femme enceinte vouloit produire deux ou plusieurs enfants à-la-fois, et tous deux ensemble, elle ne le sauroit faire sans mourir; il faut qu'ils sor-

tent l'un après l'autre. Faites sortir les enfants de votre ame, c'est-à-dire les desirs du service de Dieu, les uns après les autres; et vous sentirez un grand allégement.

Mais enfin, si vous ne trouvez point de repos en ces remédes, ayez patience; attendez que le soleil soit levé, il dissipera ces brouillards; ayez bon courage: *cette maladie ne sera pas à la mort, mais afin que Dieu soit glorifié par icelle* (1). Faites comme ceux qui sentent les ennuis et dévoiements d'estomac sur la mer; car après qu'ils ont roulé et leur esprit et leur corps par tout le navire pour trouver allégement, ils viennent enfin embrasser l'arbre et le mât d'icelui, et le serrent étroitement pour s'assurer contre les tournoiements de tête qu'ils souffrent: il est vrai que l'allégement leur est court et incertain. Mais si vous venez avec humilité embrasser le pied de la croix, si vous n'y trouvez autre remède, au moins y trouverez-vous la patience plus douce qu'ailleurs, et le trouble plus agréable.

Je vous ai voulu dire quelque chose, plus pour vous témoigner le desir que j'ai de votre bien, que pour penser que je sois capable de vous y servir. Ne doutez point, au reste, que je ne vous recommande à ce Père de lumière; je le fais avec une très grande volonté et inclination, croyant, pour ma consolation, que vous me rendrez fidélement le réciproque, dont j'ai à la vérité bon besoin, pour être

(1) Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloriâ Dei. JOAN., c. XI, v. 4.

embarqué en l'endroit le plus tempestueux et tourmenté de toute cette mer de l'Église.

Je n'oublie point non plus la bonne sœur, que je chéris tendrement en Jésus-Christ. Dieu veuille être son protecteur en sa sortie! Je la vous recommande quand elle sera chez son père; car elle ne sera pas dehors. Elle ne trouvera pas peut-être un autre monastère chez son père, comme vous avez trouvé chez le vôtre : néanmoins j'espère que *Dieu la fera cheminer devant lui, et être parfaite* (1); car j'ai confiance en la miséricorde de Dieu qu'elle en fera quelque chose de mieux.

Je finis, vous priant de continuer en la résolution que vous faites au milieu de votre lettre, quand vous dites : Je proteste devant Dieu et devant vous que je ne veux que lui et ne servir qu'à lui. Amen.

Cela est digne et juste, puisqu'aussi lui ne veut de vous que vous-même. Je suis inviolablement et de très bon cœur, mademoiselle, ma très chère fille en Jésus-Christ, votre très affectionné, etc.

794ᵉ LETTRE (liv. III, let. 70).

LE MÊME, A UNE DAME DE CONDITION.

Le saint l'exhorte à ne point plaider, et lui conseille la voie d'accommodement. Effets pernicieux des procès, prétextes et supercheries de l'esprit de chicane, et de l'amour-propre avec la réplique.

Je ne vous dis point l'amour plus que paternel,

(1) Ambula coram me, et esto perfectus.

certes, que mon cœur a pour vous, ma très chère fille, car je pense que Dieu même, qui l'a créé, vous le dira; et s'il ne le vous fait entendre, il n'est pas en mon pouvoir de le faire. Mais pourquoi vous dis-je cela? Parce, ma très chère fille, que je ne vous ai pas écrit si souvent que vous eussiez peut-être desiré, et que quelquefois on fait jugement des affections plus par les feuilles de papier que par les fruits des véritables sentiments intérieurs qui ne paroissent qu'ès occurrences rares et signalées, et qui sont plus utiles.

Or sus, vous me demandez un papier que jusqu'à présent je n'ai su trouver, et que M. n'a nullement. Vous desirez que, s'il n'est pas entre nos mains, on envoie vitement pour en avoir un pareil de Rome. Mais, ma fille, il me semble qu'à Troyes on a changé d'évêque; et si cela est, il faut donc savoir son nom.

Et pour ne plus faire de préface, je vous vais dire sans art et sans déguisements ce que mon ame desire de vous dire. Jusqu'à quand sera-ce, ma très chère fille, que vous prétendrez d'autres victoires sur le monde, et d'affection à ce que vous y pouvez voir, que celles que notre Seigneur en a remportées, et à l'exemple desquelles il vous exhorte en tant de façons? Comment fit-il, ce Seigneur de tout le monde? Il est vrai, ma fille, il étoit le Seigneur légitime de tout le monde: et plaida-t-il jamais *pour avoir seulement où récliner sa tête* (1)? On lui fit

(1) Dixit Jesus: Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos;

mille torts : quel procès en eut-il jamais ? devant quel tribunal fit-il jamais citer personne? Jamais en vérité; ains non pas même il ne voulut citer les traîtres qui le crucifièrent devant le tribunal de la justice de Dieu (1) : au contraire il invoqua sur eux l'autorité de la miséricorde. Et c'est ce qu'il nous a tant inculqué (2). *A qui te veut ôter en jugement ta tunique, donne-lui encore ton manteau.*

Je ne suis nullement superstitieux, et ne blâme point ceux qui plaident, pourvu que ce soit en vérité, jugement et justice : mais je dis, j'exclame, j'écris, et, s'il étoit besoin, j'écrirois avec mon propre sang, que quiconque veut être parfait, et tout-à-fait enfant de Jésus-Christ crucifié, il doit pratiquer cette doctrine de notre Seigneur. Que le monde frémisse, que la prudence de la chair se tire les cheveux de dépit si elle veut, et que tous les sages du siécle inventent tant de divisions, prétextes, excuses qu'ils voudront; mais cette parole doit être préférée à toute prudence : *Qui te veut ôter ta tunique en jugement, donne-lui encore ton manteau.*

Mais, ce me direz-vous, cela s'entend en certain cas. Il est vrai, ma très chère fille : mais, graces à Dieu, nous sommes en ce cas-là; car nous aspirons

Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet. Luc, c. ix, v. 58.

(1) Pro transgressoribus rogavit. Is., c. liii, v. 12.

Jesus dicebat : Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt. Luc, c. xxiii, v. 34.

(2) Ei qui vult tecum judicio contendere et tunicam tuam tollere, dimitte ei et pallium. Matth., c. v, v. 40.

à la perfection, et voulons suivre au plus près que nous pourrons celui qui, d'une affection véritablement apostolique, disoit : *Ayant de quoi boire et manger, et de quoi nous vêtir, soyons contents de cela* (1); et crioit après les Corinthiens : *Certes déja totalement et sans doute il y a faute et coulpe en vous, de quoi vous avez des procès ensemble* (2). Mais écoutez, ma fille, les sentiments et les conseils de cet homme, *qui ne vivoit plus en lui-même, mais Jésus-Christ vivoit en lui. Pourquoi,* ajoute-t-il, *pourquoi n'endurez-vous pas plutôt qu'on vous défraude* (3)? Notez, ma fille, qu'il parle non à une fille qui aspire d'un air particulier, et après tant de mouvements, à la vie parfaite, mais à tous les Corinthiens. Notez qu'il veut qu'on souffre le tort; notez qu'il leur dit qu'il y a de la coulpe pour eux de plaider contre ceux qui les trompent ou défraudent. Mais quelque péché? Péché, parceque par ce moyen ils scandalisoient les mondains infidéles qui disoient : Voyez comme ces chrétiens sont chrétiens. Leur maître dit : *A qui te veut ôter ta tunique, donne-lui encore ton manteau* (4); voyez comme pour les biens temporels ils mettent en hasard les éternels, et l'amour tendre et fraternel qu'ils doivent avoir les uns pour

(1) Habentes alimenta, et quibus tegamur, his contenti simus. Tim., c. vi, v. 8.

(2) Jam quidem omninò delictum est in vobis, quòd judicia habetis inter vos. I. Cor., c. vi, v. 7.

(3) Quare non magis fraudem patimini? I. Cor., c. vi, v. 7.

(4) Ei qui vult tecum judicio contendere et tunicam tuam tollere, dimitte ei et pallium. Matth., c. v, v. 40.

les autres. *Notez derechef*, dit S. Augustin, *la leçon de notre Seigneur: il ne dit pas, Qui te veut ôter une bague, donne-lui ton carcan, qui sont l'un et l'autre superflus; mais il parle de la tunique et du manteau, qui sont choses nécessaires.*

O ma très chère fille, voilà la sagesse de Dieu, voilà sa prudence, et qui consiste en la très sainte et très adorable simplicité, enfance, et, pour parler apostoliquement, en la très sacrée folie de la croix.

Mais, ce me dira la prudence humaine, à quoi nous voulez-vous réduire? Quoi! qu'on nous foule aux pieds, qu'on nous torde le nez, qu'on se joue de nous comme d'une marotte? qu'on nous habille et déshabille sans que nous disions mot? Oui, il est vrai, je veux cela; je ne le veux pas moi, ains Jésus-Christ le veut en moi; et l'apôtre de la croix et du crucifix s'écrie: *Jusqu'à présent nous avons faim, nous avons soif, nous sommes nus, nous sommes bafoués; et enfin nous sommes faits comme une pelure de pomme, la râclure du monde, ou une pelure de châtaigne, ou une coque de noix* (1). Les habitants de Babylone n'entendent point cette doctrine, mais les habitants du mont de Calvaire la pratiquent.

O, me direz-vous, ma fille, mon père, vous êtes bien sévère tout-à-coup. Ce n'est pas tout-à-coup certes; car dès que j'eus la grace de savoir un peu le fruit de la croix, ce sentiment entra dans mon

(1) Usque in hanc horam et esurimus et sitimus, et nudi sumus, et colaphis cædimur... tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc. I. Cor., c. IV, v. 11, 13.

ame, et n'en est jamais sorti. Que si je n'ai pas vécu conformément à cela, c'a été par foiblesse de cœur, et non par sentiment : le clabaudement du monde m'a fait faire extérieurement le mal que je haïssois intérieurement ; et oserai dire cette parole, à ma confusion, à l'oreille du cœur de ma fille. Je ne fis jamais revanche ni presque mal qu'à contre cœur : je ne fais pas l'examen de conscience ; mais, selon que je vois en gros, je crois que je dis vrai ; et tant plus inexcusable suis-je au reste.

Je le veux bien, ma fille, *soyez prudente comme le serpent* (1), qui se dépouille tout-à-fait, non de ses habits, mais de sa peau même, pour rajeunir ; *qui cache sa tête,* dit S. Grégoire, c'est-à-dire pour nous la fidélité aux paroles évangéliques, *et expose tout le reste à la merci de ses ennemis, pour sauver l'intégrité de celle-là.*

Mais enfin que veux-je dire ? J'écris avec impétuosité cette lettre, que j'ai été forcé de faire à deux fois ; et l'amour n'est pas prudent et discret, il va de force et devant soi. Vous avez là tant de gens d'honneur, de sagesse, d'esprit, de cordialité, de piété ; ne leur sera-t-il pas aisé de réduire madame de C. et madame de L. à quelque parti dans lequel vous puissiez avoir une sainte suffisance ? Sont-elles des tigres, pour ne se laisser pas sagement ramener à la raison ? N'avez-vous pas là M. N., en la prudence duquel tout ce que vous êtes et tout ce que vous prétendez seroit très bien assuré ? N'avez-vous pas M. N.,

(1) Estote prudentes sicut serpentes. MATTH., c. X, v. 16.

qui vous fera bien cette charité de vous assister en cette voie chrétienne et paisible? Et le bon père N. ne prendra-t-il pas plaisir à servir Dieu en votre affaire, qui regarde à peu près quasi le salut de votre ame, et du moins tout-à-fait votre avancement en la perfection? Et puis madame N. ne doit-elle pas être crue? car elle est voirement, certes, je ne dis pas très bien bonne, mais elle est encore assez prudente pour vous bien conseiller en ceci.

Que de pudicités, que d'artifices, que de paroles séculières, et peut-être que de mensonges, que de petites injustices et douces et bien couvertes, et imperceptibles calomnies, emploie-t-on en ce tracas de procès et de procédures! Direz-vous point que vous voulez vous marier, pour scandaliser tout un monde par un mensonge évident, si vous n'avez un précepteur continuel qui vous souffle à l'oreille la pureté de la sincérité? Ne direz-vous point que vous voulez vivre au monde, et être entretenue selon votre naissance? que vous avez besoin de ceci et de cela? Et que sera-ce de toute cette fourmilière de pensées et imaginations que ces poursuites produiront en votre esprit? Laissez, laissez aux mondains leur monde : qu'avez-vous besoin de ce qui est requis pour y passer? Deux mille écus et moins encore suffiront très abondamment pour une fille qui aime notre Seigneur crucifié. Cent et cinquante écus de pension, ou deux cents, sont des richesses pour une fille qui croit en l'article de la pauvreté évangélique.

Mais si je n'étois pas religieuse de clôture, ains seulement associée à quelque monastère, je n'aurois pas de quoi me faire appeler madame, sinon par une ou deux servantes. Et comment? Avez-vous vu jamais que Notre-Dame en eût tant? Que vous importe-t-il que l'on sache que vous êtes de bonne maison selon le monde, pourvu que vous soyez de la maison de Dieu? Oh! mais je voudrois fonder quelque maison de piété, ou du moins faire de grandes assistances à une maison; car, étant infirme de corps, cela me feroit plus gaiement supporter. Da, il est vrai, ma très chère fille, je le savois bien que votre piété faisoit planche à l'amour-propre, tant elle est piteusement humaine. Certes, en somme, nous n'aimons pas les croix, si elles ne sont d'or, emperlées et émaillées. C'est une riche quoique très dévote et admirablement spirituelle abjection, que d'être regardée dans une congrégation comme fondatrice, ou du moins grande bienfaitrice. Lucifer se fût contenté de demeurer au ciel à cette condition-là. Mais de vivre d'aumône comme notre Seigneur, de prendre la charité d'autrui en nos maladies, nous qui d'extraction et de courage sommes ceci et cela, cela certes est bien fâcheux et difficile. Il est vrai, il est difficile à l'homme, mais non pas au fils de Dieu, qui le fera en vous.

Mais n'est-ce pas une bonne chose d'avoir le sien, pour l'employer à son gré au service de Dieu? Le mot *à son gré* fait les éclaircissements de notre différent. Mais je dis, à votre gré, mon père; car je

suis toujours votre fille, Dieu l'ayant ainsi voulu. Or sus, mon gré donc est que vous vous contentiez de ce que monsieur N. et madame de N. aviseront, et que le reste vous le laissiez pour l'amour de Dieu, et l'édification du prochain, et la paix des ames de mesdames vos sœurs, et que vous le consacriez ainsi à la dilection du prochain et à la gloire de l'esprit chrétien. O mon Dieu! que de bénédictions, que de graces, que de richesses spirituelles pour votre ame, ma très chère fille! si vous faites ainsi, vous abonderez et surabonderez: Dieu bénira votre peu, et il vous contentera; non, non, il n'est pas difficile à Dieu de faire autant avec cinq pains d'orge comme Salomon avec tant de cuisiniers et de pourvoyeurs. Demeurez en paix. Je suis très invariablement votre vrai serviteur et père.

795e LETTRE (liv. III, let. 83).

LE MÊME, A UNE DAME ENCEINTE.

Le saint lui défend de jeûner durant sa grossesse.

Je suis sur mon départ, ma très chère fille, et pressé pour cela. Vous mettrez, s'il vous plaît, en considération ces quatre lignes, comme s'il y en avoit beaucoup. Croyez, je vous supplie, que jamais votre très chère ame ne sera plus aimée qu'elle l'est de la mienne.

Mais que me dit-on? On me dit qu'étant grosse vous jeûnez, et frustrez votre fruit de l'aliment qui est requis à sa mère, pour lui donner ce qui lui est

dû. Ne le faites plus, je vous supplie; et, vous humiliant sous l'avis de vos docteurs, nourrissez sans scrupule votre corps, en considération de celui que vous portez: vous ne manquerez point de mortifications pour le cœur, qui est le seul holocauste que Dieu desire de vous.

O mon Dieu! ma très chère fille, que j'ai trouvé ici force grandes ames au service de Dieu! que sa bonté en soit bénie. Et vous êtes unie avec elles, puisque vous avez les mêmes desirs. Vivez toute en Dieu, ma très chère fille, et persévérez à prier pour votre très humble, etc.

ORAISON

POUR LES FEMMES ENCEINTES,

COMPOSÉE PAR S. FRANÇOIS DE SALES.

O Dieu éternel, Père d'une infinie bonté, qui avez ordonné le mariage, pour en multiplier les hommes ici-bas, repeupler la céleste cité là-haut, et avez principalement destiné notre sexe à cet office, voulant même que notre fécondité fût une des marques de votre bénédiction sur nous, hé! me voici prosternée devant la face de votre majesté, que j'adore, vous rendant graces de la conception de l'enfant auquel il vous a plu donner être dedans mon corps. Mais, Seigneur, puisque ainsi il vous a semblé bon, tendez les bras de votre providence, jusqu'à la perfection de l'œuvre que vous avez commencé: favorisez ma grossesse de votre perfection; et portez avec moi, par votre continuelle

assistance, la créature que vous avez produite en moi, jusqu'à l'heure de sa sortie au monde; et lors, ô Dieu de ma vie, soyez-moi secourable, et de votre sainte main supportez ma foiblesse, et recevez mon fruit, le conservant jusqu'à ce que, comme il est vôtre par création, il le soit aussi par rédemption, lorsque étant reçu au baptême il sera mis dans le sein de l'Église votre épouse.

O Sauveur de mon ame, qui, vivant ici-bas, avez tant aimé et si souvent pris entre vos bras les petits enfants, eh! recevez encore celui-ci, et l'adoptez en votre sacrée filiation, afin que, vous ayant et invoquant pour père, votre nom soit sanctifié en lui, et que votre royaume lui advienne. Ainsi, ô Rédempteur du monde, je le voue, dédie, et consacre de tout mon cœur à l'obéissance de vos commandements, à l'amour de votre service, et au service de votre amour.

Et d'autant que votre juste courroux rendit la première mère des humains, avec toute sa pécheresse postérité, sujette à beaucoup de peines et de douleurs ès enfantements, ô Seigneur, j'accepte tous les travaux qu'il vous plaira permettre m'arriver pour cette occasion; vous suppliant seulement, par le sacré et joyeux enfantement de votre innocente mère, de m'être propice à l'heure du mien douloureux, de moi pauvre et vile pécheresse; me bénissant, avec l'enfant qu'il vous plaira me donner, de la bénédiction de votre amour éternel, qu'avec une parfaite confiance en votre bonté, je vous demande très humblement.

Et vous, Vierge mère très sainte, ma chère dame et unique maîtresse, qui êtes l'unique honneur des femmes, recevez en votre protection et dans le giron maternel de votre incomparable suavité, mes desirs et supplications, afin qu'il plaise à la miséricorde de votre fils de les exaucer. Je le vous requiers, ô la plus aimable de toutes les créatures, vous en conjurant par l'amour virginal que vous portâtes à votre cher époux saint Joseph, par l'infini mérite de la naissance de votre fils, par les très saintes entrailles qui l'ont porté, et par les sacrées mamelles qui l'ont alaité.

O saints anges de Dieu, députés à ma garde et à celle de l'enfant que je porte, défendez-nous, gouvernez-nous, afin que par votre assistance nous puissions enfin parvenir à la gloire de laquelle vous jouissez, pour avec vous louer et bénir notre commun Seigneur et maître, qui vit et régne ès siécles des siécles. Amen.

796e LETTRE (liv. IV, let. 27).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

Avis pour acquérir la douceur.

Je prie Dieu qu'il bénisse votre cœur, ma chère fille, et vous dis ces mots selon ma promesse.

Vous devriez tous les matins, avant toutes choses, prier Dieu qu'il vous donnât la vraie douceur d'esprit qu'il requiert ès ames qui le servent, et prendre résolution de vous bien exercer en cette vertu-là,

sur-tout envers les deux personnes à qui vous avez le plus de devoir.

Vous devez faire cette entreprise de vous bien commander en cela, et vous en souvenir cent fois le jour, recommandant à Dieu ce bon dessein; car je ne vois pas que vous ayez beaucoup à faire pour bien assujettir votre ame à la volonté de Dieu, sinon de l'adoucir de jour en jour, mettant votre confiance en sa bonté. Vous serez bien heureuse, ma très chère fille, si vous faites ainsi; car Dieu habitera au milieu de votre cœur, et y régnera en toute tranquillité.

Mais s'il vous arrive de commettre quelque manquement, ne perdez point courage; ains remettez-vous soudain toute, ne plus ne moins que si vous n'étiez point tombée.

Cette vie est courte, elle ne nous est donnée que pour gagner l'autre; et vous l'emploierez bien, si vous êtes douce envers ces deux personnes avec lesquelles Dieu vous a mise. Priez pour mon ame, que Dieu la tire à soi.

Je suis, etc.

797e LETTRE (liv. IV, let. 31).

LE MÊME, A UNE DAME.

Il ne faut point s'inquiéter de ses chutes; avoir de la compassion pour les misères du prochain. Pratique pour aider à se tranquilliser.

J'ai vu, ma très chère fille, cette petite infirmité

qui vous est arrivée ces jours passés, sur les divers mouvements de votre cœur, entre l'affection de renoncer à votre propre inclination, et l'inclination de suivre votre goût particulier.

Hé bien! ma chère fille, vous verrez que le plus grand mal que vous avez fait, c'est de vous être troublée de votre imbécillité; car si vous ne vous fussiez point inquiétée après le premier choppement, mais que tout bellement vous eussiez repris votre cœur en vos mains, vous ne fussiez pas tombée au second.

Or, au bout de tout cela, il faut reprendre courage, et vous affermir de plus fort en nos saintes résolutions, sur-tout en celle de ne nous point inquiéter, ou au moins de nous apaiser à la première vue et réflexion que nous ferons sur notre inquiétude.

Ce mot-là, *je suis bien toute déchirée, moi*, ne fut pas bon au sujet sur lequel il fut dit: car, ma chère fille, il nous faut bien suivre la compassion au prochain, et l'humilité pour nous-mêmes; ne pensant pas aisément que le prochain ait jamais trop d'aise, ni que nous en ayons trop peu.

Hélas! nous aurons toujours quelque chose à faire, toujours quelques ennemis à combattre. Ne vous étonnez point; mais quand ces mauvaises inclinations vous rendront inquiétée, jetez l'œil intérieur sur le Sauveur crucifié. Ah! Seigneur, vous êtes mon miel et mon sucre; adoucissez ce cœur par la douceur du vôtre. Divertissez-vous pour un peu, et allez vous préparer au combat; puis, repré-

sentez-vous-y l'autre fois, et sentant la seconde émotion, faites tout de même : Dieu vous assistera. Vive Jésus, en qui je suis tout vôtre, etc.

798e LETTRE (liv. IV, let. 32).

LE MÊME, A LA MÊME.

Les desirs trop ardents doivent être modérés. Ce qu'il faut faire étant en doute si en quelque occasion on a fait son devoir ou non. Sentiment du saint touchant les austérités et la retraite.

J'ai reçu vos deux lettres, ma chère fille, et vois bien clairement que tout le mal que vous avez eu n'a été qu'un vrai embarrassement d'esprit, provenu de deux desirs qui n'ont pas été satisfaits en vous. L'un étoit le desir de servir à Dieu, en l'occasion qui se présentoit; l'autre, le desir de connoître si vous aviez fidélement fait votre devoir, et en l'un et en l'autre : vous avez eu de l'empressement, qui vous a troublée et inquiétée, et puis embarrassée. Or sus, sans doute vous avez bien fait votre devoir : votre esprit, penchant toujours un peu à l'indignation, vous a fait trouver peu ce que vous avez fait; et le même esprit, desirant grandement de satisfaire à son obligation, et ne se pouvant certainement persuader de l'avoir fait, est tombé en tristesse et découragement ou dégoût.

Or sus, ma chère fille, il se faut donc bien réjouir en oubliant tout cela, et s'humiliant bien fort devant notre Seigneur, et vous ressouvenant que votre sexe et votre vocation ne vous permettent d'empêcher le

mal hors de chez vous, que par l'inspiration et proposition du bien, et des remontrances simples, humbles et charitables à l'endroit des défaillants, et par avertissements aux supérieurs, quand cela se peut: ce que je dis pour une autre fois, à quoi j'ajoute pour un avis général,

Que quand nous ne savons pas discerner si nous avons bien rendu notre devoir en quelque occurrence, et sommes en doute d'avoir offensé Dieu, il faut alors s'humilier, requérir Dieu qu'il nous excuse, et demander plus de lumière pour une autre fois, et oublier tout-à-fait ce qui s'est passé, et se remettre au train ordinaire: car une curieuse et empressée recherche pour savoir si nous avons bien fait provient indubitablement de l'amour-propre qui nous fait désirer de savoir si nous sommes braves là où l'amour pur de Dieu nous dit: Truand ou couard que j'ai été, humilie-toi, appuie-toi en la miséricorde de Dieu; demande toujours pardon, et, sur une nouvelle protestation de fidélité, passe outre à la poursuite de ton avancement.

J'approuve que, si ce n'est quelquefois que l'on a besoin de repos, on ne dorme pas du tout son soûl: mais pour faire que cela ne nuise point, en lieu de dormir il faut un peu faire plus d'exercice, pour dissiper les humeurs que le manquement du sommeil a laissées indigestes; et en cette sorte vous pouvez retrancher une heure sur votre sommeil du côté du matin, et non pas le soir; et je m'assure que vous vous en porterez mieux.

Pour le reste des austérités, ne vous en donnez point d'extraordinaires, car votre complexion et vocation requièrent que vous ne le fassiez pas; ni je n'approuve pas une grande retraite pour le présent; car il est mieux, pour l'acquisition des vertus, de les exercer emmi les contradictions, et ne faut point en cela se décourager, ains user de préparations fréquentes pour s'y bien comporter.

Dieu soit toujours notre unique amour et prétention, ma chère fille; et je suis en lui tout vôtre, etc.

799e LETTRE (liv. IV, let. 48).

LE MÊME, A UNE DAME MARIÉE ET ENCEINTE.

Il faut profiter, chacun dans son état, des sujets de mortification qui y sont attachés. Ce qu'une femme grosse doit observer et retrancher des pratiques de piété.

Il faut sur toutes choses, ma chère fille, procurer cette tranquillité, non point, parcequ'elle est mère du contentement, mais parcequ'elle est fille de l'amour de Dieu et de la résignation de notre propre volonté. Les occasions de la pratiquer sont quotidiennes: car il ne nous manque pas de contradictions où que nous serons; et quand nul ne nous en fait, nous nous en faisons à nous-mêmes. Mon Dieu! ma chère fille, que nous serions saintes et agréables à Dieu, si nous savions bien employer les sujets de nous mortifier, que notre vocation nous fournit; car ils sont plus grands sans doute qu'entre les reli-

gieux: le mal est que nous ne les rendons pas utiles comme eux.

Contregardez-vous soigneusement en cette grossesse; ne vous mettez nullement en peine de vous contraindre à aucune sorte d'exercice, que tout bellement: si vous vous lassez à genoux, asseyez-vous; si vous n'avez pas d'attention pour prier une demi-heure, priez un quart d'heure, ou un demi quart d'heure seulement.

Je vous prie de vous mettre en la présence de Dieu, et de souffrir vos douleurs devant lui.

Ne vous retenez pas de plaindre: mais je voudrois que ce fût à lui, avec un esprit filial, comme feroit un tendre enfant à sa mère; car, pourvu que ce soit amoureusement, il n'y a point de danger de se plaindre, ni de demander la guérison, ni de changer de place, ni de se faire soulager. Faites seulement cela avec amour et résignation entre les bras de la bonne volonté de Dieu.

Ne vous mettez point en peine de ne faire pas bien les actes des vertus; car, comme je vous ai dit, ils ne laissent pas d'être très bons, encore qu'ils soient faits langoureusement, pesamment, et quasi forcément.

Vous ne sauriez donner à Dieu que ce que vous avez, et en cette saison d'affliction vous n'avez pas d'autres actions. Maintenant, ma chère fille, votre bien-aimé vous est un bouquet de myrrhe (1); ne

(1) Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi; inter ubera mea commorabitur. CANT., c. 1, v. 12.

laissez pas de le bien serrer sur votre poitrine. Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui (1); toujours il sera dans mon cœur. Isaïe l'appelle homme de douleurs (2); il aime les douleurs, et ceux qui les ont.

Ne vous tourmentez pas à beaucoup faire, mais disposez-vous à souffrir ce que vous souffrirez avec amour. Dieu vous sera propice, madame, et vous fera la grace de traiter de cette vie plus retirée, de laquelle vous me parlez, où languissant, ou vivant, ou mourant, nous serons à Dieu (3), et rien ne nous séparera de ce saint amour, moyennant sa grace. Jamais notre cœur n'aura vie qu'en lui et pour lui; il sera à jamais le Dieu de notre cœur; je ne cesserai point de l'en supplier, ni d'être entièrement en lui votre, etc.

800e LETTRE (liv. IV, let. 39).

LE MÊME, A UNE DAME.

Le saint l'exhorte à être fidèle aux exercices spirituels et aux vertus, et à ne point s'inquiéter de sa foiblesse. De quelle manière il faut prendre son cœur lorsqu'il a failli.

Madame, il est vrai, je desire fort que quand vous penserez tirer de la consolation en m'écrivant, vous le fassiez avec confiance. Il nous faut joindre ces deux choses ensemble : une extrême affection de bien exactement pratiquer nos exercices, tant de l'o-

(1) Dilectus meus mihi, et ego illi. Cant., c. II, v. 6.

(2) Virum dolorum. Is., c. LIII, v. 3.

(3) Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus. Rom. c. XIV, v. 8.

raison que des vertus; et de nullement nous troubler, ou inquiéter, ni étonner, s'il nous arrive d'y commettre des manquements: car le premier point dépend de notre fidélité, qui doit toujours être entière et croître d'heure en heure; le second dépend de notre infirmité, laquelle nous ne saurions jamais déposer pendant cette vie mortelle.

Ma très chère fille, quand il nous arrive des défauts, examinons notre cœur tout-à-l'heure, et demandons-lui s'il a pas toujours vive et entière la résolution de servir à Dieu; et j'espère qu'il nous répondra qu'oui, et que plutôt il souffriroit mille morts que de se séparer de cette résolution.

Demandons-lui derechef: Pourquoi donc bronches-tu maintenant? pourquoi es-tu si lâche? Il répondra: J'ai été surpris, je ne sais comment; mais je suis ainsi pesant maintenant.

Hélas! ma chère fille, il lui faut pardonner: ce n'est pas par infidélité qu'il manque, c'est par infirmité; il le faut donc corriger doucement et tranquillement, et non pas le courroucer et troubler davantage. Or sus, lui devons-nous dire, mon cœur, mon ami, au nom de Dieu, prends courage: cheminons, prenons garde à nous, élevons-nous à notre secours et à notre Dieu. Hélas! ma chère fille, il nous faut être charitables à l'endroit de notre ame, et ne la point gourmander, tandis que nous voyons qu'elle n'offense pas de guet-apens.

Voyez-vous, en cet exercice nous pratiquons la sainte humilité: ce que nous faisons pour notre sa-

lut, est fait pour le service de Dieu ; car notre Seigneur même n'a fait en ce monde que notre salut. Ne desirez point la guerre, mais attendez-la de pied coi. Notre Seigneur soit votre force.

Je suis en lui votre, etc.

801[e] LETTRE (liv. IV, let. 40).

LE MÊME, A DEUX SOEURS.

Le saint les exhorte à la paix, à la douceur, et à la concorde.

Non certes, mes très chères filles, il ne faut qu'une lettre pour deux sœurs qui n'ont qu'un cœur et qu'une prétention. Que cela vous est salutaire, de vous tenir ainsi l'une à l'autre! *Cette union des ames est comme l'onguent précieux qu'on répandit sur le grand Aaron* (1), ainsi que dit le roi psalmiste, auquel on mêloit tellement plusieurs liqueurs odorantes, que toutes ne faisoient qu'une senteur et une suavité; mais je ne veux pas m'arrêter sur ce sujet.

Ce que Dieu a uni en sang et en sentiment est inséparable, tandis que ce même Dieu règne en nous, et règnera éternellement. Or sus, vivez donc ainsi, mes très chères filles, douces et amiables à tous, humbles et courageuses, pures et sincères en tout. Quel meilleur souhait puis-je faire pour vous? Soyez comme des avettes spirituelles qui ne portent que miel et cire dans leurs ruches. Que vos mains soient

(1) Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum! Sicut unguentum in capite quod descendit in barbam, barbam Aaron. Ps. CII.

toutes remplies de douceurs, de paix, de concorde, d'humilité, de piété par votre conversation.

Et croyez, je vous supplie, que la distance des lieux ni du temps ne m'ôteront jamais cette tendre et forte affection que notre Seigneur m'a donnée pour vos ames, que la mienne chérit très parfaitement et invariablement. Et parceque la diversité de vos conditions peut requérir que quelquefois je vous écrive différemment, nonobstant l'unité de votre dessein, je le ferai une autre fois; mais pour le présent je me contenterai de vous dire et conjurer de bien croire sans hésiter, mes très chères filles, que je suis votre très humble, etc.

802e LETTRE (liv. IV, let. 44).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

Les maladies spirituelles sont suivies de ressentiments utiles ceux qui les ont. L'idée d'une perfection imaginaire et impossible en cette vie, cause de grands troubles dans l'ame, et les desirs en sont suspects. La patience est la vertu la plus nécessaire à la perfection. Dieu se contente de la préparation de notre cœur : ce que c'est. Elle n'atteint jamais à ce que l'on doit à Dieu. On peut tirer avantage de ses imperfections. Exhortation à la simplicité et au parfait abandon à la Providence.

Mademoiselle, je reçus par mon frère une de vos lettres, qui me fait louer Dieu, de quoi il a donné quelque lumière à votre esprit: que s'il n'est pas encore du tout désengagé, il ne s'en faut pas étonner. Les fièvres spirituelles, aussi-bien que les corporelles, sont ordinairement suivies de plusieurs ressenti-

ments, qui sont utiles à celui qui guérit, pour plusieurs raisons; mais particulièrement, parcequ'ils consument les restes des humeurs peccantes qui avoient causé la maladie, afin qu'il n'en demeure pas un brin; et parceque cela nous remet en mémoire le mal passé, pour faire craindre de la rechute à laquelle bien souvent nous nous porterions par trop de licence et de liberté, si les ressentiments, comme menaces, ne nous retenoient en bride, pour nous faire prendre garde à nous, jusqu'à ce que notre santé soit bien confirmée.

Mais, ma bonne fille, puisque vous voilà à moitié échappée de ces terribles passages, par où vous avez été conduite, il me semble que vous devez maintenant prendre un peu de repos, et vous arrêter à considérer la vanité de l'esprit humain, comme il est sujet à s'embrouiller et embarrasser en soi-même.

Car je suis assuré que vous remarquerez aisément, que les travaux intérieurs que vous avez soufferts, ont été causés par une multitude de considérations et de desirs produits avec un grand empressement pour atteindre à quelque perfection imaginaire: je veux dire, que votre imagination vous avoit formé une idée de perfection absolue, à laquelle votre volonté se vouloit porter; mais épouvantée de la grande difficulté, ou plutôt impossibilité, elle demeuroit grosse au mal de l'enfant, sans pouvoir enfanter. A cette occasion elle multiplioit les desirs inutiles, qui, comme des bourdons et frelons, dévoroient le

miel de la ruche, et les vrais et bons desirs demeuroient affamés de toutes consolations. Maintenant donc prenez un petit haleine, respirez quelque peu; et par la considération des dangers échappés, divertissez ceux qui pourroient advenir ci-après. Tenez pour suspects tous ces desirs qui, selon le commun sentiment des gens de bien, ne peuvent pas être suivis de leurs effets: tels sont les desirs de certaine perfection chrétienne qui peut être imaginée, mais non pas pratiquée; et de laquelle plusieurs font des leçons, mais nul n'en fait les actions.

Sachez que la vertu de patience est celle qui nous assure le plus de la perfection; et s'il la faut avoir avec les autres, il faut aussi l'avoir avec soi-même. Ceux qui aspirent au pur amour de Dieu, n'ont pas tant besoin de patience avec les autres comme avec eux-mêmes. Il faut souffrir notre imperfection pour avoir la perfection; je dis souffrir avec patience, et non pas aimer ou caresser: l'humilité se nourrit en cette souffrance.

Il faut confesser la vérité, nous sommes des pauvres gens qui ne pouvons guère bien faire; mais Dieu, qui est infiniment bon, se contente de nos petites besognes, et a agréable la préparation de notre cœur.

Et qu'est-ce à dire, la préparation de notre cœur? Selon la sainte parole, Dieu est plus grand que notre cœur, notre cœur est plus grand que tout le monde, quand notre cœur à part soi, en sa méditation, prépare le service qu'il doit rendre à Dieu;

c'est-à-dire quand il fait ses desseins de servir Dieu, de l'honorer, de servir le prochain, de faire la mortification des sens extérieurs et intérieurs, et semblables bons propos; en ce temps-là il fait des merveilles, il fait des préparations, et dispose ses actions à un degré si éminent de perfection admirable. Toute cette préparation néanmoins n'est nullement proportionnée à la grandeur de Dieu, qui est infiniment plus grand que notre cœur; mais aussi cette préparation est ordinairement plus grande que le monde, que nos forces, que nos actions extérieures.

Un esprit, qui d'un côté considère la grandeur de Dieu, son immense bonté et dignité, ne se peut soûler de lui faire de grandes et merveilleuses préparations. Il lui prépare une chair mortifiée sans rébellion, une attention à la prière sans distraction, une douceur de conversation sans amertume, une humilité sans aucun élancement de vanité.

Tout cela est fort bon, voilà de bonnes préparations. Encore en faudroit-il davantage pour servir Dieu selon notre devoir; mais au bout de là, il faut chercher qui le fasse: car quand ce vient à la pratique, nous demeurons court, et voyons que ces perfections ne peuvent être si grandes en nous, ni si absolues. On peut mortifier la chair, mais non pas si parfaitement qu'il n'y ait quelque rebellion: notre attention sera souvent interrompue de distractions, et ainsi des autres. Et faut-il pour cela s'inquiéter, troubler, empresser, affliger? Non pas, certes.

Faut-il appliquer un monde de desirs pour s'ex-

citer à parvenir à ce signe de perfection? Non : à la vérité, on peut bien faire de simples souhaits qui témoignent notre reconnoissance. Je puis bien dire : Hé! que ne suis-je aussi fervent que les séraphins, pour mieux servir et louer mon Dieu! mais je ne dois pas m'amuser à faire des desirs, comme si en ce monde je devois atteindre à cette exquise perfection, disant : Je le desire, je m'en vais essayer; et si je ne puis y atteindre, je me fâcherai.

Je ne veux pas dire qu'il ne faille se mettre en chemin de ce côté-là; mais il ne faut pas desirer d'y arriver en un jour, c'est-à-dire en un jour de cette mortalité : car ce desir nous tourmenteroit, et pour néant. Il faut, pour bien cheminer, nous appliquer à bien faire le chemin que nous avons plus près de nous, et la première journée, et non pas s'amuser à desirer de faire la dernière, pendant qu'il faut faire et vider la première.

Je vous dirai ce mot, mais retenez-le bien : nous nous amusons quelquefois tant à être bons anges, que nous en laissons d'être bons hommes et bonnes femmes. Notre imperfection nous doit accompagner jusqu'au cercueil, nous ne pouvons aller sans toucher terre. Il n'y faut pas s'y coucher ni vautrer, mais aussi ne faut-il pas penser voler : car nous sommes de petits poussins qui n'avons pas encore nos ailes. Nous mourons petit à petit; il faut aussi faire mourir nos imperfections avec nous de jour en jour : chères imperfections qui nous font reconnoître notre misère, nous exercent en l'humilité, mé-

pris de nous-mêmes, en la patience et diligence; et nonobstant lesquelles Dieu considère la préparation de notre cœur qui est parfaite.

Je ne sais si je vous écris à propos : mais il m'est venu au cœur de vous dire ceci, estimant qu'une partie de votre mal passé vous est arrivée de ce que vous avez fait de grandes préparations; et voyant que les effets étoient très petits, et les forces insuffisantes pour pratiquer ces desirs, ces desseins et ces idées, vous avez eu de certains crève-cœurs, des impatiences, inquiétudes et troubles; puis ont suivi des défiances, allanguissements, abaissements ou défaillances de cœur : or si cela est, soyez bien sage par ci-après.

Allons terre à terre, puisque la haute mer nous fait tourner la tête, et nous donne des convulsions. Tenons-nous aux pieds de notre Seigneur, avec la S[te] Madelaine, de laquelle nous célébrons la fête: pratiquons certaines petites vertus propres pour notre petitesse. A petit mercier, petit panier. Ce sont les vertus qui s'exercent plus en descendant qu'en montant, et partant elles sont sortables à nos jambes; la patience, le support des prochains, le service, l'humilité, la douceur de courage, l'affabilité, la tolérance de notre imperfection, et ainsi ces petites vertus. Je ne dis pas qu'il ne faille monter par l'oraison, mais pas à pas.

Je vous recommande la sainte simplicité : regardez devant vous, et ne regardez pas à ces dangers que vous voyez de loin, ainsi que vous m'avez écrit :

il vous semble que ce soient des armées, ce ne sont que des saules ébranchés; et cependant que vous regardez là, vous pourriez faire quelque mauvais pas. Ayons un ferme et général propos de vouloir servir Dieu de tout notre cœur et toute notre vie; au bout de là n'ayons soin du lendemain (1), pensons seulement à bien faire aujourd'hui; et quand le jour de demain sera arrivé, il s'appellera aussi aujourd'hui, et lors nous y penserons. Il faut encore en cet endroit avoir une grande confiance et résignation en la providence de Dieu; il faut faire provision de manne pour chaque jour, et non plus; et ne doutons point, Dieu en pleuvra demain d'autre, et passé demain, et tous les jours de notre pélerinage.

J'approuve infiniment l'avis du père N., que vous ayez un directeur, entre les bras duquel vous puissiez doucement disposer votre esprit. Ce sera votre bonheur si vous n'avez nul autre que le doux Jésus, lequel, comme il ne veut pas que l'on méprise la conduite de ses serviteurs quand on la peut avoir, aussi quand elle nous défaut, il supplée pour tout: mais ce n'est qu'à cette extrémité à laquelle, si vous êtes réduite, vous l'expérimenterez.

Ce que je vous écrivis n'étoit pas pour vous garder de communiquer avec moi par lettres, et de conférer de votre ame qui m'est tendrement chère et bien-aimée, mais pour éteindre l'ardeur de la confiance que vous aviez en moi, qui pour mon insuffisance et pour votre éloignement ne puis vous être

(1) Nolite solliciti esse in crastinum. MATTH., c. VI, v. 34.

que fort peu utile, bien que très affectionné et très dédié en Jésus-Christ. Écrivez-moi donc en confiance, et ne doutez nullement que je ne réponde fidélement.

J'ai mis au fond de la lettre ce que vous desiriez, afin qu'elle soit pour vous seulement. Priez fort pour moi, je vous supplie. Il n'est pas croyable combien je suis pressé et oppressé sous cette grande et difficile charge; vous me devez cette charité par les lois de notre alliance, et puisque je la contre-change par la continuelle souvenance que je porte de vous à l'autel, et en mes foibles prières. Béni soit notre Seigneur. Je le supplie qu'il soit votre cœur, votre ame, votre vie; et je suis votre serviteur, etc.

803e LETTRE (liv. IV, let. 50).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

Importance du bon emploi du temps, par rapport à l'éternité. Il faut vivre content dans l'état où Dieu nous a mis, sans en ambitionner un plus parfait et un plus relevé.

Cette vie est courte, ma très chère fille, mais elle est pourtant de grande valeur, puisque par icelle nous pouvons acquérir l'éternelle. Bienheureux sont ceux qui la savent employer à cela; mais vous, ma très chère fille, vous avez un grand sujet de louer Dieu, qui, avec une providence fort spéciale, ne vous a pas seulement donné la volonté de rapporter vos jours mortels à celui de l'immortalité, mais vous a marqué le lieu, les moyens et la façon avec

laquelle vous devez appliquer le reste de ces moments périssables à la conquête de la très sainte éternité.

N'en doutez jamais, ma très chère fille, la vraie lumière du ciel vous a fait voir votre chemin, elle vous conduira par icelui fort heureusement. Il y a sans doute des chemins plus excellents, mais non pas pour vous; et l'excellence du chemin ne rend pas excellents les voyageurs, ains leur vitesse et agilité. Tout ce qui vous voudra détourner de cette voie, tenez-le pour tentation, d'autant plus dangereuse que peut-être elle sera spécieuse. Rien n'est si agréable que la persévérance à la divine majesté, et les plus petites vertus, comme l'hospitalité, rendent plus parfaits ceux qui persévèrent jusqu'à la fin que les plus grandes qu'on exerce par change et variété.

Demeurez donc en repos, et dites : Oh! combien de voies pour le ciel! Bénis soient ceux qui marchent par icelles; mais puisque celle-ci est la mienne, je marcherai en icelle avec paix, sincérité, simplicité, et humilité. Oui, sans doute, ma très chère fille, l'unité de cœur est le plus excellent moyen de la perfection. Aimez tout, louez tout, mais ne suivez, mais n'aspirez que selon la vocation de cette providence céleste, et n'ayez qu'un cœur qui sera pour cela. Dieu le comble de son saint amour, ce cœur que le mien chérit et chérira éternellement. Amen.

Ma très chère fille, votre très affectionné, etc.

804e LETTRE (liv. IV, let. 52).

LE MÊME, A UNE DAME ENCEINTE.

Avis sur la manière de corriger la prudence humaine. Les saints n'ont pu être exempts des attaques. Il faut la faire servir à la prudence chrétienne.

Je réponds à la demande que la bonne mère (1) de sainte Marie m'a fait de votre part, ma très chère fille. Quand la prudence humaine se mêle de nos desseins, il est malaisé de la faire taire, car elle est merveilleusement importune, et se fourre ardemment et hardiment en nos affaires malgré nous.

Que faut-il faire là-dessus afin que l'intention soit purifiée? Regardons si notre dessein peut être légitime, juste, et pieux; et s'il le peut être, proposons et délibérons de le faire, non plus pour obéir à la prudence humaine, mais pour en icelui accomplir la volonté de Dieu.

Si nous avons une fille, par exemple, que la prudence humaine dicte devoir être colloquée en religion pour quelque raison de l'état de nos affaires, or sus, nous dirons en nous-mêmes, je ne dis pas devant les hommes, mais devant Dieu : O Seigneur! je vous veux offrir cette fille, parceque, telle qu'elle est, elle est vôtre; et bien que ma prudence humaine m'incite et incline à cela, si est-ce, Seigneur, que si je savois que ce ne fût pas aussi votre bon plaisir, malgré ma prudence inférieure, je ne le ferois nul-

(1) La mère de Chantal.

lement, rejetant en cette occasion ladite prudence que mon cœur sent, mais à laquelle il desire ne point consentir, et embrassant votre volonté, que mon cœur n'aperçoit pas selon son sentiment, mais à laquelle il consent selon sa résolution.

O ma très chère fille, c'est à tous propos que l'esprit humain nous travaille de ses prétentions, et se vient importunément ingérer parmi nos affaires. Nous ne sommes pas plus saints que l'apôtre S. Paul, qui sentoit deux volontés au milieu de son ame; l'une qui vouloit selon le vieil homme et la prudence mondaine, et celle-ci se faisoit plus sentir; et l'autre qui vouloit selon l'esprit de Dieu, et celle-ci étoit moins sensible, mais laquelle pourtant dominoit, et selon laquelle il vivoit: dont d'un côté il s'écrioit, *O moi misérable homme! qui me délivrera du corps de cette mort* (1)? et d'autre part il s'écrioit, *Je vis, non plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi* (2). Et à chaque pas presque il nous faut faire la résignation que notre Seigneur nous a enseignée: *Non ma volonté, mais la vôtre, ô Père éternel, soit faite* (3); et cela fait, laissez clabauder la prudence humaine tant qu'elle voudra; car l'œuvre ne sera plus sienne, et vous lui pourrez dire comme les Samaritains dirent à la Samaritaine, après qu'ils eurent ouï notre Seigneur:

(1) Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus? Rom., c. vii, v. 24.

(2) Vivo autem, jam non ego; vivit verò in me Christus. Gal. c. ii, v. 20.

(3) Pater, non mea voluntas, sed tua fiat. Luc, c. xxii, v. 42.

Ce n'est plus meshui pour ta parole que nous croyons, mais parceque nous-mêmes nous l'avons vu et entendu (1). Ce ne sera plus pour la prudence mondaine, bien que ce soit elle qui ait excité la volonté, que vous ferez cette résolution, mais parceque vous avez connu que Dieu l'auroit agréable : ainsi par l'infusion de la volonté divine vous corrigerez la volonté humaine.

Demeurez en paix, ma très chère fille, et servez bien Dieu en la peine et fâcherie de la grossesse et de l'enfantement que vous dresserez aussi selon son bon plaisir. Et je prie sa souveraine bonté qu'elle vous comble de bénédictions, vous suppliant de m'aimer toujours en lui et pour lui, qui m'a en toute vérité rendu votre, etc.

805e LETTRE (liv. IV, let. 60).

LE MÊME, A UNE DAME.

Le saint l'exhorte à la confiance en Dieu, à une humilité généreuse, à la liberté des enfants de Dieu, à une sainte joie, et à la pureté d'intention.

Madame, ma très chère fille (car je crois que vous voulez bien que je vous nomme ainsi), nourrissez votre chère ame en esprit de cordiale confiance en Dieu ; et à mesure que vous vous trouverez environnée d'imperfections et misères, relevez votre courage à bien espérer.

(1) Jam non propter tuam loquelam credimus ; ipsi enim audivimus et scimus. JOAN., c. IV, v. 42.

Ayez beaucoup d'humilité, car c'est la vertu des vertus; mais humilité généreuse et paisible.

Soyez fidèle à bien servir notre maître; mais gardez en son service la liberté filiale et amoureuse, sans donner des amertumes dégoûtantes à votre cœur.

Conservez un esprit d'une sainte joie, qui modestement répandue sur vos actions et paroles donne de la consolation aux gens de bien qui vous verront, afin qu'ils en glorifient Dieu, qui est notre unique prétention.

Et puisque vous ne sauriez plus exercer votre corps en aucune mortification et âpreté de pénitence, et qu'il n'est nullement expédient que vous y pensiez, ainsi que nous demeurâmes d'accord, tenez votre cœur bien rangé devant son Sauveur, et faites, le plus que vous pourrez, ce que vous ferez pour plaire à Dieu; et ce que vous aurez à souffrir selon la condition de cette vie, souffrez-le à même intention.

Car ainsi Dieu vous possédera toute, et vous fera la grace que vous le posséderez un jour éternellement: dont je le supplierai toute ma vie, ma très chère fille, et serai de tout mon cœur votre, etc.

806e LETTRE (liv. IV, let. 77).

LE MÊME, A UNE DAME.

Il l'exhorte à un généreux mépris, et à un dépouillement entier des créatures.

C'est la vérité, madame ma très chère fille, qu'entre les souvenirs que j'ai des ames que Dieu m'a fait aimer, celui de la vôtre m'est de très grande consolation; car j'ai vu un certain dépouillement des créatures et de leurs vanités, qu'il m'est impossible de n'aimer pas passionnément.

Tenez bien, je vous supplie, votre cœur haut élevé comme cela, ma très chère fille : qu'il ait tout-à-fait son soin attaché à la belle éternité qui vous attend. Les enfants du monde confessent ordinairement en mourant, que cette vie n'est pas considérable que pour l'éternelle; mais les enfants de Dieu touchent toute leur vie cette vérité.

Vivez comme cela, parmi toute cette multitude de fâcheuses occupations, que votre condition vous oblige de voir et d'avoir; et comme ceux qui s'acheminent à leur patrie n'espèrent le repos qu'après y être arrivés, ainsi prétendez toujours à cette paix perdurable à laquelle vous allez et ardez, travaillez et marchez; je suis consolé de quoi petit à petit vous faites votre chemin très aisé. Dieu soit à jamais au milieu de nos esprits, qui est le souhait continuel, madame, de votre, etc.

807e LETTRE (liv. IV, let. 118).

LE MÊME, A UNE DAME.

Il approuve un changement de confesseur fait pour de bonnes raisons. Avis sur la communication et le commerce avec les hérétiques.

Or, puisque vous trouvez ici de l'avancement et de la consolation au changement que vous avez fait, je ne puis que je ne l'approuve, m'assurant que, quand vous l'avez fait avec telle discrétion, le précédent n'en auroit reçu aucun mécontentement.

Les médecins m'ont fort défendu d'écrire de ma main au sortir de cette maladie: c'est pourquoi j'ai employé la main d'autrui jusqu'ici, ajoutant de la mienne que vous vous ressouveniez de ce que je vous ai tant recommandé, et que le faisant vous ferez chose qui agréera plus à Dieu que si, sans le faire, vous donniez votre vie au martyre; parceque Dieu veut l'obéissance beaucoup plus que le sacrifice. Notre doux Sauveur vous donnera, s'il lui plaît, la lumière pour suivre ce bon chemin auquel vous êtes: ayez seulement bon courage.

Je suis bien consolé de voir combien vous estimez le bien de servir Dieu, car c'est signe que vous l'embrasserez étroitement. Je le suis aussi du contentement que vous donnez aux vôtres, de la gaieté avec laquelle vous vivez; car Dieu est le Dieu de joie. Continuez et persévérez; car la couronne est pour ceux qui persévèrent.

O ma très chère dame, ma bonne sœur, cette vie est courte; les récompenses de ce qui s'y fait sont éternelles: faisons bien, adhérons à la volonté de Dieu; que ce soit l'étoile sur laquelle nos yeux s'arrêtent en cette navigation, et nous ne saurions que bien arriver. Je prie Dieu notre Sauveur qu'il vive et règne en vous, et vous en lui.

J'ai reçu maintenant votre lettre précédente, à laquelle je ne puis répondre. Je vous dirai seulement que le commerce des huguenots n'est pas absolument défendu à ceux qui sont mêlés avec eux; mais la vérité est qu'il faut s'en abstenir le plus qu'on peut, car il a accoutumé de refroidir la dévotion. Quant à prendre leur marchandise, si elle est meilleure que celle des autres, il n'y a nul danger. Je vous souhaite mille et mille bénédictions, et suis invariablement, madame, votre, etc.

808e LETTRE (liv. V, let. 21).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

Le saint l'exhorte à conserver ses bonnes résolutions. Tyrannie de nos inclinations. En quel cas le soin de les combattre est préférable au desir d'éviter les occasions. Les meilleures afflictions sont celles qui nous humilient. Importance qu'il y a d'avoir bon courage. Moyen d'acquérir la ferveur dans l'oraison.

Mademoiselle, je garderai chèrement le billet de votre vœu, et Dieu en gardera la fermeté. Il en a été l'auteur, et il en sera le conservateur. Je ferai souvent pour cela la prière de saint Augustin: Hélas!

Seigneur, voilà un petit poussin éclos sous les ailes de votre grace : s'il s'écarte de l'ombre de sa mère, le milan le ravira. Faites donc qu'il vive à la faveur et à la grace qui l'a produit. Mais voyez-vous, ma sœur, il ne faut pas seulement penser si cette résolution sera perdurable ; il faut tenir cela pour si certain et résolu, que jamais plus il n'en soit doute.

Vous m'obligez bien fort de me dire les deux mots que vous m'écrivez de vos inclinations, sur lesquels je vous dis que nos affections, pour petites qu'elles soient, déchirent notre ame, quand elles sortent mal à propos. Tenez-les en main, et n'en faites pas peu de compte ; car elles valent beaucoup selon le poids du sanctuaire.

Le desir de vous éloigner des causes n'est pas à propos au train auquel nous sommes ; car il fait abandonner le vrai soin de combattre. Or ce dernier nous est nécessaire, tandis que le premier est impossible : et puis où il n'y a pas danger de péché mortel, il ne faut pas fuir, mais vaincre tous nos ennemis, et s'y opiniâtrer sans perdre courage, bien que nous soyons quelquefois vaincus.

Oui, vraiment, ma chère fille, attendez de moi tout ce que vous pouvez attendre d'un vrai père ; car j'ai certes bien cette affection-là pour vous ; vous le connoîtrez au progrès, si Dieu m'assiste.

Or sus donc, ma bonne fille, vous voilà affligée comme il faut, pour bien servir Dieu ; car les afflictions sans abjection enflent bien souvent le cœur au lieu de l'humilier : mais quand on a du mal sans

honneur, ou que le déshonneur même, l'avilissement et l'abjection sont notre mal, que d'occasions d'exercer la patience, l'humilité, la modestie, et la douceur de cœur!

Le glorieux saint Paul s'éjouit, et d'une humilité saintement glorieuse, de quoi il est avec ses compagnons estimé comme les balayures et râclures du monde (1). Vous avez, ce me dites-vous, encore le sentiment fort vif aux injures; mais, ma chère fille, cet encore à quoi se rapporte-t-il? En avez-vous déjà beaucoup gâté, de ces ennemis-là? Je veux dire qu'il faut avoir courage et bonne opinion de faire mieux dorénavant, puisque nous ne faisons que commencer, et que néanmoins nous avons desir de bien faire.

Pour vous rendre fervente en l'oraison, desirez-la bien fort, lisez volontiers les louanges de l'oraison, qui sont semées en beaucoup de livres, en Grenade, au commencement de Belintani, et ailleurs; car l'appétit d'une viande fait qu'on s'entend fort à la manger.

Vous êtes bien heureuse, ma fille, de vous être vouée à Dieu. Souvenez-vous de ce que fit saint François, quand son père le mit à nu devant l'évêque d'Assise. *Maintenant donc,* dit-il, *je pourrai bien dire: Notre père qui êtes ès cieux* (2). *Mon père et ma mère,* dit David, *m'ont abandonné, et le Sei-*

(1) Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc. I. Cor., c. iv, v. 13.

(2) Pater noster qui es in cœlis. Matth., c. vi, v. 9; *orat. Domini.*

gneur m'a pris à soi (1). Ne me faites point de préface pour m'écrire, car il n'est nul besoin de cela, puisque je suis avec tant de volonté dédié à votre ame. Dieu la bénisse de ses grandes bénédictions, et la rende toute sienne. Amen.

809e LETTRE (liv. VI, let. 67).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE

Qui alloit demeurer dans le grand monde.

Le saint l'exhorte à mépriser les jugements, les mépris, et les railleries des mondains, à ne point mettre son affection dans les biens de la terre, et à être fidèle à Dieu dans les choses difficiles.

Ma très chère fille, vous serez souvent parmi les enfants de ce monde, qui, selon leur coutume, se moqueront de tout ce qu'ils verront ou penseront être en vous contre leurs misérables inclinations. Ne vous amusez point à disputer avec eux, ne témoignez nulle sorte de tristesse de leurs attaques ; mais avec joie, riez de leurs risées, méprisez leurs mépris, jouez-vous de leurs remontrances, moquez-vous modestement de leurs moqueries ; et sans faire attention à tout cela, marchez toujours gaiement au service de Dieu ; et au temps de l'oraison recommandez ces pauvres esprits à la divine miséricorde. Ils sont dignes de compassion de n'avoir point d'inten-

(1) Pater meus et mater mea deliquerunt me ; Dominus autem assumpsit me. Ps. XXVI, v. 10.

tion d'honnête entretien, qu'en riant et gaussant sur des sujets dignes de respect et révérence.

Je vois que vous abondez en commodités de la vie présente; prenez garde que votre cœur n'y demeure point engagé. Salomon, le plus sage des mortels, commença son inénarrable malheur par la complaisance qu'il prit ès grandeurs, ornements et magnifiques appareils qu'il avoit, bien que tout cela fût selon sa qualité. Considérons que tout ce que nous avons ne nous fait être rien plus en effet que le reste du monde, et que tout cela n'est rien devant Dieu et les anges.

Souvenez-vous, ma très chère fille, de bien faire la volonté de Dieu ès rencontres où vous aurez le plus de difficulté. C'est peu de chose de plaire à Dieu en ce qui nous plaît: la fidélité filiale requiert que nous lui voulions plaire en ce qui nous déplaît, nous remettant devant les yeux ce que le grand fils bien-aimé disoit de soi-même: *Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (1). Car aussi n'êtes-vous pas chrétienne pour faire votre volonté, mais pour faire la volonté de celui qui vous a adoptée pour être sa fille et son héritière éternelle.

Au reste, vous vous en allez, et moi je m'en vais aussi sans aucune espérance de vous revoir en ce monde. Prions bien Dieu qu'il nous fasse la grace de vivre tellement selon son bon pélerinage, qu'é-

(1) Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. Joan., c. vi, v. 38.

tant arrivés en la céleste patrie nous nous puissions réjouir de nous être vus ici-bas, et d'y avoir parlé des mystères de l'éternité. En cela seul nous devons prendre joie de nous être aimés en cette vie, que le tout a été pour la gloire de sa divine majesté et notre salut éternel.

Conservez la sainte gaieté cordiale qui nourrit les forces de l'esprit et édifie le prochain. Allez ainsi en paix, ma très chère fille, et Dieu soit à jamais votre protecteur: qu'à jamais il vous tienne de sa main, et vous conduise au chemin de sa sainte volonté. Ainsi soit-il, ma très chère fille. Et je vous promets que tous les jours je renouvellerai ces sacrés souhaits sur votre ame, que la mienne chérira à jamais inviolablement; et à Dieu soit à jamais louange, action de graces, et bénédictions. Amen.

810e LETTRE (liv. VI, let. 68).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

Le saint l'invite à mépriser le monde, et à se corriger des reparties mondaines qu'elle avoit coutume de faire, et qui pouvoient lui devenir dangereuses.

Je réponds à votre dernière lettre, ma bonne fille. Les empressements d'amour en l'oraison sont bons, s'ils vous laissent des bons effets, et qu'ils ne vous amusent point à vous-même, mais à Dieu et à sa sainte volonté: et en un mot tous les mouvements intérieurs et extérieurs qui affermissent votre fidélité envers cette volonté divine seront toujours bons.

Aimez donc bien les desirs célestes, et desirez aussi fort les amours célestes. Il faut desirer d'aimer et aimer à desirer ce qui jamais ne peut être assez ni desiré ni aimé.

Dieu nous fasse la grace, ma fille, de bien absolument mépriser le monde qui nous est si inique qu'il nous crucifie, pourvu que nous le crucifiions. Aussi les abnégations mentales des vanités et commodités mondaines se font assez aisément: les réelles sont bien plus difficiles. Et vous voilà donc emmi les occasions de pratiquer cette vertu jusqu'à l'extrémité, puisqu'à cette privation est joint l'opprobre, et qu'elle se fait en vous, sans vous, et par vous, mais plus en Dieu, avec Dieu, et pour Dieu.

Je ne suis pas satisfait de ce que je vous dis l'autre jour, sur votre première lettre, de ces reparties mondaines, et de cette vivacité de cœur qui vous pousse. Ma fille, prenez donc à prix fait de vous mortifier en cela: faites souvent la croix sur votre bouche, afin qu'elle ne s'ouvre que de par Dieu.

Il est vrai, la joliveté de l'esprit nous donne quelquefois bien de la vanité; et on léve plus souvent le nez de l'esprit que celui du visage: on fait les doux yeux par les paroles aussi bien que par le regard. Il n'est pas bon vraiment d'aller sur le bout du pied, ni d'esprit, ni de corps; car si on choppe la chute en est plus rude. Or sus donc, ma fille, prenez bien soin pour retrancher petit à petit cette superfluité de votre arbre; tenez votre cœur là tout bas, tout coi, au pied de la croix. Continuez à me dire bien

franchement et souvent des nouvelles de ce cœur-là, que le mien chérit d'un grand amour pour celui qui est mort d'amour, afin que nous vécussions par amour en sa sainte mort. Vive Jésus.

811e LETTRE (liv. VI, let. 73).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

Il l'encourage à persévérer dans ses bonnes résolutions.

Je vous supplie, ma chère fille, n'abandonnez jamais le train des saintes résolutions que vous avez faites; car Dieu qui les a données à votre cœur lui en demandera le compte; et pour les bien conserver, tenez-vous près du Sauveur, car son ombre est salutaire pour la naissance et conservation de tels fruits.

Je le supplie qu'il vous tienne de sa sainte main, afin que jamais vous ne vous égariez de la sainte et étroite voie qu'il vous a montrée. A cœur vaillant rien impossible. Partout je vous honorerai de tout mon cœur, vous souhaitant incessamment la grâce, paix et consolation de notre Seigneur, selon lequel je suis, ma très chère fille, votre humble serviteur, etc.

812e LETTRE (liv. VI, let. 74).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

Le saint l'exhorte à se donner tout-à-fait à Dieu dans la religion.

Mademoiselle, je prie notre Seigneur d'avoir agréable que vous le serviez uniquement, parfaite-

ment, et en l'état auquel vous n'ayez point nécessité de partager votre cœur. Je pense qu'enfin vous en viendrez là, et que cette résolution vous arrivera : mais je voudrois que ce fût bientôt, afin que vous eussiez la consolation d'avoir fait vous-même l'élection en un temps auquel probablement vous en pourriez faire une autre.

Or sus, ma fille, me trouvant au fin bout de cette année avec cette commodité de vous écrire, je l'ai voulu employer pour vous témoigner que, commençant la prochaine année suivante, je supplierai sa divine majesté qu'elle la vous rende toute pleine de ses sacrées bénédictions.

Que les années sont courtes, ma chère fille! les voilà qu'elles s'enfuient toutes l'une après l'autre, et nous emportent avec elles à notre fin. Qu'elles sont néanmoins précieuses! puisque nous pouvons en la moindre partie d'icelles acquérir la très sainte éternité.

Vivez joyeuse, ma fille, et conservez à ce Sauveur votre cœur, pour lequel, dès sa tendre enfance, il a répandu son sang salutaire. Je persévère à prier notre Seigneur pour votre consolation, ou plutôt que lui-même soit et votre consolation, et votre consolateur; et que lui seul possède votre cœur, et votre cœur son saint amour.

813e LETTRE (liv. VII, let. 48).

LE MÊME, A UNE DAME MARIÉE.

Quelle autorité le pape a sur le temporel des royaumes et sur les états des souverains; comme l'autorité du pape et celle des rois s'accordent parfaitement ensemble, et n'empiètent point l'une sur l'autre.

Je veux bien, ma très chère fille, répondre à la demande que vous me faites sur la fin de votre lettre; mais ayez agréable que je vous parle, comme le grand S. Grégoire (1) fit à une vertueuse dame nommée, comme lui, Grégoire, et laquelle étoit dame de chambre de l'impératrice (2). Elle l'avoit prié d'obtenir de Dieu la connoissance de ce qu'elle devoit devenir; et il lui dit: « Quant à ce que votre « douceur me demande, et qu'elle dit ne vouloir « point cesser de m'importuner, jusqu'à tant que je « le lui aie octroyé, vous requérez de moi une chose « également difficile et inutile (3). »

Je vous en dis de même, ma chère fille: quant à ce que vous me demandez quelle autorité le pape a sur le temporel des royaumes et principautés, vous

(1) L. 6. Epis. Regist. Indict. v. mense Jun. pag. 207, tom. 4. operum sancti Gregorii mag. edit. 1605, in-fol. ad insigne navis.

(2) Cette lettre de S. Grégoire commence par ces mots: *Gregorius Gregoriæ Cubiculariæ Augustæ.*

(3) Quòd verò dulcedo tua in suis Epistolis subjunxit, importunam se mihi existere, quoadusque scribam mihi esse revelatum quia peccata tua dimissa sunt; rem et difficilem etiam et inutilem postulasti.

desirez de moi une résolution également difficile et inutile.

Difficile, non pas certes en elle-même; car au contraire elle est fort aisée à rencontrer aux esprits qui la cherchent par le chemin de la charité: mais difficile, parcequ'en cet âge qui redonde en cervelles chaudes, aiguës, et contentieuses, il est malaisé de dire chose qui n'offense ceux qui, faisant les bons valets, soit du pape, soit des princes, ne veulent que jamais on s'arrête hors des extrémités; ne regardant pas qu'on ne sauroit faire pis pour un père que de lui ôter l'amour de ses enfants, ni pour les enfants que de leur ôter le respect qu'ils doivent à leur père.

Mais je dis inutile, parceque le pape ne demande rien aux rois et aux princes pour ce regard; il les aime tous tendrement, il souhaite la fermeté et stabilité de leurs couronnes, il vit doucement et amiablement avec eux, il ne fait presque rien dans leurs états, non pas même en ce qui regarde les choses purement ecclésiastiques, qu'avec leur agrément et volonté. Qu'est-il donc besoin de s'empresser maintenant à l'examen de son autorité sur les choses temporelles, et par ce moyen ouvrir la porte à la dissension et discorde?

Certes ici je suis dans l'état d'un prince, qui a toujours fait très particulière profession d'honorer et révérer le saint siége apostolique; et néanmoins nous n'oyons nullement parler que le pape se mêle, ni en gros, ni en détail, de l'administration tempo-

relles des choses du pays, ni qu'il interpose ou prenne aucune autorité temporelle sur le prince, ni sur les officiers, ni sur les sujets en façon quelconque: nous nous donnons plein entier repos de ce côté-là, et n'avons aucun sujet d'inquiétude. A quel propos nous imaginer des prétentions, pour nous porter à des contentions contre celui que nous devons filialement chérir, honorer, et respecter, comme notre vrai père et pasteur spirituel?

Je vous le dis sincèrement, ma très chère fille; j'ai une douleur extrême au cœur, de savoir que cette dispute de l'autorité du pape soit le jouet et sujet de la parlerie parmi tant de gens qui, peu capables de la résolution qu'on y doit prendre, en lieu de l'éclaircir la troublent, et en lieu de la décider la déchirent, et, ce qui est le pis, en la troublant troublent la paix de plusieurs ames, et en la déchirant déchirent la très sainte unanimité des catholiques, les avertissant d'autant de penser à la conversion des hérétiques.

Or je vous ai dit tout ceci pour conclure que, quant à vous, vous ne devez en façon quelconque laisser courir votre esprit après tous ces vains discours qui se font indifféremment sur cette autorité, ains laisser toute cette impertinente curiosité aux esprits qui s'en veulent repaître comme les caméléons (1) du vent. Et pour votre repos, voici des petits retranchements dans lesquels vous retirerez votre esprit à l'abri et à couvert.

(1) Le caméléon est un petit animal assez semblable au lézard,

Le pape est le souverain pasteur et père spirituel des chrétiens, parcequ'il est le suprême vicaire de Jésus-Christ en terre; partant il a l'ordinaire souveraine autorité spirituelle sur tous les chrétiens, empereurs, rois, princes, et autres, qui en cette qualité lui doivent non seulement amour, honneur, révérence, et respect, mais aussi aide, secours, et assistance envers tous, et contre tous ceux qui l'offensent, ou l'Église, en cette autorité spirituelle et en l'administration d'icelle : si que comme par droit naturel, divin, et humain, chacun peut employer ses forces et celles de ses alliés pour sa juste défense contre l'inique et injuste agresseur et offenseur; aussi l'Église ou le pape (car c'est tout un) peut employer ses forces, et celles de l'Église, et celles des princes chrétiens, ses enfants spirituels, pour la juste défense et conservation des droits de l'Église, contre tous ceux qui les voudroient violer et détruire.

Et d'autant que les chrétiens, princes, et autres, ne sont pas alliés au pape et à l'Église d'une simple alliance, mais d'une alliance la plus puissante en obligation, la plus excellente en dignité qui puisse être : comme le pape et les autres prélats de l'Église sont obligés de donner leur vie et subir la mort, pour donner la nourriture et pâture spirituelle aux rois et aux royaumes chrétiens, aussi les rois et les royaumes sont tenus et redevables réciproquement

quant à la forme du corps, et d'une couleur changeante. On prétendoit autrefois qu'il vivoit d'air; mais on est revenu de cette erreur, et on a reconnu qu'il se nourrissoit de petits insectes.

de maintenir, au péril de leur vie et états, le pape et l'Église, leur pasteur et père spirituel.

Grande mais réciproque obligation entre le pape et les rois; obligation invariable, obligation qui s'étend jusqu'à la mort inclusivement; et obligation naturelle, divine, humaine, par laquelle le pape et l'Église doivent leurs forces spirituelles aux rois et aux royaumes, et les rois leurs forces temporelles au pape et à l'Église. Le pape et l'Église sont aux rois, pour les nourrir, conserver, et défendre envers tous, contre tous et contre tout spirituellement. Les rois et les royaumes sont à l'Église et au pape, pour les nourrir, conserver, et défendre envers tous et contre tous temporellement: car les pères sont aux enfants, et les enfants aux pères.

Les rois et tous les princes souverains ont pourtant une souveraineté temporelle, en laquelle le pape ni l'Église ne prétendent rien, ni ne leur en demandent aucune sorte de reconnoissance temporelle; en sorte que, pour abréger, le pape est très souverain pasteur et père spirituel, le roi est très souverain prince et seigneur temporel. L'autorité de l'un n'est point contraire à l'autre, ains elles s'entreportent l'une l'autre : car le pape et l'Église excommunient et tiennent pour hérétiques ceux qui nient l'autorité souveraine des rois et princes; et les rois frappent de leurs épées ceux qui nient l'autorité du pape et de l'Église; ou s'ils ne les frappent pas, c'est en attendant qu'ils s'amendent et humilient.

Demeurez là : soyez humble fille spirituelle de

l'Église et du pape, soyez humble sujette et servante du roi; priez pour l'un et pour l'autre; et croyez fermement qu'ainsi faisant, vous aurez Dieu pour père et pour roi.

814e LETTRE (liv. VII, let. 58).

LE MÊME, A UN AMI.

Sur un écrit que cet ami lui avoit adressé, et dont le saint n'approuve point la matière, savoir la question de l'autorité du pape sur le temporel des princes; le saint fait voir l'horreur qu'il a de toutes sortes de disputes entre les catholiques.

Monsieur, vos lettres, pleines d'amour et de confiance en mon endroit, exigent de moi, avec une douce violence, une réponse claire sur trois points.

Quant au premier, la bonne madame de N. vous dira tout ensemble son avis et le mien, de ce qui est requis pour l'entier établissement de votre fille en cette congrégation : j'ai même aussi prié cette même bonne dame de vous porter de ma part l'assurance de ce qu'avec une faveur trop excessive vous m'avez par deux fois demandé; mais il faut pourtant que j'écrive ici de ma main, comme je le sens de tout mon cœur.

C'est la vraie vérité, monsieur, qu'encore que mes amis meurent, mon amitié ne meurt point : ains s'il s'y fait quelque changement, c'est une nouvelle naissance, qui la rend plus vive et vigoureuse entre leurs cendres, comme un certain phénix (1) mys-

(1) Le phénix, oiseau fabuleux, dont les anciens ont beaucoup

tique; car bien que les personnes que j'aime soient mortelles, ce que j'aime principalement en elles est immortel; et j'ai toujours estimé cet axiome fondamental pour la connoissance des vraies amitiés, qu'Aristote, S. Hiérôme, et S. Augustin, ont tant solennisé : *Amicitia quæ desinere potuit, nunquam vera fuit* (1).

O Dieu! le bon monsieur le président N. est toujours vivant en mon cœur, et il y tient le rang que tant de faveurs reçues de lui, et tant de dignes qualités reconnues en lui, lui avoient acquis. Mais, monsieur, la réciproque communication qu'avec tant de confiance je ne faisois presque que commencer avec lui est cessée, et se trouve convertie en l'exercice des mutuelles prières que nous faisons l'un pour l'autre; lui comme sachant combien j'en ai besoin, moi comme doutant qu'il n'en ait besoin.

Et donc, puisqu'il vous plaît, puisque vous le voulez, je vous dis de toute mon affection, Prenez la place, monsieur, en cette communication, et mon cœur vous y regardera, vous y chérira, vous y enverra ses pensées avec un amour qui ne violera point les lois de respect, et un respect qui ne se séparera jamais du devoir de l'amour. Mais commençons donc par ici à parler comme il faut entre les amis

parlé; ils ont supposé qu'il vit dans les déserts cinq ou six cents ans. Ils disent qu'il est de la grandeur d'un aigle, qu'il dresse lui-même un bûcher, et s'y consume. Ils ajoutent que des cendres du phénix il naît un ver d'où se forme un oiseau tout semblable.

(1) L'amitié qui a pu cesser n'a jamais été véritable.

parfaits, et venons au troisième point, à ce que je vous dois répondre.

Je vois en votre livre deux choses, les traits et la main de l'artisan d'un côté, et la matière et sujet de l'autre. En vérité je trouve votre main bonne, louable, ains exquise et rare; mais la matière me déplaît, s'il faut dire le mot que j'ai dans le cœur; je dis, la matière me déplaît extrêmement. Plût à Dieu, dis-je, que mon Polycletus (1), qui m'est si cher, n'eût point mis sa maîtresse main sur un airain de si mauvais lustre!

Je hais par inclination naturelle, par la condition de ma nourriture, par l'appréhension tirée de mes ordinaires considérations, et, comme je pense, par l'inspiration céleste, toutes les contentions et disputes qui se font entre les catholiques, desquelles la fin est inutile, et encore plus celles desquelles les effets ne peuvent être que dissensions et différents, mais sur-tout en ce temps plein d'esprits disposés aux controverses, aux médisances, aux censures, et à la ruine de la charité.

Non, je n'ai pas même trouvé à mon goût certains écrits d'un saint et très excellent prélat (2), esquels il a touché du pouvoir indirect du pape sur les princes; non que j'aie jugé si cela est ou s'il n'est pas, mais parcequ'en cet âge où nous avons tant d'ennemis dehors, je crois que nous ne devons rien

(1) Polyclète, sculpteur célèbre, né à Sicyone, ville du Péloponèse. Il fit plusieurs statues d'airain fort estimées.

(2) Le cardinal Bellarmin.

émouvoir au-dedans du corps de l'Église. La pauvre mère poule qui, comme ses petits poussins, nous tient dessous ses ailes, a bien assez de peine de nous défendre du milan (1), sans que nous nous entrebecquetions les uns les autres, et que nous lui donnions des entorses. Enfin, quand les rois et les princes auront une mauvaise impression de leur père spirituel, comme s'il les vouloit surprendre, et leur arracher leur autorité, que Dieu, souverain père, prince, et roi de tous, leur a donnée en partage, qu'en adviendra-t-il, qu'une très dangereuse aversion des cœurs? Et quand ils croiront qu'il trahit son devoir, ne seront-ils pas grandement tentés d'oublier le leur?

Je n'ai pas voulu remarquer tout plein de choses qui me semblent devoir être extrêmement adoucies, et me suis contenté de vous dire ainsi en gros et grossièrement mon petit sentiment, ains, pour parler naïvement, mon grand sentiment pour ce regard. Mais dites-moi, maintenant monsieur; si je m'excuse envers vous de vous parler ainsi franchement, répliquerez-vous point que c'est aussi trop franchement? Voilà pourtant comme je traite avec ceux qui veulent que je contracte une entière amitié avec eux. Ah! je sais, je crois, je jure par-tout que vous aimez l'Église, que vous êtes constamment son enfant as-

(1) Le milan, oiseau de proie, qui fait la guerre à divers oiseaux. Du plus loin que la poule l'aperçoit, elle fait un cri, et tous ses poussins se rassemblent sous ses ailes jusqu'à ce qu'elle l'ait perdu de vue.

suré : mais le zéle de l'autorité que vous avez si longuement et heureusement possédée vous a poussé un peu trop avant. Vive Dieu, monsieur; je vous chéris avec tout cela de tout mon cœur.

Non sentire bonos eadem de rebus iisdem
Incolumi licuit semper amicitiâ (1).

Que s'il vous semble que d'abord je devois user de plus de modération, je vous supplierai de croire que je n'en sais point en l'amitié, ni presque en rien qui en dépende. Et quand donc peut-elle user de ses droits qu'en la ferveur de ses commencements? Au demeurant, Dieu sait combien votre chère fille m'est précieuse comme une propre sœur, si je l'avois en cette vocation. Aussi, comme j'ai toujours fait avec monsieur (le président), je desire que par-tout vous m'advouiez votre fils, etc.

815e LETTRE (liv. IV, let. 15).

LE MÊME, A UNE PERSONNE DE LA RELIGION PRÉTENDUE RÉFORMÉE,

Qui lui avoit témoigné le desir de conférer avec lui sur les matières de controverse.

Le saint s'en excuse sur son départ pour un voyage qui pressoit. Il dit un mot sur l'autorité des livres des Machabées et de l'Apocalypse, et de la prière pour les morts.

Monsieur, mon dessein ne fut pas d'entrer en au-

(1) Les gens de bien peuvent avoir des opinions différentes sur les mêmes choses, sans blesser pour cela les devoirs de l'amitié.

cune conférence avec vous; la prochaine nécessité de mon départ m'en ôtoit entièrement l'occasion. Si les conférences ne sont bien conditionnées et accompagnées de loisir et de commodités de les parachever, elles sont infructueuses. Je ne regarde qu'à la gloire de Dieu et le salut du prochain : où cela ne peut être procuré, je ne fais point de conférence.

Vous savez bien ce que je veux dire, quand je parle du livre des Machabées. Il y en a deux; et deux font un corps de livre. Je ne prendrai pas la peine d'en dire davantage, car je ne picote point.

Il est vrai que nous disons et affirmons, et que vous le niez et rejetez. L'Église a toujours été combattue par cette même façon : mais vos négatives doivent être prouvées par une même sorte de preuves qu'est celle que vous exigez de nous; car c'est à celui qui nie de prouver, quand il nie contre la possession, et que sa négative sert de fondement à son intention. Les jurisconsultes vous le témoignent, puisque c'est d'eux que la maxime est tirée : vous n'en refuserez pas l'explication.

La prière pour les trépassés a été faite par toute l'ancienne Église; Calvin même le reconnoît : les pères l'ont prouvé par l'autorité du livre des Machabées et l'usage général de leurs prédécesseurs. Voyez la fin et le commencement du livre de S. Augustin qu'il a fait sur ce sujet. Nous marchons sur leurs pas, et suivons leurs traces.

Ni les livres des Machabées ni l'Apocalypse n'ont pas été sitôt reconnus que les autres; l'un et l'autre

néanmoins le furent également au concile de Carthage, où S. Augustin assista. On a douté loisiblement de quelques livres canoniques pour un temps, desquels il n'est pas loisible de douter maintenant; les passages que j'ai cités sont si exprès, qu'ils ne peuvent être divertis à autre sens. Je vous conjure, par les entrailles de Jésus-Christ, de vouloir meshui lire et l'Écriture et les anciens pères avec un esprit déchargé de préoccupation : vous verrez que les parties principales et essentielles de la face de l'Église ancienne sont entièrement conservées en celle qui est maintenant.

On me dit que Dieu a mis en vous beaucoup de dons de nature; n'en abusez pas pour forclore ceux de la grace, et considérez attentivement les qualités de la part en laquelle vous desirez conférer. Si la commodité le permettoit, croyez que je ne la refuserois pas, non plus que je ne la refuserois pas aux sieurs ministres de Genéve mes voisins, quand ils la desireroient en bons termes.

Il ne seroit pas possible de faire avec profit des conférences par écrit entre nous; nous sommes trop éloignés. De plus, et que pourrions-nous écrire qui n'ait été répété cent fois? Conférez à votre salut l'attentive méditation sur vos oraisons et sur les anciens pères; et j'y confèrerai mes pauvres et chétives prières, que je présenterai à la miséricorde de notre Sauveur, auquel et pour l'amour duquel je vous offre mon service, et suis votre, etc.

816e LETTRE.

LE MÊME, A UN AMI.

Lettre d'amitié, de compliment, de nouvelles, et d'affaires.

Monsieur, fils d'un très bon père, et lequel est de mes meilleurs amis, ce porteur qui est aussi ami n'a pas voulu retourner à Paris, sans vous rapporter de mes lettres, comme il m'en a apporté des vôtres; estimant que, comme il desire, il vous en seroit plus agréable. Je lui suis fort obligé de cette bonne pensée, fondée sur la créance qu'il a de la parfaite bienveillance dont vous me favorisez, qui est une persuasion, laquelle comme elle m'est fort honorable, elle m'est aussi fort douce et aimable.

Il vous dira toutes mes nouvelles, qui à mon avis consistent en ce que nous n'en avons point. Pour moi, je tire chemin en ce carême, afin de me tirer dans mon nid soudain après Pâques. J'ai pensé avoir l'honneur de voir monseigneur le cardinal de Mantoue à son retour; mais on nous dit qu'il prend le chemin d'Allemagne : on nous a aussi donné du bruit du passage de monseigneur le duc d'Espernon; mais c'est évanoui aussi. Quant au mariage, vous savez qu'en temps de carême il n'en est pas la saison; aussi n'en dit-on plus mot.

Nous attendons le passage de M. Graimer, qui vous dira ce qu'il aura pris d'argent sur votre faveur; et soudain, Dieu aidant, je l'enverrai, voulant meshui donner commencement à la satisfaction de tant de

devoirs pécuniaires que je vous ai : car quant aux autres, je ne pourrai ni ne voudrai jamais en être quitte, ayant un extrême plaisir d'être par obligation ce que je suis absolument par inclination, et suis, monsieur, votre, etc.

Je ne cesserai jamais de recommander à notre Seigneur la prospérité de toute votre maison, et suis très humble serviteur de madame la mère de famille Agcelle, que je salue de toute mon affection. Monsieur le premier président Favre me tient ici en consolation, en parlant souvent de vous selon mon desir.

817e LETTRE.

LE MÊME, A UN AMI.

Le saint le félicite sur le rétablissement de sa santé, et lui fait part de quelques nouvelles.

Monsieur, je loue Dieu de cette nouvelle santé, de retour de laquelle vous m'annoncez par votre lettre du 6 décembre, avant que j'aie eu aucune sorte d'avertissement de votre maladie. Veuille cette bonté du Seigneur qui vous a été propice et à moi en votre guérison, nous favoriser longuement de sa durée, et d'une constante consolation en cette sainte et douce amitié qu'elle a établie entre nous. Que si je savois que mes lettres eussent quelques secrétes vertus pour vous donner un bon portement, ainsi que votre affection vous le fait estimer, croyez, monsieur, que j'en écrirois jour et nuit ; et ne vous écris

point d'autre encre que celui de mon sang, pour marque des caractères si aimables et précieux, lequel les effets me seroient si chers et desirables. Ce grand Dieu devant lequel je suis journellement offrant la divine hostie de propitiation sait bien qu'en ce temps-là je lui nomme toujours votre nom avec l'humble recommandation. Si cela, comme je n'en doute point, a la force d'attirer les bénédictions divines de son sein paternel, je veux espérer qu'il vous en comblera.

M. de Granger est allé, comme je pense, en Languedoc, sans passer ici où nous l'attendions, plus pour apprendre les particularités des graces et traits de votre faveur, que pour autres raisons, bien que je sais qu'elles sont grandes.

Ce que j'avois prévu de la volonté de monseigneur de Nemours touchant son hôtel s'est trouvé plus que véritable; car outre ce que j'avois considéré, il y a de plus qu'il n'est nullement hors d'occasion d'aller peut-être plus tôt que je ne pense à Paris, vous pouvez bien penser pourquoi: mais je dis ceci entre nous deux. Son altesse lui a promis derechef d'effectuer le mariage, ou devant carême-prenant, ou après Pâques: le temps d'après Pâques peut être bien long.

818e LETTRE (liv. II, let. 2).

LE MÊME, A UNE DAME MARIÉE.

Maximes spirituelles pour persévérer dans la dévotion au milieu des croix et des tribulations.

Plaise au Saint-Esprit de m'inspirer ce que j'ai à vous écrire, madame, et s'il vous plaît ma très chère fille. Il n'est besoin, pour vivre constamment en dévotion, que d'établir de fortes et excellentes maximes en son esprit.

La première que je souhaite au vôtre, c'est celle de S. Paul : Tout revient au bien de ceux qui aiment Dieu (1). Et à la vérité, puisque Dieu peut et sait tirer le bien du mal, pour qui fera-t-il cela, sinon pour ceux qui sans réserve se sont donnés à lui? Oui, même les péchés dont Dieu par sa bonté nous défend sont réduits par la divine providence au bien de ceux qui sont à lui. Jamais David n'eût été si comblé d'humilité, s'il n'eût péché ; ni Madeleine si amoureuse de son Sauveur, s'il ne lui eût remis tant de péchés ; et jamais il ne les lui eût remis, si elle ne les eût commis.

Voyez, ma chère fille, ce grand artisan de miséricorde : il convertit nos misères en graces, et fait la thériaque salutaire à nos ames de la vipère de nos iniquités. Dites-moi donc, je vous prie, que ne fera-t-il pas de nos afflictions, de nos travaux, des per-

(1) Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. Rom, c. VIII, v. 28.

sécutions qu'il nous fait? Si donc il arrive jamais que quelque déplaisir vous touche, de quelque côté que ce soit, assurez votre ame que, si elle aime bien Dieu, tout se convertira en bien. Et quoique vous ne voyiez pas les ressorts par lesquels ce bien vous doit arriver, demeurez tant plus assurée qu'il arrivera. Si Dieu vous jette la boue de l'ignominie sur les yeux (1), c'est pour vous donner la belle vue, et vous rendre un spectacle d'honneur. Si Dieu vous fait prendre une chute, comme à S. Paul qu'il jeta en terre, c'est pour vous relever à gloire.

La seconde maxime, c'est qu'il est votre père; car autrement il ne vous commanderoit pas de dire : Notre père, qui êtes au ciel. Et qu'avez-vous à craindre, qui êtes fille d'un tel père, sans la providence duquel pas un seul cheveu de votre tête ne tombera jamais (2)? C'est merveille qu'étant fils d'un tel père, nous ayons ou puissions avoir autre souci que de le bien aimer et servir. Ayez le soin qu'il veut que vous ayez en votre personne et en votre famille, et non plus : car ainsi vous verrez qu'il aura soin de vous. Pense en moi, dit-il à S[te] Catherine de Sienne, de laquelle nous célébrons aujourd'hui la fête, et je penserai en toi. O père éternel, dit le Sage, votre providence gouverne tout (3).

(1) Jésus rendit la vue à l'aveugle-né, en faisant de la boue avec sa salive, et lui en frottant les yeux. JEAN, c. IX.

(2) Capillus de capite vestro non peribit. LUC, c. XXI, v. 18. *Voyez* tout le chapitre X de S. Matthieu, et le XXI[e] de S. Luc.

(3) Tua autem, Pater, providentia gubernat. SAP., c. XIV, v. 13.

La troisième maxime que vous devez avoir, c'est celle que notre Seigneur enseigne à ses apôtres: Qu'est-ce qui vous a manqué? Voyez-vous, ma chère fille, notre Seigneur avoit envoyé ses apôtres çà et là sans argent, sans bâton, sans souliers, sans besace, revêtus d'une seule soutane; et il leur dit par après: Quand je vous ai ainsi envoyés, quelque chose vous a-t-il manqué? Et ils lui dirent: Non (1). Or sus donc, ma fille, qnand vous avez eu des afflictions, même du temps que vous n'aviez pas tant de confiance en Dieu, êtes-vous périe dans l'affliction? Vous me direz: Non. Et pourquoi donc n'aurez-vous pas courage de réussir de toutes les autres adversités? Dieu ne vous a pas abandonnée jusqu'à présent; comme vous abandonnera-t-il dès à présent, que plus qu'auparavant vous voulez être sienne?

N'appréhendez point le mal à venir de ce monde, car peut-être ne vous arrivera-t-il jamais; et en tout événement, s'il vous arrive, Dieu vous fortifiera. Il commanda à S. Pierre de marcher sur les eaux; et S. Pierre voyant le vent et l'orage eut appréhension, et l'appréhension le fit enfoncer; et il demanda secours à son maître, qui lui dit: Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté (2)? et lui tendant la main, il l'assura. Si Dieu vous fait marcher sur les flots de

(1) Quando misi vos sine sacculo, et perâ, et calceamentis, numquid aliquid defuit vobis? At illi dixerunt: Nihil. Luc, c. xxii, v. 35 et 36.

(2) Petrus dixit (ad Jesum): Domine, si tu es, jube me venire ad te super aquas. At ipse ait: Veni. Et descendens Petrus de naviculâ

l'adversité, ne doutez point, ma fille, n'appréhendez point, Dieu est avec vous: ayez bon courage, et vous serez délivrée.

La quatrième maxime, c'est celle de l'éternité: Peu m'importe que je sois parmi ces moments passagers, pourvu qu'éternellement je sois en la gloire de mon Dieu. Ma fille, nous allons à l'éternité, nous y avons presque déja l'un des pieds: pourvu qu'elle nous soit heureuse, qu'importe-t-il que ces instants transitoires nous soient fâcheux? Est-il possible que nous sachions que nos tribulations de trois ou quatre jours opèrent tant d'éternelles consolations (1), et que nous ne veuillons pas les supporter? Enfin, ma très chère fille,

Ce qui n'est pour l'éternité
Ne peut être que vanité.

La cinquième maxime, c'est celle de l'apôtre: Ja n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de mon Jésus (2). Plantez en votre cœur Jésus-Christ crucifié, et toutes les croix de ce monde vous sem-

ambulabat super aquam ut veniret ad Jesum; videns autem ventum validum, timuit; et cùm cœpisset mergi, clamavit dicens: Domine, salvum me fac. Et continuò Jesus extendens manum apprehendit eum, et ait illi: Modicæ fidei, quare dubitasti? MATTH., c. XIV, v. 28, 29, 30, et 31.

(1) Id quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. II. COR., c. IV, v. 17.

(2) Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. GAL., c. VI, v. 14.

bleront des roses. Ceux qui sont piqués des épines de la couronne de notre Seigneur, qui est notre chef, ne sentent guère les autres piqûres.

Vous trouverez tout ce que je vous ai dit ès troisième, quatrième, ou cinquième et dernier livre de *l'Amour de Dieu.* Vous trouverez beaucoup de choses à ce propos en la grande Guide des pécheurs de Grenade. Il faut que je finisse, car on me presse. Écrivez-moi confidemment, et me marquez ce que vous jugerez que je puisse pour votre cœur, et le mien le contribuera très affectionnément; car je suis en toute vérité, madame, votre, etc.

819e LETTRE (liv. II, let. 15).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

Sur les amitiés fondées sur la charité.

O Dieu! que les amitiés fondées sur le solide fondement de la charité sont bien plus constantes et fermes que celles desquelles le fondement est en la chair et au sang, et aux respects mondains!

Ne vous troublez point pour vos sécheresses et stérilités, ains consolez-vous en votre esprit supérieur, et vous souvenez de ce que notre Seigneur a dit: Bienheureux sont les pauvres d'esprit, bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice (1).

Quel bonheur de servir Dieu au désert sans manne, sans eau, et sans autres consolations que celles qu'on

(1) Beati pauperes spiritu... Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam. Matth., c. v, v. 3 et 6.

a d'être sous sa conduite, et de souffrir pour lui! La très sainte Vierge puisse bien naître dedans nos cœurs, pour y apporter ses bénédictions. Je suis en elle et en son Fils tout entièrement vôtre.

820e LETTRE.

LE MÊME, A UN COUSIN.

Le saint s'excuse de n'avoir point répondu plus tôt à une de ses lettres, et lui fait son compliment de condoléance sur la mort de son père.

Monsieur, mon cousin, je puis dire que ce fut sans ma faute que nous laissons retourner votre laquais sans réponse à la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire.

Monsieur Desage fut celui qui me trompa, ayant lui-même le premier été trompé par sa surdité; car il me dit que votre laquais étoit sorti de la ville le soir pour faire son partement plus matin, qui me garda d'écrire comme je devois.

Je suis trop long à faire cette excuse: mais pardonnez-moi ce que je crains, le déchet de l'opinion que vous m'assurez que vous avez de mon affection, laquelle, si elle pouvoit croître, s'augmenteroit tous les jours, comme vous en faites naître en tout temps de nouveaux sujets, comme est la patience qu'il vous a plu avoir à ma prière à l'endroit de M. de Bellecombe, de laquelle ne voulant plus abuser, monsieur, on ne vous priera point de la continuer plus avant, mais de la voir employer avec votre incom-

modité et sans leurs profits, puisqu'ils ne s'en sont servis à faire l'appointement que vous desirez.

J'ai su le trépas de monsieur votre père mon oncle bientôt après qu'il fut avenu, et en ressens les afflictions que je devois à l'amitié de laquelle il avoit toujours honoré notre maison, et à la perte que vous avez faite, laquelle je sus bien profiter par la mémoire de celle que peu d'années auparavant j'avois faite moi-même sur un pareil sujet. Je n'attendis pas, croyez-le bien, je vous supplie, de recommander son ame à notre Seigneur, que vous m'en eussiez averti; mais lui rendis ce devoir sur-le-champ à la première nouvelle, et n'eusse pas retardé non plus à vous écrire, pour vous faire la cérémonieuse offrande du service de notre maison et du mien en particulier, si je n'eusse su que vous nous croyez tout vôtre pour une bonne fois, sans qu'il soit nécessaire d'en renouveler si souvent les reconnoissances; et quant aux consolations, je sais qui vous êtes et ma cousine aussi, et laisse au bon Jésus, lequel vous avez en votre esprit, à vous faire cet office. J'en dis de même de M. Duvillars mon cousin.

821e LETTRE (liv. III, let. 19).

LE MÊME, A UNE DEMOISELLE.

Remèdes contre la trop grande crainte de la mort.

Quoiqu'il n'y ait aucun péché aux effrois et craintes de la mort, si est-ce qu'il y a du dommage pour le cœur, lequel troublé de cette passion ne peut pas si

bien se joindre par amour avec son Dieu, comme il feroit s'il n'étoit pas si fort tourmenté. Donc, je vous assure que si vous persévérez à ces exercices de dévotion, comme je vois que vous faites, vous vous trouverez petit à petit grandement allégée de ce tourment, d'autant que votre ame se trouvant ainsi exempte de mauvaises affections, et s'unissant de plus en plus à Dieu, elle se trouvera moins attachée à cette vie mortelle et aux vaines complaisances que l'on y prend. Continuez donc en la vie dévote, selon que vous avez commencé, et allez toujours de bien en mieux au chemin dans lequel vous êtes, et vous verrez que dans quelque temps ces terreurs s'affoibliront, et ne vous inquiéteront plus si fort.

Exercez-vous souvent ès pensées de la grande douceur et miséricorde avec laquelle Dieu notre Sauveur reçoit les ames en leur trépas, quand elles se sont confiées en lui pendant leur vie, et qu'elles se sont essayées de le servir et aimer chacune en sa vocation. *Oh! que vous êtes bon, Seigneur, à ceux qui ont le cœur droit* (1)!

Relevez souvent votre cœur par une sainte confiance, mêlée d'une profonde humilité envers notre Rédempteur, comme disant: Je suis misérable, Seigneur, et vous recevrez ma misère dans le sein de votre miséricorde, et vous me tirerez de votre main paternelle à la jouissance de votre héritage: je suis

(1) Quàm bonus Israel Deus his qui recto sunt corde! Ps. LXXII, v. 1.

chétive et abjecte, mais vous m'aimerez en ce jour-là, parceque j'ai espéré en vous et ai desiré d'être vôtre.

Excitez en vous, le plus que vous pourrez, l'amour du paradis et de la vie céleste, et faites plusieurs considérations sur ce sujet, lesquelles vous donneront suffisamment celles qui sont marquées au livre de l'*Introduction à la vie dévote* (1), à la méditation de la gloire du ciel, et au choix du paradis; car à mesure que vous estimerez et aimerez la félicité éternelle, vous aurez moins d'appréhension de quitter la vie mortelle et périssable.

Ne lisez point ces livres, ou les endroits des livres esquels il est parlé de mort, de jugement, et de l'enfer; car, graces à Dieu, vous avez bien résolu de vivre chrétiennement, et n'avez pas besoin d'y être poussée par les motifs de la frayeur et de l'épouvantement.

Faites souvent des actes d'amour envers Notre-Dame, les saints, et les anges célestes. Apprivoisez-vous avec eux, leur adressant souvent des paroles de louanges et de dilection: car ayant beaucoup d'accès avec ces citoyens de la divine Jérusalem céleste, il vous fâchera moins de quitter ceux de la terrestre ou basse cité du monde.

Adorez souvent, louez, et bénissez la très sainte mort de notre Seigneur crucifié, et mettez toute votre confiance en son mérite, par lequel votre mort

(1) Première partie de l'*Introduction à la vie dévote*, ch. XXVI et XXVII.

sera rendue heureuse, et dites souvent: O divine mort de mon doux Jésus, vous bénirez la mienne, et elle sera bénie; je vous bénis, et vous me bénirez, ô mort plus aimable que la vie! Ainsi S. Charles, en la maladie de laquelle il mourut, fit mettre à sa vue l'image de la sépulture de notre Seigneur, et celle de l'oraison qu'il fit au mont des Olives, pour se consoler en cet article sur la mort et passion de son Rédempteur.

Faites quelquefois réflexion sur ce que vous êtes fille de l'Église catholique, et vous réjouissez de cela: car les enfants de cette mère, qui desirent de vivre selon ses lois, meurent toujours bienheureux; et comme dit la bienheureuse mère Thérèse, c'est une grande consolation à l'heure de la mort d'être fille de notre mère la sainte Église.

Finissez toutes vos oraisons en confiance, comme disant: Seigneur, vous êtes mon espérance (1), en vous j'ai jeté ma confiance (2). O Dieu! qui espéra jamais en vous, lequel ait été confondu (3)? J'espère en vous, ô Seigneur, et je ne serai point confondue éternellement (4).

En vos oraisons jaculatoires parmi la journée, et en la réception du très saint Sacrement, usez tou-

(1) Tu es, Domine, spes mea. Ps. XC, v. 9.

(2) Mihi adhærere Deo bonum est, ponere in Domino Deo spem meam. Ps. LXXII, v. 28.

(3) Nullus speravit in Domino, et confusus est. Eccli., c. II, v. 11.

(4) In te, Domine, speravi; non confundar in æternum. Ps. LXX, v. 1.

jours de paroles d'amour et d'espérance envers notre Seigneur, comme: Vous êtes mon père, ô Seigneur! ô Dieu, vous êtes l'époux de mon ame, vous ête les roi de mon amour, et le bien-aimé de mon ame! ô doux Jésus, vous êtes mon cher maître, mon secours, mon refuge!

Considérez souvent les personnes que vous aimez le plus, et desquelles il vous fâcheroit d'être séparée, comme des personnes avec lesquelles vous serez éternellement au ciel, par exemple, votre mari et vos enfants. Et ce garçon (direz-vous en considérant votre fils) qui sera un jour, Dieu aidant, bienheureux en cette vie éternelle, en laquelle il jouira de ma félicité et s'en réjouira, et je jouirai de la sienne et m'en réjouirai, sans jamais plus nous séparer. Ainsi du mari et des autres, à quoi vous aurez d'autant plus de facilité, que tous vos plus chers servent Dieu et le craignent. Voyez au livre de l'*Introduction à la vie dévote* (1), ce que je dis de la tristesse et des remèdes contre icelle.

822e LETTRE OU BILLET.

LE MÊME, A UNE DAME.

Il lui recommande la confiance en Dieu dans les croix.

Voilà la lettre, ma très chère fille, faites-la fermer, et soyez bien ferme en la confiance que nous devons avoir en la providence de Dieu; laquelle, si

(1) Quatrième partie, ch. XII.

elle vous prépare des croix, vous donnera des épaules pour les porter. Vous savez d'où me vient une si grande presse, et, Dieu aidant, en serez bien aise.

823e LETTRE (liv. IV, let. 83).

LE MÊME, A UNE DAME.

Les tribulations sont utiles et précieuses aux élus.

O que Dieu est bon, ma très chère fille! Il est vrai qu'il est bon à tous, mais souverainement à ceux qui l'aiment.

Les tribulations sont plus précieuses que l'or et le repos aux ames que Dieu a choisies.

J'écris à notre sœur supérieure selon votre desir et celui de cette chère fille; car je ne puis ni ne dois faire autrement: elle sera bien heureuse cette ame, si elle persévère constamment. Meilleure est une heure ès portiques de Dieu, que mille millions ès cabinets des pécheurs. Or vous y êtes encore, ma très chère fille, en ces porches sacrés de notre Seigneur, puisque vous prétendez, et prétendez invariablement à la conjonction de votre ame à son Dieu, et qu'elle fait la plupart de son séjour au mont sacré du Calvaire.

Dieu soit à jamais au milieu de votre ame, pour l'enflammer de plus en plus de son pur amour, qui est la plus digne et la plus desirable bénédiction de votre esprit. Je suis de tout le mien très invariablement et parfaitement votre, etc.

824e LETTRE (liv. V, let. 4).

LE MÊME, A UNE DAME.

Le saint la console sur la perte d'une personne qui lui étoit chère.

A la vérité, je ne savois pas, ma très chère fille, que votre affliction eût si violemment opprimé votre cœur: mais quand je l'ai su, j'eusse volontiers pris résolution d'aller vous porter le mien, et avec icelui toutes les consolations qu'il eût plu à Dieu me fournir. Or Dieu soit loué de quoi vous vous accoisez tout bellement à la suite de sa divine providence.

Ma très chère fille, étendez souvent votre vue jusques au ciel, et voyez que cette vie n'est qu'un passage à celle que l'on fait là: quatre ou cinq mois d'absence seront bientôt passés. Que si notre accoutumance et nos sens amusés à voir et estimer ce monde et la vie d'icelui nous font un peu trop ressentir ce qui nous y contrarie, corrigeons souvent ce défaut par la clarté de la foi, qui nous doit faire juger très heureux ceux qui en peu de jours ont achevé leurs voyages en ces grandes occasions: ma très chère fille, il faut faire voir la grandeur de notre fidélité. Bienheureux sont ceux qui n'estiment jamais avoir rien perdu de ce que Dieu a reçu à sa grace. Je ferai ce que vous me dites. Vivez toute pour Dieu, ma très chère fille, et me croyez votre, etc.

825e LETTRE (liv. V, let. 6).

LE MÊME, A UNE DAME.

Il faut espérer en Dieu dans les croix, et les aimer; on peut se les rendre supportables en les regardant à travers la croix de Jésus-Christ, et en considérant leur avantage.

Madame, si Dieu vous a rendue plus forte et vaillante à supporter vos adversités, la gloire en soit à sa bonté, laquelle est toujours prompte au secours des ames qui espèrent en lui : espérez donc toujours en lui, madame; et, pour espérer en lui, soyez toujours toute sienne; immolez souvent votre cœur à son amour sur l'autel même de la croix, en laquelle il immola le sien pour l'amour de vous.

La croix est la porte royale pour entrer au temple de la sainteté. Qui en cherche ailleurs n'en trouvera jamais un seul brin.

Madame, je ne vous dirai pas que vous ne regardiez point vos afflictions; car votre esprit, qui est propre à répliquer, me diroit qu'elles se font bien regarder par l'âpreté de la douleur qu'elles donnent : mais je vous dirai bien que vous ne les regardiez pas qu'au travers de la croix, et vous les trouverez ou petites, ou du moins si agréables que vous en aimerez plus la souffrance que la jouissance de toute consolation qui en est séparée.

Et me ressouvenant de cette croix extérieure que vous portiez, quand j'eus le contentement de vous voir, sur votre cœur, aimez bien votre croix, ma

chère dame; car elle est toute d'or, si vous la regardez de vos yeux d'amour: et bien que d'un côté vous voyiez l'amour de votre cœur mort et crucifié entre les clous et les épines, vous trouverez de l'autre un assemblage de pierres précieuses, pour en composer la couronne de gloire qui vous attend, si en attendant de l'avoir vous portez amoureusement celle d'épines avec votre roi, qui a tant voulu souffrir pour entrer en sa félicité. Vous connoîtrez bien que mon cœur se dilate en vous parlant, et que c'est une saillie de l'amour qu'il a pour le vôtre, que je conjure d'en faire aussi souvent devant Dieu, pour impétrer sa miséricorde sur moi qui suis en vérité votre, etc.

826e LETTRE (liv. V, let. 15).

LE MÊME, A UNE VEUVE.

Dessein de Dieu dans les afflictions qu'il nous envoie. Il est important de s'y conformer.

Qu'est-ce que fait votre cœur, ma très chère fille? Notre frère m'écrit que vous avez reçu quelque sorte d'affliction qu'il ne me nomme point. Certes, quelle qu'elle soit, elle me donne bien de la condoléance, mais aussi quand et quand de la consolation, puisqu'il dit que Dieu vous l'a envoyée: car, ma très chère fille, rien ne sort de cette main divine que pour l'utilité des ames qui le craignent, ou pour les purifier, ou pour les affiner en son saint amour.

Ma très chère fille, vous serez bien heureuse, si

vous recevez d'un cœur filialement amoureux ce que notre Seigneur vous envoie d'un cœur si paternellement soigneux de votre perfection. Regardez souvent à la durée de l'éternité, et vous ne vous troublerez point des accidents de la vie de cette mortalité. Ainsi soit-il.

Ma très chère fille, vous avez toujours part à mes chétives prières; et tout maintenant je m'en vais offrir votre cœur bien-aimé au père céleste, en l'union de celui de son fils très aimé, en la très sainte messe, qui suis invariablement, ma très chère fille, votre très affectionné, etc.

827e LETTRE (liv. V, let. 20).

LE MÊME, A UNE DAME AFFLIGÉE.

L'amour rend douces les souffrances qui sont l'école de la perfection.

Si notre Seigneur vous donne quelque contentement, ma très chère fille, en la véritable et nompareille dilection qu'il a mise dans mon cœur pour le vôtre, j'en bénis son saint nom, et en remercie sa providence, vous assurant fort fidélement que ce m'est une consolation toute particulière de savoir que réciproquement votre ame chérisse puissamment la mienne de cet amour sacré que la divine bonté peut donner: et si, pour tout cela je ne veux pas vous prier de me le continuer, sachant bien qu'il est impérissable comme le motif duquel il prend sa source. Or sus, mais, parmi tout cela, je ne suis pas sans

variété d'amertumes intérieures, bien que je ne sache aussi qu'étant ce que vous êtes à notre Seigneur, votre amertume ne peut être qu'en paix (1), et que l'amour soulage votre douleur; car vraiment j'ai un certain cœur de père, mais qui tient un peu du cœur de mère.

J'aime votre avancement en la solide piété; et cet avancement requiert des difficultés, afin que vous soyez exercée en l'école de la croix, en laquelle seule nos ames se peuvent perfectionner: mais je ne me puis empêcher des tendretés maternelles qui font desirer les douceurs pour les enfants. Soyez seulement courageuse, ma très chère fille. Il n'est pas des rosiers spirituels comme des corporels: en ceux-ci les épines durent, et les roses passent, en ceux-là les épines passeront, et les roses demeureront.

Je remercie infiniment mademoiselle N. de la charité qu'elle me promet. O qu'elle sera généreuse, si elle s'unit à celui qui, pour s'unir à nous, descendit du ciel en terre, et, pour nous tirer à sa gloire, embrassa notre abjection! Ma très chère fille, le porteur qui m'a apporté votre lettre ne me donne que des moments pour vous écrire; c'est pourquoi je finis, vous dédiant en notre Seigneur tout mon cœur et mes affections.

(1) Ecce in pace amaritudo mea amarissima. Is., c. III, v. 17.

828e LETTRE (liv. V, let. 30).

LE MÊME, A UN GENTILHOMME.

Il console une personne qui, relevant de maladie, ressentoit de grandes frayeurs de la mort et des jugements de Dieu. Il lui fait comprendre que le chagrin et la trop grande crainte de la mort sont une fâcheuse tentation. Avis et remèdes à ce mal.

Monsieur, me voici certes en une grande peine de savoir combien vous en avez eu parmi cette forte et fâcheuse maladie, de laquelle, comme j'espère, vous relèverez, et dont j'eusse eu infiniment plus de déplaisir, si de toute part on ne m'eût assuré que, graces à Dieu, vous n'avez été en nulle sorte de danger, et que vous commenciez à reprendre les forces et le chemin de la guérison.

Mais ce qui me donne plus d'appréhension maintenant, c'est ce qu'on crie, qu'outre le mal que vous avez par les accidents corporels vous êtes surchargé d'une violente mélancolie: car je m'imagine combien cela retardera le retour de votre santé, et engendrera des dispositions contraires.

Or c'est ici, monsieur, où mon cœur est grandement pressé, et selon la grandeur de la vive et extrême affection dont il vous chérit plus qu'il ne se peut dire. Il a aussi une extraordinaire compassion au vôtre; et s'il vous plaît, monsieur, dites-moi, je vous supplie, quel sujet avez-vous de nourrir cette triste humeur qui vous est si préjudiciable. Je me doute que votre esprit ne soit encore embarrassé de

quelque crainte de la mort soudaine et des jugements de Dieu. Hélas ! que c'est un étrange tourment que celui-là ! Mon ame, qui l'a enduré six semaines durant, est bien capable de compatir à ceux qui en sont affligés.

Mais, monsieur, il faut que je vous parle un peu à cœur, et que je vous dise que quiconque a un vrai desir de servir notre Seigneur et fuir le péché ne doit nullement se tourmenter de la pensée de la mort ni des jugements divins : car encore que l'un et l'autre soit à craindre, si est-ce que la crainte ne doit pas être de ce naturel terrible et effroyable qui abat et déprime la vigueur et force de l'esprit, ains doit être une crainte tellement mêlée avec la confiance en la bonté de Dieu, que par ce moyen elle en devienne douce.

Et ne faut pas, monsieur, que nous révoquions en doute si nous sommes en état de nous confier en Dieu, quand nous sentons des difficultés à nous garder du péché, ni quand nous avons défiance ou peur qu'ès occasions et tentations nous ne puissions pas résister. Oh ! non, monsieur ; car la défiance de nos forces n'est pas un manquement de résolutions, ains une vraie reconnoissance de notre misère. C'est un sentiment meilleur de se défier de pouvoir résister aux tentations que non pas celui de s'en tenir pour assuré et assez fort, pourvu que ce qu'on n'attend pas de ses forces on l'attende de la grace de Dieu.

En sorte que plusieurs, qui avec grande consola-

tion se sont promis de faire des merveilles pour Dieu, quand c'est venu au point, ont manqué; et plusieurs qui ont eu grande défiance de leurs forces, et une grande crainte qu'à l'occasion ils ne manquassent, sur-le-champ ont fait merveilles: parceque ce grand sentiment de leur foiblesse les a poussés à chercher l'aid eet le secours de Dieu, à veiller, prier, et s'humilier, pour ne point entrer en tentation.

Je dis qu'encore que nous ne sentions en nous ni forces, ni même courage quelconque pour résister à la tentation, si elle se présentoit maintenant à nous, pourvu que nous desirions néanmoins de résister, et espérions que si elle venoit Dieu nous aideroit, et lui demanderions son secours, nous ne devons nullement nous contrister, d'autant qu'il n'est pas besoin de sentir toujours de la force et du courage, et suffit qu'on espère et desire d'en avoir en temps et lieu; et n'est pas besoin qu'on sente en soi aucun signe ni aucune marque qu'on aura ce courage là, ains il suffit qu'on espère que Dieu nous aidera.

Samson, qui étoit appelé le fort, ne sentoit jamais les forces surnaturelles dont Dieu l'assistoit, sinon ès occasions; et pour cela il est dit que quand il rencontroit les lions ou les ennemis, l'esprit de Dieu le saisissoit pour les tuer, et que Dieu, qui ne fait rien en vain, ne nous donne pas, ni la force, ni le courage, quand il n'est besoin de l'employer, mais qu'ès occasions jamais il ne manque; et partant il faut toujours espérer qu'en toutes occurrences il nous aidera, pourvu que nous le réclamions. Et nous devons tou-

jours nous servir des paroles de David: Pourquoi es-tu triste, mon ame? et pourquoi me troubles-tu? Espère au Seigneur (1); et de l'oraison dont il usoit: Quand ma force défaillira, Seigneur, ne m'abandonnez point (2). Hé bien donc, puisque vous desirez d'être tout à Dieu, pourquoi craindrez-vous votre foiblesse, en laquelle aussi bien vous ne devez pas mettre aucune sorte d'appui? N'espérez-vous pas en Dieu? Hé, qui espère en lui, sera-t-il jamais confondu (3)? Non, monsieur, jamais il ne le sera. Je vous conjure, monsieur, d'apaiser toutes les répliques qui se pourroient former en votre esprit, auxquelles il n'est besoin de répondre autre chose, sinon que vous desirez d'être fidèle en toutes occurrences, et que vous espérez que Dieu fera que vous le serez, sans qu'il soit besoin d'essayer votre esprit s'il le feroit ou non; car ces essais sont trompeurs: et plusieurs sont vaillants quand ils ne voient point l'ennemi, qui ne le sont pas en sa présence; et au contraire plusieurs craignent avant l'escarmouche, auxquels le danger présent donne le courage: il ne faut pas craindre la crainte.

Voilà pour ce point, monsieur. Au demeurant, Dieu sait ce que je voudrois faire et souffrir pour vous voir entièrement délivré. Je suis votre, etc.

(1) Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me? Spera in Deo. Ps. XLII, v. 5.

(2) Cùm defecerit virtus mea, ne derelinquas me. Ps. LXX, v. 9.

(3) Respicite, filii, nationes hominum; et scitote quia nullus speravit in Domino, et confusus est. ECCLI., C. II, v. 11.

829e LETTRE (liv. V, let. 32).

LE MÊME, A UNE DAME.

Le saint console une de ses pénitentes sur l'emprisonnement de son mari. C'est dans les afflictions que l'on doit marquer son amour à notre Seigneur; elles sont préférables aux satisfactions. Il l'exhorte à mettre sa confiance en Dieu, et lui promet de s'employer pour l'élargissement du prisonnier.

Ma très chère fille, c'est maintenant, que vous êtes en affliction, que vous devez témoigner à notre Seigneur l'amour que vous lui avez si souvent promis et protesté entre mes mains. Ce me sera une extrême consolation d'apprendre que votre cœur se comporte bien pour ce regard.

Recommandez-vous aux prières de S. Louis, lequel après avoir longuement assisté et servi les malades de contagion en son armée, s'estima bien heureux d'en mourir, prononçant cette oraison pour ses dernières paroles: J'entrerai en ta maison, ô mon Dieu; j'adorerai en ton temple, et confesserai ton nom (1).

Remettez-vous en la volonté divine, qui vous conduira selon votre mieux pour l'emprisonnement de votre mari. Je voudrois bien en cette occasion vous donner quelque sorte de bonne consolation, mais je n'ai pas de quoi. Je prie donc notre Seigneur qu'il soit votre consolation, et qu'il vous fasse bien en-

(1) Introïbo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum, et confitebor nomini tuo. Ps. CXXXVII, v. 2.

tendre *que par plusieurs travaux et tribulations il vous faut entrer au royaume des cieux* (1); et que les croix et afflictions sont plus aimables que les contentements et délectations, puisque notre Seigneur les a choisies pour soi et pour tous ses vrais serviteurs (2).

Ayez bon courage, ma chère fille, tenez ferme votre confiance en celui au service duquel vous vous êtes dédiée et abandonnée, car il ne vous abandonnera point: et cependant je m'emploierai de tout mon cœur afin d'aider votre mari envers tous ceux que je crois avoir du crédit pour le faire délivrer, et que je saurai vouloir faire quelque chose à ma considération; et déja j'ai commencé ce bon office dès avant-hier, vous chérissant comme ma vraie fille, et tout ce qui vous appartient, pour l'amour de notre Seigneur à qui vous appartenez; la volonté duquel soit faite ès siècles des siècles. Amen.

830e LETTRE (liv. V, let. 33).

LE MÊME, A UNE DAME.

Le saint la console sur des sécheresses spirituelles. La patience et la résignation en sont les remèdes; elles sont préférables aux goûts.

Certes, ma chère fille, ce n'est pas que je n'aie un cœur tout tendre pour vous; mais je suis telle-

(1) Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. Act., c. XIV, v. 21.

(2) (Jesus) proposito sibi gaudio, sustinuit crucem confusione contemptâ. Hebr., c. XII, v. 12.

ment tracassé d'encombriers, que je ne puis pas écrire quand je veux: et puis votre mal qui n'est autre chose que de sécheresse et aridité ne peut être remédié par lettre. Il faut en présence ouïr vos petits accidents, et encore après tout, la patience et résignation en est l'unique guérison: après l'hiver de ces froidures, le saint été arrivera, et nous serons consolés.

Hélas! ma fille, nous sommes toujours affectionnés à la douceur, suavité, et délicieuse consolation; mais toutefois l'âpreté de la sécheresse est plus fructueuse: et quoique S. Pierre aimât la montagne du Thabor, et fuît la montagne du Calvaire, celle-ci toutefois ne laisse pas d'être plus utile que celle-là; et le sang qui est répandu en l'une est plus desirable que la clarté qui est répandue en l'autre. Notre Seigneur vous traite déja en brave fille, vivez aussi un peu comme cela. Mieux vaut manger le pain sans sucre, que le sucre sans pain.

L'inquiétude et le chagrin qui vous arrive de la connoissance de votre néantise n'est pas aimable: car encore que la cause en est bonne, l'effet néanmoins ne l'est pas. Non, ma fille, car cette connoissance de notre néantise ne nous doit pas troubler, ains adoucir, humilier, et abaisser; c'est l'amour-propre qui fait que nous nous impatientons de nous voir vils et abjects. Or sus, je vous conjure par notre commun amour, qui est Jésus-Christ, que vous viviez toute consolée et toute tranquille en vos infirmités. Je me glorifierai en mes infirmités, dit notre

grand S. Paul, afin que la vertu de mon Sauveur habite en moi (1); oui, car notre misère sert de trône pour faire reconnoître la bonté souveraine de notre Seigneur.

Je vous souhaite mille bénédictions. O Seigneur, bénissez le cœur de ma très chère fille, faites-le brûler comme un holocauste de suavité à l'honneur de votre divine dilection! qu'elle ne cherche aucun autre contentement que le vôtre, ne requière autre consolation que celle d'être très parfaitement consacrée à votre gloire! Jésus soit à jamais au milieu de ce cœur, et que ce cœur soit à jamais au milieu de Jésus! Jésus vive en ce cœur, et ce cœur en Jésus! Je suis en lui plus vôtre que vous ne sauriez croire, ma chère fille. Votre, etc.

831e LETTRE (liv. V, let. 35).

LE MÊME, A UNE DAME.

Le saint console une dame sur quelques plaisanteries qu'on avoit fait courir contre elle. L'unique remède à la calomnie est de dissimuler. Avis au sujet de la confession. Avantages de la revue de confession annuelle. Il est mieux de la faire au même confesseur auquel on a fait sa confession générale; il n'est pas nécessaire d'y détailler le nombre ni les petites circonstances des péchés, mais seulement les défauts auxquels on est sujet. Une chute dans le péché mortel, et même plusieurs, n'empêchent pas le progrès dans la dévotion, pourvu qu'on n'y persévère pas, et qu'on se hâte de la recouvrer.

Ma très chère sœur, je n'ai pas eu le bien de

(1) Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. I. Cor., c. xii, v. 9.

voir M. N.; mais je ne laisse pas de savoir que vous avez été affligée à raison de certains pasquins (1) qui ont couru par-delà; et moi je voudrois bien porter toujours vos peines et travaux, ou au moins vous aider à les supporter. Mais puisque la distance de nos séjours ne permet pas que je vous secoure d'autre sorte, je prie notre Seigneur qu'il soit le protecteur de votre cœur, et qu'il en bannisse toute tristesse désordonnée.

Certes, ma très chère sœur, la plupart de nos maux sont imaginaires plus que réels. Pensez-vous que le monde croie ces pasquins? Il se peut faire que quelques uns s'y amusent, et que les autres entrent en quelque soupçon: mais sachez que votre ame étant bonne et bien résignée ès mains de notre Seigneur, toutes sortes de telles attaques s'évanouissent au vent comme la fumée; et plus le vent

(1) Pasquin signifie ici un bon mot, une raillerie fine, une satire courte et plaisante, mais piquante, que l'on fait courir contre les particuliers, ou contre les puissances, ou contre le public. Ce mot dérive du nom qu'on a donné à la statue d'un ancien gladiateur, qui est à Rome, à un coin du palais des Ursins; et la statue elle-même a tiré son nom d'un fameux cordonnier nommé Pasquin, et grand railleur, devant la boutique duquel elle fut trouvée en fouillant la terre. A l'occasion de l'inclination à la raillerie qu'avoit le cordonnier, on s'est avisé d'afficher à la statue des placards qui contiennent des traits satiriques contre le tiers et le quart. Il y a à Rome, dans un autre quartier, une autre statue appelée Marforio, où l'on affiche de pareilles satires.

Ordinairement on fait parler l'une des deux statues, et l'autre lui répond; et les réponses sont courtes, vives, malignes, et piquantes. C'est ce qu'on appelle *pasquinades*.

est gros, plus tôt elles disparoissent. Le mal de la calomnie ne se guérit jamais si bien que par la dissimulation, en méprisant les mépris, et témoignant par notre fermeté que nous sommes hors de prise, principalement en matière de pasquins : car la calomnie qui n'a ni père ni mère qui la veuille avouer montre qu'elle est illégitime.

Or sus, ma très chère sœur, je vous veux dire un mot que S. Grégoire disoit à un évêque affligé : Hélas, dit-il, si votre cœur étoit au ciel, les vents de la terre ne l'émouveroient aucunement : à qui a renoncé au monde, rien de ce qui se passe de la part du monde ne peut nuire. Jetez-vous aux pieds du crucifix, et voyez combien d'injures il reçoit : suppliez-le, par la douceur avec laquelle il les a reçues, qu'il vous donne la force de supporter ces petits bruits, qui comme à sa servante jurée, vous sont tombés en partage. Bienheureux sont les pauvres, car il seront riches au ciel, le royaume leur en appartenant (1) : et bienheureux les injuriés et calomniés, car ils seront honorés de Dieu.

Au reste, la revue annuelle de nos ames se fait, ainsi que vous l'entendez, pour les défauts des confessions ordinaires, qu'on supplée par celle-ci, pour se provoquer et exercer à une plus profonde humilité, mais sur-tout pour renouveler *non les bons propos, mais les bonnes résolutions* que nous devons appli-

(1) Beati pauperes, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. Matth., c. v, v. 3.

quer pour remédes aux inclinations, habitudes, et autres sources de nos offenses auxquelles nous nous trouverons plus sujets.

Or il est vrai qu'il seroit plus à propos de faire cette revue devant celui qui auroit déja reçu la confession générale, afin que, par la considération et rapport de la vie précédente à la vie suivante, on pût mieux prendre les résolutions requises en toutes façons; cela seroit plus desirable : mais les ames qui, comme vous, n'ont pas cette commodité peuvent prendre celle de quelque autre confesseur le plus discret et sage qu'elles trouveront.

Pour votre seconde difficulté, je vous dis, ma très chère sœur, qu'il n'est nullement besoin en votre revue de marquer particulièrement le nombre ni les menues circonstances de vos défauts; ains suffit de dire en gros quelles sont vos principales chutes, quels vos premiers détraquements d'esprit; et non pas combien de fois vous êtes tombée, mais si vous êtes fort sujette et adonnée au mal. Par exemple, vous ne devez pas vous enquérir combien de fois vous êtes tombée en colère, car peut-être y auroit-il trop à faire, mais simplement dire si vous êtes sujette à ce déréglement, si, lorsqu'il vous arrive, vous y demeurez engagée longuement, si c'est avec beaucoup d'amertume et de violence, et enfin quelles sont les occasions qui vous y provoquent le plus souvent; si c'est le jeu, la hautaineté, ou orgueil; si c'est la mélancolie ou opiniâtreté (or ceci soit dit par exemple): et ainsi en peu de temps vous aurez achevé votre

petite revue, sans beaucoup tourmenter ni votre mémoire ni votre loisir.

Quant à la troisième difficulté, quelques chutes ès péchés mortels, pourvu que ce ne soit pas par dessein d'y croupir, ni avec un endormissement au mal, n'empêchent pas que l'on n'ait fait progrès en la dévotion, laquelle bien que l'on perde péchant mortellement, on la recouvre néanmoins au premier véritable repentir que l'on a de son péché, même, comme je dis, quand on n'a pas longuement trempé au malheur : de sorte que ces revues annuelles sont grandement salutaires aux esprits qui sont encore un peu foibles; car si bien les premières résolutions ne les ont pas du tout affermis, les secondes et troisièmes les affermiront davantage; et enfin, à force de se résoudre souvent, on demeure tout-à-fait résolu; et ne faut nullement perdre courage, ains avec une sainte humilité regarder son infirmité, l'accuser, demander pardon, et invoquer le secours du ciel. Votre, etc.

832e LETTRE (liv. V, let. 52).

LE MÊME, A UNE DAME.

Moyens pour nous consoler et nous fortifier dans nos peines, et de nous procurer de la tranquillité en ce monde.

C'est la vérité, ma très chère fille, que rien ne nous peut donner une plus profonde tranquillité en ce monde que de regarder souvent notre Seigneur en toutes les afflictions qui lui arrivèrent, depuis sa

naissance jusqu'à sa mort : car nous y verrons tant de mépris, de calomnies, de pauvreté, d'indigence, d'abjections, de peines, de tourments, de nudités, d'injures, et de toutes sortes d'amertumes, qu'en comparaison de cela nous connoîtrons que nous avons tort d'appeler afflictions, et peines, et contradictions ces petits accidents qui nous arrivent, et que nous avons tort de desirer de la patience pour si peu de chose, puisqu'une seule petite goutte de modestie suffit pour bien supporter ce qui nous arrive.

Je connois fort bien l'état de votre ame, et m'est avis que je la vois toujours devant moi avec toutes ces petites émotions de tristesse, d'étonnement et d'inquiétude qui la vont troublant, parcequ'elle n'a pas jeté encore assez avant les fondements de l'amour de la croix et de l'abjection dedans sa volonté. Ma très chère fille, un cœur qui estime et aime grandement Jésus-Christ crucifié aime sa mort, ses peines, ses tourments, ses crachats, ses vitupères, ses disettes, ses faims, ses soifs, ses ignominies; et quand il lui en arrive quelque petite participation, il en jubile d'aise et les embrasse amoureusement.

Vous devez donc tous les jours, non pas en l'oraison, mais à part, en vous promenant, faire une revue de notre Seigneur entre les peines de notre rédemption, et considérer quel bonheur vous sera d'y participer; voir en quelle occasion ce bien-là vous peut arriver, c'est-à-dire les contradictions que vous pourrez avoir en tous vos desirs, mais sur-tout ès

desirs qui vous sembleront plus justes et légitimes : et puis, avec un grand amour de la croix et passion de notre Seigneur, vous vous devez écrier avec S. André : O bonne croix, tant aimée de mon Sauveur, quand me recevrez-vous entre vos bras?

Voyez-vous, ma très chère fille, nous sommes trop délicats d'appeler pauvreté un état auquel nous n'avons ni faim, ni froid, ni ignominies, mais seulement quelques petites incommodités en nos desseins. Quand nous nous reverrons, ressouvenez-moi que je vous parle un peu de cette tendresse et délicatesse de votre cher cœur; car vous avez sur-tout besoin, pour votre paix et repos, d'être guérie de cela avant toutes choses, et de bien former en vous l'appréhension de l'éternité, en laquelle quiconque pense souvent, il se soucie fort peu de ce qui arrive en ces trois ou quatre moments de vie mortelle.

Puisque vous êtes après à jeûner la moitié des avents, vous pouvez continuer jusqu'à la fin; je veux bien que vous communiiez, voire deux jours suivants quand il y aura des fêtes. Allez bien dévotement à la messe après dîner, c'est à la vieille façon des chrétiens. Notre Seigneur ne regarde pas à ces petites choses : la révérence consiste au cœur, il ne faut pas nourrir votre esprit en ces petites considérations. Adieu, ma très chère fille; tenez-moi bien toujours pour tout vôtre, car en vraie vérité je le suis. Dieu vous bénisse. Amen.

833e LETTRE (liv. V, let. 54).

LE MÊME, A UNE DAME.

Comment il faut se comporter dans les grandes douleurs. Avis à ce sujet. On peut desirer et se procurer des remèdes, et on doit en prendre, mais avec résignation à la volonté de Dieu. Les personnes infirmes peuvent faire leurs exercices spirituels dans une posture commode.

Ma chère fille, laissons pour un peu la méditation, ce n'est que pour mieux sauter que nous reculons; et pratiquons bien cette sainte résignation et cet amour pur de notre Seigneur qui ne se pratique jamais entièrement qu'emmi les tourments : car d'aimer Dieu dedans le sucre, les petits enfants en feroient bien autant; mais de l'aimer dedans l'absynthe, c'est là le coup de notre amoureuse fidélité : de dire, Vive Jésus! sur la montagne du Thabor, S. Pierre tout grossier en a bien le courage; mais de dire, Vive Jésus! sur le mont du Calvaire, cela n'appartient qu'à la mère et à l'amoureux disciple qui lui fut laissé pour enfant.

Or sus, ma fille, voyez-vous, je vous recommande à Dieu pour obtenir pour vous cette sacrée patience; et n'est pas en mon pouvoir de lui proposer rien pour vous, sinon que tout à son gré il façonne votre cœur pour s'y loger et y régner éternellement; qu'il le façonne, dis-je, ou avec le marteau, ou avec le ciseau, ou avec le pinceau, c'est à lui d'en faire à son plaisir. Non pas, ma chère fille? Faut-il pas faire ainsi?

Je sais que vos douleurs se sont augmentées depuis peu, et à même mesure les déplaisirs que j'en ai; bien qu'avec vous je loue et bénis notre Seigneur de son bon plaisir qu'il exerce en vous, vous faisant participer à sa sainte croix, et vous couronnant de sa couronne d'épines.

Mais, ce me dites-vous, vous ne pouvez guère arrêter votre pensée sur les travaux que notre Seigneur a soufferts pour vous, tandis que les douleurs vous pressent. Hé bien, ma chère fille, il n'est pas aussi requis que vous le fassiez; ains que tout simplement vous éleviez, le plus fréquemment que vous pourrez, votre cœur à ce Sauveur, et que vous fassiez ces actions: Premièrement, d'accepter le travail de sa main, comme si vous le voyiez lui-même, vous l'imposant et fourrant en votre tête; 2° vous offrant d'en souffrir encore davantage; 3° l'adjurant, par le mérite de ses tourments, d'accepter ces petites incommodités en l'union des peines qu'il souffrit sur la croix; 4° protestant que vous voulez non seulement souffrir, mais aimer et caresser ces maux, comme envoyés d'une si bonne et douce main; 5° invoquant les martyrs et tant de serviteurs et servantes de Dieu, qui jouissent du ciel pour avoir été fort affligés en ce monde.

Il n'y a nul danger à desirer du remède, ains il le faut soigneusement procurer: car Dieu, qui vous a donné le mal, est aussi l'auteur des remèdes. Il faut donc les appliquer, avec telle résignation néanmoins, que, si sa divine majesté veut que le mal surmonte,

vous y acquiescerez; s'il veut que le remède vainque, vous l'en bénirez.

Il n'y a point de danger, en faisant les exercices spirituels, d'être assise; nullement, ma fille; mais je dis pour beaucoup moins d'incommodités que celles que vous souffrez.

Mon Dieu! ma fille, que vous êtes heureuse, si vous continuez à vous tenir sous la main de Dieu humblement, doucement, et souplement! Ah! j'espère que ce mal de tête profitera beaucoup à votre cœur: votre cœur, dis-je, que le mien chérit d'un amour tout particulier. C'est maintenant, ma fille, que plus que jamais, et à très bonnes enseignes, vous pouvez témoigner à notre doux Sauveur que c'est de toute votre affection, que vous avez dit et direz, vive Jésus! vive Jésus! ma fille, et qu'il règne parmi vos douleurs, puisque nous ne pouvons régner ni vivre que par celle de sa mort. Je suis en lui tout entièrement votre, etc.

834e LETTRE (liv. V, let. 64).

LE MÊME, A UNE DAME.

Le saint la console sur la mort de son père.

Or sus, ma très chère fille, il faut donc que votre cœur souffre l'absence dès maintenant de monsieur votre bon père, puisque enfin la providence divine l'a tiré à soi et mis hors de cette chétive vie mortelle, en laquelle nous vivons en mourant, et mourons continuellement en vivant.

Pour moi, ma très chère fille, je ne veux point vous présenter d'autre consolation que Jésus-Christ crucifié, à la vue duquel votre foi vous consolera : car après cette mort du Sauveur, toute mort est heureuse à ceux qui, comme le défunt duquel je parle, meurent au giron et avec le secours de la sainte Église ; et quiconque se glorifie en la mort de notre Seigneur, jamais il ne se désolera en la mort de ceux qu'il a rachetés et reçus pour siens.

Ma fille, qui aspire à l'éternité se soulage aisément des adversités de cette vie qui ne dure que de légers, chétifs et courts moments. En cette éternité nous jouissons derechef de la société des nôtres, sans jamais en craindre la séparation.

J'ai accoutumé de dire à toutes les ames qui s'adressent à moi, mais je vous le dis très particulièrement à vous, qui êtes si particulièrement ma fille, qu'il faut élever le cœur en haut, ainsi que dit l'Église au saint sacrifice. Vivez avec des pensées généreuses et magnifiques, qui vous tiennent attachée à cette éternité et à cette sacrée Providence, qui n'a disposé ses moments mortels que pour cette vie éternelle.

Ce cœur ainsi généreusement relevé est toujours humble, car il est établi en la vérité, et non en la vanité ; il est doux et paisible, car il ne tient compte de ce qui le peut troubler : mais quand je dis qu'il est doux et paisible, je ne veux point dire qu'il n'ait point de douleur ni de sentiments d'affliction. Non certes, ma chère fille, je ne dis pas cela : mais je dis

que les souffrances, les peines, les tribulations, sont accompagnées d'une si forte résolution de les souffrir pour Dieu, que toute cette amertume, pour amère qu'elle soit, est en paix et tranquillité.

Je vous écris bien pressé, et avant que d'avoir vu pas un de messieurs vos parents; et ce sera presque ordinairement que je vous écrirai de même façon, puisque je ne veux perdre l'occasion. Je suis d'une affection incomparable votre, etc.

835e LETTRE (liv. V, let. 74).

LE MÊME, A UNE DAME.

Le saint la console sur la mort de son fils.

Madame, bien que je n'eusse pas eu le bonheur de vous connoître quand j'eus la première nouvelle de vos déplaisirs, si est-ce que je ne laissai pas d'être touché vivement de compassion pour votre cœur, m'imaginant combien forte avoit été cette inopinée secousse; et si mes souhaits eussent été autant pleins d'efficace, comme ils le furent d'affection et de tendreté, je crois que dès-lors vous eussiez ressenti quelque sorte de véritable allégement. Mais, madame, les pensées des hommes sont vaines et inutiles en elles-mêmes: Dieu seul est le maître et le consolateur des cœurs, c'est lui seul qui apaise les ames de bonne volonté. Or celles-là sont de bonne volonté esquelles Dieu met son bon plaisir; et il met son bon plaisir ès ames qui, selon sa bonne volonté, espèrent en lui.

Que ce fut un bon avis, madame, que celui que

vous reçûtes de son inspiration, vous proposant de vous retirer pour un peu de la presse de la consolation du monde, quoique bon consolateur, pour en repos remettre la plaie de votre cœur ès mains du médecin et opérateur céleste, puisque même les médecins terrestres confessent que nulle guérison ne se peut faire, sinon en la quiétude et tranquillité! Les paroles intérieures que Dieu dit au cœur affligé qui recourt à sa bonté sont plus douces que le miel, plus salutaires que le baume précieux à guérir toutes sortes d'ulcères.

Le cœur qui s'unit au cœur de Dieu ne se peut empêcher d'aimer et d'accepter enfin suavement les traits que la main de Dieu décoche sur lui. Votre Ste Blandine (1) ne trouvoit point de plus grand sou-

(1) Ste Blandine, martyre au second siècle de l'Église, étoit de condition servile et d'une complexion fort foible. Elle souffrit avec plusieurs autres chrétiens à Lyon.

On craignoit que Blandine ne cédât au tourment, à cause de la foiblesse de son sexe et de la bassesse de sa naissance; mais elle trompa tout le monde, car elle endura en plusieurs jours divers supplices plus cruels les uns que les autres. La première fois qu'elle y fut appliquée elle lassa plusieurs bourreaux, qui furent contraints de l'abandonner, voyant qu'il ne restoit plus de chair sur son corps où elle pût recevoir de nouvelles blessures. Pendant ce temps elle ne faisoit que répéter ces paroles : *Je suis chrétienne.* Autant de fois qu'elle les prononçoit elle recouvroit sa vigueur; et ses douleurs cessoient pour donner lieu à de nouveaux combats.

On remit une seconde fois Blandine à la torture, quoiqu'on la crût déja à demi morte; mais, les premiers coups qu'on lui porta la réveillant comme d'un profond sommeil, elle éleva son cœur à Dieu, prononça d'une voix ferme ces paroles : « Combien êtes-vous « abusés, vous qui vous laissez persuader que ceux-là mangent de

lagement parmi les blessures de son martyre, que la sacrée cogitation qu'elle exprimoit soupirant ces trois douces paroles : Je suis chrétienne. Bienheureux est le cœur qui sait bien employer ce soupir.

Madame, je vous dirai volontiers pour remède à votre douleur, que qui veut exempter son cœur des maux de la terre, il le faut cacher dans le ciel : et comme dit David, *il faut musser notre esprit dans le secret du visage de Dieu, et dans le fond de son saint tabernacle* (1). Regardez bien à l'éternité à laquelle vous tendez, vous trouverez que tout ce qui n'appartient à cette infinie durée ne doit point mouvoir notre courage. Ce cher fils est passé de ce monde à l'autre sous de bons auspices, à la suite de son

« la chair humaine qui portent la tempérance et la sobriété jusqu'à « s'abstenir même des animaux qui en mangent. » Ayant parlé quelque temps de cette sorte, elle fut renfermée avec les autres prisonniers. Après la mort de Maturus, on fit revenir pour la troisième fois Blandine, on l'étendit sur un tronc de bois en forme de croix, et on la laissa pour être dévorée par les bêtes. Celles-ci, moins cruelles que ses persécuteurs, la respectèrent et ne la touchèrent pas.

Blandine fut produite une quatrième fois avec son fils Ponticus, âgé de quinze ans, qui mourut dans les tourments. Dans ce combat, après avoir été déchirée à coups de verges, elle fut encore exposée aux bêtes aussi inutilement que la première fois. Le tyran la fit ensuite enfermer dans un filet et livrer à la fureur d'un taureau, qui la traîna sans qu'elle en reçût néanmoins aucun mal ni aucune blessure. Enfin, ayant épuisé toute la rage de ses persécuteurs, elle fut conduite sur un échafaud, et eut la tête tranchée, ce qui termina son martyre avec sa vie.

(1) Abscondes eos in abscondito faciei tuæ, à conturbatione hominum : proteges eos in tabernaculo tuo à contradictione linguarum. Ps. XXX, v. 21.

devoir envers Dieu et le roi : ne voyez plus ce passage qu'en l'éternité.

Madame, on me presse de donner cette lettre qui est déja trop longue pour être si peu considérée. Je bénis Dieu de quoi les sœurs de Sainte-Marie vous ont été agréables en cette occasion de votre retraite. Je sais qu'elles se tiennent pour avoir été grandement honorées et édifiées de votre séjour parmi leur abjection, et glorieuses que monseigneur l'archevêque les ait favorisées de son commandement, qui en toute rencontre leur doit être très cher, et particulièrement quand il regardera votre consolation. Je suis à jamais de tout mon cœur, madame, votre, etc.

836e LETTRE (liv. V, let. 78).

LE MÊME, A UNE VEUVE.

Consolation sur la mort de son mari.

Madame, vous ne sauriez croire combien m'est sensible l'affliction que vous avez. J'honorois avec une affection toute particulière ce cher seigneur trépassé, pour plusieurs respects; mais celui de sa vertu et piété tenoit lieu de fondement. Quelle pitié, qu'en une saison en laquelle il est si grande disette de telles ames parmi les gens de ce rang-là, nous voyons et souffrons ces pertes si dommageables au public!

Néanmoins, ma chère dame, toutes choses considérées, il faut accommoder nos cœurs à la condition de la vie en laquelle nous sommes: c'est une vie périssable et mortelle; et la mort qui domine sur

cette vie ne tient point de train ordinaire, elle prend tantôt ci, tant là, sans choix ni méthode quelconque les bons parmi les mauvais, et les jeunes parmi les vieux.

O que bienheureux sont ceux qui, vivant en continuelle défiance de mourir, se trouvent toujours prêts à mourir, en sorte qu'ils puissent revivre éternellement en la vie où il n'y a plus de mort! Notre bien-aimé trépassé étoit de ce nombre-là; je le sais bien. Cela seul, madame, est suffisant pour nous consoler: car enfin, en peu de jours, ou tôt ou tard, en peu d'années nous le suivrons en ce passage; et les amitiés et sociétés commencées en ce monde se reprendront pour ne recevoir jamais de séparation. Cependant ayons patience, et attendons courageusement que l'heure de notre départ sonne, pour aller où ces amis sont ja arrivés; et puisque nous les avons aimés cordialement, persévérons à les aimer; faisons pour l'amour d'eux ce qu'ils ont desiré que nous fissions, et ce que maintenant ils souhaitent pour nous.

Sans doute, ma chère dame, le plus grand desir que monsieur votre trépassé eut à son départ fut que vous ne trempassiez pas longuement dans le regret que son absence vous causeroit, mais que vous tâchassiez de modérer, pour l'amour de lui, la passion que son amour vous donnoit; et maintenant en son bonheur dont il jouit, ou qu'il attend en assurance, il vous souhaite une sainte consolation, et que modérant votre tribulation vous conserviez vos yeux pour un meilleur sujet que les larmes, et votre

esprit pour de plus desirables occupations que celles de la tristesse.

Il vous a laissé des gages précieux de votre mariage: conservez vos yeux pour regarder à leur nourriture, conservez votre esprit pour relever le leur. Faites cela, madame, pour l'amour de ce cher mari, et vous imaginez qu'il vous en a priée à son départ, et qu'il vous demande encore cet office; car en vérité il l'eût fait s'il eût pu, et il desire cela de vous à présent; tout le reste de vos passions peut être selon votre cœur, qui est encore en ce monde, mais non pas selon le sien, qui est en l'autre.

Et puisque la vraie amitié se plaît à complaire aux justes agréments de l'ami, pour complaire à monsieur votre mari consolez-vous vous-même, soulagez votre esprit, et relevez votre courage. Que si ce conseil, que je vous donne avec une sincérité nompareille, vous est agréable, pratiquez-le, vous prosternant devant notre Seigneur, acquiesçant à son ordonnance, et considérant l'ame de ce cher défunt, qui desire à la vôtre une vraie et chrétienne résolution; et vous abandonnant du tout à la céleste providence du Sauveur de votre ame, votre protecteur, qui vous aidera et vous secourra, et enfin vous réunira avec votre trépassé, non point en qualité de femme avec son mari, mais d'héritière du ciel avec son cohéritier, et de fidéle amante avec son fidéle amant.

J'écris ceci, madame, sans loisir et presque sans haleine, vous offrant mon très affectionné service qui vous est dès long-temps acquis, et celui encore

que les mérites et la bienveillance de monsieur votre mari envers moi, pouvoient exiger de mon ame. Dieu soit au milieu de votre cœur. Ainsi soit-il.

837e LETTRE (liv. V, let. 79).

LE MÊME, A UNE DAME.

Le saint la console sur la mort de son fils, qui étoit en bas âge.

Madame, Dieu vous a visitée pour preuve de votre constance et fidélité. L'homme n'est en ce monde que comme un arbre planté de la main du Créateur, cultivé par sa sagesse, arrosé du sang de Jésus-Christ, afin qu'il porte des fruits propres au goût du maître, qui desire être servi en ceci principalement, que de plein gré nous nous laissions gouverner à sa providence, qui mène les volontaires, et traîne à force les réfractaires.

Madame, vous êtes sa fille, vous protestez tous les jours et le priez que sa volonté s'accomplisse en la terre comme au ciel (1); que vous reste-t-il à faire, qu'à vous résoudre courageusement à consoler monsieur votre époux, et à vous conduire en ce pèlerinage par les voies qu'il plaira à la majesté divine de vous tracer?

Lui vous doit être pour fils, pour père, pour mère, pour frère, pour tout, en la présence duquel si vous vivez toujours en innocence au moyen de la grace, vous obtiendrez un jour le paradis auquel règne cette

(1) Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terrâ. MATTH., c. VI, v. 10.

ame bienheureuse de ce petit innocent, auquel je porte plus d'envie que de compassion, sachant qu'il voit la face de Dieu, comme fait son ange qui avoit été commis à sa tutèle. Attendant donc ce bonheur de le voir un jour en cette félicité éternelle, je prie Dieu pour votre confort d'aussi bon cœur que je suis votre, etc.

838e LETTRE (liv. V, let. 80).

LE MÊME, A LA MÊME.

Il console la même personne sur la mort de sa sœur.

Voilà donc, ma chère fille, comme rang à rang nous passons le fleuve du Jourdain, pour entrer en la terre de promission où Dieu nous appelle les uns après les autres. O vive Jésus! il n'y a pas de quoi en ce monde pour faire souhaiter que les amis y demeurent beaucoup.

Je connoissois cette bonne sœur défunte, non seulement de vue extérieure, mais encore par quelque communication de son ame qu'elle me fit en ma visite; et n'y a environ qu'une année que je lui envoyai l'habit du tiers ordre des carmes, qu'elle m'avoit mandé requérir pour sa dévotion; et à sa réception elle fit une confession générale à un homme fort capable, qui me l'écrivit ou me le dit, je le sais bien.

Hé bien, ma chère fille, n'étoit-ce pas une disposition que la bonté de Dieu faisoit en elle, pour la tirer une année après à soi? Gloire soit donc au

Père, et au Fils, et au Saint-Esprit (1). Oui, très chère fille, pleurez un peu sur cette trépassée; car notre Seigneur pleura bien un peu sur son cher Lazare (2). Mais que ce ne soient pas des larmes de regret, mais d'une sainte compassion chrétienne, et d'un cœur qui, comme celui de S. Joseph (3), pleure de tendreté, et non pas de fierté comme celui d'Ésaü (4). C'est en ces occasions esquelles avec un saint amour il faut souëvement acquiescer au bon plaisir du doux Jésus.

Mais dites-moi, ma fille; et nous, quand irons-nous en cette patrie qui nous attend? Hélas! nous voici à la surveille de notre départ, et nous pleurons ceux qui y sont allés! Bon présage pour cette ame, qu'elle ait souffert beaucoup d'afflictions: car ayant été couronnée d'épines, il faut croire qu'elle aura la couronne de roses. Qu'elle aille donc cette bonne sœur, qu'elle aille posséder son éternel repos au giron de la miséricorde de Dieu!

(1) Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto. DOXOLOGIE ECCLÉSIASTIQUE.

(2) Jesus vidit Mariam plorantem, et Judæos qui venerant cum eâ plorantes. Infremuit spiritu et turbavit seipsum, et dixit: Ubi posuistis eum? Dicunt ei: Domine, veni, et vide. Et lacrymatus est Jesus. Dixerunt ergo Judæi: Ecce quomodo amabat eum! JOAN., c. XI, à v. 33 ad 36.

(3) Festinavit Joseph, quia commota fuerant viscera ejus super fratre suo, et irrumpebant lacrymæ, et introiens cubiculum flevit. GEN., c. XLIII, v. 30.

(4) Auditis Esaü sermonibus patris, irrugiit clamore magno, et consternatus ait, etc. Quùmque ejulatu magno fleret, motus Isaac dixit ad eum, etc. GEN., c. XXVII, v. 34 et 39.

Que si mes prières lui peuvent accélérer ce bien, je les lui promets de bon cœur; et si je pouvois tenir son rang en votre amitié, je le vous demanderois de bon cœur aussi: au moins me permettez-vous que je tienne celui que j'y ai, et qu'à mesure que ces parents temporels vous vont manquant, l'affection plus que paternelle que je vous porte et que je vous ai dédiée fort fidèlement s'agrandisse en tendreté et ardeur sainte.

Prenez, ma fille, les bandelettes de notre Seigneur, ou son suaire duquel il fut enveloppé au sépulcre, et essuyez vos larmes avec cela. Vraiment je pleure aussi bien moi en telles occasions, et mon cœur de pierre ès choses célestes jette des eaux pour ces sujets; mais Dieu soit loué toujours doucement, et pour vous parler, comme à ma chère fille, toujours avec un grand sentiment d'amoureuse dilection envers la providence de Dieu: car depuis que notre Seigneur a aimé la mort, et qu'il a donné sa mort pour objet à notre amour, je ne puis vouloir mal à la mort ni de mes sœurs, ni de personne, pourvu qu'elle se fasse en l'amour de cette mort sacrée de mon Sauveur. Qu'à jamais il vive et règne en nos cœurs! Amen. Je suis en lui très véritablement tout vôtre.

839e LETTRE (liv. V, let. 81).

LE MÊME, A UNE DAME.

Même sujet que la précédente.

Or sus, ma chère fille, il faut donc bien reprendre

courage après cette secousse. Hélas! ce sont des accidents naturels que l'apoplexie et chute de catarrhe; et notre Seigneur voyant arriver notre fin nous prépare doucement par ses inspirations afin que nous ne soyons pas surpris, ainsi qu'il a fait à cette bonne sœur. Je ne m'étonne point que vous ayez été étonnée, et que vous n'ayez pas sitôt su retrouver votre cœur pour le reporter à son Sauveur.

O Dieu! ma chère fille, il le faut bien préparer à mieux faire pour la première occasion qui se présentera; car à mesure que nous voyons ce monde, et les biens que nous y avons, se rompre devant nos yeux, il faut recourir plus ardemment à notre Seigneur, et avouer que nous avons tort de loger nos espérances, et espérer nos contentements ailleurs qu'en lui et en l'éternité qu'il nous a destinée. Il faut que je dise ce petit mot de confiance. Il n'y a homme au monde qui ait le cœur plus tendre et affectionné aux amitiés que moi, et qui ait le ressentiment plus vif aux séparations. Néanmoins je tiens pour si peu de chose cette vanité de vie que nous menons, que jamais je ne me retourne à Dieu avec plus de sentiment d'amour que quand il m'a frappé, ou quand il a permis que je sois frappé. Ma fille, portons bien nos pensées au ciel, et nous serons fort exempts des accidents de la terre. Cette bonne sœur avoit bien prié Dieu: sur cela elle a été ravie devant lui. Il faut espérer que c'a été pour son mieux que notre Seigneur en ait ainsi disposé. Demeurons en paix en attendant qu'il dispose de nous. Ma fille, tenez peu

de compte de ce monde, sinon en tant qu'il nous sert de planche pour passer à l'autre meilleur; et je suis tout vôtre en celui qui se rendit tout nôtre, mourant sur l'arbre de la croix.

840e LETTRE (liv. V, let. 82).

LE MÊME, A LA MÊME.

Le saint la fortifie de nouveau sur le même sujet.

Hélas! ma chère fille, nous sommes misérables de savoir par tant d'expériences combien cette vie est mortelle, et de nous affliger néanmoins si fort, quand ou nous, ou les nôtres, passons de la vie à la mort. Dieu soit au milieu de votre cœur, ma fille, et vous soit unique et parfait consolateur en cet inopiné accident de cette bonne et vertueuse sœur, laquelle, sans aucun ébranlement précédent de sa santé, est tombée en un moment à la mort, mais comme nous devons espérer, entre les mains de la miséricorde de son Sauveur. O Dieu! qu'il fait bon mourir, puisqu'il le faut, autour de ces bonnes fêtes! car on se prépare par les sacrements à l'avantage.

Vous seriez trop téméraire, ma très chère fille, si vous prétendiez d'être exempte des secousses que l'inconstance de cette vie donne de temps en temps aux hommes. Je veux bien que vous pleuriez pour cette perte, car c'est la raison: mais je desire bien aussi que vous ne pleuriez pas désordonnément, et qu'en cette occasion vous témoigniez que vous avez déja tant profité en la vertu, que vous avez plus de

fondement sur l'éternité que sur l'image de ce monde.

Voyez cette si soudaine mort qui n'a pas donné le loisir à la défunte de dire les adieux d'honneur à ceux qu'elle chérissoit: et en espérant qu'elle est passée en la grace de notre Seigneur, disons nos adieux de bonne heure, renonçant affectionnément au monde et à toute sa vanité; et colloquons nos cœurs en la bienheureuse éternité qui nous attend. Hé! ma pauvre fille, mon cœur compatit au vôtre, et le conjure d'être tout à celui qui nous ressuscitera de mort à vie, et qui nous a préparé ses éternelles bénédictions. Qu'à jamais son saint nom soit béni! Je suis en lui vôtre tout entièrement.

841e LETTRE (liv. V, let. 86).

LE MÊME, A UN AMI.

Il le console sur la mort de son frère.

Mon cher frère (car je suis en la place de celui que notre bon Dieu a retiré près de lui), on me vient de dire que vous pleurez continuellement pour cette véritablement bien sensible séparation. Il ne faut nullement que cela soit, car ou vous pleurez sur lui, ou pour vous: si c'est sur lui, pourquoi pleurer que notre frère est en paradis où les pleurs n'ont plus de lieu? que si pour vous, n'y a-t-il point trop d'amour-propre?

Je parle avec vous ainsi franchement, d'autant qu'on jugera que vous vous aimez plus que son bon-

heur qui est incomparable. Et voudriez-vous que pour vous il ne fût pas avec celui *qui nous donne la vie, le mouvement, et l'être* (1), tous tant que nous sommes, qui acquiesçons à son saint plaisir et divine volonté?

Mais venez nous voir, et souvent, *et nous convertirons les pleurs en joie* (2), nous souvenant par ensemble de celle de laquelle notre bon frère jouit, et laquelle jamais plus ne lui sera ôtée; et en somme, pensez souvent en elle et en lui, et vous vivrez joyeux, comme je le souhaite de tout mon cœur, avec lequel je me recommande à vos prières, et vous assure que je suis votre, etc.

842e LETTRE.

LE MÊME, A UN AMI.

Le saint le console sur la mort d'une personne qui lui étoit chère.

Monsieur, ces quatre lignes vous assureront que j'ai autant participé à votre déplaisir qu'ami que vous puissiez avoir, et ai infiniment regretté la perte du bon exemple de vertu que cette chère ame donnoit en sa famille et en son voisinage : et quant à moi, qui l'estimois et avois une particulière dilection pour elle, je n'ai pas manqué ni ne manquerai de la recommander souvent à notre Seigneur, comme aussi tout ce qu'elle a laissé de plus cher en ce misérable

(1) In ipso vivimus, et movemur, et sumus. ACT., c. XVII, v. 28.

(2) Tristitia vestra vertetur in gaudium; et gaudium vestrum nemo tollet à vobis. JOAN., c. XVI, v. 20 et 22.

monde. Que si je pouvois par quelque bonne rencontre vous témoigner en effet ce que je vous suis, vous auriez grand sujet de vous assurer de la véritable profession que je fais d'être, monsieur, votre, etc.

843e LETTRE (liv. VII, let. 62).

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE.

Le partage des enfants de Dieu en cette vie est la souffrance.

Ma très chère fille, certes, s'il se pouvoit, je voudrois tous les jours recevoir des nouvelles de votre ame, et tous les jours vous en donner de la mienne; car je m'imagine que vous ne vivez guère sans afflictions: si est-ce que par sentiment de mon cœur je connois que le vôtre seroit aucunement soulagé par le commerce spirituel qu'il pourroit avoir avec le mien, selon qu'il a plu à Dieu de me donner une affection toute singulière pour vous chérir de toutes mes forces.

Ma très chère fille, vous savez très bien que Dieu réserve le partage de ses enfants pour la vie future, et que, pour celle-ci, il ne donne ordinairement à ses mieux aimés que l'honneur de souffrir beaucoup, et de porter leur croix après lui. Je vois votre cœur assis et affermi sur cette vérité; c'est pourquoi bien que, d'un côté, je ne puisse pas m'empêcher de compatir avec vous, puisque véritablement vous êtes ma fille; d'autre part, je me glorifie en la croix de notre Seigneur, puisque vous êtes si heureuse que d'y par-

ticiper; et ne cesserai jamais de prier le Saint-Esprit qu'il établisse de plus en plus le vôtre en son obéissance très pure et très saint amour.

Faites-moi ce bien, ma très chère fille, que par la première bonne commodité qui se présentera je puisse savoir quelque chose de l'état de votre cœur, et de toute votre chère petite troupe des petits enfants que Dieu vous a donnés, afin que vous fussiez leur mère selon l'esprit encore plus que vous ne l'êtes selon le corps, et de notre frère N. et de notre sœur N., et sur-tout de la bonne mademoiselle votre mère; et suis très invariablement, ma très chère fille, votre, etc.

844e LETTRE (liv. VII, let. 67).

LE MÊME, A UNE DAME

Dont le mari avoit dû se battre en duel.

Le saint lui montre le malheureux état des personnes qui en viennent aux effets, et l'horreur qu'il a de cette sorte de combat; cependant il la console et lui assure que son mari n'a point encouru l'excommunication.

Ma très chère fille, je vois par votre lettre l'état de l'ame du cher mari, par le duel désigné et non commis auquel il s'étoit résolu. Je ne pense pas qu'il y ait excommunication; car il n'est venu à aucun effet porté par les canons.

Mais, ma très chère fille, je confesse que je suis scandalisé de voir des ames bonnes catholiques, et qui d'ailleurs ont de l'affection à Dieu, être si peu

soigneuses du salut éternel, que de s'exposer au danger de ne voir jamais la face de Dieu, et de voir à jamais et sentir les horreurs de l'enfer. En vérité, je ne puis penser comme l'on peut avoir un courage si déréglé, même pour des bagatelles et choses de rien.

L'amour que je porte à mes amis, mais spécialement au cher mari, me fait hérisser les cheveux en tête, quand je sais qu'ils sont en tel péril; et ce qui me tourmente le plus, c'est le peu d'apparence qu'il y a qu'ils aient le vrai déplaisir qu'il faut avoir de l'offense de Dieu, puisqu'ils ne tiennent compte de s'en empêcher à l'avenir. Que ne ferois-je pour obtenir que telles choses ne se fissent plus!

Or je ne dis pas ceci pour vous inquiéter. Il faut espérer que Dieu nous amendera tous ensemblement, pourvu que nous l'en suppliions comme il faut. Procurez donc que le cher mari se confesse: car, encore que je ne pense pas qu'il soit en excommunication, il est néanmoins en un terrible péché mortel, duquel il faut qu'il sorte soudain; car l'excommunication ne se contracte qu'avec les effets, mais le péché se contracte par la volonté.

Je pense que j'aurai bientôt le bracelet de la présence de Dieu, que je supplie vous bénir de toutes les desirables bénédictions que vous puissiez desirer, ma très chère fille. Votre, etc.

845e LETTRE.

LE MÊME, A MM. DE VILLERS FRÈRES.

Compliment de condoléance sur la mort de leur père.

Messieurs, quand le bon père Arviset m'a dit l'autre jour à Lyon que notre bon père étoit trépassé, je vous assure que je fus touché vivement de la passion que les enfants ont accoutumé de sentir quand leur père les quitte : car je le respectois et honorois ainsi filialement ce bon père, qui m'y avoit obligé en autant de façons qu'il se pouvoit faire.

Mais, puisque tel a été le bon plaisir de Dieu qu'il s'en allât en son repos, non seulement j'acquiesce, ains je loue la divine Providence qui lui a donné un bon long séjour en cette vie mortelle, et, ce qui importe le plus, l'a conduit si amiablement par le chemin de sa crainte et de sa grace, que nous avons tout sujet d'être assurés qu'il le fait jouir maintenant de sa gloire. C'est en quoi vous puisez sans doute la grande raison de votre consolation, et vivez, comme j'espère, satisfaits d'être enfants d'un tel père, et d'avoir si long-temps été en l'école de sa vertu et piété.

Il ne me reste donc plus en cette occasion que de vous supplier de me vouloir toujours conserver en l'honneur et contentement qu'il m'avoit accordé pour toute ma vie, qui est que je serois de votre maison, et censé comme l'un de ses enfants, votre frère. Je le serai de mon côté en affection, et n'oublierai ja-

mais l'extrême devoir que j'ai à la mémoire de ce père, et au service de sa postérité.

Vous suppliant encore, messieurs, de me permettre qu'avec cette lettre je dise la même vérité, et fasse la même prière à mesdemoiselles vos chères épouses, desquelles j'estime et aime infiniment les bonnes et dévotes ames, et auxquelles, comme à vous, je ne cesserai jamais de souhaiter les plus favorables bénédictions du ciel, demeurant à toujours de tout mon cœur, messieurs, votre, etc.

846e LETTRE (liv. V, let. 46).

LE MÊME, A UNE DAME.

Il n'y a point de temps plus propre pour marquer à Dieu notre fidélité, que celui des afflictions dont cette vie est toujours pleine.

Le jour des Innocents.

Je ne doute point, ma très chère fille, que vous ne soyez grandement exercée de diverses rencontres déplaisantes, sachant une partie des sujets qui vous en peuvent donner: mais en quoi, et quand, et comment pouvons-nous témoigner la vraie fidélité que nous devons à notre Seigneur, qu'entre les tribulations, ès contradictions, et au temps des répugnances?

Cette vie est telle qu'il nous faut plus manger d'absinthe que de miel: mais celui pour lequel nous avons résolu de nourrir la sainte patience au travers de toutes oppositions nous donnera la consolation

de son Saint-Esprit en sa saison. Gardez bien, dit l'apôtre, de perdre la confiance, par laquelle étant revigorés, vous souffrirez et supporterez vaillamment le combat des afflictions, pour grand qu'il soit (1).

J'ai été certes marri quand j'ai su cette petite altercation survenue entre les deux chers cousins, pour ce morceau de pain laissé par la pauvre M. de N. Ainsi arrive-t-il entre les enfants des hommes.

Or sus, je suis pressé. Dieu nous donne la grace de bien et saintement commencer et passer cette nouvelle année prochaine. Que puissions-nous en icelle sanctifier le saint nom de Jésus, et faire profiter le sacré soin de notre salut! Je suis immortellement tout vôtre.

847e LETTRE (liv. VII, let. 2).

LE MÊME, A LA MÈRE DE CHANTAL.

Sur la fête de la naissance de notre Seigneur.

Le grand petit enfant de Bethléem soit à jamais les délices et les amours de notre cœur, ma très chère mère, ma fille! Hélas! comme il est beau, ce pauvre petit poupon! Il me semble que je vois Salomon sur son grand trône d'ivoire, doré et ouvragé, qui n'eut point d'égal ès royaumes, comme dit l'Écriture: et ce roi n'eut point de pair en gloire ni en magnificence. Mais j'aime cent fois mieux voir le cher pe-

(1) Nolite amittere confidentiam vestram, quæ magnam habet remunerationem. Heb., c. x, v. 35.

tit enfançon en la créche, que de voir tous les rois en leurs trônes.

Mais si je le vois sur les genoux de sa sacrée mère ou entre ses bras, ayant sa petite bouchette comme un petit bouton de roses, attachée au lit de ses saintes mamelles, ô Dieu, je le trouve plus magnifique en ce trône, non seulement que Salomon dans le sien d'ivoire, mais que jamais même ce fils éternel du père ne le fut au ciel: car si bien le ciel a plus d'être visible, la sainte Vierge a plus de vertus et perfections invisibles; et une goutte du lait qui flue virginalement de ses sacrés sucherons vaut mieux que toutes les affluences des cieux. Le grand S. Joseph nous fasse part de sa consolation; la souveraine mère, de son amour; et l'enfant veuille à jamais répandre dans notre cœur ses mérites!

Je vous prie, reposez le plus doucement que vous pourrez auprès du petit céleste enfant: il ne laissera pas d'aimer votre cœur bien-aimé tel que vous l'avez, sans tendreté et sans sentiment. Voyez-vous pas qu'il reçoit l'haleine de ce gros bœuf et de cet âne qui n'ont sentiment ni mouvement quelconque; comme ne recevra-t-il pas les aspirations de notre pauvre cœur, lequel, quoique non tendrement pour le présent, solidement néanmoins et fermement, se sacrifie à ses pieds pour être à jamais serviteur inviolable du sien, et de celui de sa sainte mère, et du grand gouverneur du petit roi.

Ma très chère mère, c'est la vérité, j'ai une lumière toute particulière, qui me fait voir que l'unité

de notre cœur est un ouvrage de ce grand unisseur (1); et partant je veux désormais non seulement aimer, mais chérir et honorer cette vérité, comme sacrée.

La joie et consolation du fils et de la mère soient à jamais l'allégresse de notre ame! Je viens de prêcher tout revêtu de la main de ma tant aimable et amiable mère, et j'en ai été bien aise. Hélas! ma très chère mère m'a fait tout couvrir de *Jesu, Maria.* Que ce doux Jésus et cette sacrée Marie me la conservent longuement, et tout le vêtement nuptial de son cœur! Amen. Votre, etc.

848e LETTRE (liv. VII, let. 3).

LE MÊME, A LA MÊME.

Même sujet que la précédente.

Hé, vrai Jésus! que cette nuit est douce, ma très chère fille! Les cieux, chante l'Église, distillent de toutes parts le miel (2); et moi, je pense que ces divins anges qui résonnent en l'air leur admirable cantique viennent pour recueillir ce miel céleste sur les lis, où il se trouve sur la poitrine de la très douce Vierge et de S. Joseph. J'ai peur, ma chère fille, que ces divins esprits ne se méprennent entre le lait qui sort des mamelles virginales, et le miel du ciel, qui

(1) C'est un terme que le saint a inventé pour imiter les artistes, comme on dit brunisseur, finisseur, garnisseur, etc.

(2) Hodie per totum mundum melliflui facti sunt cœli. 2e *Répons du premier nocturne de l'office de la nuit de Noël.*

est abouché sur ces mamelles. Quelle douceur de voir le miel sucer le lait!

Mais je vous prie, ma chère fille, ne suis-je pas si ambitieux que de penser que nos bons anges de vous et de moi se trouvèrent en la chère troupe de musiciens célestes qui chantèrent en cette nuit? O Dieu! s'il leur plaisoit d'entonner derechef aux oreilles de notre cœur cette même céleste chanson, quelle joie! quelle jubilation! Je les en supplie, afin que gloire soit au ciel, et en terre paix aux cœurs de bonne volonté (1).

Revenant donc d'entre les sacrés mystères, je donne ainsi le bonjour à ma chère fille: car je crois que les pasteurs encore, après avoir adoré le céleste poupon, que le ciel même leur avoit annoncé, se reposèrent un peu. Mais, ô Dieu! que de suavité, comme je pense, à leur sommeil! il leur étoit avis qu'ils oyoient toujours la sacrée mélodie des anges qui les avoient salués si excellemment de leur cantique, et qu'ils voyoient toujours le cher enfant et la mère qu'ils avoient visités.

Que donnerions-nous à notre petit roi, que nous n'ayons reçu de lui et de sa divine libéralité? Or sus, je lui donnerai donc à la sainte grand'messe la très uniquement fille bien-aimée qu'il m'a donnée. Hé! Sauveur de nos ames, rendez-la toute d'or en charité, toute de myrrhe en mortification, toute d'encens en oraison; et puis recevez-la entre les bras de

(1) Gloria in altissimis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis. Luc, c. II, v. 14.

votre sainte protection, et que votre cœur dise au sien : Je suis ton salut au siécle des siécles (1). Amen. Votre, etc.

849e LETTRE (liv. VII, let. 5).

LE MÊME, A LA MÊME.

Même sujet que la précédente.

Ma chère fille, rien ne vous manquera, puisque vous serez en la présence de cet enfant sacré, duquel vous tiendrez l'idée en votre mémoire et imagination, comme si vous le voyiez naître dans la pauvre petite crèche de Bethléem.

Mon Dieu ! que cette naissance fait naître de saintes affections dedans nos cœurs, ains sur-tout de la parfaite abnégation des biens, des pompes, des soulas de ce monde ! Je ne sais, mais je ne trouve point de mystère qui mêle si suavement la tendreté avec l'austérité, l'amour avec la rigueur, la douceur avec l'âpreté. Jamais on ne vit un plus pauvre ni un plus heureux accouchement, ni jamais une si somptueuse et si contente accouchée.

Certes, qui accouche du fils de Dieu n'a que faire de mendier du monde des consolations extérieures. Ste Paule (2) aima mieux aussi vivre hospitalière en

(1) Dic animæ meæ : Salus tua ego sum. Ps. XXXIV.

(2) Sainte Paule, illustre dame romaine, abandonna Rome pour se retirer à Bethléem. « En entrant dans la grotte où notre Rédemp- « teur a voulu naître, dit S. Jérôme, elle assuroit en ma présence « qu'elle voyoit des yeux de la foi l'enfant Jésus, nouvellement en-

Bethléem que de demeurer riche dame à Rome, lui étant avis que jour et nuit elle oyoit en son cher hôpital les cris enfantins du Sauveur en la crèche, ou, comme parloit S. François, du cher enfant de Bethléem, qui l'incitoit au mépris des grandeurs et affections mondaines, et l'appeloit au très saint amour de l'abjection.

Ce cher petit Sauveur le sait bien, ma très chère fille, que dès ce matin mon cœur crie et réclame Jésus pour le vôtre. Oui, très doux Jésus, baume

« veloppé de langes dans la crèche, et les mages qui l'adoroient; et, « mêlant, dans la joie extraordinaire qu'elle sentoit en son ame, des « larmes de joie, elle disoit : « Je vous salue, Bethléem (maison du « pain), où naquit le pain vivant qui est descendu du ciel. »

Après avoir parcouru tous les lieux consacrés par les mystères de la vie et de la mort du Sauveur, elle revint à Bethléem, où elle fixa son séjour. Elle y fit bâtir un monastère et un hôpital, dans la même rue où S. Joseph et la Vierge ne trouvèrent point une hôtellerie où l'on voulût les recevoir, pour y loger les pèlerins qui venoient alors de toute part visiter la terre sainte. Elle étoit si humble, que ceux qui ne la connoissoient que par sa réputation de piété avoient peine à croire, lorsqu'on la leur montroit, que ce fût cette célèbre Paule.

Elle fonda aussi trois monastères de religieuses, et mourut si pauvre qu'elle ne laissa rien à sa fille Eustochium.

S. Jérôme fit son épitaphe, dont voici la substance : « Ci-gît celle « qui, du côté de son père, étoit issue du roi Agamemnon, et, du « côté de sa mère, descendoit des Scipions et des Gracques, nom- « mée Paule. Elle étoit mère de la sainte vierge Eustochium, et la « première du sénat romain, et elle vint à Bethléem imiter la pau- « vreté de Jésus-Christ. » Sur la porte de la grotte il mit ces mots : « Voici la sépulture de sainte Paule, qui laissa dans Rome ses en- « fants, ses parents et ses richesses pour l'amour de Jésus-Christ. « Son corps est demeuré en terre, et son ame est allée au ciel. » Cette sainte mourut le 26 janvier 404.

précieux qui donnez toute suavité aux anges et aux hommes, entrez, possédez l'ame de cette chère fille; qu'elle jouisse pleinement de ces afflictions, afin que l'odeur de ce lieu parfumé rejaillisse en toutes ses actions.

Hélas! ma fille, vous m'êtes toute chère, parce-que vous n'avez rien de cher que Jésus, et qu'en lui et par lui je sais bien que je vous suis bien cher: que je le sois donc encore plus cette année, mais sur-tout que Jésus le soit de plus en plus, jusques à la très sainte éternité. Amen. Votre, etc.

850[e] LETTRE (liv. VII, let. 6).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Même sujet.

Vous êtes bien, ma chère fille, auprès de cette crèche sacrée, en laquelle le Sauveur de nos ames nous enseigne tant de vertus par son silence : mais qu'est-ce qu'il ne nous dit pas en se taisant? Son petit cœur pantelant d'amour pour nous devroit bien enflammer le nôtre. Mais voyez combien amoureusement il a écrit votre nom dans le fond de son divin cœur, qui palpite là sur la paille, pour la passion affectueuse qu'il a de votre avancement, et ne jette pas un seul soupir devant son père auquel vous n'ayez part, ni un seul trait d'esprit que pour votre bonheur.

L'aimant attire le fer, l'ambre attire la paille et le foin : ou que nous soyons fer par dureté, ou que

nous soyons paille par imbécillité, nous nous devons joindre à ce souverain petit poupon qui est un vrai tire-cœur. Oui, ma fille, ne retournons point en la région de laquelle nous sommes sortis, laissons pour jamais l'Arabie et la Chaldée, et demeurons aux pieds de ce Sauveur; disons avec la céleste épouse : J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je le tiens, et ne l'abandonnerai (1).

Hélas! ma chère fille, l'envie que vous me portez (2) procède-t-elle de ce que je prêche au monde les louanges de Dieu? O que c'est quelquefois un grand contentement au cœur de publier la bonté de ce qu'on aime! Mais si vous desirez de prêcher avec moi, je vous en prie, faites-le, ma fille, toujours priant Dieu qu'il me donne des paroles selon son cœur et selon vos souhaits. Combien de fois arrive-t-il que nous disons de bonnes choses parceque quelque bonne ame nous les impétre! Ne prêche-t-elle pas assez, et avec cet avantage que, ne sachant rien, elle ne s'enfle point?

Nous ressemblons aux orgues, où celui qui met le souffle fait en vérité le tout, et n'emporte point la louange. Aspirez donc souvent pour moi, ma fille, et vous prêcherez avec moi; et moi, croyez-moi, je joins mon ame à la vôtre tous les jours par le lien du

(1) Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam. CANT., c. III, v. 4.

(2) La religieuse à qui le saint écrit lui avoit sans doute mandé qu'elle lui portoit envie, parcequ'il annonçoit aux ames les vérités du salut, et les gagnoit à Dieu.

très saint sacrement, que je ne reçois point qu'avec vous et pour vous. Faites donc, ma fille, faites mille fois le jour ces saintes aspirations à Dieu, protestant que vous êtes toute totalement à jamais et éternellement sienne. Vive Jésus! car c'est notre vie. Qu'à jamais son saint amour vive et règne dans nos cœurs!

851e LETTRE (liv. VII, let. 14).

LE MÊME, A UNE DAME.

Même sujet.

Ma très chère fille, ces grandes fêtes nous imposent silence, d'autant que d'elles-mêmes elles retentissent et parlent divinement du mystère qu'elles nous représentent. Je ne sais certes que dire autour de ce divin enfant: car il ne dit mot, et son cœur, plein de ferveur pour les nôtres, ne se déclare point qu'avec des plaintes, des larmes, et des douces œillades; sa sacrée mère se tait presque toujours, et admire ce qu'on lui dit. Mon Dieu! que ce silence me dit de grandes choses! Il m'apprend à faire la vraie oraison mentale; il m'apprend la ferveur amoureuse d'un cœur qui est saisi d'affections, que nourrissent ces douces pensées, et qui a peur d'en perdre la suavité, s'il les prononce.

Tenez-vous auprès de cette mère cependant, et ne l'abandonnez pas d'un seul moment, tandis qu'elle part de Nazareth et qu'elle va en Bethléem: tandis que, sans empressement, mais non pas sans ses ar-

dents mouvements, elle attend d'heure à autre de voir éclos de son sacré ventre le bel oiseau du Paradis. Hélas! ma chère fille, vous la verrez, cette belle dame, cette heureuse fille de Sion, que, telle qu'elle est, mère du roi de gloire, elle va mendiant l'hospitalité en Bethléem : elle n'en a nulle sorte de honte, ains elle s'honore de cette sacrée et bienheureuse nécessité.

Je vous promets qu'en cette messe de la minuit, en laquelle il me semblera voir une crèche sur l'autel, et le divin poupon faisant ses doux yeux, pleins de larmes plus précieuses que des perles, je l'offrirai à Dieu son père avec le congé de sa mère, et le demanderai pour vous, afin qu'il soit à jamais le cœur de votre cœur et l'unique époux de votre ame. O ma fille! tenez bien ce divin enfant entre vos bras, et lui donnez vos mamelles; il mange le lait de l'humilité et de la douceur cordiale.

Mon Dieu! que ce mystère est doux! Le premier ravissement de notre S. Bernard (1) fut d'une vision d'icelui, et, par ce moyen, il rendit son cœur et sa bouche pleins du lait de la sainte Vierge, et des larmes de ce doux petit enfant. Sitôt que vous ver-

(1) S. Bernard, étant encore fort jeune, eut un violent mal de tête qui l'obligea de garder le lit. Les médecins ayant travaillé en vain à le soulager, une femme qui se mêloit de guérir des maladies par des moyens illicites lui offrit son service, mais il la chassa de la chambre avec indignation. Dieu, pour le récompenser de sa fidélité, lui rendit la santé sur-le-champ.

Peu de temps après, pendant la nuit de Noël, lorsqu'il attendoit dans l'église qu'on commençât les divins offices, il fut surpris d'un

rez le grand petit enfant né en votre ame, dites-lui fermement que je lui sacrifie la mienne avec la vôtre éternellement. Amen.

852[e] LETTRE (liv. VII, let. 9).

LE MÊME, A UNE AMI (1).

Souhaits de bénédiction pour la nouvelle année.

Mon frère, je finis cette année avec le contentement de vous pouvoir présenter le souhait que je fais sur vous pour la suivante. Elles passent donc ces années temporelles, monsieur mon frère, leurs mois se réduisent en semaines, les semaines en jours, les jours en heures, et les heures en moments, qui sont ceux-là seuls que nous possédons; mais que nous ne possédons qu'à mesure qu'ils périssent, et rendent notre durée périssable, laquelle pourtant nous en doit être plus aimable, puisque cette vie étant pleine de misères, nous ne saurions y avoir aucune plus solide consolation, que celle d'être assurés qu'elle se va dissipant pour faire place à cette sainte éternité qui nous est préparée en l'abondance de la miséricorde de Dieu, et à laquelle notre ame aspire incessamment par les continuelles pensées que sa propre

doux sommeil, pendant lequel l'adorable enfant se fit voir à lui, et dans l'état où il étoit au moment de sa naissance. Depuis ce temps-là il eut toujours une dévotion singulière à ce mystère; et on peut juger combien il étoit éclairé sur ce sujet, par les admirables sermons qu'il a faits sur le *Missus est*.

(1) Probablement le président Favre.

nature lui suggère, bien qu'elle ne la puisse espérer que par des autres pensées plus relevées, que l'auteur de la nature répand sur elle.

Certes, monsieur mon frère, je ne suis jamais attentif à l'éternité qu'avec beaucoup de suavité : Car, dis-je, comme est-ce que mon ame pourroit étendre sa cogitation à cette infinité, si elle n'avoit quelque sorte de proportion avec elle? Certes, toujours faut-il que la faculté qui atteint un objet ait quelque sorte de convenance avec icelui. Mais quand je sens que mon desir court après ma cogitation sur cette même éternité, mon aise prend un accroissement nompareil; car je sais que nous ne desirons jamais d'un vrai desir les choses possibles. Mon desir donc m'assure que je puis avoir l'éternité : que me reste-t-il plus que d'espérer que je l'aurai? Et cela m'est donné par la connoissance de l'infinie bonté de celui qui n'auroit pas créé une ame capable de penser et de tendre à l'éternité, s'il n'eût voulu lui donner les moyens d'y atteindre. Ainsi, monsieur mon frère, nous nous trouverons au pied du crucifix, qui est l'échelle par laquelle de ces années temporelles nous passons aux années éternelles.

Or je souhaite donc sur votre chère ame que cette année prochaine soit suivie de plusieurs autres, et que toutes soient utilement employées pour la conquête de l'éternité. Vivez longuement, saintement et heureusement entre les vôtres ici-bas parmi ces moments périssables, pour revivre éternellement en cette immuable félicité pour laquelle nous respirons.

Voilà comme mon cœur s'épanche devant le vôtre, et fait des saillies qu'il ne feroit pas sans cette confiance que lui donne l'affection qui me rend vôtre, etc.

853e LETTRE (liv. VII, let. 10).

LE MÊME, A UNE DAME VEUVE.

Sur la fête de la Circoncision.

Ma fille, je suis tellement pressé que je n'ai loisir de vous écrire sinon le grand mot de notre salut, Jésus. Oui, ma fille, que puissions-nous, au moins une fois, prononcer ce nom sacré de notre cœur! O quel baume il répandroit en toutes les puissances de notre esprit! Que nous serions heureux, ma fille, de n'avoir en l'entendement que Jésus, en la mémoire que Jésus, en la volonté que Jésus, que Jésus en l'imagination! Jésus seroit par-tout en nous, et nous partout en lui. Essayons-nous-en, ma très chère fille; prononçons-le souvent comme nous pourrons· que si bien pour le présent ce ne sera qu'en bégayant, à la fin néanmoins nous pourrons le bien prononcer.

Mais qu'est-ce que le bien prononcer, ce sacré nom? car vous me dites que je vous parle clair. Hélas! ma fille, je ne sais pas; mais je sais seulement que pour le bien exprimer il faut avoir une langue toute de feu; c'est-à-dire, qu'il faut que ce soit par le seul amour divin, qui sans autre exprime Jésus en notre vie, en l'imprimant dans le fond de notre

cœur. Mais courage, ma fille; sans doute nous aimerons Dieu, car il nous aime. Tenez-vous joyeuse pour cela, et ne permettez point à votre ame de se troubler d'aucune chose. Je suis, ma chère fille, je suis en ce même Jésus votre, etc.

854e LETTRE (liv. VII, let. 11).

LE MÊME, A LA MÈRE DE CHANTAL.

Souhaits de bénédiction pour la nouvelle année.

Voici, ma très chère fille, cette année qui se va abymer dans le gouffre où toutes les autres se sont jusqu'à présent anéanties. O que l'éternité est desirable au prix de ces misérables et périssables vicissitudes! Laissons couler le temps avec lequel nous nous écoulons petit à petit pour être transformés en la gloire des enfants de Dieu.

C'est la première fois de cette année que je vous écris, ma chère fille. Hé! que je vous souhaite de bénédictions, et avec quelle ardeur! cela ne se peut dire. Hélas! quand je pense comme j'ai employé le temps de Dieu, je suis bien en peine qu'il ne me veuille point donner son éternité, puisqu'il ne la veut donner qu'à ceux qui useront bien de son temps.

Il y a trois mois que je suis sans vos lettres, mais je crois que Dieu est avec vous; ce m'est assez : c'est lui que je vous desire uniquement. Je vous écris sans loisir; car ma chambre est pleine de gens qui me tirent: mais mon cœur est solitaire toutefois, et plein

de desir de vivre à jamais tout pour ce saint amour, qui est l'unique prétention de ce même cœur.

Au moins parmi ces jours sacrés, mille desirs m'ont saisi de vous donner le digne contentement que tant vous souhaitez de mon ame comme de la vôtre même, en m'avançant soigneusement à cette sainte perfection à laquelle vous aspirez, et pour laquelle vous respirez en la faveur de ce cœur, qui réciproquement vous souhaite sans fin toute la plus haute union avec Dieu qui se peut trouver ici-bas. C'est l'unique souhait de celui que Dieu vous a donné.

855e LETTRE (liv. VII, let. 12).

LE MÊME, A UNE DAME MARIÉE.

Même sujet.

Or sus, qu'importe-t-il à votre chère ame, ma très chère fille, que je lui écrive d'un air ou d'un autre, puisqu'elle ne me demande rien que l'assurance de ma chétive santé, de laquelle je ne mérite que l'on ait la moindre pensée du monde? mais je vous dirai qu'elle est bonne, graces à notre Seigneur, et que j'espère qu'elle me servira ces bonnes fêtes pour prêcher, comme elle a fait le reste de l'avent; et qu'ainsi nous achèverons cette année pour en recommencer une nouvelle.

O Dieu! ma chère fille, elles s'en vont ces années, et courent à la file imperceptiblement les unes après les autres; et, en dévidant leur durée, elles dévident

notre vie mortelle; et, se finissant, elles finissent nos jours. O que l'éternité est incomparablement plus aimable, puisque sa durée est sans fin, et que ses jours sont sans nuit, et ses contentements invariables!

Que puissiez-vous, ma très chère fille, posséder cet admirable bien de la sainte éternité en un si haut degré que je vous le souhaite! Que de bonheur pour mon ame, si Dieu, lui faisant miséricorde, lui faisoit voir cette douceur! Mais en attendant de voir notre Seigneur glorifié, voyons-le des yeux de la foi tout humilié dans son petit berceau. Dieu soit à jamais au milieu de votre cœur, ma très chère fille. Amen. Vive Jésus!

856[e] LETTRE (liv. VII, let. 13).

LE MÊME, A UNE DAME,

Qu'il appeloit sa mère.

Même sujet.

Ma très chère mère, nous voici maintenant à la fin de l'année, et demain au commencement de la suivante. Faut-il pas louer Dieu de tant de graces que nous avons reçues, et le supplier de répandre le sang de sa circoncision sur l'entrée de l'année prochaine, afin que l'ange exterminateur n'ait point d'accès en icelle sur nous? Ainsi soit-il, ma très chère mère, et que, par ces années passagères, nous puissions heureusement arriver à l'année permanente de la très sainte éternité!

Employons donc bien ces petits moments périssables à nous exercer en la sacrée douceur et humilité que l'enfant circoncis nous vient apprendre, afin que nous ayons part aux effets de son divin nom, lequel je ne cesse point d'invoquer sur votre chère ame, ma très chère et très bonne mère, à ce qu'il la remplisse de l'odeur de son parfum, et avec elle celle de tous les vôtres. Je suis toutes les années de ma vie votre, etc.

857[e] LETTRE (liv. VII, let. 15).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Même sujet.

Ma chère fille, quand l'Écriture sainte veut parler d'une personne bonne, douce, innocente, et dédiée à Dieu, elle dit: C'est un fils ou une fille d'un an (1). Hélas! ma fille, si nous n'avons pas correspondu ci-devant à l'amour de ce gracieux Sauveur par une sainte et inséparable union de nos affections à sa sainte volonté, faisons maintenant en sorte qu'au bout de cette année nous puissions être appelés enfants d'un an.

Je disois hier, ma chère fille (car je vous veux faire part de nos prédications), que quand Dieu voulut prendre en sa sauvegarde les enfants des Israélites, afin que l'ange exterminateur ne les tuât comme il faisoit ceux des Égyptiens, il ordonna

(1) Filius unius anni erat Saül, cùm regnare cœpisset. I. Reg., c. XIII, v. I.

que leurs portes fussent enduites et marquées du sang de l'agneau pascal, et qu'ainsi sa divine majesté marquoit du sang de sa circoncision la porte et l'entrée de cette année sur nous, afin qu'en icelle l'exterminateur de nos enfants n'eût aucun pouvoir sur eux. Or vous savez qui sont vos enfants : car je parle de ceux du cœur, nos bons propos, nos bons desirs, nos amours divins.

Je l'espère, ma chère fille, que nous serons inviolablement fidèles à ce Sauveur, et que ces années suivantes nous seront comme les années fertiles de Joseph, lequel, par le moyen du ménage qu'il fit en icelles, se rendit vice-roi d'Égypte; car nous ménagerons si bien nos ans, nos mois, nos semaines, nos jours, nos heures, nos moments, que le tout s'employant selon l'amour de Dieu nous sera profitable à la vie éternelle pour régner avec les saints. Mais n'est-ce pas donc, ma fille? dorénavant nous ne serons plus ces vieux nous-mêmes que nous avons été ci-devant, nous serons des autres nous-mêmes qui, sans exception, sans réserve, sans condition, serons à jamais sacrifiés à Dieu et à son amour; et, comme des petits phénix, nous serons renouvelés en ce feu de la dilection divine, pour laquelle, avec un irréconciliable divorce, nous avons pour jamais abandonné et rejeté le monde et toute sorte de vanité.

Nos petites colères, nos petits chagrins, ces petits frissonnements de cœur, sont des restes de nos maladies, que le souverain médecin nous laisse afin que nous craignions la rechute, que nous nous hu-

miliions et demeurions en une sincère soumission. Nous irons néanmoins nous établissant de jour en jour, et ces petites altérations s'affoibliront, Dieu aidant. Ayez courage, ma fille, car ce petit Jésus vous aime bien. Je suis en lui tout vôtre.

858e LETTRE (liv. VII, let. 17).

LE MÊME, A LA MÈRE DE CHANTAL.

Même sujet.

O Jésus! remplissez notre cœur du baume sacré de votre nom divin, afin que la suavité de son odeur se dilate en tous nos sens, et se répande en toutes nos actions. Mais pour rendre ce cœur capable de recevoir une si douce liqueur, circoncisez-le, et retranchez d'icelui tout ce qui peut être désagréable à vos saints yeux. O nom glorieux, que la bouche du père céleste a nommé éternellement, soyez à jamais la superscription de notre ame, afin que, comme vous êtes Sauveur, elle soit éternellement sauvée! O Vierge sainte, qui, la première de toute la nature humaine, avez prononcé ce nom de salut, inspirez-nous la façon de le prononcer ainsi qu'il est convenable, afin que tout respire en nous le salut que votre ventre nous a porté.

Ma très chère fille, il falloit écrire la première lettre de cette année à notre Seigneur et à Notre-Dame; et voici la seconde par laquelle, ô ma fille, je vous donne le bon an, et dédie notre cœur à la divine bonté. Que puissions-nous tellement vivre cette an-

née, qu'elle nous serve de fondement pour l'année éternelle! Du moins ce matin sur le réveil j'ai crié à vos oreilles : Vive Jésus! et eusse bien voulu épandre cette huile sacrée sur toute la face de la terre.

Quand un baume est bien fermé dans une fiole, nul ne sait discerner quelle liqueur c'est, sinon celui qui l'y a mise; mais quand on a ouvert la fiole, et qu'on en a répandu quelques gouttes, chacun dit : C'est du baume. Ma chère fille, notre cher petit Jésus étoit tout plein du baume de salut; mais on ne le connoissoit pas jusqu'à tant qu'avec ce couteau doucement cruel on a ouvert sa divine chair; et lors on a connu qu'il est tout baume et huile répandu, et que c'est le baume de salut. C'est pourquoi S. Joseph et Notre-Dame, puis tout le voisinage, commencent à crier : Jésus, qui signifie Sauveur.

Plaise à ce divin poupon de tremper nos cœurs dans son sang, et les parfumer de son saint nom, afin que les roses des bons desirs que nous avons conçus, soient toutes pourprées de sa teinture, et toutes odorantes de son onguent! Mon Dieu! ma fille, que cette circoncision est à propos de nos petits mais grands renoncements! car c'est proprement une circoncision spirituelle. Votre très affectionné, etc.

859e LETTRE (liv. VII, let. 18).

LE MÊME, A LA MÊME.

Même sujet.

Vous serez la première, ma très chère et très

bonne mère, qui recevrez de mes écrits cette année nouvelle. La raison certes le veut bien, qu'après avoir fait hommage au père et à la mère céleste, je le rende aussi à la seule mère que leurs majestés m'ont donnée pour cette vie. Bonne et très sainte année à ma très chère mère de la part de son fils, qui lui souhaite l'abondance de la grace du père éternel, de la paix du fils circoncis, et de la consolation du Saint-Esprit, dédiant avec ce même cœur de ma très chère mère le mien comme le sien à la gloire de la divine bonté, et lui consacrant tous les moments de cette nouvelle année, pour faire une entière circoncision de ce même cœur, et l'appliquer à recevoir purement et parfaitement l'amour sacré que le céleste et divin nom de Jésus nous annonce écrit en son sang sur la sainte humanité du Sauveur.

Je ne me puis promettre de vous voir avant mercredi, sinon de cette vue perpétuelle de laquelle mon ame regarde et garde la vôtre chèrement dans le fond de notre cœur. Ah, mon Dieu! ma chère mère, que je desire d'amour divin à ce cœur, que je lui souhaite de bénédictions! Baisons mille fois les pieds de ce Sauveur, et disons-lui: Mon cœur, ô mon Dieu, vous proteste; ma face vous desire: ah! Seigneur, ma face recherche votre face (1). C'est-à-dire, ma chère mère, tenons nos yeux en Jésus-Christ, pour le considérer, notre bouche pour le louer; et qu'enfin tout notre visage ne respire que d'agréer à celui

(1) Tibi dixit cor meum, exquisivit te facies mea: faciem tuam, Domine, requiram. Ps. XXVI, c. 8.

de notre cher Jésus : Jésus pour lequel il nous faut humilier, entreprendre, travailler, souffrir, et devenir, comme dit S. Paul, des brebis conduites à la boucherie (2), quand il plairoit à sa divine majesté de nous rendre déshonorables pour son honneur et gloire.

Or sus, bonne et très sainte année à ma très chère mère, toute parfumée du nom de Jésus, toute détrempée de son sacré sang. Que nul jour de cette année, ains que nulle année ni nul jour de plusieurs années, que je supplie Dieu vouloir donner à ma très chère mère, ne se passe qu'il ne soit arrosé de la vertu de ce sang, et ne reçoive la douceur du vent de ce nom qui répand le comble de toute suavité. Amen.

Ainsi puisse ce nom sacré remplir de son agréable son toute la congrégation de nos Sœurs, et les gouttes de sang du petit Sauveur se convertir en un fleuve de sainteté, qui réjouisse et rende fertiles tous les cœurs de cette chère troupe, et sur-tout celui de ma très chère mère, que le mien aime comme soi-même! Vive Jésus! vive son sang! vive Marie! vive son flanc, duquel Jésus a pris son sang!

(1) Propter te mortificamur totâ die, æstimati sumus sicut oves occisionis. Ps. XLIII, v. 23; et Rom., c. VIII, v. 36.

860[e] LETTRE (liv. VII, let. 21).

LE MÊME, A LA MÊME.

Sur la fête de la Conception de la sainte Vierge.

O vraiment elle est belle en extrémité la chape(1) que la plus chère mère qui vive envoie à son très cher père: car elle est toute au nom de Jésus et de Marie, et représente parfaitement le ciel des bienheureux, où Jésus est le soleil, et Marie la lune, luminaire présent à toutes les étoiles de cette sainte habitation; car Jésus y est tout à tous; et n'y a point d'étoile en ce jour céleste, en laquelle il ne soit représenté comme en un miroir; et les phi redoublés signifient, comme lettres capitales, la philothie et la philanthropie, l'amour de Dieu et l'amour du prochain; et les SS fermées avec leurs flèches qui montent d'un côté et descendent de l'autre démontrent l'exercice de ces divins amours, dont l'un remonte en Dieu, et fait des philothées; l'autre descend au prochain, et fait des philanthropes, qui est l'unique bien de la charité qui nous rend vrais serviteurs et servantes de la divine majesté: sur-tout le Saint-Esprit influe et fait paroître une grande variété de fleurs et de toutes sortes de vertus.

Bénie soit à jamais la chère main de la mère qui a si bien su faire ce bel ouvrage! *Que cette main soit propre à faire des choses fortes, et tout également à*

(1) Il s'agit d'une chape blanche, brodée avec soin par la mère de Chantal, et qu'elle avoit donnée au saint.

manier le fuseau (1). Qu'elle soit ornée de l'anneau de fidélité, et son bras du bracelet de charité : que la dextre du Sauveur soit à jamais jointe à elle, et qu'elle paroisse pleine au jour du jugement; qu'à jamais le cœur qui l'anime soit revêtu de Jésus, de Marie, de philothie, de philanthropie, de sainteté, d'étoiles, de dards volants du céleste amour, et de toutes sortes de vertus florissantes; que le Saint-Esprit la rayonne en tout temps. Bonsoir, ma très chère fille, ma mère.

Mais il faut encore dire ceci. Il est écrit de la femme forte, *que tous ses gens ont double vêtement* (2) : l'un, je pense, pour les fêtes, l'autre pour les jours ouvriers; et me voilà revêtu d'une chape admirable pour les fêtes; chape belle et de couleur de la résurrection, et d'une robe encore pour tous les jours, de la couleur de la robe que notre Seigneur porta sur le moment de la passion. Dieu notre Seigneur vous habille de sa passion et de sa gloire. Je ferai pour votre fille de Sainte-Catherine tout ce qu'il me sera possible; et, croyez-moi, je le ferai encore plus doucement, parceque vous le desirez : car j'ai une extrême suavité à faire votre volonté. Hélas ! quel cœur devrions-nous avoir à faire celle du Créateur très aimé, puisque nous en avons tant pour la créature aimée et unie en lui !

(1) Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum. Prov., c. xxxi, v. 21.

(2) Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus. Prov., c. xxxi, v. 21.

Oui, ma très chère mère, remettez bien votre cœur entre les mains de notre chère maîtresse, qui sera conçue ce soir en la commémoration que nous en ferons, et je le lui demanderai; car, ma chère mère, je suis bien résolu de ne vouloir plus de cœur que celui qu'elle me donnera, cette douce mère des cœurs, cette mère du saint amour, cette mère du cœur des cœurs. Ah! Dieu, que j'ai grand desir de tenir les yeux sur cette belle étoile en notre navigation! Bonjour, ma très chère mère; soyez toute joyeuse sur l'occasion de cette fête venante. Jésus soit notre cœur. Amen.

861[e] LETTRE (liv. VII, let. 24).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE, SA COUSINE.

Sur la fête de l'Épiphanie.

Notre Seigneur vous aime, ma chère fille, et vous aime tendrement. Que s'il ne vous fait pas sentir la douceur de son saint amour, c'est pour vous rendre plus humble et plus abjecte à vos yeux; mais ne laissez pas pour cela de recourir à sa sainte débonnaireté en toute confiance, sur-tout maintenant en ce temps auquel nous le nous représentons comme il étoit petit enfant en Bethléem. Car, mon Dieu! ma chère fille, pourquoi prend-il cette douce et aimable condition de petit enfant, sinon pour nous provoquer à l'aimer confidemment, et à nous confier amoureusement en lui?

Demeurez bien près de la crèche, cette sainte octave des rois. Si vous aimez les richesses, vous y trouverez l'or que les rois y ont laissé : si vous aimez la fumée des honneurs, vous y trouverez celle de l'encens ; et si vous aimez les délicatesses des sens, sentez-y la myrrhe odorante qui parfume toute l'étable. Soyez riche en amour pour ce cher Sauveur, honorable en la privauté que vous prétendrez avec lui par l'oraison, et toute délicieuse en la joie de sentir en vous les saintes inspirations et affections d'être très uniquement sienne. Pour vos petites colères, elles passeront ; ou, si elles ne passent pas, ce sera pour votre exercice et mortification.

Enfin, ma chère cousine, puisque, sans réserve vous voulez être toute pour Dieu, ne tenez point votre cœur en peine ; et, entre toutes les sécheresses qui vous peuvent arriver, soyez ferme à demeuret entre les bras de la miséricorde divine.

Et pour ces appréhensions qui vous arrivent, c'est l'ennemi, qui, vous voyant à cette heure toute résolue de vivre en notre Seigneur sans réserve et sans exception, fera toutes sortes d'efforts pour vous incommoder, et rendre dure la voie de la sainte dévotion. Or il faut que vous au contraire étendiez votre cœur par une fréquente répétition de votre protestation que vous ne vous relâcherez jamais, que vous persévèrerez en votre fidélité, que vous aimez mieux les rigueurs du service de Dieu que les douceurs du service du monde, que jamais vous n'abandonnerez votre époux.

Gardez bien, ma chère fille, de quitter la sainte oraison; car vous feriez le jeu de votre adversaire: mais continuez constamment en ce saint exercice, et attendez que notre Seigneur vous parle, car il vous dira un jour des paroles de paix et de consolation; et lors vous connoîtrez que votre peine aura été bien employée, et votre patience utile.

Bonsoir, ma très chère fille; glorifiez-vous d'être toute pour Dieu, et protestez toujours d'être toute sienne. Dites souvent que vive Jésus.

862[e] LETTRE (liv. VII, let. 25).

LE MÊME, A LA MÊME.

Sur la fête de la Chandeleur.

Vous me dites, ma très chère fille, que ces attendrissements au grand et irrévocable adieu que nous avons dit au monde sont passés: c'est bien dit, ma fille; laissons-le là ce monde, pour rien qu'il vaille. Ah! qu'à jamais cette Égypte avec ses aulx, ses oignons et ses chairs pourries nous soient à dégoût, pour savourer tant mieux la délicieuse manne que notre Sauveur nous donnera dans le désert où nous sommes entrés: et vive donc et règne Jésus.

Vous desirez de ne mentir point, c'est un grand secret pour attirer l'esprit de Dieu en nos entrailles: *Seigneur, qui habitera en vos tabernacles?* dit David. *Celui*, répond-il, *qui parle la vérité de tout son cœur* (1).

(1) Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo?... Qui loquitur veritatem in corde suo. Ps. XIV.

J'approuve bien le peu parler, pourvu que ce peu que vous parlerez se fasse gracieusement et charitablement, et non point mélancoliquement ni artificieusement. Oui, parlez peu et doux, peu et bon, peu et simple, peu et rond, peu et amiable.

Ma fille, il faut de temps en temps vous exercer à cette abnégation et nudité, et la demander à Dieu en tous vos exercices; mais quand il vous arrivera quelque autre trait d'amour, d'union envers Dieu, et de confiance, il faut les bien exercer sans les troubler par l'abnégation, à laquelle vous laisserez sa place à la fin et en son lieu.

Que de douceur hier à considérer cette belle accouchée avec le petit poupon pendu à ses mamelles, qu'elle va présenter au temple, et avec cette paire de colombes, plus heureuses, ce me semble, que les plus grands princes du siècle, d'avoir été sacrifiées pour le Sauveur! Ah! qui nous fera la grace que nos cœurs le soient aussi un jour? Mais ce Siméon n'est-il pas bien glorieux d'embrasser cet Enfant divin? Oui; mais je ne lui peux savoir gré du mauvais tour qu'il vouloit faire; car, étant hors de soi-même, il le vouloit emporter avec soi en l'autre monde. *Maintenant*, dit-il, *laissez aller votre serviteur en paix.* Hélas! ma chère fille, nous en avions encore besoin nous autres. Embrassons-le, vivons et mourons en ses doux embrassements. Mettez ce doux Jésus sur votre cœur, comme un Salomon sur son trône d'ivoire; faites souvent aller votre ame auprès de lui, comme une reine de Saba, pour ouïr

les sacrées paroles qu'il inspire et respire perpétuellement. Mais, voyez-vous, ce cœur doit être d'ivoire en pureté, en fermeté, en sécheresse, desséché des humeurs du monde, ferme en ses résolutions, pur en ses affections.

Je ne vais pas, ma très chère fille, là par où l'on vous avoit dit; car je vis encore en obédience qui m'est imposée, non de la part de Dieu, mais du monde, permise néanmoins de sa divine providence; c'est pourquoi j'y acquiesce. Vivez toute pour celui qui, pour être tout nôtre, s'est fait petit enfant. Je suis en lui tout vôtre.

863e LETTRE (liv. VII, let. 30).

LE MÊME, A LA MÈRE DE CHANTAL.

Sur l'Ascension de notre Seigneur.

Je vous donne la joie de quoi notre Sauveur est monté au ciel, où il vit et régne, et veut qu'un jour nous vivions et régnions avec lui. O quel triomphe au ciel, et quelle douceur en la terre! *Que nos cœurs soient où est leur trésor* (1); et que nous vivions au ciel, puisque notre vie est au ciel. Mon Dieu! ma fille, que ce ciel est beau maintenant que le Sauveur y sert de soleil (2), et la poitrine d'icelui d'une source d'amour de laquelle les bienheureux boivent à sou-

(1) Ubi est thesaurus tuus, ibi est cor tuum. MATTH., c. VI, v. 21.

(1) Civitas non eget sole, neque lunâ, ut luceant in eâ; nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus. APOCAL., c. XXI, v. 23.

hait! Chacun se va regarder là-dedans, et y voit son nom écrit d'un caractère d'amour, que le seul amour peut lire, et que le seul amour a gravé.

Ah Dieu! ma chère fille, les nôtres n'y seront-ils pas? Si seront sans doute; car bien que notre cœur n'a pas l'amour, il a néanmoins le desir de l'amour et le commencement de l'amour; et le nom sacré de Jésus n'est-il pas écrit en nos cœurs? il m'est avis que rien ne le sauroit effacer. Il faut donc espérer que le nôtre sera écrit réciproquement en l'esprit de Dieu. Quel contentement, quand nous verrons ces divins caractères marques de notre bonheur éternel! Pour moi, je n'ai rien su penser ce matin qu'en cette éternité de biens qui nous attend, mais en laquelle tout me sembleroit peu ou rien, si ce n'étoit cet amour invariable et toujours actuel de ce grand Dieu qui y régne toujours.

Mon Dieu! ma chère mère, que j'admire la contrariété qui est en moi, d'avoir des sentiments si purs et des actions si impures! car vraiment il m'est avis que le paradis seroit parmi toutes les peines d'enfer, si l'amour de Dieu y pouvoit être; et si le feu d'enfer étoit un feu d'amour, il semble que ces tourments seroient desirables. Je voyois ce matin tous les contentements célestes être un vrai rien auprès de ce régnant amour. Mais d'où m'arrive-t-il que je n'aime pas bien, puisque dès maintenant je puis bien aimer? O ma fille, prions, travaillons, humilions-nous, invoquons cet amour sur nous.

Jamais la terre ne vit le jour de l'éternité sur son

rond jusqu'à cette sainte fête, que notre Seigneur, glorifiant son corps, donna, comme je pense, envie aux anges d'avoir de pareils corps, à la beauté desquels les cieux et le soleil ne sont pas comparables. Ah! que nos corps sont heureux d'attendre un jour la participation à tant de gloire, pourvu qu'ils servent bien à l'esprit en cette vie mortelle!

864e LETTRE (liv. VII, let. 31).

LE MÊME, A LA MÊME.

Sur les fêtes de la Pentecôte, et sur les dons du Saint-Esprit.

Ote-toi d'ici autour, ô vent de bise; et viens, ô vent du midi, et souffle dans mon jardin, et les parfums en sortiront abondamment (1). O ma très chère fille, que je souhaite ce gracieux vent qui vient du midi de l'amour divin! ce Saint-Esprit qui nous donne la grace d'aspirer à lui, et de respirer pour lui! Ah! que je voudrois bien vous faire quelque don, ma chère fille! mais outre que je suis si pauvre, il n'est pas convenable qu'au jour auquel le Saint-Esprit fait ses présents, nous nous amusions à vouloir faire les nôtres; il ne faut entendre qu'à recevoir au jour de cette grande largesse.

Mon Dieu! que j'en ai voirement bien besoin, de l'esprit de force! car je suis certes foible et infirme; *de quoi néanmoins je me glorifie, afin que la vertu*

(1) Surge, aquilo; et veni, auster: perfla hortum meum, et fluant aromata illius. Cant., c. iv, v. 16.

de notre Seigneur habite en moi (1). J'aime mieux être infirme que fort devant Dieu; car les infirmes, il les prend entre ses bras, et les forts, il les mène par la main. La sapience éternelle soit à jamais dans notre cœur, afin que nous savourions les trésors de l'infinie douceur de Jésus-Christ crucifié.

Dites à la grande fille que, comme moi, elle se glorifie en la foiblesse qui est toute propre pour recevoir la force; car à qui donner la force qu'aux foibles?

Bonsoir, ma très chère fille. Ce feu sacré qui change tout en soi veuille bien transmuer notre cœur, afin qu'il ne soit plus qu'amour, et qu'ainsi nous ne soyons plus aimants, mais amour; non plus deux, mais un seul nous-même, puisque l'amour unit toutes choses en la souveraine unité. Adieu, ma chère fille; persévérons au desir de cette unité, de laquelle Dieu nous ayant fait jouir dès ici, autant que notre condition infirme le peut porter, il nous en fera plus parfaitement jouissance au ciel.

865e LETTRE (liv. VII, let. 32).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Explication des deux principaux mystères de notre foi, la Trinité et l'Incarnation, par une comparaison tirée de la nature humaine.

Ma chère fille, le premier, principal et fondamental article de foi, c'est de croire qu'il n'y a qu'un

(1) Gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. II. Cor., c. xii, v. 9.

très unique et très vrai Dieu. Le second article principal, c'est que ce seul vrai Dieu est Père, Fils, et Saint-Esprit, dont le Père est la première personne de la très sainte Trinité, le Fils la seconde, et le Saint-Esprit la troisième : en sorte que les trois personnes ne sont pas plusieurs Dieux, ains un seul vrai Dieu, bien que l'une des personnes ne soit pas l'autre; car le Père n'est pas le Fils, et le Fils n'est pas le Saint-Esprit; d'autant qu'encore que le Père ne soit pas un autre Dieu que le Fils et le Saint-Esprit, il est néanmoins une autre personne; et de même le Fils n'est pas un autre Dieu que le Père et le Saint-Esprit, ains seulement une autre personne; et le Saint-Esprit n'est pas un autre Dieu que le Père et le Fils, ains seulement une autre personne.

La difficulté consiste à bien entendre ceci, et il se peut aucunement comprendre par cet exemple. Vous n'avez qu'une ame, ma chère fille; et néanmoins cette ame est entendement, mémoire, et volonté. Votre entendement n'est pas mémoire; car il y a beaucoup de choses que vous entendez, desquelles vous ne vous ressouvenez pas quelque temps après: votre entendement et votre mémoire ne sont pas votre volonté; car il y a beaucoup de choses que vous entendez et desquelles vous avez mémoire, lesquelles vous ne voulez pas, comme sont les péchés, que vous détestez. Votre ame donc est une toute seule; ses puissances sont trois, entendement, mémoire, volonté: et bien que l'une des puissances ne soit pas l'autre, si est-ce que toutes trois ne sont

qu'une seule ame; l'entendement étant ame, la mémoire ame, la volonté ame, et non trois ames, ains une ame; et bien que ce ne soit qu'une ame, si est-ce que cette ame en tant qu'entendement n'est pas mémoire, en tant que mémoire n'est pas volonté.

Ainsi il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes, desquelles trois l'une n'est pas l'autre, et toutes trois ne sont qu'un seul Dieu : en sorte que le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, et non trois Dieux, mais un seul Dieu; parceque encore qu'il y ait trois personnes, toutes trois ensemble n'ont qu'une seule et unique divinité; comme encore qu'il y ait trois puissances en notre ame, toutes trois néanmoins ne sont qu'une seule ame.

Or Dieu, qui n'est qu'un en divinité ou nature divine, après avoir créé le monde, et long-temps après, c'est-à-dire environ cinq mille ans après la création, prit la nature humaine, joignant l'humanité à sa divinité au ventre de la Vierge, et par ce moyen il se rendit homme : car comme, ayant la divinité, il est Dieu, aussi ayant l'humanité il est homme. Mais il faut noter qu'encore que ce soit le seul unique vrai Dieu qui ait pris notre humanité, si est-ce qu'il ne l'a prise en la personne du Père, ni en la personne du Saint-Esprit, ains seulement en la personne du fils.

Comme si je disois que votre ame a pris la connoissance d'écrire, je ne dirois pas pour cela que c'est votre volonté qui a pris cette connoissance; car ce n'est pas la volonté qui connoît, c'est l'entendement : et néanmoins l'entendement et la volonté ne sont

qu'une seule ame. De même je dis vrai quand je dis que votre ame agit dedans votre cœur et dedans votre cerveau; et néanmoins au cœur elle agit par la volonté et l'amour, et au cerveau elle agit par l'entendement et la connoissance. Et encore que ce ne soit qu'une seule ame, néanmoins l'une des facultés agit en un endroit où l'autre n'agit pas. Ainsi le seul Fils est incarné, et non le Père ni le Saint-Esprit; bien que le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, ne soient qu'un Dieu.

Il faut encore savoir que le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, un seul vrai Dieu, sont par-tout et totalement par tout le monde, comme votre ame est par tout votre corps; mais parcequ'au ciel sa divine majesté se manifeste plus clairement, nous imaginons plus facilement sa présence au ciel. Maintenant donc, ma chère fille, quand vous vous représentiez notre Seigneur revenant d'Égypte, vous considériez Dieu le Fils, lequel, bien qu'il fût par-tout, selon qu'il est Dieu, étoit néanmoins par les chemins en travail, selon qu'il est homme. Quand vous vous représentiez Dieu le Père au ciel, vous le considériez selon la commune imagination qui le représente plutôt au ciel qu'en terre; et, quand vous vous représentiez que le Père et le Fils étoient deux, vous pensiez la vérité: car ce sont deux personnes, encore qu'ils ne soient qu'un seul Dieu. Quand vous disiez qu'il n'étoit qu'un, vous disiez bien aussi; car ils ne sont qu'un seul Dieu et très unique, bien qu'ils soient deux personnes.

Mais il y a de plus : c'est que vous considériez notre Seigneur en tant qu'homme : et, en cette sorte, il est vraiment différent d'avec le Père en nature : car le Père n'est pas homme ; ains seulement Dieu, et le Fils est Dieu, et un même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Mais, outre cela, il est vrai homme, ayant deux natures, l'une divine qui est celle-là même du Père et du Saint-Esprit, l'autre humaine qu'il a prise au ventre de la Vierge ; comme nous avons deux natures, l'une spirituelle qui est notre ame, l'autre corporelle qui est la chair. Et comme le fer enflammé a la nature du fer et celle du feu, et peut être dit fer et feu tout ensemble ; ainsi notre Seigneur ayant saisi la nature humaine, comme le feu saisit le fer, il est vraiment Dieu à raison du feu de la divinité, et vraiment homme à raison du fer de l'humanité.

Et comme le fer ne laisse pas d'être fer, et pesant, et massif, et ferme, et dur pour être enflammé, et que le feu ne laisse pas d'être feu, chaud, lumineux, ardent pour être enferré ; ainsi l'humanité de notre Seigneur ne laissa pas d'être petite, et tendre, et gémissante, et frileuse en la crèche de Bethléem, encore qu'elle fût jointe à la divinité ; et la divinité ne laisse pas d'être toute puissante, toute glorieuse, pour être jointe à l'humanité.

Ma chère fille, je ne pense pas, non, vous avoir déclaré l'affaire ; car c'est un abyme lequel il faut regarder simplement et humblement, sans se beaucoup tourmenter pour l'entendre. Il suffit que votre

méditation alloit bien, et que notre Seigneur a plus agréable votre simplicité que la science de ceux qui pensent beaucoup être. Si vous n'entendez pas cette lettre, ne vous fâchez pas: je l'ai seulement écrite pour vous donner un peu de jour, et non pas le jour du midi que nous aurons en paradis. Bonsoir, ma très chère fille; faites dévotement les fêtes auprès de ce vrai Dieu petit enfant, auquel je suis tout vôtre.

866e LETTRE (liv. VII, let. 33).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE.

Sur la fête du saint sacrement de l'autel.

Votre cœur sera pur, ma chère petite fille, puisque votre intention est pure; et les pensées vaines qui vous surprennent ne le sauroient souiller en sorte quelconque. Demeurez en paix, et supportez doucement vos petites misères: vous êtes à Dieu sans réserve; il vous conduira bien: que s'il ne vous délivre pas sitôt de vos imperfections, c'est pour vous en délivrer plus utilement, et vous exercer plus longuement en l'humilité, afin que vous soyez bien enracinée en cette chère vertu.

Qui reçoit la très sainte communion, il reçoit Jésus-Christ vivant. C'est pourquoi son corps, son ame et sa divinité sont en ce divin sacrement; et d'autant que sa divinité est celle-là même du Père et du Saint-Esprit qui ne sont qu'un seul Dieu avec lui, qui reçoit la très sainte Eucharistie reçoit le corps

du Fils de Dieu, et par conséquent son sang et son ame, et par conséquent la très sainte Trinité.

Mais néanmoins ce divin sacrement est principalement institué afin que nous reçussions le corps et le sang de notre Sauveur avec sa vie vivifiante: comme les habillements couvrent principalement le corps de l'homme; mais parceque l'ame est unie au corps, ils couvrent par conséquent l'ame, l'entendement, la mémoire, et la volonté.

Allez bien simplement en cette croyance, et saluez souvent le cœur de ce divin Sauveur, qui, pour nous témoigner son amour, s'est voulu couvrir des apparences du pain, afin de demeurer très familièrement et très intimement en nous et près de notre cœur.

Voyons bien en esprit les saints anges qui environnent le très saint sacrement pour l'adorer, et, en cette sainte octave, répandent plus abondamment des inspirations sacrées sur ceux qui, avec humilité, révérence et amour, s'en approchent. Ma chère fille, ces divins esprits vous apprendront comme vous ferez pour bien célébrer ces jours solennels, et surtout l'amour intérieur qui vous fera connoître combien est grand l'amour de notre Dieu, qui, pour se rendre plus nôtre, a voulu se donner en viande pour la santé spirituelle de nos cœurs, afin que, les nourrissant, ils fussent plus parfaits.

867[e] LETTRE (liv. VII, let. 34).

LE MÊME, A LA MÈRE DE CHANTAL.

Même sujet.

Or il est vrai, ma très chère sœur, ma fille, j'ai été un peu las de corps; mais d'esprit et de cœur, comment le pourrois-je être après avoir tenu sur ma poitrine, et tout joignant mon cœur, un si divin épithème, comme j'ai fait ce matin tout au long de la procession? Hélas! si j'eusse eu mon cœur bien creux par l'humilité, et bien abaissé par abjection, j'eusse sans doute attiré ce sacré gage à moi, il se fût caché dedans moi; car il est si amoureux de ces vertus, qu'il s'élance à force où il les voit.

Le passereau trouve un repaire, et la tourterelle un nid où elle met ses poussins (1), dit David. Mon Dieu! que cela m'attendrit quand on a chanté ce psaume! car je disois: O chère reine du ciel, chaste tourterelle, est-il possible que votre poussin ait maintenant pour son nid ma poitrine? Cette parole de l'Épouse m'a bien encore touché: *Mon bien-aimé est mien, et moi je suis toute sienne* (2); *il demeure entre mes mamelles* (3), car je le tenois là; et celles-ci de l'Époux: *Mets-moi comme un cachet sur ton*

(1) Passer invenit sibi domum, et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos. Ps. LXXXIII, v. 4.

(2) Dilectus meus mihi, et ego illi. CANT., c. II, v. 16.

(3) Inter ubera mea commorabitur. *Ibid.*, c. I, v. 12.

cœur (1). Hélas! oui, ma fille: mais, ayant ôté le cachet, je ne vois point l'impression des traits d'icelui en mon cœur. Y a-t-il une douceur comparable?

Quant à l'affaire, je ne saurois que dire, sinon qu'en une heure on se peut résoudre au moins mal; et, la résolution prise, on se doit donner du contentement sur ce que, de quelque côté que l'on retourne les affaires de ce monde, il se trouvera toujours beaucoup de choses à desirer et redire; en sorte qu'après qu'on s'est déterminé, il ne faut plus s'amuser à soupirer après les imaginations des choses meilleures, mais à bien passer les difficultés présentes, lesquelles aussi bien ne saurions-nous échapper sans en rencontrer d'autres aussi fortes, puisque tout en est plein. Bonsoir, ma très chère fille; le divin Sauveur, unique amour de notre cœur, soit notre éternel repos. Amen.

868e LETTRE (liv. VII, let. 35).

LE MÊME, A LA MÊME.

Même sujet.

Mon Dieu! que mon cœur est plein de choses pour vous dire, ma fille: car c'est aujourd'hui le jour de la grande fête de l'Église, en laquelle, portant le Sauveur à la procession, il m'a de sa grace donné mille douces pensées, emmi lesquelles j'ai eu peine de réprimer les larmes.

O Dieu! je mettois en comparaison le grand-prêtre

(1) Pone me ut signaculum super cor tuum. CANT., c. VIII, v. 6.

de l'ancienne loi avec moi, et considérois que ce grand-prêtre portoit un riche pectoral sur sa poitrine, orné de douze pierres précieuses, et en icelui se voyoient les noms des douze tribus des enfants d'Israël: mais je trouvois mon pectoral bien plus riche, encore qu'il ne fût composé que d'une seule pierre, qui est la perle orientale que la mère perle conçut en ses chastes entrailles de la bénite rosée du ciel; car, voyez-vous, je tenois ce divin sacrement bien serré sur ma poitrine, et m'étoit avis que les noms des enfants d'Israël étoient tous marqués en icelui; oui, les noms des filles spécialement, et le nom de l'une encore plus.

L'épervier et le passereau de S. Joseph me revenoient en l'esprit, et me sembloit que j'étois chevalier de l'ordre de Dieu, portant sur ma poitrine le même Fils qui vit éternellement en la sienne. Ah! que j'eusse bien voulu que mon cœur se fût ouvert pour recevoir ce précieux Sauveur, comme fit celui du gentilhomme duquel je vous fis le conte! Mais hélas! je n'avois pas le couteau qu'il falloit pour le fendre, car il ne se fendit que par l'amour; si ai-je bien pourtant eu des grands desirs de cet amour, mais je dis pour notre cœur indivisible, voilà ce que je vous puis dire. Bonsoir, ma chère fille; vivez toute en Dieu et pour Dieu. Je suis en lui infiniment vôtre.

J'oubliai hier de vous reprendre de quoi vous ne receviez pas en simplicité la parole de Dieu, ains aviez des aversions qui vous la rendoient moins suave

des uns que des autres. Oh! l'humilité et douceur de l'amour de l'Époux fait demeurer les épouses humblement et doucement attentives à recevoir sa sainte parole. Vive Jésus! ma très chère mère, en tout ce que nous sommes, selon l'unité qu'il a faite de nous.

869e LETTRE (liv. VII, let. 37).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE.

Sur la fête de S. Jean-Baptiste.

Or sus, ma chère fille, si vous ne pouvez bonnement communier souvent réellement, vous vous communierez tant que vous voudrez spirituellement. Hélas! vous me demandez une bonne pensée sur S. Jean: celle-ci m'est extrêmement douce. En plusieurs occurrences il avoit connu notre Seigneur dès le ventre de sa mère, tressaillant d'aise de sa présence et de la voix de la mère d'icelui (1): il témoigna bien dèslors le contentement qu'il auroit de le voir, de l'ouïr, de converser avec lui; néanmoins il fut privé de tout cela; et, en tout ce que l'Écriture témoigne, il ne lui parla jamais deux bonnes fois: ains sachant que ce divin Sauveur prêchoit et se communiquoit à tout le monde en Judée, il demeura solitaire dans un désert tout voisin, sans oser le venir voir réellement, quoiqu'il le vît toujours spirituellement.

(1) Ait ad Mariam Elizabeth: Ecce ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo. Luc, c. 1, v. 44.

Fut-il jamais une mortification égale, d'être si proche de son unique et souverain amour, et, pour l'amour de lui, demeurer sans le voir, sans l'ouïr, sans l'écouter? Hé bien, ma chère fille, vous en ferez de même proche du sacrement où Jésus est; car vous ne le goûterez qu'en esprit, comme S. Jean.

Mon Dieu! on ne sauroit dire si c'a été un homme céleste ou un ange terrestre. Sa casaque d'armes, faite de poils de chameau, représentoit son humilité qui le couvroit par-tout; sa ceinture de peau morte, mise sur son ventre et sur ses reins, signifioit la mortification avec laquelle il rétrécissoit et serroit toutes ses concupiscences. Il mangeoit des sauterelles, pour montrer que si bien il étoit en terre, il sautoit néanmoins perpétuellement en Dieu, le miel sauvage lui servoit de sauce, parceque la suavité de l'amour de Dieu assaisonnoit toutes ses austérités: mais cet amour étoit sauvage, parcequ'il ne l'avoit pas appris des maîtres, ains des arbres et des pierres, comme dit S. Bernard.

Mon Dieu! ma fille, mangeons et du sauvage et du domestique; amassons de ce saint amour à toutes occasions, et par l'exemple de nos sœurs, et par la considération des autres créatures; car tout crie aux oreilles de notre cœur: Amour, amour. O saint amour, venez donc; et possédez nos cœurs très uniquement.

Vraiment, nos bonnes dames de la Visitation font merveille, et qui les voit en est tout consolé. Vive

Jésus! je suis en lui extrêmement vôtre, ma chère fille.

870e LETTRE (liv. VII, let. 38).

LE MÊME, A LA MÊME.

Même sujet.

Ma très chère mère, je voudrois bien certes avoir quelque beau bouquet du désert de notre glorieux S. Jean, pour le présenter à votre chère ame; mais la mienne, plus stérile que le désert, n'a su en trouver aujourd'hui, bien qu'en vérité elle ait eu ce matin et ait encore présentement un certain petit insensible sentiment de ne vouloir plus vivre selon la nature, mais, tant qu'il se pourra, selon la foi, l'espérance et la charité chrétienne, à l'imitation de cet homme angélique, que nous voyons dans ce profond désert ne regarder que Dieu et soi-même.

O que bienheureux est l'esprit de celui qui ne voit que ces deux objets, dont l'un le ravit à la dilection souveraine, et l'autre le ravale à l'abjection extrême! car que pouvoit dire ce grand ermite en un lieu où il n'y avoit que Dieu et lui, sinon: *Qui êtes-vous, Seigneur? et qui suis-je?* Je prie notre Seigneur, qui est l'agneau que notre grand S. Jean nous montra, qu'il vous revête toute de la très sainte laine de ses mérites, ma très chère mère, ma fille.

O Dieu! quelle admirable pureté de cœur! quelle indifférence à toutes choses en cet admirable ange humain ou homme angélique, qui semble n'aimer

quasi pas son maître, pour l'aimer davantage et plus purement! Je ne sais comme il eut le courage de demeurer en son désert après qu'il eut vu son Sauveur, et qu'il l'eut vu s'en aller de là. Il continue néanmoins ses prédications, et d'une sainte dureté il ne se laisse point vaincre à la tendresse et suavité de l'amour de la présence de son souverain bien; mais avec un amour austère, constant et fort, il le sert en absence pour son amour. Dieu et le grand S. Jean vous veuillent visiter en la douceur de leurs consolations avec toutes nos filles.

(1) Quant à votre treille, je pense qu'il la faut pour le présent faire de bois, tandis que vous êtes à louage; et qu'il y faut faire une porte, sans que toute la treille s'ouvre.

Car quant à la profession, le Pontifical, revu et imprimé par ordre du pape, fait sortir les filles pour venir faire le vœu.

Et quant à parer l'autel, on verra si on pourra continuer à faire sortir; je n'y vois nul inconvénient, mais il faut subir l'esprit des autres.

Vraiment, si l'on veut faire professe ma chère sœur Anastase, le jour de la Visitation, je serai bien aise d'être l'officiant. On pourra supplier un de ces seigneurs pour un autre jour, en prenant le dimanche dans l'octave.

(1) Toute cette fin n'est point dans mon exemplaire, mais elle est dans le manuscrit original du monastère de la Visitation de La Flèche.

871e LETTRE (liv. VII, let. 39).

LE MÊME, A LA MÊME.

Notre admirable prélat s'étend ici avec délectation sur les louanges et prérogatives de S. Jean-Baptiste.

Hélas! ma très chère fille, que n'ai-je quelque digne sentiment de joie pour cet homme angélique, ou cet ange humain, duquel nous célébrons la naissance! Mon Dieu! que j'aurois de suavité de m'en entretenir moi-même! Mais je vous assure que la grandeur de mon intérieure pensée m'empêche de me donner cette satisfaction à moi-même.

Je le trouve plus que vierge, parcequ'il est vierge même des yeux, qu'il a plantés sur les objets insensibles du désert, et ne sait point par les sens qu'il y a deux sexes; plus que confesseur, car il a confessé le Sauveur avant que le Sauveur se soit confessé lui-même; plus que prédicateur, car il ne prêche pas souvent de la langue, mais de la main et du doigt, qui est le comble de la perfection; plus que docteur, car il prêche sans avoir ouï la source de la doctrine; plus que martyr, car les autres martyrs meurent pour celui qui est mort pour eux, mais lui meurt pour celui qui est encore en vie, et contre-change, selon sa petitesse, la mort de son Sauveur, avant qu'il la lui ait donnée; plus qu'évangéliste, car il prêche l'Évangile avant qu'il ait été fait; plus qu'apôtre, car il précède celui que les apôtres suivent; plus que prophète, car il montre celui que les

prophétes prédisent; plus que patriarche, car il voit celui qu'ils ont cru; et plus qu'ange, et plus qu'homme, car les anges ne sont qu'esprit sans corps, et les hommes ont trop de corps et trop peu d'esprit : celui-ci a un corps, et n'est qu'esprit.

J'ai un goût extrême à le regarder dans ce sombre mais bienheureux désert qu'il parfume de toutes parts de dévotion, et dans lequel il répand jour et nuit des soliloques et devis extatiques devant le grand objet de son cœur; cœur, qui, se voyant seul à seul, jouit de la présence de son amour, trouve en la solitude la multitude des douceurs éternelles, là où il suce le miel céleste, qu'il ira après bientôt distribuer dans les ames des Israélites auprès du Jourdain.

Mon Dieu! ma chère fille, que voilà un admirable saint! Il naît d'une stérile, il vit dans les déserts, il prêche au cœur aride et pierreux, il meurt parmi les martyrs; et, parmi toutes ces âpretés, il a son cœur tout plein de graces et de bénédictions! Mais ceci est encore admirable, que notre Seigneur ayant dit qu'*entre tous ceux qui étoient nés de femme, nul n'étoit plus grand que Jean* (1), il ajoute : *Voire mais celui qui est le moindre au royaume des cieux*, c'est-à-dire en l'Église, *est plus grand que lui* (2). O ma chère fille, il est vrai; car le moindre chrétien communiant est plus grand que S. Jean : et que veut dire que nous sommes si petits en sainteté?

(1) Dico vobis : Major inter natos mulierum prophetà Joanne Baptistà nemo est. Luc, c. vii, v. 28.

(2) Qui autem minor est in regno Dei major est illo. *Ibid.*

Bonsoir, ma chère fille, et toute la chère troupe de nos filles. Le bon S. Jean les veuille bénir avec leur chère mère.

872e LETTRE (liv. VII, let. 40).

LE MÊME, A LA MÊME.

Même sujet.

Ne faut-il pas, ma chère sœur, que, ne pouvant vous voir, je vous aille au moins donner la bonne fête en esprit? O Dieu, que voici un grand saint qui se présente aux yeux de notre ame! Quand je le considère dans ces déserts, je ne sais si c'est un ange qui fait semblant d'être homme, ou un homme qui prétend de devenir ange. Quelles contemplations! quelles élévations d'esprit fait-il là-dedans!

Sa viande est admirable; car le miel représente la suavité de la vie contemplative, toute ramassée sur les fleurs des mystères sacrés. Les locustes représentent la vie active: car la locuste ne chemine jamais sur terre, ni ne vole jamais en l'air; mais, par un mystérieux mélange, tantôt on la voit sautante, et tantôt touchant la terre pour reprendre son air; car ceux qui font la vie active sautent et touchent terre alternativement: elle vit de la rosée, et n'a point d'exercice que de chanter. Ma chère fille, bien que, selon notre condition mortelle, il nous faut toucher la terre pour donner ordre aux nécessités de cette vie, si est-ce que notre cœur ne doit savourer que la

rosée du bon plaisir de Dieu en tout cela, et doit tout rapporter à la louange de Dieu.

Mais ce que cet ange terrestre est habillé de poil de chameau, que signifie-t-il? Le chameau bossu, et proprement fait à porter des fardeaux, représente le pécheur. Hélas! pour gens de bien que soient les chrétiens, ils doivent néanmoins se ressouvenir qu'ils sont environnés du péché; et, si le péché ne les touche pas, au moins y a-t-il toujours du poil des cogitations, des tentations, et des dangers. Ah! que c'est un habit propre à conserver la sainteté que la robe de l'humilité!

Eh! voyez, je vous prie, ce saint jeune homme enfoncé dans la solitude; il y est par obéissance, attendant qu'on l'appelle pour venir au peuple. Il se tient éloigné du Sauveur, qu'il connoissoit et baisoit par affection dès le ventre de sa mère, afin de ne point s'éloigner de l'obéissance, sachant bien que, de trouver le Sauveur hors de l'obéissance, c'est le perdre tout-à-fait.

Au demeurant, il naît d'une vieille stérile, pour nous apprendre que les sécheresses et stérilités ne laissent pas de produire en nous la sainte grace; car Jean veut dire grace.

Mais sur-tout, ma chère fille, voyez que (1) tout aussitôt que son père Zacharie eut écrit le nom de ce glorieux enfant sur ses tablettes, il commence à prophétiser et chanter le beau cantique *Benedictus Dominus Deus Israel*. Certes ce nom bien gravé dans

(1) Postulans pugillarem scripsit, dicens: Joannes est nomen

nos cœurs, je veux dire l'honneur et l'imitation de ce saint, nous fera prophétiser et bénir Dieu abondamment.

J'aime ce beau rossignol du bois, qui, étant toute voix et tout chant, sortant sur les avenues de la Judée, annonce le premier la venue du soleil. Je le prie qu'il vous donne de son miel, de ses locustes, et qu'il vous communique son manteau.

873e LETTRE (liv. VII, let. 41).

LE MÊME, A LA MÊME.

Même sujet.

Voyez-vous une rose, ma très chère fille? Elle représente le glorieux S. Jean, duquel la vermeille charité est plus éclatante que la rose, à laquelle encore il ressemble parceque, comme elle, il a vécu parmi les épines de beaucoup de mortifications.

Mais pensez comme ce grand homme avoit gravé au milieu de son cœur la sainte Vierge et son enfant, depuis le jour de la Visitation, auquel il ressentit, le premier des mortels, combien la mère de cet enfant, et l'enfant de cette mère étoit aimable.

Hors de cette mère et de cet enfant rien ne doit occuper le cœur de ma fille et de son père. Qu'à

ejus. Et mirati sunt universi. Apertum est autem illicò os ejus et lingua ejus, et loquebatur benedicens Deum... et repletus est Spiritu Sancto, et prophetavit dicens: Benedictus Dominus Deus Israel. Luc, c. 1, v. 63 et seq.

jamais ce glorieux et divin Jésus vive et règne en nos esprits, entre les bras de sa sainte mère, comme en son trône florissant.

Et voilà donc, ma très chère fille, un bouquet spirituel où vous voyez deux lis dans une rose, l'un qui est né dans l'autre, et qui tous deux bénissent, de l'odeur de leur suavité et de la perfection de leur beauté, la rose des cœurs, qui, par une parfaite mortification poignante, vivent nus, dépouillés, et quittes de toute autre chose pour eux. Eh! qui nous fera la grace que nous savourions bien le miel que cette mère abeille fait au milieu de cette fleur aimable? Bonsoir, ma très chère mère; le bonsoir à toutes nos sœurs.

874e LETTRE (liv. VII, let. 42).

LE MÊME, A LA MÊME.

Sur la fête de S. Pierre.

Notre grand S. Pierre, réveillé de son sommeil par l'ange (1), vous donne le bonjour, ma très chère mère. Combien de douceurs en l'histoire de cette délivrance! car son ame est tellement saisie, qu'il ne sait s'il songe ou s'il ne songe pas. Que puisse notre

(1) Angelus Domini.... percussoque latere Petri, excitavit eum...., et nesciebat (Petrus) quia verum est quod fiebat per Angelum; existimabat autem se visum videre... Petrus ad se reversus dixit: Nunc scio verè quia misit Dominus Angelum suum, et eripuit me de manu Herodis, et de omni expectatione plebis Judæorum. Act. xii.

ange toucher cejourd'hui notre flanc, nous donner le réveil de l'attention amoureuse à Dieu, nous délivrer de tous les liens de l'amour propre, et nous consacrer à jamais à ce céleste amour, afin que nous puissions dire : *Maintenant je sais certes que Dieu a envoyé son ange, et m'a délivré.*

Pierre, m'aimes-tu (1)? non point qu'il en doutât, mais pour le grand plaisir qu'il prend à nous souvent ouïr dire et redire et protester que nous l'aimons.

Ma chère mère, aimons-nous pas le doux Sauveur? Ah! il sait bien que, si nous ne l'aimons, pour le moins desirons-nous de l'aimer. Or, si nous l'aimons, paissons ses brebis et ses agneaux; c'est là la marque de l'amour fidéle. Mais de quoi faut-il repaître ces chères brebiettes? De l'amour même : car ou elles ne vivent pas, ou elles vivent d'amour; entre leur mort et l'amour il n'y a point d'entre deux: *il faut mourir ou aimer; car qui n'aime*, dit S. Jean, *il demeure en la mort* (2).

Mais savez-vous une jolie pensée? Notre Seigneur va dire à son cher S. Pierre: *Quand tu étois jeune, tu mettois ta ceinture, et allois où tu voulois; mais*

(1) Dixit Simoni Petro Jesus : Simon Joannis, diligis me plus his? Dicit ei : Etiam, Domine, tu scis quia amo te. Dicit ei : Pasce agnos meos. Dicit ei iterum : Simon Joannis, diligis me? Ait illi : Etiam, Domine, tu scis quia amo te. Dicit ei : Pasce agnos meos. Dicit ei tertiò : Simon Joannis, amas me? Contristatus est Petrus, quia dixit ei tertiò, Amas me? et dixit ei : Domine, tu omnia nôsti; tu scis quia amo te. Dixit ei : Pasce oves meas. JOAN., c. XXI, v. 15.

(2) Qui non diligit, manet in morte. I. JOAN., c. III, v. 14.

quand tu seras vieil, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne veux pas (1).

Les jeunes apprentis en l'amour de Dieu se ceignent eux-mêmes, et prennent les mortifications que bon leur semble ; ils choisissent leur pénitence, résignation et dévotion, et font leur propre volonté parmi celle de Dieu : mais les vieux maîtres au métier se laissent lier et ceindre par autrui, se soumettant au joug qu'on leur impose, vont par les chemins qu'ils ne voudroient pas selon leur inclination. Il est vrai qu'ils tendent la main ; car, malgré la résistance de leurs inclinations, ils se laissent gouverner volontairement contre leur volonté, et disent qu'*il vaut mieux obéir que faire des offrandes* (2) : et voilà comme ils glorifient Dieu, crucifiant non seulement leur chair, mais leur esprit.

Vraiment hier, tandis que l'on chantoit l'invitatoire, et qu'on disoit, *Vive le roi des apôtres! venez et adorez-le* (3), j'eus un si doux et amiable sentiment que rien plus, et soudain je desirois qu'il s'épanchât sur tout notre cœur. O Dieu! notre Sauveur nous soit à jamais toutes choses! Tenez le cœur en haut dans le sein de la divine bonté et providence; car c'est le lieu de son repos, c'est lui qui m'a rendu

(1) Amen dico tibi, cùm esses junior, cingebas te, et ambulabas ubi volebas : cùm autem senueris, extendes manus tuas, et alius te cinget, et ducet quò tu non vis. JOAN., c. XXI, v. 18.

(2) Melior est obedientia quàm victimæ, et auscultare magis quàm offerre adipem arietum. I. REG., c. XV, v. 22.

(3) Regem apostolorum Dominum, venite, adoremus. (*Invitatorium ex Off. apostolorum breviarii romani.*)

tout vôtre et vous toute mienne, afin que nous fussions plus purement, parfaitement et uniquement siens. Ainsi soit-il.

875e LETTRE (liv. VII, let. 46).

LE MÊME, A UNE SUPÉRIEURE DE LA VISITATION.

Belles considérations sur le mystère de la Visitation de Notre-Dame. Circonstances qui précèdent et accompagnent son voyage et son séjour chez Zacharie et Élisabeth. Réflexions et applications.

Mais que je suis aise, ma chère fille, que ces deux filles de notre cœur ne puissent pas jeûner demain (1), et qu'en échange elles aient des petites mortifications involontaires; car j'aime singulièrement le mal que la seule élection du Père céleste nous donne au prix de celui que nous choisissons! Mais vous, qui êtes robuste (2), jeûnerez donc en pain et eau; cela s'entend, ma chère fille (car vous ne l'entendez pas, si je ne le vous dis), cela s'entend l'année qui vient, si l'heure échoit; car pour celle-ci, vraiment il faut être Juif aux Juifs, et gentil aux gentils, manger avec les mangeants, rire avec les riants (3), dit le grand apôtre de cejourd'hui (4).

Or paissez donc vos petites brebis, ma chère fille; mais demain vous verrez la pauvre petite jeune dame

(1) Veille de la fête de la Visitation de la sainte Vierge.
(2) Il paroît que c'est une petite ironie.
(3) Gaudere cum gaudentibus. ROM., c. XII, v. 15.
(4) C'étoit le jour de la commémoration de S. Paul.

enceinte du Fils de Dieu, qui vient doucement occuper l'esprit de son cher et saint mari, pour avoir le congé de faire la sainte visite de sa vieille cousine Élisabeth. Vous verrez comme elle dit adieu à ses chères voisines pour trois mois, qu'elle pense être aux champs et ès montagnes; car ce mot est bon. Je pense que toutes la laissent avec tendreté; car elle étoit si aimable et amiable, qu'on ne pouvoit être avec elle sans amour ni la laisser sans douleur.

Elle entreprend son voyage avec un peu d'empressement; car l'Évangile le dit, que ce fut hâtivement. Ah! les prémices des mouvements de celui qu'elle a en ses entrailles ne se peuvent faire qu'avec de la ferveur. O saint empressement, qui ne trouble point, et qui nous hâte sans nous précipiter!

Les anges se disposent à l'accompagner, et S. Joseph à la conduire cordialement. Je voudrois bien savoir quelque chose des entretiens de ces deux grandes ames, car vous prendriez bien plaisir que je le vous disse; mais je pense que la Vierge ne s'entretient que de ce de quoi elle est pleine, et qu'elle ne respire que le Sauveur. S. Joseph réciproquement n'aspire qu'au Sauveur, qui, par des rayons secrets, lui touche le cœur de mille extraordinaires sentiments; et, comme les vins enfermés dans les caves ressentent, sans les sentir, l'odeur des vignes florissantes, ainsi le cœur de ce saint patriarche ressent, sans le sentir, l'odeur, la vigueur et la force du petit enfant qui fleurit en sa belle vigne.

O Dieu! quel beau pélerinage! Le Sauveur leur

sert de bourdon, de viande, et de petite bouteille à vin : à vin, dis-je, qui réjouit les anges et les hommes, et qui enivre le père d'un amour démesuré. Je vous laisse à penser, ma fille, quelle bonne odeur répandit en la maison de Zacharie cette belle fleur de lis. Pendant trois mois qu'elle y fut, comme chacun en étoit embaumé! et comme, avec peu mais de très excellentes paroles, elle versoit de ses sacrées lévres le miel et le baume précieux! Car que pourroit-elle épancher que ce de quoi elle étoit pleine? or elle étoit pleine de Jésus. Mon Dieu! ma fille, je m'admire, tant que je suis encore si plein de moi-même après avoir si souvent communié. Eh! cher Jésus, soyez l'enfant de nos entrailles, afin que nous ne respirions ni ressentions par-tout que vous. Hélas! vous êtes si souvent en moi, pourquoi suis-je si peu souvent en vous? vous entrez en moi, pourquoi suis-je tant hors de vous? vous êtes dans mes entrailles, pourquoi ne suis-je dans les vôtres, pour y fouiller et recueillir ce grand amour qui enivre les cœurs? Ma fille, je suis tout parmi cette chère visitation, en laquelle notre Seigneur, comme un vin tout nouveau, fait bouillonner de toutes parts cette affection amoureuse dedans le ventre de sa sacrée mère.

876e LETTRE (liv. VII, let. 47).

LE MÊME, A LA MÊME.

Sur la fête de l'Assomption de Notre-Dame, et sur la dévotion à la sainte Vierge.

Eh! qu'elle est belle cette aube du jour éternel, laquelle, montant devers le ciel, va, ce semble, de plus en plus croissant ès bénédictions de son incomparable gloire! Qu'à jamais les odeurs d'éternelles suavités, éparses sur les cœurs de ces dévots, remplissent celui de ma très chère mère comme mon cœur propre; et que notre chère petite congrégation, toute vouée à la louange de son fils et des mamelles sacrées qui l'ont allaité, jouisse des bénédictions préparées aux ames qui l'honorent!

Hier au soir j'eus un sentiment fort particulier du bien que l'on a d'être enfant, quoique indigne, de cette glorieuse mère, étoile de mer, *belle comme la lune, élue comme le soleil* (1). O mon Dieu! ma très chère mère, j'ai eu une spéciale consolation de voir comme elle donna une robe d'une blancheur nompareille à son serviteur S. Ildephonse, évêque de Tolède (2); car pourquoi n'en donnera-t-elle pas une à notre cher cœur? Voyez-vous, je retourne

(1) Pulchra ut luna, electa ut sol. CANT., c. VI, v. 9.

(2) «Vers la fête de l'Assomption de la Vierge, S. Ildephonse, s'étant disposé par trois jours de jeûnes, alla de grand matin à l'église, selon sa coutume, assisté seulement d'un diacre et d'un sous-diacre. Dès l'entrée il aperçut la très sainte mère de Dieu, assise sur le trône

toujours à mes brebis : entreprenons de grandes choses, sous la faveur de cette mère; car si nous sommes un peu tendres en son amour, elle n'a garde de nous laisser sans l'effet que nous prétendons.

O Dieu! quand je me ressouviens qu'aux cantiques elle dit, *Entourez-moi de pommes* (1), je voudrois volontiers lui donner notre cœur; car quelle autre pomme peut desirer de moi cette belle fruitière? Je viens du sermon, où je voudrois bien avoir plus saintement et amoureusement parlé de notre glorieuse et sacrée maîtresse : je la supplie qu'elle me veuille pardonner. Dieu nous fasse la grace de nous voir un jour consommés au divin amour. Cependant bonsoir, ma très chère mère.

Le 15 août, jour de la glorification de notre très honorée maîtresse, qui soit à jamais notre amour.

épiscopal, entourée d'une troupe d'anges qui chantoient. Alors la divine Marie, l'envisageant, lui dit ces paroles : Approchez, serviteur de Dieu très fidèle, recevez ce présent de ma main : je vous l'ai apporté du trésor de mon fils. C'étoit une très riche chasuble dont elle le revêtit, lui ordonnant de s'en servir seulement aux jours des fêtes qui seroient célébrées en son honneur. Cette apparition fut si authentique, qu'en un concile tenu en Espagne, sous l'évêque de Tolède appelé Gille, il fut ordonné qu'en considération de la grace que la sacrée Vierge avoit faite à S. Ildephonse, cette fête seroit solennisée avec office double par tout le diocèse. » (GIRY, *Vie des Saints*, au 23 janvier.)

(1) Stipate me malis. CANT., c. II, v. 5.

877[e] LETTRE (liv. VII, let. 49).

LE MÊME, A LA MÊME.

Même sujet.

Ma très chère mère, je considérois au soir, selon la foiblesse de mes yeux, cette reine mourante d'un dernier accès d'une fiévre plus suave que toute santé, qui est la fiévre d'amour, laquelle, desséchant son cœur, enfin l'enflamme, l'embrase et le consume; de sorte qu'il exhale son saint esprit, lequel s'en va droit entre les mains de son fils. Ah! veuille cette sainte Vierge nous faire vivre par ses prières en ce saint amour. Qu'il soit à jamais le très unique objet de notre cœur. Que puisse notre unité rendre à jamais gloire à l'amour de Dieu, qui porte le sacré nom d'unissant.

Je n'ai pas une si heureuse naissance, ma très chère mère, que d'avoir paru en ce monde au jour auquel la très sainte Vierge notre reine parut au ciel,

En son beau vêtement de drap d'or récamé,
Et d'ouvrages divers à l'aiguille semé (1),

ainsi que nous dirons dimanche, jour auquel je naquis avec cette gloire, que c'a été entre les octaves de cette grande assomption (2). Ah! Dieu, ma très chère mère, que je veux approfondir creusement notre

(1) Adstitit Regina à dextris tuis, in vestitu deaurato, circumdata varietate. Ps. XLIV, v. 10.

(2) S. François de Sales est né le 21 août 1567.

cœur devant cette dame élevée, afin qu'il lui plaise le remplir de cette surabondante rosée d'Hermon, qui distille de toutes parts de sa sainte plénitude de graces.

Oh! quelle perfection toute souveraine de cette colombe, au prix de laquelle nous sommes des corbeaux! Hélas! parmi le déluge de nos misères, j'ai souhaité qu'elle trouvât le rameau de l'olive du saint amour de la pureté, de la douceur, de l'oraison, pour le rapporter en signe de paix à son cher colombeau, à son Noé. Vive Jésus, vive Marie, le support de ma vie! Amen.

878e LETTRE (liv. VII, let. 55).

LE MÊME, A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE, SA COUSINE.

Sur les fêtes de la Toussaint et de la commémoration des morts.

Il faut souffrir cette incommodité de l'amour de nos parents, qui ne pensent pas qu'il y ait de la comparaison entre la satisfaction d'être chez eux, et celle que l'on prend au train du service de Dieu. Soyez donc, ma chère cousine ma fille, en la solitude mentale, puisque vous ne pouvez être en la solitude réelle. Tout est doux aux doux, *et tout est saint aux saints* (1). Vous savez de quelle sorte il faut résister à toutes ces petites attaques d'impatience, chagrin, et autres.

Bénissez Dieu, ma chère fille, de ces petits essais qui vous arrivent pour témoigner votre fidélité. Oyez

(1) Omnia munda mundis. I. Tim., c. xv.

la messe dans votre cœur quand vous ne pourrez l'ouïr ailleurs, et adorez le saint Sacrement.

Quant aux bonnes fêtes qui approchent, vous n'avez rien à faire de plus après vos offices, qu'à tenir votre esprit en la céleste Jérusalem, parmi ses rues glorieuses où vous verrez de toutes parts retentir les louanges de Dieu : voyez cette variété de saints, et vous enquerez d'eux comme ils sont parvenus là ; et vous apprendrez que les apôtres y sont allés principalement par l'amour, les martyrs par la constance, les docteurs par la méditation, les confesseurs par la mortification, les Vierges par la pureté de cœur, et tous généralement par l'humilité. Vous irez le jour des morts dans le purgatoire, et verrez ces ames pleines d'espérance, qui vous exhorteront de profiter, le plus que vous pourrez, en la piété, afin qu'à votre départ vous soyez moins retardée d'aller au ciel. Bonsoir, ma chère fille.

879e LETTRE (liv. VII, let. 56).

LE MÊME, A LA MÊME.

Même sujet que la précédente.

O ma chère fille, puisque la cessation de votre exercice ne vous donne aucun allégement, vous pourriez le reprendre, mais tout bellement, n'y employant que demi-heure à-la-fois.

Il est vrai sans doute, l'humilité, la patience, l'amour de celui qui nous donne les croix, requiert que nous les recevions sans en faire des plaintes.

Mais voyez-vous, ma très chère fille, il y a différence entre dire son mal et s'en plaindre. On le peut donc dire, ains en beaucoup d'occasion on est obligé de le dire, comme on est obligé d'y remédier; mais cela se doit faire paisiblement sans l'agrandir par paroles ni plaintes.

C'est cela que dit la mère Thérèse : car se plaindre ce n'est pas dire son mal; mais le dire avec des lamentations, doléances, et témoignages de beaucoup d'afflictions. Dites-le donc naïvement et véritablement sans nul scrupule : mais que ce soit en sorte que vous ne témoigniez point de ne vouloir pas y acquiescer doucement. Car aussi faut-il y acquiescer de très bon cœur.

Passez bien dévotement ces saintes fêtes : voyez bien ces belles rues de la Jérusalem céleste où tant de bienheureux saints résident, où tous jubilent autour de leur grand roi, et où l'amour de Dieu, comme une céleste source vive, répand de toutes parts ses eaux qui arrosent ses glorieuses ames, et les font fleurir, chacune selon ses conditions, d'une beauté incompréhensible. Que là soient nos cœurs, ma fille, où sont ces vrais et desirables plaisirs. Vive Jésus, n'est-ce pas notre mot du guet? Non, rien n'entrera dans nos cœurs, qui ne dise en vérité : Vive Jésus! Il sait, ce doux Sauveur, que je suis en vérité tout vôtre.

880e LETTRE.

LE MÊME, A UNE DAME.

Sur la fête de la Pentecôte.

Ma très chère fille, n'en doutez point, je vous aime plus que jamais, parceque je vous vois en état d'entrer dans cette voie d'une véritable dévotion qui commence à détacher son cœur de toutes les choses du monde, afin d'être tout à Dieu, et qu'il puisse absolument disposer de vous pour n'aimer que ce que Dieu aime, pour faire sa volonté et suivre ses conseils, pour fuir avec un soin extrême tout ce qui le peut offenser, mortifier ses passions, et régler sa vie sur les maximes de Jésus-Christ, être humble et patiente.

Car le grand secret pour entretenir une bonne dévotion, c'est d'avoir beaucoup d'humilité; soyez humble, et Dieu sera pour vous, et appuiera votre bonne volonté, vous donnant à lui sans déguisement et sans réserve, lui disant du fond de votre cœur, que si jusqu'à présent vous ne l'avez pas assez bien servi, qu'il ait la bonté de vous pardonner et fortifier dans la résolution que vous avez prise de vous détacher de toutes les affections du monde, et de ne vous attacher à rien, sinon à l'amour de Dieu, et de tout votre cœur à le servir fidèlement.

Je veux bien encore, ma chère fille, vous faire quelque part de ce que je viens d'écrire à la grande mère Agnès aux Carmélites, sur les dispositions pour

bien recevoir le Saint-Esprit à cette grande fête de la Pentecôte, cet amour increé, qui sans égard à ses propres avantages, s'emploie par-tout à chercher notre bien, nous cachant souvent les plus belles flammes où nous le pensions moins à ce saint artifice, pour nous engager à l'aimer de toute notre puissance, et parceque cet amour est un don gratuit de son amour. Aussi devons-nous le chercher de toutes nos forces. Nous ne devons pas nous troubler pour nos offenses, car souvent ce divin esprit est plus libéral de ses dons à ceux qui lui ont été plus avares de leur cœur et de leurs affections.

Mais, ma très chère fille, il faut que nous témoigions à Jésus-Christ toute notre confiance avec les saints apôtres et disciples sur lesquels il ne voulut pas envoyer le Saint-Esprit qu'après être monté au ciel; et, si vous me demandez pourquoi cela, il faut avant savoir que le Saint-Esprit est le vin du ciel, chez S. Bernard qui disoit qu'au ciel il y avoit surabondance de ce vin, je veux dire l'allégresse du Saint-Esprit et la joie béatifique; mais ils n'avoient ce pain sacré de l'humanité de Jésus-Christ. La terre au contraire avoit ce pain sacré dont elle faisoit ses délices et sa joie, elle n'avoit pas ce vin si suave et si brillant du Saint-Esprit qui devoit enivrer nos ames et les combler de joie.

Et voici cette admirable induction de Jésus-Christ, remontrant à ses apôtres qu'il n'étoit pas juste de garder l'humanité de Jésus-Christ, et de prendre encore ce vin admirable du ciel. Il faut

donc, leur dit Jésus-Christ, qu'il y ait entre vous un saint commerce (1) entre vous et les anges, vous aurez infailliblement du ciel ce vin si puissant du Saint-Esprit, en lui faisant part de votre pain sacré qui est encore sur la terre et comme entre vos mains, c'est-à-dire l'humanité de Jésus-Christ. Je crois, ma chère fille, que c'est assez pour bien ouvrir votre cœur à la réception du Saint-Esprit et de ces langues de feu et de flammes adorables. Adieu, je suis tout vôtre.

881e LETTRE.

LA MÈRE DE CHANTAL, A M. CHARLES-AUGUSTE DE SALES, ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE, TROISIÈME SUCCESSEUR DU SAINT.

Elle remercie M. Charles-Auguste de Sales de l'assistance qu'il a donnée à une supérieure durant une maladie, et son affection pour son ordre.

Mon très honoré Seigneur, vous ne sauriez croire combien la douceur de votre lettre est entrée bien avant dans mon cœur. Je l'ai reçue avec le respect que je vous dois, et avec une consolation sensible de voir la tendre affection que votre cœur paternel a pour ces chères ames que la divine Providence a données à votre piété et confiées à votre soin. Je supplie cette infinie bonté de leur continuer longues

(1) (Dixit Jesus Apostolis :) Expedit vobis ut ego vadam; si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos; si autem abiero, mittam eum ad vos. JOAN., c. XVI, v. 7.

années ce bonheur, par la conservation de votre vie, mon cher seigneur, et à vous si douce joie et consolation que vous prenez en leur dévotion, et en l'amour et obéissance filiale qu'elles vous doivent, et desirent de toute leur affection vous rendre, y étant très étroitement obligées, en particulier par l'assistance charitable que vous avez rendue à notre chère sœur la supérieure pendant sa maladie, de laquelle elle ne peut assez se louer, ainsi qu'elle me le témoigne par sa lettre, dont je vous rends mille très humbles graces, mon très cher seigneur. Vous imitez bien en toute façon la douceur et débonnaire charité de celui (1) que vous honorez avec un amour et respect tout filial. Je le supplie de vous obtenir de la divine miséricorde une abondance de graces et de bénédictions célestes; et vous, mon cher seigneur, je vous conjure de me donner quelquefois part en vos saints sacrifices et en vos prières, puisque je suis avec une affection pleine de vénération et de dilection, monseigneur, votre très humble. etc.

(1) S. François de Sales, son oncle, qu'il appeloit son père, et qu'il honoroit comme tel.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE
DES LETTRES
DE S. FRANÇOIS DE SALES.

PREMIER VOLUME.

SECOND VOLUME.

TROISIÈME VOLUME.

QUATRIÈME VOLUME.

Lettres à des ecclésiastiques et des religieux.

Lettres à madame de Chantal, avant et après son entrée en religion.

Lettres à des religieuses de la Visitation.

Lettres à des religieuses de différents ordres.

Lettres à des gens du monde.

Lettres de consolation et de condoléance.

Lettres sur les principales fêtes de l'Église.

FIN DE LA TABLE.









ŒUVRES
COMPLÈTES
S. FRANÇOIS
DE SALES

12

LETTRES

4